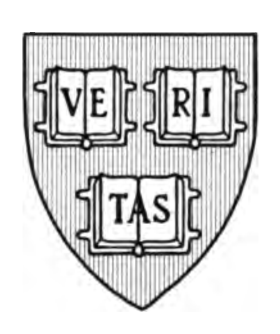



VE RI
TAS

HISTORIQUE

DU

1er RÉGIMENT DE ZOUAVES

PAR

Le Commandant E. DESCOUBÈS

CHEF DE BATAILLON AU RÉGIMENT

« Le général Bourbaki est certain
« que les zouaves du 1er régiment
« contribueront, quelque beau jour de
« victoire, à consoler notre chère
« France de ses revers, en méritant
« à nouveau le titre de premiers sol-
« dats du monde. »

(Musée de Coléa.)



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE BERGER-LEVRAULT ET Cie

5, rue des Beaux-Arts, 5

MÊME MAISON A NANCY

1882

Gardaïa (Mzab) le [illegible] décembre [illegible]

[illegible]

/

HISTORIQUE

DU

1er RÉGIMENT DE ZOUAVES

NOTE. — Les documents ayant servi à la rédaction de l'historique du 1er régiment de zouaves renferment un certain nombre de lacunes, d'omissions et même d'erreurs, qui ont pu se glisser dans le présent travail. L'auteur acceptera, avec reconnaissance, toutes les communications et toutes les rectifications qu'on voudra bien lui adresser. Il en sera tenu compte, autant que possible, dans la prochaine édition.

HISTORIQUE

DU

1er RÉGIMENT DE ZOUAVES

PAR

Le Commandant E. DESCOUBÈS

CHEF DE BATAILLON AU RÉGIMENT

« Le général Bourbaki est certain
« que les zouaves du 1er régiment
« contribueront, quelque beau jour de
« victoire, à consoler notre chère
« France de ses revers, en méritant
« à nouveau le titre de premiers sol-
« dats du monde. »

(Musée de Coléa.)



PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, rue des Beaux-Arts, 5

MÊME MAISON A NANCY

1882

AVANT-PROPOS

A la date du 15 mars 1879, M. le Colonel HERVÉ, commandant le 1er Régiment de Zouaves, prit une décision dont la teneur suit :

« Le premier régiment de Zouaves ayant hérité des traditions de l'ancien Corps des Zouaves présente un passé exceptionnellement riche de gloire et de souvenirs.

« Le Colonel a pensé qu'il était du plus grand intérêt de montrer à la jeune génération ce qu'ont été ses ancêtres, et il fait appel au régiment pour entreprendre les opérations suivantes :

« 1° Continuer le dépouillement de l'historique commencé par le Major POZZO-DI-BORGO, et en rédiger un résumé susceptible d'être publié;

« 2° Relever la liste de tous les Colonels;

« 3° Relever celle des Lieutenants-Colonels et des Officiers supérieurs;

« 4° Rechercher les Officiers qui, sortis du régiment, ont marqué dans la carrière;

« Puis, à l'aide de ces documents, se mettre en relations soit avec ces Officiers, soit avec leurs familles pour obtenir leurs portraits; on constituerait ainsi à Colea, qui est le berceau des Zouaves, une galerie historique des plus précieuses;

« 5° Rendre hommage à la mémoire des Officiers, Sous-Officiers, Caporaux et Soldats morts au champ d'honneur en établissant, par ordre chronologique et par campagne, les listes des tués et blessés dans chaque affaire; ces listes seraient transcrites sur un album spécial, et porteraient à côté du nom de chacun l'indication du lieu de naissance;

« 6° Collectionner dans un album les photographies de tous les Officiers qui, à une époque quelconque, ont appartenu au régiment;

« 7° Recueillir dans un autre album les photographies des Officiers du régiment, tel qu'il est constitué aujourd'hui;

« 8° Étudier le moyen de marquer dans le parc des zouaves à Colea les étapes parcourues par le régiment dans les différentes guerres entreprises par la France.

« Afin de poursuivre la série de ces opérations, le Colonel décide qu'une Commission présidée par lui, ou par le Lieutenant-Colonel, sera constituée à Colea; elle sera composée de :

MM. le Major POZZO-DI-BORGO, vice-président; le Chef de bataillon commandant le détachement, membre; le Capitaine BERGER, membre; le Capitaine chargé de l'administration du jardin, membre; M. DE PRÉVAL, lieutenant, membre; M. KERZERHO, sous-lieutenant, membre.

« MM. les Officiers qui, par leurs relations personnelles, pourraient aider la Commission dans ses recherches, sont priés de s'adresser au Major et de lui offrir leur assistance. »

On verra, dans les appendices de l'historique, quels ont été, jusqu'à ce jour, les résultats de cette décision.

A la date du 3 novembre 1880, M. le Colonel HERVÉ

écrivit au commandant D., récemment arrivé au 1er Zouaves, une lettre ainsi conçue :

« Mon cher Commandant, depuis que vous êtes à Colea, vous avez dû voir les efforts faits pour reconstituer le passé des Zouaves et rassembler des souvenirs; vous devez savoir, en outre, que le Major Pozzo-di-Borgo, malgré ses occupations nombreuses, a bien voulu se livrer à des recherches arides et difficiles, et qu'il est arrivé à rédiger un historique du corps depuis la formation des Zouaves.

« Il ne reste plus qu'à mettre la dernière main à l'œuvre.

« Je viens donc vous demander de vouloir bien accepter d'être le collaborateur du Major.

« Vous pourriez ainsi avancer le moment où ce document pourrait être publié, et vous rendriez service à votre nouveau régiment. »

En exécution de l'ordre ci-dessus, le destinataire de la lettre s'est mis à l'œuvre. Il a pris, pour bases de son travail, l'historique manuscrit du corps et un résumé déjà composé par M. le Major Pozzo-di-Borgo, sur des notes dépouillées par M. le Commandant Prax. Ajoutant à ces documents, ceux que lui ont procurés ses recherches personnelles, il a rédigé le récit que l'on va lire.

DIVISION DE L'OUVRAGE

L'*Historique du 1er régiment de Zouaves* est divisé en trois parties, savoir :

1re partie. — Le Corps des Zouaves (1830-1842).
2e partie. — Le Régiment des Zouaves (1842-1852).
3e partie. — Le 1er Régiment de Zouaves (1852-1882).

La première partie est divisée en deux chapitres :

Chapitre Ier. — De la création du corps à l'année 1840.
— II. — De l'année 1840 à la réorganisation de 1842.

La deuxième partie est divisée en deux chapitres :

Chapitre Ier. — De la réorganisation de 1842 à l'année 1846.
— II. — De l'année 1846 à la formation des 3 régiments.

La troisième partie est divisée en six chapitres :

Chapitre Ier. — De la formation du (1er) Régiment à la fin de la guerre d'Orient.
— II. — De la fin de la guerre d'Orient à l'expédition du Mexique.
— III. — Expédition du Mexique.
— IV. — Événements survenus en Algérie depuis le mois de juillet 1862 jusqu'au mois de juillet 1870.
— V. — Guerre de 1870 et événements postérieurs, jusqu'à la campagne de Tunisie (avril 1881).
— VI. — De la première campagne de Tunisie (avril 1881) jusqu'au 1er juillet 1882.

HISTORIQUE

DU

1er RÉGIMENT DE ZOUAVES

PREMIÈRE PARTIE

Le Corps des Zouaves.

CHAPITRE Ier

DE LA CRÉATION DU CORPS (1er OCTOBRE 1830) A L'ANNÉE 1840.

Origine et création du corps des Zouaves. — Sous la domination turque, les Deys d'Alger avaient à leur solde, pour faire rentrer les impôts, une troupe recrutée principalement dans la tribu des *Zouaoua*, habitant les gorges les plus reculées du Jurjura, et qui avait la réputation de fournir les meilleurs fantassins de la Régence.

Afin de remplir le vide que la rentrée en France de plusieurs régiments de l'armée d'Afrique allait produire dans la colonie, le Gouverneur général, général Clausel, prescrivit l'organisation d'un corps d'infanterie indigène, formé en grande partie d'anciens fantassins Zouaouas; le nouveau corps en prit le nom francisé de ZOUAVES (1er octobre 1830).

Il devait comprendre deux bataillons. Le 1er bataillon

se forma assez vite; le commandement en fut donné au capitaine d'état-major Maumet. La formation du 2e bataillon fut plus laborieuse; ce bataillon resta même toujours au-dessous du complet; le commandement en fut donné au capitaine du génie Duvivier. Des officiers et sous-officiers français furent chargés d'instruire et de commander les zouaves. « C'étaient des volontaires comme notre « armée en fournira toujours, tous hommes pleins de jeu- « nesse et d'énergie, désintéressés, courageux, que n'at- « tiraient ni l'appât d'une solde plus forte, ni l'espoir de « garnisons commodes, et qui, sans être arrêtés par l'in- « certitude de la récompense, affrontaient gaiement une « vie toute de privations, de rudes travaux, de périls cons- « tants. » (*Les Zouaves et les Chasseurs à pied.*)

On ne tarda pas à reconnaître que, malgré de séduisantes promesses, l'élément arabe ne suffirait pas au recrutement des zouaves. D'un autre côté, il ne paraissait pas prudent de laisser des cadres français isolés au milieu de ces indigènes. L'introduction de l'élément français dans le nouveau corps fut donc décidée. Les premiers zouaves français se composèrent principalement de combattants de Juillet, anciens volontaires de la Charte, dont le Gouvernement avait décrété la dissolution.

Expéditions de Medea. — Six semaines après leur création, les zouaves firent partie du corps expéditionnaire destiné à marcher contre Medea, sous les ordres du général Clausel.

Le 21 novembre, ils franchissaient le col de Mouzaïa où ils recevaient le baptême du feu. Le 23 ils entraient à Medea. On les y laissa deux mois, pendant lesquels des attaques incessantes de la part des Arabes tinrent continuellement leur vigilance en éveil. « Il est difficile de se « figurer ce qu'il fallut de courage, d'industrie et de rési- « gnation aux premiers détachements laissés dans les camps « ou places de l'intérieur de l'Algérie, sans cesse devant

« l'ennemi, veillant et combattant nuit et jour, ne quittant « le fusil que pour prendre la pioche, forcés de tout créer, « réduits aux derniers expédients pour vivre, sans nou- « velle, sans consolations d'aucun genre. » (*Les Zouaves et les Chasseurs à pied.*) Le 28 novembre, les zouaves livrèrent un brillant combat qui leur coûta un de leurs capitaines. Nous regrettons de n'avoir pu retrouver le nom de celui qui ouvrirait la liste, longue autant que glorieuse, des officiers de zouaves tués sur le champ de bataille.

Dans les premiers jours de 1831, Medea était abandonné et les zouaves rentraient à Alger. Au mois de juin de la même année, le général Berthezène, successeur du général Clausel, voulant punir quelques tribus voisines de Medea, qui méconnaissaient l'autorité du Bey installé par nous, partit à la tête d'une colonne comptant dans ses rangs deux compagnies de zouaves sous les ordres du commandant DUVIVIER.

Le 30 juin, la colonne arrivait sans encombre à Medea, mais le 1er juillet, quand on voulut procéder au châtiment des tribus coupables, la lutte s'engagea et ne tarda pas à devenir sérieuse. Les zouaves, avec un entrain remarquable, enlevèrent pour leur part le plateau de Riza défendu par deux mille Arabes. Leur conduite pendant le retour de l'expédition les signala encore davantage à l'attention de l'armée.

L'arrière-garde de la colonne fut attaquée au col de Mouzaïa. Obligé de défiler sous le feu plongeant des Arabes qui couronnaient les sommets voisins, le bataillon du 20e de ligne, chargé de l'arrière-garde, fut saisi d'une terreur panique et s'enfuit laissant aux mains de l'ennemi son drapeau et une pièce de canon. A cette vue le capitaine DE LAMORICIÈRE, commandant une compagnie de zouaves, appelle ses hommes, les entraîne à sa suite, fond sur les Arabes et reprend le drapeau et le canon. Quoique blessé à deux reprises, le vaillant officier ne se retire qu'en abandonnant le terrain pied à pied. Le commandant DUVIVIER

et les zouaves couvrirent la marche de la colonne pendant le reste de la journée.

Le 14 septembre de la même année, cent vingt-cinq zouaves commandés par le capitaine BIGOT furent envoyés à Bône, ville dont la population avait demandé une garnison française pour l'aider à se défendre contre les tribus voisines. Bien accueilli à son arrivée, le petit détachement ne tarda pas à être attaqué dans la ville même. Le capitaine BIGOT et plusieurs de ses hommes furent massacrés après une héroïque résistance. Les autres furent faits prisonniers. Le Gouverneur, ayant appris ces événements, fit partir pour Bône 250 hommes du 2e bataillon, sous les ordres du commandant DUVIVIER. Les habitants entrèrent en pourparlers, et finalement rendirent les prisonniers.

Le reste de l'année fut employé en expéditions dans les plaines de la Mitidja, contre les bandes arabes qui ne cessaient de la dévaster. Ce service était extrêmement pénible pour les zouaves, dont le nombre diminuait chaque jour, par suite du renvoi des volontaires parisiens et de la réforme ou de la désertion des indigènes.

Réorganisation du corps des zouaves. — En 1832, les deux bataillons n'avaient plus un effectif en rapport avec le cadre des huit compagnies dont chacun d'eux était composé.

Le général Dalton, inspecteur général de l'armée d'Afrique, qui dans plusieurs circonstances avait apprécié par lui-même l'utilité du corps des zouaves, s'occupa de leur donner une consistance plus forte, et de les former sur des bases en rapport avec le but de leur institution. Il proposa, à cet effet, au ministre de la guerre un plan d'organisation qui fut approuvé, et dont l'exécution lui fut confiée.

Le 6 décembre, les deux bataillons furent réunis au camp de Dely-Ibrahim. Le général Dalton prononça leur licenciement, et procéda aussitôt après à la formation d'un bataillon de dix compagnies : huit compagnies françaises

et deux compagnies indigènes. Chacune de ces dernières devait compter dans ses rangs douze soldats français. Le commandant DUVIVIER fut mis à la tête du nouveau bataillon. Il ne le garda que quelques mois. Obligé de rentrer en France pour rétablir sa santé, il fut remplacé par le commandant KOLB, qui conserva le commandement des zouaves jusqu'au 1er janvier 1834.

Une ordonnance royale du 7 mars 1833 avait sanctionné l'organisation du nouveau bataillon. Les zouaves s'étaient déjà mis à l'œuvre pour transformer le poste aride qui leur avait été assigné à Dely-Ibrahim. Seuls, et sans avoir recours aux troupes du génie, ils installèrent leur camp dans les meilleures conditions possibles et le fortifièrent régulièrement. Parfois, ils interrompaient leurs travaux pour faire des reconnaissances dans la plaine, escarmoucher avec leurs belliqueux adversaires, ou protéger les moissons.

Au mois de septembre, le général de Trobiand, envoyé contre les Hadjoutes pour venger la mort du caïd de Boufarik, emmena les zouaves, qui furent constamment chargés d'éclairer et de couvrir la marche de la colonne.

Au mois d'octobre, quatre compagnies, sous les ordres du capitaine BALEYGNIER, furent envoyées à Bougie, afin d'en renforcer la garnison.

Le 1er juillet 1834, le capitaine DE LAMORICIÈRE fut nommé chef de bataillon et prit le commandement du bataillon de zouaves.

Fixation de l'uniforme des zouaves. — C'est de ce nouveau chef, qui devait rester sept ans et demi à leur tête, que date principalement la réputation militaire des zouaves. C'est lui qui leur donna cet uniforme oriental, connu dans le monde entier, illustré sur tous les champs de bataille où la France a fait flotter son drapeau depuis un demi-siècle, et que les zouaves de nos jours portent encore avec une légitime fierté.

Expédition contre les Hadjoutes. — Au cours de l'année 1834, le bataillon se signala dans deux opérations entreprises contre les Hadjoutes. Lors de la première, au mois de janvier, en vingt-huit heures il exécuta une marche de neuf lieues, prit part à une razzia et fit de nouveau neuf lieues pour rentrer au camp, sans laisser aucun homme en arrière. Lors de la seconde, au mois de mai, il fut mis à l'ordre du jour de l'armée pour sa brillante conduite.

Cet honneur était décerné également aux quatre compagnies détachées à Bougie, pour la manière dont elles s'étaient comportées lors des combats des 5 et 6 juin livrés sous les murs de la ville.

Dans les premiers jours de l'année 1835, le bataillon prit part à une nouvelle expédition contre les Hadjoutes. A la fin de janvier, il était rallié par trois des quatre compagnies envoyées à Bougie. L'année s'écoula en allées et venues dans la plaine, en marches pénibles et en combats, quelquefois sérieux, qui ne cessaient d'accroître la renommée des zouaves. Toujours au premier rang, payant sans cesse de sa personne, dans un de ces combats le commandant de Lamoricière sauva la vie au fils du général Bro, qui commandait la colonne. On verra, par la suite du récit, que des traits de ce genre honorèrent souvent le corps des zouaves.

A la rentrée de cette expédition, le Gouverneur, maréchal Clausel, demanda au ministre de la guerre que les zouaves fussent reportés à deux bataillons, dont on laisserait le commandement au chef de bataillon de Lamoricière, qui serait promu, à cet effet, lieutenant-colonel. En attendant la réponse du ministre, le Gouverneur emmena deux cents zouaves et leur chef dans l'expédition organisée contre Mascara.

Le détachement s'embarqua à Alger, le 11 novembre, et débarqua à Oran le 21. Il fut placé dans la brigade du général Oudinot. La colonne se mit en marche sur Mascara; de là se porta sur Mostaganem et rentra enfin à

Oran, après avoir livré quelques petits combats qui coûtèrent aux zouaves une vingtaine d'hommes.

Pendant ce temps, la fraction restée au camp de Dely-Ibrahim était rejointe par la dernière des compagnies détachées à Bougie, et participait à tous les mouvements de troupe que les généraux Rapatel et Desmichels faisaient exécuter dans la Mitidja.

Le commandant de Lamoricière est nommé lieutenant-colonel. — Les propositions du maréchal Clausel ayant été acceptées, les zouaves furent organisés de nouveau en deux bataillons commandés par le lieutenant-colonel DE LAMORICIÈRE.

Dans les premiers jours de l'année 1836, le maréchal Clausel, ayant appris qu'Abd-el-Kader tenait la campagne du côté de Tlemcen, quitta Oran le 8 janvier, avec une colonne dont faisaient toujours partie les zouaves, qu'on avait placés dans la brigade Perrégaux. Le 13 janvier, la colonne entrait à Tlemcen sans coup férir. Les jours suivants on marcha contre Abd-el-Kader. Celui-ci s'enfuit en toute hâte, et la colonne put rentrer le 17 à Tlemcen, ramenant avec elle deux mille individus de tout sexe qui avaient quitté la ville à l'approche des Français, et étaient allés se cacher dans les gorges du voisinage.

Le 25 janvier, la colonne sortit de Tlemcen pour aller reconnaître le cours de la Tafna. Elle rencontra Abd-el-Kader ; il fit mine de résister, mais il ne tarda pas à être obligé de battre en retraite. Le lendemain, nouvelle démonstration de part et d'autre, sans plus de résultat. Le maréchal, renonçant à s'enfoncer davantage dans l'intérieur, en présence des difficultés croissantes du terrain, donna le signal de la retraite et la colonne se replia sur Tlemcen.

La ville fut mise en état de défense et la citadelle abondamment approvisionnée. Le capitaine du génie CAVAIGNAC reçut le commandement d'un détachement de six

cents volontaires, appartenant à tous les corps de l'armée, et fut laissé dans la citadelle, tandis que les autres troupes quittaient Tlemcen pour se rendre à Oran, et, de ce point, à leurs anciens emplacements. A la fin du mois de février tous les zouaves étaient réunis au camp de Dely-Ibrahim.

Comme d'habitude, leur repos ne fut pas de longue durée. Après avoir employé le mois de mars à rayonner sur divers points de la plaine, le 29 ils se portèrent sur Bouffarik où s'organisait une colonne expéditionnaire dont Medea était l'objectif.

Combats du col de Mouzaïa. La colonne se mit en marche. Le 31 mars, les zouaves furent chargés de gravir les premières pentes de gauche du col de Mouzaïa, pour protéger le passage de l'armée. Les Arabes opposèrent une résistance assez sérieuse. Le bataillon eut quatre tués et treize blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant GIBERT.

Le lendemain 1er avril, le général Bro, dont la brigade était formée par les zouaves, le 3e bataillon d'Afrique et le 3e léger, reçut l'ordre de continuer son mouvement et de couronner définitivement les sommets voisins du col. Les difficultés du terrain ne permirent pas d'affecter de l'artillerie à sa colonne. Celle-ci se lança à l'attaque avec beaucoup de vigueur; mais, par suite de l'extrême fatigue que lui causait la marche, elle ne peut accomplir tout à fait sa mission. Le général Bro, pressé néanmoins d'en finir, donna l'ordre aux clairons de sonner la charge. A ce signal, les zouaves poussèrent leur cri de guerre, escaladèrent les dernières hauteurs et, poursuivant l'ennemi de sommet en sommet, l'obligèrent à abandonner définitivement la position. Le sous-lieutenant CROCHET fut tué, et huit zouaves furent mis hors de combat.

Le 2 avril, le lieutenant-colonel DE LAMORICIÈRE résista à toutes les tentatives faites par les Arabes pour reprendre les sommets. Cette journée coûta encore neuf

hommes aux zouaves. Pendant ces divers engagements, les troupes du génie avaient travaillé à rendre la route du col plus praticable.

Le 3 avril, les Arabes reparurent de nouveau plus nombreux que la veille. Ils occupèrent certains points dominants d'où ils pouvaient faire beaucoup de mal à la colonne. Les capitaines de zouaves Raphel et Picouleau, jugeant rapidement la situation, assaillirent l'ennemi et le débusquèrent après un vif engagement. Tous les retours offensifs renouvelés par lui pendant la journée vinrent se briser contre la fermeté du bataillon, qui perdit dans cette affaire huit hommes tués et vingt-six blessés.

Après avoir passé trois jours sur la position, les zouaves furent chargés de flanquer la colonne pendant sa marche en retraite. Le 9 avril, ils rentraient à Dely-Ibrahim.

Jusqu'au mois d'août, ils furent employés à exécuter des travaux de défense sur les bords de l'Oued-el-Alleug et de la Chiffa.

Expéditions diverses dans la Mitidja. — Le 12 septembre, une colonne sous les ordres du colonel Marey, et à la tête de laquelle marchaient quatre compagnies de zouaves, partit de la Chiffa pour aller faire une razzia sur les Hadjoutes. L'expédition coûta aux zouaves trois tués et cinq blessés.

Le 16 septembre, le général Brossard dirigea une reconnaissance zur Blida; le 17, les zouaves qui étaient en tête de colonne, pénétrèrent jusque dans les jardins de la ville, non sans avoir encore un homme tué et sept blessés, dont le sous-lieutenant Kubly.

Jusqu'à la fin de l'année 1836, ils furent sans cesse en mouvement, de la Chiffa au camp de Dely-Ibrahim, assurant la tranquillité du pays et s'employant à divers travaux de défense.

Au mois de janvier 1837, les deux bataillons occupaient l'un le camp de Dely-Ibrahim, l'autre celui de Maelma.

Le 1er février, six cents hommes pris dans les deux bataillons, s'emparèrent du marabout de Sidi-Labchi.

Le 27 avril, un bataillon expéditionnaire, tiré également des deux bataillons, et commandé par le major Cuny, se rendit à Bouffarik, afin de participer à diverses opérations. Le 29 avril, deux cents hommes furent détachés, sous les ordres du capitaine Molière, pour former l'avant-garde d'une colonne destinée à pénétrer chez les Beni-Salah. La petite troupe enleva successivement toutes les positions où l'ennemi essaya de tenir, et s'établit enfin sur la rive droite de l'Oued-el-Kebir, afin de faciliter aux officiers du génie la reconnaissance du ruisseau. Le feu continua entre les zouaves et les Arabes. Le zouave de 1re classe Hamed Djadi, se trouvant d'extrême avant-garde, essuya à bout portant la décharge d'un Arabe; le coup de feu lui brûla la joue et la balle lui traversa la veste au-dessus de l'épaule. L'Arabe s'étant jeté sur Djadi pour le désarmer, après une lutte corps à corps, le zouave tua son adversaire d'un coup de baïonnette.

Pendant ce temps, le reste du bataillon marchait en tête du gros de la colonne sous les ordres des commandants Cuny et Drolenvaut, et s'emparait des hauteurs qui dominent la rive gauche de l'Oued-el-Kebir. Le combat dura quelques heures et coûta aux zouaves un homme tué et onze blessés, parmi lesquels le capitaine Raphel et les lieutenants Regnault et de Gardarens de Boisse.

Le 1er mai, le bataillon fit une reconnaissance sur Colea en passant par le gué du Mazafran. Jusqu'au 25 du mois, il fut employé à diverses missions sans importance.

Le 25 mai, le 2e bataillon du corps forma l'avant-garde d'une colonne sous les ordres du général Perrégaux, qui était destinée à s'opposer aux mouvements des Arabes sur l'Isser. Le 28 mai, l'ennemi se montra de l'autre côté de la rivière, établi sur une forte position. Soutenus par un bataillon du 2e léger, les zouaves franchirent la rivière et attaquèrent de front, pendant qu'un autre bataillon du 2e

léger prenait en flanc l'adversaire, qui s'enfuit précipitamment. Ce fait d'armes coûta aux zouaves douze blessés.

Le 4 juin, le major Cuny fit une nouvelle reconnaissance sur Colea; le 8 juin, il opéra contre les Hadjoutes et leur enleva de nombreux troupeaux.

Les mois de juin, de juillet et d'août se passèrent sans incidents.

Deuxième expédition de Constantine. — Le 24 août, un bataillon de marche fut organisé pour faire partie de l'expédition de Constantine. Le lieutenant-colonel de Lamoricière en prit le commandement, ayant sous ses ordres vingt officiers, cinq cent quarante-quatre sous-officiers ou soldats. Le bataillon s'embarqua à Alger le 31 août, débarqua à Bône le 3 septembre, et arriva le 8 à Mjez-el-Hammar, à moitié chemin de Constantine, au confluent des deux rivières dont la réunion forme la Seybouse. C'est là que le général Damrémont, Gouverneur général, avait rassemblé la colonne expéditionnaire.

Voulant reconnaître l'Oued-Zenati et s'assurer de la position de l'ennemi, le 12 septembre, le Gouverneur fit une grande reconnaissance en tête de laquelle marchaient les zouaves. On dispersa les Arabes qui se présentèrent sur la route.

Le 22 septembre, de grand matin, plusieurs coups de fusil annoncèrent la présence de l'ennemi. Un peu plus tard, les Arabes arrivèrent au nombre d'environ huit mille hommes, tant fantassins que cavaliers. L'engagement fut assez vif et continua jusqu'à la nuit.

Dans la soirée, on remarqua l'arrivée d'Ahmed-Bey avec le reste de ses troupes. Chacun pensa que la journée du lendemain serait sérieuse. Tout portait à croire que les plus grands efforts de l'ennemi seraient dirigés contre un mamelon qui commandait le camp français sur la droite.

Le lieutenant-colonel de Lamoricière, chargé de la

défense de ce point, prit toutes les dispositions nécessaires et fit faire à la hâte les travaux les plus urgents, par quatre compagnies de zouaves et deux compagnies du 2e léger placées sous ses ordres. Effectivement, le 23 septembre, à huit heures du matin, les Arabes firent une fausse attaque sur la gauche de la position française ; mais ils dirigèrent le gros de leurs forces contre le mamelon de droite. Vers dix heures, l'ennemi devenant plus entreprenant, quatre compagnies de renfort furent envoyées au mamelon. L'action devint de plus en plus vive, et à onze heures, Ahmed-Bey étant venu sur les lieux pour animer les siens par sa présence, ceux-ci firent les plus grands efforts pour enlever la position. Ils se ruèrent en masse sur les zouaves qui les accueillirent par un feu bien dirigé, suivi d'une charge à la baïonnette, et cela autant de fois que les Arabes renouvelèrent leur infructueuse tentative.

Enfin, à deux heures de l'après-midi, le Bey reconnaissant l'impuissance de ses soldats contre la discipline et la bravoure des zouaves, donna le signal de la retraite, emportant cinquante tués et cent cinquante blessés, et ayant perdu toute idée d'entreprendre une nouvelle attaque. Aucun ennemi ne se présenta plus jusqu'au 1er octobre, jour du départ pour Constantine.

Siège de Constantine. — Le 5 octobre, on était en vue de la ville. Le 6 octobre, on s'emparait du plateau de Mansourah, et on commençait l'établissement des batteries de siège. Le 7 octobre, les travaux d'approche continuèrent. Le 8 octobre, on procéda à l'armement des batteries. Trois pièces destinées à l'une de ces batteries ayant à parcourir un terrain très difficile, furent culbutées dans le ravin. A la nouvelle de cet accident, les zouaves s'offrirent pour relever les pièces et les mettre en batterie, ce qu'ils parvinrent à exécuter malgré un très mauvais temps.

Le 9 octobre, à sept heures du matin, le feu s'ouvrit sur toute la ligne. L'ennemi répondit avec vigueur, mais ses

embrasures furent successivement démolies et la plupart de ses canons démontés. Vers midi, ils étaient tous réduits au silence. On continua à jeter des bombes et des boulets sur la ville, pour épouvanter les habitants et les amener à composition. Ce fut en vain; la population ne bougea pas.

Le lendemain, la batterie de brèche fut armée, non sans peine et sans pertes sérieuses en hommes et en chevaux. Le 11 octobre, on commença à battre en brèche; le soir, la brèche était bien apparente; toutefois, en raison de la solidité des murs, on jugea convenable de rapprocher la batterie et, pendant la nuit du 11 au 12, elle fut portée à cent mètres du rempart.

Le 12 octobre, à huit heures du matin, le Gouverneur général allant visiter les travaux, fut emporté par un boulet. Le général Valée prit le commandement de l'armée. La batterie de brèche continua à tirer toute la journée. Le soir, l'état de la brèche était tel qu'on put fixer l'assaut pour le lendemain. Le feu continua néanmoins toute la nuit, et à intervalles inégaux, afin d'empêcher l'ennemi de déblayer ou de réparer la brèche.

Le 31 octobre, à trois heures du matin, le capitaine DE GARDARENS DE BOISSE, du corps des zouaves, et le capitaine du génie Boutault allèrent reconnaître la brèche qu'ils jugèrent praticable.

Assaut de Constantine. — Les troupes destinées à donner l'assaut furent divisées en trois colonnes : la première, sous les ordres du lieutenant-colonel DE LAMORICIÈRE, comprenait quarante sapeurs du génie, trois cents zouaves et deux compagnies d'élite du 2e léger; — la deuxième, sous les ordres du colonel Combes, du 47e de ligne, se composait de quatre-vingts sapeurs du génie, cent hommes du 3e bataillon d'Afrique, cent hommes de la légion étrangère et trois cents hommes du 47e de ligne; — la troisième, sous les ordres du colonel Corbin, du 17e léger, était formée de divers détachements, pris en nombre égal

dans les quatre brigades de siège et atteignant ensemble l'effectif de deux bataillons. Le reste de l'armée, gardant les positions, était prêt à se porter partout où les circonstances l'exigeraient.

Avant d'arrêter définitivement les places de bataille, le général Valée, s'adressant au lieutenant-colonel DE LAMORICIÈRE, lui demanda : « *Si la moitié de vos hommes tombent sur la brèche, les autres tiendront-ils ?* » — « *J'en réponds* », dit l'intrépide chef des zouaves. — « *Eh bien! vous aurez le commandement de la première colonne.* »

Pendant que l'artillerie achevait d'aplanir la brèche, les colonnes d'assaut, massées derrière l'épaulement de la batterie de siège, firent leurs derniers préparatifs. A sept heures, le signal fut donné, les trois cents zouaves franchirent l'épaulement et s'élancèrent au pas de course sur la rampe de la brèche. Quelques intants après, malgré une fusillade meurtrière, le grand drapeau rouge qui flottait au sommet était enlevé par le capitaine LE FLÔ, et remplacé par un drapeau tricolore que venait de planter, aux applaudissements de toute l'armée, le capitaine DE GARDARENS DE BOISSE. Une grave blessure mettait aussitôt ce vaillant officier hors de combat.

En arrivant sur le rempart, et tout en cherchant à pénétrer dans la ville, dont un deuxième mur protégeait l'accès, le lieutenant-colonel DE LAMORICIÈRE envoya la 1re compagnie, sous les ordres du lieutenant SAMERY, s'emparer du bastion situé à droite de la brèche, bastion défendu par une caserne qu'occupaient les troupes régulières du Bey. La 2e compagnie, commandée par le capitaine MARTIN, fut dirigée sur le bastion situé à gauche de la brèche.

L'ennemi fit une résistance énergique. Espérant, s'il parvenait à arrêter la tête de la première colonne, que le désordre se mettrait dans ses rangs et se propagerait ensuite parmi les autres troupes, il fit sauter les maisons les plus voisines de la brèche. L'explosion fut terrible: DE LAMORICIÈRE et une centaine des zouaves disparurent sous

les décombres; un instant la situation parut compromise, et un léger mouvement de recul se manifesta dans les rangs de ceux des assaillants qui étaient restés debout. Les Arabes en profitèrent pour essayer un retour offensif. Mais ce qui restait de la première colonne, ranimé par l'arrivée de la deuxième, les chargea à la baïonnette et s'engagea dans les rues, où débouchaient en même temps les deux compagnies envoyées à droite et à gauche de la brèche.

Dès lors, ce fut un combat à outrance ; ceux qui tombaient étaient immédiatement remplacés par ceux qui les suivaient; les rues étaient jonchées d'une quantité de cadavres qui attestaient la fureur de la lutte et signalaient les progrès des assaillants. Il fallait vaincre ou périr, nos braves soldats le sentaient; mais leur énergie fut à hauteur de la situation, et au bout de deux heures de combat pied à pied, la ville était en leur pouvoir.

Cette brillante action de guerre coûta cher au corps des zouaves. Les pertes s'élevèrent à onze officiers (trois tués ou morts des suites de leurs blessures, huit blessés) et à cent trente-six sous-officiers et soldats (soixante-huit tués ou morts des suites de leurs blessures, soixante-huit blessés). Furent cités à l'ordre de l'armée comme s'étant particulièrement distingués : le lieutenant-colonel DE LAMORICIÈRE, les capitaines DE GARDARENS et LEVAILLANT, le sergent COURTOIS et le caporal QUATREHOMME.

Ramassé sous les décombres, blessé, à demi brûlé, mais respirant encore, le lieutenant-colonel DE LAMORICIÈRE fut transporté dans sa tente; celle-ci devint le rendez-vous de tous les officiers pressés de fêter celui qui avait miraculeusement échappé à la mort, et à qui on devait la prise de Constantine. Le soir de cette mémorable journée, on déposa sur son lit, comme un trophée qui lui revenait de droit, le grand drapeau rouge enlevé sur la brèche[1].

---

(1) Ce drapeau est aujourd'hui au château de Clisson (Maine-et-Loire) qu'habite Mme de Lamoricière.

Dès qu'il put tenir une plume, il écrivit à sa mère :

« Les zouaves sont plus haut que jamais ; l'armée n'a « qu'une voix pour nous applaudir, et, quoi qu'on vous « dise, vous ne comprendrez jamais tous les témoignages « de reconnaissance dont on nous a entourés ici. »

La postérité, déjà venue pour les événements de 1837, a uni indissolublement le nom de Constantine à celui du corps des zouaves. Aussi le premier nom de bataille porté sur le nouveau drapeau du 1er régiment de zouaves rappelle-t-il le souvenir de l'héroïque fait d'armes que nous venons de raconter.

Le lieutenant-colonel de Lamoricière est nommé colonel. — Le bataillon de zouaves resta à Constantine jusqu'au 28 novembre ; de là, il se rendit à Bône, y séjourna jusqu'au 24 décembre, et fut enfin embarqué pour Alger, où il prit terre le 3 janvier 1838. Le lieutenant-colonel DE LAMORICIÈRE, nommé colonel, fut laissé à la tête de la vaillante troupe qui lui devait en grande partie son organisation.

Le récit des événements des années 1838 et 1839 est assez confus et ne présente qu'un intérêt secondaire. Les diverses modifications qu'eut à subir pendant ces deux années le corps des zouaves sont un exemple de plus de cette versatilité chronique, en matière d'organisation militaire, qui a toujours caractérisé la haute administration française.

En résumé, on peut dire que, formé à trois bataillons en 1838, par l'adjonction aux deux bataillons existants du détachement de volontaires laissés à Tlemcen en 1836, — l'année suivante, le corps fut ramené au chiffre de deux bataillons, sans qu'on puisse trouver une explication raisonnable de l'augmentation de 1838 ni de la diminution de 1839.

Quant à ses occupations pendant ces deux années, elles se bornèrent à des allées et venues entre Alger et Colea,

à des travaux de casernement et de fortification dans cette dernière place, et à diverses escortes de convois. En revanche, l'année 1840 devait être fertile en événements.

CHAPITRE II

DE L'ANNÉE 1840 A LA RÉORGANISATION DE 1842.

Expédition contre Cherchel. — Le 12 mars 1840, les zouaves quittèrent Colea pour faire partie de la brigade commandée par le général d'Houdetot. Cette brigade formait l'aile droite de la colonne expéditionnaire qui marchait sous les ordres du maréchal Valée.

Le 14 mars, à la suite d'une rencontre avec la cavalerie ennemie, le capitaine Bosc fut cité à l'ordre pour sa belle conduite. Le lendemain, la colonne arrivait à Cherchel qui était complétement évacué.

Le 19 mars, le maréchal se dirigea sur Blida; les zouaves, placés à l'arrière-garde, continrent avec succès les Arabes qui venaient tirailler de très près. Le lieutenant Bertin fut blessé.

Le 20 mars, les zouaves quittèrent la colonne à Bordj-el-Arba et prirent la direction de Colea. Assaillis par une nuée d'Arabes, ils les dispersèrent, puis allèrent bivouaquer au *Tombeau de la Chrétienne;* le lieutenant Bernard fut blessé.

Le lendemain, ils rentraient à Colea, après avoir suivi le bord de la mer, fouillé les rochers pour traquer les Hadjoutes, enlevé une partie de leurs troupeaux et leur avoir fait des prisonniers.

Nouvelle expédition contre Medea. — Au commencement d'avril, le duc d'Orléans étant arrivé à Alger, on résolut de continuer les opérations dont la prise de Cherchel n'était que le début. Le corps expéditionnaire fut

organisé en deux divisions, la première commandée par le duc d'Orléans, la seconde par le général de Rumigny. Les deux bataillons de zouaves firent partie de la première division (brigade d'Houdetot); ils quittèrent Colea le 27 avril.

L'expédition était dirigée contre Medea. Mais, avant de franchir la montagne, le maréchal voulut nettoyer la plaine des bandes ennemies qui s'y trouvaient. Il donna donc l'ordre à la première division de se diriger tout à fait à l'ouest, et d'aller prendre position auprès du lac Aloulah, situé au delà du bois de Karesas, que les zouaves furent chargés de fouiller. Les Hadjoutes l'avaient évacué, et l'on n'y trouva que de mauvais gourbis auxquels on mit le feu. Vers le soir, de nombreux groupes de cavaliers vinrent assaillir le 1[er] bataillon ; ils se montrèrent si hardis et si entreprenants qu'on fut obligé de former le carré. Une fusillade nourrie et plusieurs coups de mitraille bien dirigés ralentirent l'ardeur de l'adversaire, en lui faisant éprouver des pertes sensibles. Il se replia dans toutes les directions.

Le 29 avril, Abd-el-Kader, à la tête de sept ou huit mille cavaliers, vint assaillir la colonne; après l'échange de quelques coups de fusil, il fut obligé de s'éloigner.

La colonne resta dans la plaine jusqu'au 12 mai. Le 8 de ce mois, les zouaves furent envoyés à Cherchel au-devant des troupes venues de la province d'Oran ; le 11 ils rallièrent la colonne au camp de la ferme de Mouzaïa.

Nouveau combat du col de Mouzaïa. — La journée du 12 mai devait être célèbre dans les fastes de l'armée d'Afrique. Il s'agissait de franchir le col de Mouzaïa. Nos troupes l'avaient déjà, il est vrai, forcé à diverses époques, mais jamais il n'avait été aussi bien défendu qu'il paraissait devoir l'être ce jour-là. Abd-el-Kader y avait réuni toute son infanterie régulière et avait fait construire de nombreux retranchements sur les hauteurs à gauche de la route.

L'armée quitta le camp de Mouzaïa à six heures du matin. On y laissa le convoi et la cavalerie. La première partie de la marche s'opéra sans rencontrer de résistance. On atteignit le plateau qui sépare les pentes inférieures de la montagne des pentes supérieures, lesquelles sont extrêmement raides. On s'y arrêta un moment pour faire un léger repas.

La première division fut divisée en trois colonnes : la première colonne, commandée par le général Duvivier, et composée du 2e léger, des 24e et 41e de ligne, devait manœuvrer tout à fait à gauche et s'emparer du grand pic de Mouzaïa ; — la deuxième colonne, commandée par le colonel DE LAMORICIÈRE, et composée des deux bataillons de zouaves et du 15e léger, fut destinée à se porter sur les crêtes, en prenant moins à gauche que la première colonne, lorsque le mouvement de celle-ci serait dessiné ; — la troisième colonne, commandée par le général d'HOUDETOT, et composée des 23e et 48e de ligne, devait suivre la route qui conduit directement au col.

A midi et demi, la première colonne commença à gravir, et fut bientôt en présence des retranchements que les réguliers de l'émir défendaient avec opiniâtreté.

A deux heures, la colonne du général DE LAMORICIÈRE s'élance à son tour sur les pentes escarpées de la montagne. Les zouaves, sans se laisser décourager par l'extrême difficulté du terrain, escaladent avec enthousiasme les rochers à pic, rivalisant entre eux à qui arrivera le premier. Une première redoute, d'où part un feu à bout portant, ne les arrête pas ; elle est enlevée, dépassée, et une seconde ne tarde pas à éprouver le même sort. Ils arrivent, enfin, devant un troisième ouvrage, auquel un ravin très encaissé formait un fossé naturel, et que l'ennemi défendait en désespéré par une fusillade sans répit. Les zouaves, loin de faiblir, entendant au loin sur le revers de la position les clairons du 2e léger (colonel Changarnier), se ruèrent sur l'ouvrage, franchirent le parapet, culbutèrent les dé-

fenseurs, les chassèrent à coup de baïonnette et firent leur jonction avec la première colonne. Ces mouvements eurent pour résultat de dégager l'entrée du col, et de permettre à la troisième colonne de s'avancer sur la route qui y conduisait.

A sept heures du soir, la division bivouaquait sur les crêtes de Mouzaïa.

Les zouaves furent cités d'une manière spéciale à l'ordre de l'armée, pour leur belle conduite dans cette journée, qui leur coûtait cinquante hommes tués ou blessés.

Des citations particulières furent, en outre, accordées à ceux d'entre eux qui s'étaient fait remarquer par leur élan dans l'attaque des redoutes : colonel DE LAMORICIÈRE ; chefs de bataillon REGNAULT et RENAUD ; capitaines DE LADMIRAULT, BOSC, BLANGINI, DE BARRAL, DE MONTLOUIS ; chirurgien-major BEUGNY ; lieutenant GAUTIER ; sous-lieutenants BLAISE et GIOVANELLI (tué en montant le premier à l'assaut de l'une des redoutes, quelques heures après avoir appris sa nomination d'officier) ; sergents-majors ESCALIER et MORIN ; fourriers BÉRARD et D'HARCOURT ; sergent THOMASSOLI ; caporal MOUSSACRÉ.

Dès le lendemain du combat, les travaux de la route qui devait conduire à Medea furent commencés sous la protection d'un des bataillons de zouaves.

Le 16 mai, on marcha sur Medea. Les zouaves étaient à l'avant-garde. Ils arrivèrent bientôt à un bois d'oliviers que défendaient les réguliers de l'émir. L'affaire s'engagea immédiatement. Elle fut courte, mais assez vive : le capitaine BLANGINI fut blessé grièvement ; plusieurs hommes furent tués ou blessés. Les réguliers abandonnèrent la position.

Le 17 mai, les zouaves furent chargés d'enlever les positions de gauche qui dominent Medea. Ils les abordèrent à la baïonnette, et avec tant de décision que l'ennemi ne résista sérieusement sur aucun point.

Le 20 mai, l'armée, à l'exception des troupes laissées à

Medea pour y tenir garnison, reprit le chemin du col. Les zouaves formaient l'avant-garde et le 17e léger (colonel Bedeau), l'arrière-garde. Dès qu'Abd-el-Kader aperçut le mouvement, il songea à reprendre l'offensive. Il se porta contre la colonne et assaillit avec fureur l'arrière-garde.

Le 17e léger se défendit en brave; mais, comme le nombre des Arabes allait sans cesse en augmentant, il était à craindre que le régiment ne fût écrasé. Ordre fut donné au 2e bataillon de zouaves, déjà parvenu au col, de rebrousser chemin pour aller dégager l'arrière-garde. Le commandant RENAUD fit faire demi-tour à ses hommes, leur communiqua l'ardeur qui l'animait, et tous franchirent au pas de course le terrain difficile qui les séparait du point où avait lieu l'engagement. L'ennemi fut attaqué à la baïonnette, précipité dans les ravins et ses premiers succès se changèrent en une complète déroute. Les zouaves firent de nouveau demi-tour et allèrent tranquillement reprendre place à la tête de la colonne.

Pour n'avoir pas duré longtemps, l'affaire n'en avait pas moins été très chaude, puisqu'elle coûtait aux zouaves cent hommes tués ou blessés. Le lieutenant COURNET était au nombre des premiers, et le sous-lieutenant BLAISE au nombre des seconds.

Furent cités à l'ordre de l'armée : le 2e bataillon tout entier et son chef de bataillon, le commandant RENAUD, pour l'élan dont il avait fait preuve. En outre : les capitaines DE LADMIRAULT, DE BARRAL et DE MONTLOUIS; les lieutenants COURNET, GAUTIER, LE POITEVIN DE LA CROIX; le caporal TEVENAU et le zouave BAILLET.

Le 25 mai, les zouaves étaient de retour à Colea. Ils n'y restèrent pas longtemps.

Expédition de Miliana. — L'occupation de Miliana entrait, comme celle de Medea, dans le plan soumis par le maréchal Valée au Gouvernement et adopté par lui. Les troupes destinées à opérer sur Miliana furent réunies à

Blida. Les zouaves, appelés à en faire partie, quittèrent Colea le 30 mai.

Le 4 juin, la colonne partit de Blida et alla bivouaquer au camp de Mouzaïa. Le 5 juin, en traversant le Bou-Roumi, la compagnie du capitaine GAUTHERIN fut attaquée par les Arabes. Le capitaine fut blessé.

Le 8 juin, la colonne entrait à Miliana presque sans éprouver de pertes; l'ennemi avait battu en retraite dans la direction de Cherchel.

Le 12 juin, le maréchal quitta Miliana et descendit dans la vallée du Chelif. L'ennemi, s'étant présenté pour harceler la colonne, fut chargé vigoureusement et repoussé de tous les côtés. On se dirigea sur Medea.

Le 14 juin, à minuit, le colonel Changarnier reçut l'ordre d'aller avec cinq bataillons, parmi lesquels les zouaves, occuper la position du col, en vue d'une attaque probable de l'ennemi. Effectivement, dans la matinée du 15, l'ennemi attaqua les crêtes et en délogea quatre compagnies de la légion étrangère. Le 1er bataillon de zouaves se porta au secours de ces compagnies et fit lâcher prise aux Arabes, qui furent contraints de se replier en désordre dans les ravins d'où sort la Chiffa. Cette affaire coûta au 1er bataillon huit tués, parmi lesquels le sous-lieutenant CROZE et vingt et un blessés, parmi lesquels le capitaine VIEL-CASTEL.

L'affaire terminée, les zouaves escortèrent les blessés jusqu'à Blida et revinrent sur Medea où ils entraient le 20 juin. Deux jours après, ils en repartaient avec une colonne que commandait le colonel Changarnier, et qui avait pour mission d'aller jeter un convoi dans Miliana.

Le 23 juin, la cavalerie ennemie se montra en masses nombreuses dans la plaine du Chelif, et les hauteurs avoisinant Miliana se couvrirent de bandes prêtes à disputer le passage du convoi. Les zouaves furent envoyés pour les débusquer; ils le firent avec leur entrain habituel, enlevant toutes les positions au pas de course, ce qui permit au con-

voi d'arriver sans encombre. La journée du 23 juin valut des citations aux capitaines MASSIOT, GAUTHERIN, DE LADMIRAULT, au lieutenant DANTIN et au zouave DÉTRIL.

Les jours suivants, la colonne Changarnier opéra dans la plaine et fit sa jonction avec le maréchal Valée, puis toute l'armée réunie se porta sur Medea, afin de ravitailler la place. Le 2 juillet, on était revenu à Blida. Le 4 juillet, on pénétrait dans les montagnes des Beni-Sala, au sud de la ville, et l'on établissait un poste permanent à Aïn-Talazid, point culminant de ces montagnes.

Le colonel de Lamoricière est nommé général. — Au retour de cette expédition, les zouaves apprirent que leur vaillant colonel était nommé général. Il fut remplacé par le lieutenant-colonel CAVAIGNAC.

Le 8 juillet, les zouaves se rendirent à Alger, où ils tinrent garnison jusqu'au mois de septembre.

A cette époque, le maréchal Valée fit évacuer le camp de Cara-Mustapha situé près du Fondouk. Afin de diminuer l'impression fâcheuse que cet abandon aurait pu produire sur les Arabes, et pour ne paraître lui donner qu'un caractère provisoire, le Gouverneur prescrivit de laisser un poste de trente hommes, commandé par un officier, dans le blockhaus construit sur la hauteur qui domine le camp.

Dès que Ben-Salem eut appris qu'il n'y avait plus de camp à Cara-Mustapha, il se porta sur ce point avec quelques troupes, cerna le blockhaus et mit sa petite garnison dans une position critique.

Combat de Cara-Mustapha. — Il fallut envoyer des troupes d'Alger pour venir à son secours. Le 18 septembre, elles se rencontrèrent à Maison-Carrée. Un bataillon de zouaves, aux ordres du commandant LE FLÔ, en faisait partie. A neuf heures du soir, la colonne se mit en route, et le 19 septembre, à quatre heures du matin, elle arrivait en face des positions de l'ennemi. Le général Changarnier,

qui dirigeait l'opération, envoya l'ordre au commandant LE FLÔ de commencer l'attaque.

Le commandant LE FLÔ donna trois compagnies au capitaine GAUTHERIN et les lança sur les Arabes. Les zouaves franchirent au pas de course le ruisseau de la Regaya, abordèrent leurs adversaires à la baïonnette et les chassèrent jusque sur la rive gauche du Boudouaou, pendant que le commandant LE FLÔ, à la tête des trois autres compagnies, essayait de leur couper la retraite, en tournant leur gauche. Puis, réunissant les six compagnies, il se porta de nouveau contre les Arabes et les poursuivit jusqu'aux cimes les plus élevées des montagnes voisines, où les zouaves s'arrêtèrent, enfin, victorieux. Le capitaine GAUTHERIN et le zouave LECOUEDEC furent blessés et cités à l'ordre.

Au sujet de ce dernier, le rapport adressé par le commandant LE FLÔ au général Changarnier s'exprimait en ces termes :

« Je signale également le fusilier LECOUEDEC (Marc) de la « 5e du 1er, qui atteint d'un coup de feu dans la poitrine « et renversé par cette balle a eu pourtant la force de se « relever, de poursuivre l'Arabe qui l'avait blessé, l'a « atteint, tué et est alors retombé sur le cadavre de son « adversaire dont il a pris le fusil. »

A la fin du mois de septembre, le corps des zouaves quitta Alger pour se rendre à Blida où il arrivait le 28. Il devait participer au ravitaillement de Miliana.

Ravitaillement de Miliana. — La garnison de cette ville était dans la position la plus critique. Les trois quarts des hommes qui la composaient avaient succombé aux atteintes de la dyssenterie ; sur les trois cents qui survivaient encore, la moitié seulement était capable de porter les armes. Aussitôt que le Gouverneur apprit cet état de choses, il forma une colonne expéditionnaire qui, sous les ordres du général Changarnier, reçut la mission d'aller ravitailler Miliana.

Les zouaves, commandés par le lieutenant-colonel Cavaignac, formaient la réserve de la colonne.

On se mit en marche le 1[er] octobre. La colonne fut constamment en butte aux attaques des Arabes. Il y eut même des engagements assez vifs au passage de l'Oued-Bourkika, à Karoubet-el-Ouzzi et à Cheba-el-Keta, où le capitaine Gautherin fut encore blessé.

Le 3 octobre, l'ennemi devint plus pressant; mais les gendarmes maures, placés à l'avant-garde, ayant mis en fuite ses cavaliers qui garnissaient les hauteurs du Gontas, le passage du col s'effectua avec succès.

Le 4 octobre, le convoi arriva à Miliana, où il déposa son chargement. Les hauteurs de droite et de gauche de l'étroite vallée de l'Oued-Boutan étaient occupées par des Arabes qui en furent facilement débusqués. Nos troupes occupèrent la position pendant que le ravitaillement s'opérait. Les débris de la garnison de Miliana furent remplacés par un bataillon du 3[e] léger.

Les diverses opérations, y compris l'évacuation des malades, furent terminées dans la soirée. La colonne alla bivouaquer dans la plaine, et le 5 octobre, elle se dirigea sur l'Oued-Hammam. Les Arabes, qui avaient renoncé à lui barrer le passage pendant sa marche en avant, vinrent l'attaquer sur les derrières lorsqu'elle eut commencé son mouvement rétrograde.

Combats d'arrière-garde. — Le 1[er] bataillon de zouaves faisait partie des troupes qui soutenaient la marche. La 5[e] compagnie, capitaine Meyer, fut entourée presque complètement par l'ennemi. Dans cette circonstance, le capitaine Meyer fit preuve d'un sang-froid digne d'éloges; il comprit que la retraite ne pourrait qu'être funeste à son monde, et il se détermina promptement à prendre lui-même l'offensive, après s'être assuré une bonne position de retour. Trois fois il chargea l'ennemi qui, malgré des pertes visibles, s'acharna sur lui, rendant sa situation de

plus en plus critique. Mais sa bonne contenance donna le temps au commandant Renault d'envoyer la 3e compagnie (capitaine Frémy) le dégager et assurer sa retraite, qui continua dans le plus grand ordre. Le bataillon eut deux hommes tués et trente-sept blessés. Le commandant Renault, le capitaine Meyer et le sergent Masson se distinguèrent d'une matière particulière.

Le 6 octobre, le combat recommença à l'arrière-garde avec un nouvel acharnement. Les compagnies du 2e bataillon de zouaves, serrées de près, exécutèrent sous les ordres du commandant Le Flô un mouvement offensif dont la vigueur leur procura quelque répit. Le ravin de Schebbet-el-Ketta fut traversé sans difficultés sérieuses, mais avant d'arriver à Karoubel-el-Ouzzi, on eut à essuyer une fusillade nourrie à laquelle la configuration du pays ne permettait pas d'opposer des retours offensifs. Toutefois, cette partie de la marche fut signalée par une brillante action de guerre.

La 4e compagnie du 2e bataillon, commandée par le lieutenant Ouzaneau, chargée de flanquer la droite, se trouvait après trois heures de combat entraînée à une grande distance, par suite de la disposition des crêtes qu'elle avait eu à parcourir. Cette compagnie, séparée de la colonne par un ravin infranchissable, et n'ayant plus de cartouches, inspirait de vives inquiétudes, lorsqu'on la vit, se fiant à ses seules baïonnettes, aborder l'ennemi avec tant de vigueur que son retour put s'opérer lentement et sans être inquiété.

Le 7 octobre, on arrivait devant Blida, et l'ennemi reprenait la route des montagnes après avoir suivi la colonne jusqu'à la Chiffa.

Dans ces différents combats, les zouaves avaient perdu quinze hommes tués et quatre-vingts blessés, parmi lesquels : le commandant Renault ; les capitaines Dantin, Gautherin, Doumet, Escalin ; les sous-lieutenants Boudet, Vallambras ; les sergents Sicard, Mustapha, Masson,

STANISLAS, ABDALLAH, ZUMOU, LOCHET et le fourrier DE REUSS.

Le lieutenant-colonel CAVAIGNAC, qui avait dirigé toutes les opérations des deux bataillons, cita, comme s'étant fait remarquer par leur conduite : les capitaines MEYER, BOSC, FRÉMY, DE BARRAL et PELLETIER ; — les lieutenants OUZANEAU et MAYARD; — les sous-lieutenants BOUDET, ADAM, VALLAMBRAS, — et quarante-neuf sous-officiers et soldats, dont les sergents-majors DE LINAGE, HERBLANC, ROYER, BERTRAND, HUBY et LAMBERT ; les sergents SICARD, PEUREUX, MASSON, DE LA CARRE, CHARRE, LA CHAMBRE, MOURIER, VALETTE et les fourriers ROBIN DU VILLARS, ABADIE et DELPECH.

Du 7 au 27 octobre, les zouaves restèrent à Blida, où ils furent employés aux travaux du camp d'Aïn-Telaside.

Du 27 octobre au 1er novembre, ils participèrent à l'opération du ravitaillement de Medea. Le récit de ces journées, sans être complètement dépourvu d'intérêt, ne saurait prendre place dans cet historique. Comme d'habitude, les zouaves se signalèrent ; ils eurent deux hommes tués et trente et un blessés, au nombre desquels : le commandant RENAULT, le capitaine MEYER et le sous-lieutenant TROYON.

Les capitaines BOSC et MEYER, ainsi que les sergents-majors HERBLANC et BERNARD, furent cités par le commandant RENAULT, comme s'étant particulièrement distingués.

Nouveau ravitaillement de Miliana. — Du 5 au 11 novembre, les zouaves participèrent à l'opération du ravitaillement de Miliana. L'aller se fit sans encombre; le retour fut disputé par l'ennemi et procura encore aux zouaves l'occasion de se signaler.

Le 10 novembre, le commandant LE FLÔ, voyant deux de ses compagnies fortement compromises, se lança seul au milieu d'un terrain difficile et presque au pouvoir de l'ennemi, pour aller diriger lui-même leur marche. Dans

la même journée, le sous-lieutenant D'HARCOURT et le sergent RAZIN ayant été tués, le lieutenant-colonel CAVAIGNAC rendit hommage à leur mémoire par l'ordre du jour suivant :

« Dans la journée du 10 novembre, le jeune D'HARCOURT, « sous-lieutenant au corps, et le vieux sergent RAZIN, de « la 4e compagnie du 1er bataillon, sont morts en abordant « l'ennemi, en devançant les plus braves. Le lieutenant-« colonel recommande leurs noms à la mémoire des offi-« ciers, sous-officiers et soldats du corps. Il les donne aux « jeunes gens pour exemple et pour glorieux modèle. »

Le ravitaillement de Miliana coûta aux zouaves un officier, le sous-lieutenant D'HARCOURT, et quatre hommes tués, dont le sergent RAZIN ; plus cinquante-neuf blessés, dont le capitaine DE BARRAL, le lieutenant MARTIN, le sergent-major LAMBERT, les sergents VIER, LA CHAMBRE et VALOTTE.

Les capitaines BOSC et DE BARRAL, le lieutenant GAUTIER, le sous-lieutenant MORSE et vingt sous-officiers, caporaux et soldats se firent remarquer à divers titres.

Les zouaves vont occuper Medea. — Rentrés à Blida, le 11 novembre, les zouaves y restèrent un mois. Le 15 décembre, ayant reçu l'ordre d'aller occuper Medea, pour y remplacer le 23e de ligne, ils se mirent en route et arrivèrent le 18 dans cette place, sans avoir aperçu l'ennemi.

Le 29 décembre, une colonne sous les ordres du commandant RENAULT opéra une razzia sur la tribu des Oujera. Le lieutenant OUZANEAU, qui s'était si brillamment conduit le 6 octobre précédent, fut blessé mortellement pendant cette expédition.

Cette razzia avait mis les tribus sur leurs gardes. Néanmoins, le lieutenant-colonel CAVAIGNAC, jugeant qu'il était important de prouver aux Arabes l'insuffisance de leurs efforts pour se garantir de nos courses, et l'impossibilité où serait toujours Abd-el-Kader de leur assurer sa protection si elle était réclamée sur un grand nombre de points

à la fois, résolut d'aller les frapper là même où ils paraissaient le mieux en garde, c'est-à-dire dans le voisinage du camp des réguliers.

En conséquence, dans la nuit du 16 au 17 janvier 1841, une colonne sous les ordres du commandant LE FLÔ sortit de la place, pour aller surprendre les partis ennemis établis dans les vallées situées sous la montagne des Riga. L'expédition fut couronnée d'un plein succès, et la perte des zouaves ne fut que de six blessés, parmi lesquels le lieutenant MARTIN. Le commandant LE FLÔ cita dans son rapport, comme s'étant fait remarquer : les capitaines PEYRAGUEY, D'AUTEMARRE et PAËR ; le lieutenant MAYARD ; le sous-lieutenant SAUNIER ; l'adjudant COLOMER ; les sergents-majors MARTIN et BERTRAND, et les sergents DJENADI, CHAR et BADER.

Le 5 février, les Arabes s'enhardirent et vinrent tirer sur la porte de la redoute Ouzaneau, qui faisait partie de l'enceinte de la place. La nuit, des bivouacs assez nombreux avaient été aperçus à environ une lieue et demie dans l'Ouest. Il était évident que l'ennemi préparait un coup de main contre la garnison. On résolut de le prévenir. Les deux bataillons de zouaves prirent les armes et marchèrent à lui. Un premier engagement débusqua l'ennemi de ses positions et le contraignit à la retraite. Mais il reçut du renfort, et revint à la charge d'un autre côté. Il y trouva une réserve ainsi qu'une section d'obusiers de montagne, et il fut accueilli par un feu tellement violent, et dirigé avec tant de précision, qu'il abandonna définitivement le champ de bataille.

La perte des zouaves ne fut que d'un homme tué et dix-sept blessés, dont le capitaine FRÉMY et le sergent ALI-BEN-MOHAMED.

Furent cités avec éloges, le capitaine PAËR, le lieutenant MAYARD, le sous-lieutenant VALLAMBRAS, les sergents-majors HUBY et LAMBERT, les sergents CHARD, ALY et ROYER, et le fourrier DELPECH.

Les zouaves quittent Medea. — Dans les premiers jours d'avril 1841, les zouaves furent relevés à Medea par le 53e de ligne. Ils séjournèrent à Blida jusqu'au 26 avril, époque à laquelle ils firent partie d'une colonne expéditionnaire commandée par le Gouverneur et destinée à ravitailler les places de Medea et de Miliana. La colonne comprenait deux divisions, dont la 2e, général Baraguey-d'Hilliers, comptait les zouaves dans ses rangs.

Partie de Blida le 26, à une heure de l'après-midi, la colonne s'arrêta à une demi-lieue de la ville. Toute l'infanterie, moins les zouaves, forma un vaste carré au milieu duquel se plaça le Gouverneur pour haranguer les troupes et leur faire plusieurs recommandations, notamment celle de ne pas tirer à trop grande distance.

Ils reçoivent un drapeau. — Les zouaves avaient formé un carré à part. Le Gouverneur leur présenta le drapeau que le Prince Royal leur avait promis l'année précédente, et qu'ils avaient gagné par onze ans de combats et de souffrances.

« Zouaves, — dit le Gouverneur, — je vous offre ce « drapeau au nom du Roi. Vous devez être dévoués au Roi « parce qu'il est la personnification de la patrie. Ce dra- « peau sera pour vous le clocher du village, le talisman « de la victoire. Il ne doit pas rester à la réserve, vous « l'emporterez avec vous au milieu des combats, et vous « mourrez tous plutôt que de l'abandonner. »

Puis l'armée se mit en marche, passa la Chiffa et campa sur la rive gauche.

On prit d'abord la direction de Medea. Le général Baraguey-d'Hilliers devait tourner le col avec trois bataillons, tandis que le reste de l'armée l'aborderait de front. La marche ne fut pas sérieusement inquiétée, et l'arrière-garde eut seule à tirailler contre les gens de Mouzaïa, qui la suivirent jusqu'au plateau des Réguliers. Le sergent Pommot, de la 5e compagnie du 2e bataillon de zouaves,

placé à l'extrême arrière-garde, sauva la vie à plusieurs voltigeurs du 26e et tua deux Arabes.

Nouveau ravitaillement de Miliana. — On arriva à Medea le 29 avril, et le 1er mai on en repartit pour Miliana. On descendit facilement dans la vallée du Chelif, et l'on fit halte à Aïn-Sultan avant de s'engager dans la vallée de l'Oued-Boutan qui conduit à Miliana. Du haut des dernières collines de l'Atlas, on avait bien aperçu plusieurs corps de cavalerie, mais ils s'étaient tenus à distance, réservant leur attaque pour le moment où la colonne serait engagée dans la vallée.

L'Oued-Boutan coule dans une gorge étroite dominée par des hauteurs escarpées, dont il était essentiel de se rendre maître pour pouvoir suivre le chemin qui mène à Miliana. Les zouaves et le 26e durent s'emparer des hauteurs de gauche, pendant que le 48e occupait la droite vers le marabout de Sidi-Abd-el-Kader. Repoussés de ce côté, les Arabes se rejetèrent sur la gauche. Le général Baraguey-d'Hilliers envoya l'ordre aux zouaves de les culbuter.

On posa les sacs à terre. Le 1er bataillon se jeta sur l'ennemi au pas de course, et on le refoula dans un ravin profond parallèle à l'Oued-Boutan. En vue d'un retour offensif, le lieutenant-colonel CAVAIGNAC posta la 6e compagnie sur un plateau qui dominait le ravin dans lequel l'ennemi avait été refoulé. Effectivement les Arabes revinrent à la charge. S'accrochant aux pierres et aux broussailles, ils s'efforcèrent d'arriver au petit plateau qu'occupait la 6e compagnie. Les hommes de cette compagnie se glissaient en rampant jusqu'au bord du plateau et tuaient leurs adversaires à bout portant. Mais le nombre de ces derniers allait croissant, et leur mouvement offensif était secondé par la vive fusillade qu'entretenaient ceux d'entre eux qui étaient restés de l'autre côté du ravin. Les munitions des zouaves vinrent à s'épuiser. Alors électrisés par

l'exemple de leurs chefs, ils ramassèrent des pierres et combattirent les Arabes avec ces projectiles, en attendant le moment favorable pour les assaillir à la baïonnette.

Le lieutenant-colonel avait aperçu ce nouvel incident de la lutte. Il s'élança au secours des braves de la 6e compagnie à la tête des trois premières compagnies du 2e bataillon (commandant DE SAINT-ARNAUD). Les Arabes firent un instant mine de résister, mais la déroute ne tarda pas à se produire parmi eux et ils abandonnèrent définitivement la position aux zouaves.

Cette affaire leur coûtait quatre tués et dix-neuf blessés, parmi lesquels le commandant LE FLÔ, du 1er bataillon, et le lieutenant JEANNINGROS. Comme toujours, tout le monde avait fait son devoir avec intelligence et bravoure; on doit cependant citer d'une manière spéciale le lieutenant MAYARD, commandant la 6e compagnie, pour l'énergie et l'intrépidité dont il fit preuve pendant cette journée.

Le combat du 1er mai ne fut que le prélude d'une action beaucoup plus importante qui eut lieu le surlendemain. Abd-el-Kader, ayant réuni la plus grande partie des contingents fournis par les tribus soumises à sa domination, disposait d'environ dix mille cavaliers et six mille fantassins. Il fit ses dispositions pour nous préparer un sérieux échec, en même temps que le Gouverneur songeait, de son côté, à l'attirer dans une affaire qui l'obligerait à engager tout son monde.

A cet effet, le Gouverneur résolut d'appuyer sa droite à Miliana où se tenait le colonel Bedeau avec le 17e léger; de placer son centre sur le plateau où les zouaves s'étaient maintenus à la suite du combat du 1er mai, et de refuser sa gauche où se tenaient le duc de Nemours et le général Changarnier. Dès que l'ennemi aurait prononcé son attaque, la gauche de la ligne française devait battre en retraite, mais lentement, sans se compromettre, et surtout sans abandonner les bonnes positions. Il y avait lieu d'espérer qu'en voyant ce mouvement de recul, les Arabes ne

se posséderaient plus et s'engageraient à fond. Alors le colonel Bedeau, annonçant son mouvement par un coup de canon, devait sortir de Miliana et les prendre en flanc et en queue, tandis que toute la ligne française, cessant de reculer, tomberait en masse sur l'adversaire ainsi compromis.

Combat sous Miliana. — Cette habile conception s'exécuta de point en point. Le 3 mai, au lever du soleil, les Arabes s'avancèrent avec beaucoup d'ensemble et de résolution. Notre gauche parut fléchir devant cette multitude qui crut déjà tenir la victoire et se précipita pour en recueillir les fruits. Mais la scène ne tarda pas à changer. Le canon de Miliana ayant retenti, on laissa un quart d'heure au général Bedeau pour dessiner son mouvement; puis la charge se fit entendre sur toute la ligne, et aussitôt huit mille hommes, déposant leurs sacs, fondirent à la baïonnette sur leurs aventureux ennemis. Les Arabes hésitèrent un instant ; mais ayant mesuré le danger, ils s'enfuirent à toute vitesse vers les montagnes. Les zouaves, qui avaient pris pour point de direction le centre des forces ennemies, se montrèrent dignes de leur vieille réputation, en devançant toute l'armée dans cette poursuite qui se prolongea pendant plus de deux lieues.

L'ennemi laissa deux cent cinquante morts sur le terrain. Le 5 mai, l'armée redescendit dans la vallée du Chelif, traversa le cours d'eau et opéra une razzia sur la tribu des Beni-Zug-Zug. Le lendemain, malgré la présence des deux chefs El-Berkani et Sidi-Embarek, qui observaient la colonne avec des forces importantes, on regagna les montagnes dans la direction du col des Gontas, et l'on reprit la route de Blida, où l'on arriva le 9 mai, après avoir châtié en passant la tribu des Soumatas.

Ainsi, en quatorze jours, on avait relevé la garnison de Miliana, ravitaillé Medea, on était retourné à Miliana, on avait battu les Arabes en plusieurs rencontres, puni deux

tribus infidèles, et prouvé de nouveau à Abd-el-Kader son infériorité dans les combats.

Et cependant le moment n'était pas encore venu pour les zouaves de prendre du repos. Arrivé à Blida, le 9 mai, à midi, le 2e bataillon en repartait le 10 pour Alger, avec le lieutenant-colonel et le drapeau, le Gouverneur ayant ordonné que ce bataillon le suivît dans la province d'Oran, où il allait diriger l'expédition de Tagdemt.

Le 2e bataillon part pour la province d'Oran. — Le bataillon arriva le 11 mai à Alger et s'y embarqua le 14. Le 16 mai, au matin, il débarquait dans la baie de Mostaganem. Son arrivée coïncidait avec celle des troupes de la province d'Oran amenées par le général de Lamoricière. Le général Bugeaud réunit tous les officiers, les présenta au duc de Nemours, exhorta chacun à la patience pour supporter les privations et prévint la cavalerie qu'il serait obligé de se servir d'elle pour transporter les vivres.

L'armée fut partagée en deux divisions : la première, sous les ordres du duc de Nemours, la seconde sous les ordres du général de Lamoricière. Le bataillon des zouaves fut chargé de l'avant-garde.

La pensée du général Bugeaud était de commencer l'expédition par la destruction de Tagdemt, dont Abd-el-Kader paraissait vouloir faire son centre d'opérations. On se mit en marche le 18 mai, les hommes portant dans leur sac huit jours de vivres. Le 25 mai, on était en vue de Tagdemt; la marche s'était effectuée sans incident notable. Les Arabes n'avaient pas attendu la colonne; dès qu'ils avaient eu connaissance de son mouvement, ils avaient incendié la ville. Ce qui restait encore debout fut rasé de fond en comble, à l'aide de la mine et de la sape, et le lendemain on se dirigea sur Mascara.

Le 30 mai, on occupa cette ville, que l'ennemi avait également abandonnée. L'armée y séjourna le 31 mai, et le 1er juin elle se mit en marche dans la direction de Mos-

taganem, après avoir laissé à Mascara le colonel Tampoure, du 15e léger, le 2e bataillon de ce régiment et deux compagnies du génie, chargées de fortifier la position.

Le trajet de Mascara à Mostaganem, où l'on arriva le 3 juin, ne donna lieu à aucun fait remarquable. Les zouaves eurent donc peu d'occasions de se distinguer dans cette expédition, si ce n'est par leur excellent esprit et leur gaieté toute française à supporter les fatigues, les privations et les souffrances. Les généraux, les officiers, les soldats mêmes qui composaient la colonne, leur prouvèrent en toute occasion l'estime profonde que leur avaient value dans l'armée onze années de dévouement et de vaillance, et le Gouverneur, en particulier, ne cessa de témoigner la haute opinion qu'il avait d'eux. Le 7 juin, la colonne ne formant plus qu'une division, sous les ordres du général de Lamoricière, repartit de Mostaganem pour aller conduire, à Mascara, un convoi considérable d'approvisionnements de toute nature. Le 10 juin, elle arrivait dans cette place, où elle resta jusqu'au 24 juin. Ces treize jours furent employés à parcourir la pleine d'Egris, sur le territoire des Hachems, et à en récolter les plantureuses moissons pour augmenter la réserve des vivres de la garnison de Mascara.

Partie de Mascara le 24 juin, la colonne établissait son camp le 27 juin devant Mostaganem.

Le 1er juillet, le lieutenant-colonel s'embarqua, avec le drapeau, pour Alger où l'appelaient les intérêts du service. Il ne ramena pas le 2e bataillon, le Gouverneur général s'étant vu forcé de le laisser au général de Lamoricière, qui mit à l'obtenir l'insistance la plus honorable pour les zouaves.

Le 2 juillet, le bataillon, aux ordres du commandant de Saint-Arnaud, repartit avec la division pour prendre part à un nouveau ravitaillement de Mascara. La marche s'exécuta sans combat sérieux ; toutefois, l'ennemi ne cessa de harceler l'arrière-garde et, à plusieurs reprises, il fit des

attaques de nuit sur les bivouacs. Une chaleur excessive et presque insupportable rendit cette expédition très pénible. Le 3 juillet notamment, la cavalerie fut obligée de mettre en partie pied à terre, pour donner ses chevaux aux soldats d'infanterie exténués de fatigue.

Une fois Mascara ravitaillé, on rayonna pendant une dizaine de jours dans la plaine, récoltant des vivres et faisant sans cesse le coup de feu avec les Arabes, puis on rentra à Mostaganem le 19 juillet.

Le 28 juillet, la division quitta cette ville et se dirigea sur Oran, où elle arrivait le 1er août.

Le 4 août, les zouaves furent embarqués pour retourner à Alger. A sept heures du soir, le bâtiment qui les portait passait devant Mostaganem, quand le colonel Tampoure, commandant supérieur de cette place, les fit débarquer pour les emmener dans une expédition aux environs. Après avoir reçu la soumission de quelques tribus de la vallée du Chelif, le 7 août, la petite colonne rentrait à Mostaganem.

Les zouaves se rembarquèrent le 9 août, et arrivèrent à Alger le même jour, d'où ils furent dirigés sur Blida où se trouvaient l'état-major et le 1er bataillon.

Opérations du 1er bataillon dans la province d'Alger. — Pendant que le 2e bataillon opérait dans la province d'Oran, le 1er bataillon n'était pas resté oisif dans celle d'Alger.

Le 17 mai, il partait de Blida, réuni à un bataillon du 26e et à un du 58e, pour former la colonne de gauche du corps expéditionnaire destiné à aller opérer sur Boghar et Taza. Le col de Mouzaïa fut franchi sans incident, et le 19 mai le corps expéditionnaire arrivait à Medea.

Il en repartit le 21 mai, et prit la route de Boghar. Le 23 mai, les zouaves et deux escadrons, devançant le gros, atteignaient cette ville dont l'ennemi ne défendit l'accès que pour la forme.

Boghar était un établissement important, qui témoignait

du génie créateur d'Abd-el-Kader. On y trouvait plusieurs constructions destinées à loger les troupes, des magasins, un moulin, une manutention, une forge et même un hôpital. Tout fut détruit de fond en comble.

Le 24 mai, le corps expéditionnaire se porta sur Taza, autre base d'opérations de l'émir. Il y arriva le 25 mai. Comme à Boghar, l'ennemi fit un simulacre de résistance; comme à Boghar aussi, tous les établissements furent ruinés.

Le 27 mai, le corps expéditionnaire continua sa route, descendit la vallée de l'Oued-Deurdeur, et arriva le 28 mai en face de Miliana. Le lendemain, les zouaves escortèrent jusqu'à cette place les vivres qui lui étaient destinés, et en ramenèrent les malades et les blessés rétablis. On se remit en marche, et le 2 juin l'expédition rentrait à Blida.

Les deux expéditions parallèles de Tagdemt et de Boghar-Taza produisirent d'heureux résultats. Attaqué au cœur de sa puissance, Abd-el-Kader n'avait pu se défendre et avait été obligé de laisser détruire ses ressources ; dès lors, sa faiblesse devenait évidente aux yeux des plus prévenus en sa faveur, et la conséquence de ces événements militaires était une grave atteinte portée à l'influence de l'émir.

Les mouvements recommencèrent le 7 juin. Jusqu'au 2 juillet suivant, jour où ils revinrent à Blida, les zouaves opérèrent dans la vallée du Chelif, consommant la ruine des peuplades dévouées à Abd-el-Kader, sans que celui-ci risquât la moindre tentative en leur faveur. L'ennemi ne se montra guère, mais les fatigues considérables que le corps expéditionnaire eut à supporter sous les ardeurs d'un soleil de juin, n'en étaient pas moins de rudes épreuves pour la discipline et la santé des troupes. Elles ne servirent qu'à mettre de nouveau en relief les solides qualités qui distinguaient le corps des zouaves. Quoique plus souvent à la besogne que les autres, leur effectif subissait à peine de légères diminutions.

Du 2 juillet au 2 septembre, le 1er bataillon resta à Blida. A cette date, il fut désigné pour prendre part aux opérations dont la province d'Oran allait être le théâtre et que nous raconterons tout à l'heure.

Quant au 2e bataillon qui, comme on l'a vu plus haut, avait rallié le drapeau le 9 août, ce fut maintenant son tour d'opérer dans la province d'Alger. C'est donc à peine si les deux bataillons eurent quelques jours pour se revoir et se raconter mutuellement leurs exploits et leurs fatigues.

Opérations du 2e bataillon. — Du 27 septembre au 13 novembre, le 2e bataillon prit part à cinq opérations de ravitaillement successives : deux à destination de Miliana et trois à destination de Medea.

Au retour du deuxième ravitaillement de Miliana, le 8 octobre, le 2e bataillon, qui formait l'arrière-garde de la colonne, fut attaqué assez sérieusement au passage du ravin de Chaïba-el-Ketta. Le général Bedeau laissa l'ennemi s'engager dans le ravin, puis massant quelques troupes (10e bataillon de chasseurs et gendarmes maures) pour servir d'appui aux zouaves, il lança ces derniers contre les Arabes. Ce vigoureux retour offensif, exécuté au pas de course, eut pour résultat de contraindre l'ennemi à prendre la fuite, en laissant sur place quatre-vingts tués, des chevaux, des armes et le butin habituel. Lors du deuxième ravitaillement de Medea, le 28 octobre, eut lieu un engagement dans lequel le sous-lieutenant Saurry fut blessé.

On put s'étonner, à bon droit, de voir ravitailler aussi fréquemment deux places dont les garnisons n'atteignaient pas un effectif considérable. La raison en est que le Gouverneur avait l'intention de faire bientôt de Miliana et de Medea deux centres d'action, d'où un corps important devait rayonner afin d'asseoir notre domination sur les tribus, sans être obligé de revenir trop tôt à Blida pour y chercher des vivres. Une expérience semblable faite déjà à Mascara avait pleinement démontré que la persistance

de notre action pouvait seule amener des résultats importants.

Le 1er bataillon part pour la province d'Oran. — Ainsi qu'on l'a vu plus haut, le 2 septembre, le 1er bataillon avait été désigné pour prendre part aux opérations de la province d'Oran. Il s'embarqua le 5 à Alger, et débarqua le lendemain à Mostaganem.

Les opérations commencèrent le 22 septembre. Les troupes furent divisées en deux colonnes : une colonne dite *politique,* dont le Gouverneur s'était réservé la direction et qui comprenait les zouaves ; une colonne dite d'*approvisionnement,* dont le général de Lamoricière prit le commandement. La colonne politique devait se porter dans la vallée du Chelif, pour y recevoir la soumission annoncée de plusieurs tribus ; la colonne d'approvisionnement devait aller ravitailler Mascara.

De Mostaganem, la colonne politique se dirigea vers Bel-Hacel, sur la Mina, affluent de gauche du Chelif, et y attendit, jusqu'au 28 septembre, les soumissions annoncées ; mais personne ne se présenta. Ce que voyant, le général Bugeaud alla, pendant la nuit du 28 au 29 septembre, faire une razzia dans les montagnes des Flittas, à la suite de laquelle il se replia sur Moder, où il arriva le 2 octobre.

Cependant le général de Lamoricière, qui avait conduit son convoi à Mascara, apprit qu'Abd-el-Kader était à Aïn-Kebir avec des forces nombreuses, paraissant disposé à offrir le combat. Il manœuvra donc de manière à se rapprocher du général Bugeaud à qui il fit part de la nouvelle. Le général Bugeaud se décida alors à réunir les deux colonnes, ce qui s'effectua sur les bords de l'Oued-Hillil, dans la nuit du 6 au 7 octobre.

La jonction opérée, les troupes furent de nouveau divisées en deux colonnes : une colonne d'opérations, dont le Gouverneur se réserva le commandement, et une colonne

de convoi, sous les ordres du général Levasseur. La première, libre de tout impédimenta, eut pour mission de rechercher et de pousser l'ennemi partout où il se montrerait, et de couvrir la seconde colonne, dont le rôle devait consister à escorter les approvisionnements de l'armée et de la garnison de Mascara.

Opérations aux environs de Mascara. — Le 7 octobre, l'armée quitta l'Oued-Hillil et arriva dans la soirée à Aïn-Kebir; Abd-el-Kader avait abandonné ce point et s'était retiré sur l'Oued-Moussa, qui coule dans la plaine d'Egris.

Le 8 octobre, le général Bugeaud, espérant le surprendre, se mit en route à deux heures du matin. Toute la cavalerie était à l'avant-garde. L'ennemi voulut résister; mais il se replia à l'approche des zouaves qui avaient suivi la cavalerie au pas de course. Cet engagement leur coûta une perte de quatorze hommes tués ou blessés.

Le soir, l'armée prit position sur l'Oued-Moussa. Le lendemain elle alla camper auprès de Mascara, où la colonne de convoi venait d'arriver sans avoir été inquiétée.

Le 11 octobre, on traversa la plaine d'Egris et l'on se porta sur l'Oued-Froha, au centre du pays des Hachems. Cette tribu, dont Abd-el-Kader était originaire, avait fui dans les montagnes avec ses troupeaux. Malgré toute la diligence qu'on mit à les poursuivre, on ne put atteindre les fuyards. En revanche, le 16 octobre, on incendia et on démolit de fond en comble le village de Ghetna, propriété de Saïd, frère d'Abd-el-Kader, et où celui-ci avait été élevé.

Le 17 octobre, l'armée rentra à Mascara, y prit quinze jours de vivres, y laissa ses malingres et en partit le 19 octobre, se dirigeant sur Saïda. C'était une création récente de l'émir, qu'il fallait faire disparaître, pour que les Arabes apprissent une fois de plus combien peu sa volonté pouvait prévaloir contre la nôtre, et combien peu aussi tous les centres de résistance qu'il organisait avec leurs subsides étaient capables de nous arrêter.

Le 21 octobre, on campa sur l'Oued-Beni-Meniarim. Pendant la nuit, un des bataillons réguliers de l'émir assaillit le camp par une fusillade tellement vive, que les troupes en furent un moment décontenancées. Mais les zouaves ne tardèrent pas à se remettre, et deux de leurs compagnies, se portant en silence vers l'ennemi, l'obligèrent à la retraite par un feu à bout portant.

Le 22 octobre, on arriva à Saïda. Les habitants l'avaient abandonné après y avoir mis le feu. On acheva l'œuvre de destruction. Comme le temps manquait pour raser complètement le mur d'enceinte, on y pratiqua, de quinze mètres en quinze mètres, de larges brèches ; on démolit les angles et on enleva les portes, qui furent transportées à Mascara.

Avant de reprendre le chemin de cette ville, le Gouverneur prêta son concours à quelques tribus ennemies d'Abd-el-Kader, et qui avaient à se venger de Bey-Tanis, ancien bey de Mascara. A la suite d'une marche de nuit, le bey fut surpris dans son campement, perdit beaucoup de monde et la plus grande partie de son troupeau.

Le 25 octobre, on reprit la route de Mascara, où l'on arriva le 29 octobre. Cette expédition eut d'importants résultats ; elle nous assura le concours de tribus puissantes qui supportaient impatiemment le joug de l'émir.

De Mascara, les zouaves partirent pour Mostaganem et de là pour Oran, où ils arrivèrent le 9 novembre. Ils en sortirent le 14 novembre, pour faire une pointe sur Tlemcen, sous les ordres du général Levasseur. De retour à Oran le 23 novembre, ils en repartaient le 29, avec le général Bedeau, et arrivaient le 10 décembre à Mostaganem, après avoir opéré une razzia importante sur les bords de l'Habra.

Expédition contre les Bordjia. — Cette opération porta ses fruits : les Bordjia commencèrent à entrer en pourparlers et à incliner vers la soumission. Le général Bedeau, voulant les maintenir dans ces bonnes dispositions, sortit

de Mostaganem le 23 décembre, avec une petite colonne dont faisaient partie les zouaves. Il avait l'intention d'agir entre le Sig et l'Habra et de pousser jusqu'à la plaine de Tlelat. Les Bordjia étaient réunis à l'entrée des gorges de l'Habra, hésitant encore à cause du voisinage des Hachems. Le général porta en avant les zouaves et la cavalerie, atteignit les Bordjia, les décida à se soumettre, et rentra à Mostaganem le 26 décembre.

Le 14 janvier 1842, le lieutenant-colonel DESPINOY arriva d'Alger pour prendre le commandement du bataillon.

Ravitaillement de Mascara. — Le 25 janvier, une forte colonne sortit de Mostaganem sous les ordres du général Bedeau, dans le but d'aller porter des vivres à la garnison de Mascara. Les zouaves en faisaient partie. On arriva à Mascara le 28 janvier; le 29 janvier, on retourna vers Mostaganem, emmenant deux cents et quelques malades de la garnison de Mascara, dont l'état de santé rendait l'évacuation indispensable.

Les zouaves firent l'arrière-garde et, pendant cette courte marche, une nouvelle occasion leur fut donnée de faire briller aux yeux de tous les vertus militaires qui étaient l'apanage de ce corps d'élite.

La colonne était à peine en mouvement, qu'elle fut assaillie par une pluie battante, présage des souffrances qui l'attendaient. Bientôt la neige fondue et la grêle se mirent de la partie. Le froid était très vif. Le sol détrempé n'était plus qu'un amas de boue grasse et profonde, qui rendait la marche extrêmement pénible. A neuf heures du soir, après mille difficultés et des travaux sans nombre, on bivouaqua à l'entrée de la plaine de l'Habra. Toutes les tentes, même celle du général, avaient été données aux malades; ce secours fut impuissant pour en sauver plusieurs.

Le 30 janvier, l'ouragan de pluie et de grêle redoubla de violence. Vers le soir, la pluie cessa; mais alors survint

une obscurité tellement profonde, qu'une grande partie du convoi et des détachements de divers corps se perdirent au milieu des fourrés dont la plaine était couverte. La situation était encore rendue plus sinistre par les plaintes des malades tombés des cacolets et implorant assistance, par les cris des hommes isolés, à la recherche de leur corps, que les Arabes massacraient sans pitié.

Les guides ayant déclaré ne plus se reconnaître, le lieutenant-colonel Despinoy arrêta le bataillon. Il fit allumer de grands feux pour servir de point de ralliement aux détachements égarés ; puis forma le bataillon en carré, couvert par quelques postes, et fit placer dans cette enceinte improvisée les malades et les débris du convoi.

A deux heures du matin, le général Bedeau, ayant aperçu les feux, envoya des cavaliers arabes pour guider les zouaves jusqu'au campement du gros de la colonne. Ils purent enfin se reposer un peu et faire la soupe, toutes choses dont ils avaient le plus grand besoin, ayant passé deux jours et deux nuits sans dormir et sans avoir autre chose à manger que quelques morceaux de biscuit.

Le 31 janvier au soir, on rentra à Mostaganem. Le général Bedeau fit alors connaître au lieutenant-colonel Despinoy la satisfaction que lui causait la belle conduite des zouaves. On les avait vus, en effet, oubliant leurs propres souffrances, contribuer autant qu'il était en leur pouvoir à soulager celles des malades, les plaçant sur les cacolets, les y soutenant, conduisant les animaux et donnant la sépulture aux victimes de la tourmente.

Les jours suivants, le temps s'étant un peu rétabli, le général ne voulut pas laisser les troupes sous la fâcheuse impression de la dernière marche. Il sortit de Mostaganem dans la nuit du 3 au 4 février, et alla exécuter une razzia dans la plaine de l'Hillil.

Quelques jours après, le général Bedeau, appelé au commandement de Tlemcen, quittait Mostaganem où le remplaçait le général d'Arbouville.

Dans les derniers jours de février et pendant les premiers jours de mars, les zouaves firent partie de trois colonnes de ravitaillement envoyées successivement à Mascara. La dernière de ces trois petites expéditions leur permit, une fois de plus, de se produire dans un combat contre les Hachems et les Flittas.

Le bataillon retourne à Alger. — Le 10 mars, à son retour à Mostaganem, le bataillon reçut l'ordre de rentrer à Alger, où l'appelaient les nécessités de la nouvelle organisation que l'on allait donner au corps. Il s'embarqua le 11 mars et débarqua le 13 mars au matin à Alger, où le corps se trouva enfin réuni.

Du 6 septembre 1841 au 10 mars 1842, le 1er bataillon avait été détaché pendant cent quatre-vingt-six jours dans la province d'Oran. Sur ce nombre, il comptait quatre-vingt-dix-neuf jours de marche et de bivouac. Il avait participé à tout ce qui s'était passé d'important, et il avait maintenues intactes la gloire et la réputation du corps.

DEUXIÈME PARTIE

Le Régiment des Zouaves.

CHAPITRE Ier

DE LA RÉORGANISATION DE 1842 A L'ANNÉE 1846.

En 1840, les zouaves étaient considérés comme une anomalie dans l'armée. Poursuivis par le mauvais vouloir de certains puissants du jour, ils avaient vu leurs services passés oubliés et leur existence, comme corps, très compromise; leur nom ne figurait même pas sur le budget de 1841 présenté par le cabinet. La paix, qu'on croyait éternelle, empêchait de les apprécier. Depuis, ils s'étaient bien et noblement vengés de ces dédains. Partout on les avait vus donner l'exemple des vertus guerrières; la plus sévère discipline, l'ordre le plus parfait n'avaient pas cessé de régner dans leurs rangs. Sobres et patients, non moins que braves, prêts à tout pour la grandeur de la France et le triomphe de sa cause, ils s'étaient faits tour à tour laboureurs, jardiniers et maçons, pour faciliter l'exécution des dispositions prises par l'autorité. Quant aux services rendus par eux dans les combats, ils étaient immenses. Leur aplomb, leur sang-froid, leur dévouement, leur entente de la guerre étaient connus et appréciés de tous. Le sang qu'ils avaient versé rendait, en outre, un puissant témoignage en leur faveur, car les restes de plus de cinq cents de leurs frères d'armes, tombés loin de la patrie, gisaient épars dans les montagnes, les plaines et les rochers des provinces d'Alger et d'Oran.

Formation du régiment des zouaves. — Une ordonnance royale du 8 septembre 1841 porta le corps des zouaves de

douze à vingt-sept compagnies, et lui constitua un état-major complet semblable à celui de tous les régiments d'infanterie. De ce jour, le corps prit le nom de *Régiment des Zouaves*.

Le régiment des zouaves était fort de trois bataillons à neuf compagnies. Les huitièmes compagnies comprirent les indigènes existant au corps, et les neuvièmes compagnies, formées des non-valeurs, prirent le nom de compagnies de dépôt.

Les indigènes n'étaient conservés, en quelque sorte, que pour justifier le nom et l'uniforme particulier du corps. « L'expérience avait démontré que si l'action des officiers « français sur des populations ou des soldats arabes était des « plus salutaires sous tous les rapports, le mélange des soldats « de deux races donnait des résultats moins satisfaisants. « Ils prenaient un peu des vices des uns et des autres, « sans échanger leurs qualités. Et puis, le soldat en Afrique « a deux devoirs : le combat et le travail; il était difficile « d'obtenir le second des indigènes, et l'on ne pouvait, « dans une même troupe, forcer le chrétien à prendre la « pioche en présence du musulman oisif. On jugea donc à « propos de créer, sous le nom de tirailleurs indigènes, « des corps spéciaux d'infanterie, où les Français n'occupent « qu'une partie des emplois d'officiers et de sous-officiers. » (*Les Zouaves et les Chasseurs à pied.*)

Le 20 mars 1842, les divers éléments étaient réunis, et la majeure partie des officiers nommés par organisation ayant rejoint, le colonel CAVAIGNAC, en présence du Gouverneur, forma ses trois bataillons sur la place Bab-el-Oued.

Les zouaves espéraient rester, au moins quelque temps, réunis dans la province d'Alger et y arriver à une homogénéité parfaite; mais cet espoir fut promptement déçu, la situation de chacune des trois provinces réclamant la présence d'un bataillon de ces intrépides soldats.

Le 1er bataillon (commandant DE SAINT-ARNAUD) partit pour Blida, le 24 mars, avec l'état-major du régiment.

Le 2e bataillon (commandant D'AUTEMARRE D'ERVILLÉ) partit le 28 mars pour Tlemcen, où la réapparition d'Abd-el-Kader rendait nécessaire l'envoi de prompts secours.

Le 3e bataillon (commandant FRÉMY) s'embarqua le 23 mars pour Bône.

A dater de ce moment, chaque bataillon a une histoire distincte.

1842. — *1er bataillon.* — Le 30 mars, le général Bugeaud vint prendre à Blida le commandement des forces qu'il avait organisées pour assurer définitivement notre domination sur toute la plaine de la Mitidja, en soumettant les tribus habitant les montagnes qui l'entourent, et en même temps pour étendre la sphère d'action de la garnison de Cherchel.

Le 1er bataillon de zouaves fit partie de la colonne de droite commandée par le général de Bar. On se mit en marche le 1er avril, et le 7 avril, on campa devant Cherchel après avoir eu à combattre quelques partis ennemis.

On rayonna quelques jours autour de Cherchel, puis la colonne, dont le général Changarnier avait pris le commandement, le Gouverneur étant rentré à Alger, revint sur Blida, où elle arriva le 16 avril, en passant par Colea.

Presque chaque jour, des coups de fusil furent échangés avec les Arabes, et presque chaque jour aussi, les zouaves trouvèrent le moyen de faire parler d'eux et de se signaler.

Le 14 avril, un zouave de la 3e compagnie nommé GRUMBACK, s'étant conduit avec la plus grande bravoure et ayant tué de sa main un des plus audacieux assaillants, pour le récompenser, le colonel le nomma caporal sur le terrain même. Déjà, dans une des journées précédentes, le caporal SIRATA, de la même compagnie, avait donné un bel exemple de bravoure en se précipitant, quoique son arme fût déchargée, sur deux Arabes qui lui avaient abandonné leurs fusils. Il avait été, pour ce fait, promu au grade de sergent.

De semblables traits, récompensés sur-le-champ, étaient

bien propres à exciter l'ardeur des soldats et à amener rapidement les plus jeunes d'entre eux à égaler leurs aînés. Et, en effet, le soir du 14 avril, un jeune soldat en faction aux avant-postes, attendit froidement un voleur de chevaux qui s'avançait dans l'obscurité et le tua à bout portant.

A Blida, le lieutenant-colonel Despinoy, nommé colonel de la légion étrangère, et le commandant de Saint-Arnaud, nommé lieutenant-colonel du 53e de ligne, quittèrent le bataillon, au commandement duquel fut nommé le capitaine de Gardarens de Boisse, ancien capitaine au corps, qu'il avait momentanément quitté pour se remettre de ses blessures.

Ravitaillement de Miliana et de Medea. — Le 25 avril, le Gouverneur partit pour la province d'Oran, et le général Changarnier prit le commandement des troupes expéditionnaires qui devaient aller ravitailler Miliana et Medea.

On partit de Blida le 27 avril, à destination de la première de ces deux places. La journée du 29 avril fut marquée par une razzia considérable sur les Hàdjoutes; elle produisit quatre cents prisonniers, huit mille têtes de bétail, et elle eut, en outre, pour résultat, de faire disperser un rassemblement considérable qui s'était formé près de Miliana. Les zouaves pouvaient revendiquer une bonne part de la razzia, grâce à l'habileté avec laquelle ils avaient couvert leur marche et étaient arrivés, presque sans être vus, au milieu du camp ennemi.

Miliana fut ravitaillé le 1er mai; Medea, le 9 mai; et le 14 mai on revint au camp de Blida.

Près de s'éloigner de la Mitidja pour quelque temps, afin de concourir à une nouvelle expédition dans l'ouest, projetée par le Gouverneur, le général Changarnier fit sentir une fois de plus le poids de ses armes aux tribus voisines, ce qui amena divers petits engagements où les zouaves perdirent quelques hommes, entre autres le sergent Dazier, de la 3e compagnie, dont la bravoure avait été remarquée.

L'expédition dans l'ouest projetée par le Gouverneur consistait à remonter la vallée du Chelif, depuis son embouchure jusqu'à Miliana, avec des troupes tirées de la province d'Oran, tandis que le général Changarnier se porterait au-devant d'elles avec les troupes fournies par la province d'Alger.

Expédition dans la vallée du Chelif. — Partie de Blida le 22 mai, la colonne Changarnier se réunit le 30 à la colonne Bugeaud, sur les bords de l'Oued-Rouina.

La colonne Bugeaud avait remonté le Chelif à petites journées, soumettant les tribus sur son passage et rouvrant entre les deux provinces les communications par terre, comme cela avait lieu à l'époque de la domination turque.

La jonction opérée, le Gouverneur résolut de se rabattre sur Blida en sillonnant le plus de terrain possible. Il prescrivit, à cet effet, au général Changarnier de se porter sur la Chiffa par le pays des Beni-Menasser, tandis qu'il se rendrait sur le même point par le chemin direct.

En vertu de ces dispositions, le 1er juin, le général Changarnier se mit en route et fit, tout d'abord, une incursion chez les Beni-Soliman. Trompé par les guides, il se trouva engagé dans un pays tellement impraticable, qu'il se décida à la retraite. Les zouaves, qui avaient été chargés de l'avant-garde, furent encore chargés de l'arrière-garde. Pendant cinq heures, ils furent constamment harcelés par les Arabes, auxquels ils résistèrent avec succès, et de manière à s'attirer les éloges les plus flatteurs de la part du général, qui ne les avait pas quittés.

Ils perdirent dans cette affaire quelques hommes, dont le sergent Royer, vieux soldat plein d'honneur et de zèle. Le sergent Fabreguette, jeune homme d'une grande bravoure, fut blessé. Le sergent Delaunay fut remarqué comme s'étant très vaillamment conduit.

La colonne du général Changarnier pénétra ensuite sur le territoire des Beni-Menasser, au-dessus de Cherchel,

brûlant et détruisant tout sur son passage, et arriva le 8 juin sur l'Oued-Djer. Pendant ce temps, le général Bugeaud parcourait le pays compris entre Miliana et Medea ; et le 10, les deux divisions se réunissaient devant Blida.

Le Gouverneur rentra à Alger et les troupes de sa colonne retournèrent à Mostaganem par le chemin qu'elles venaient de parcourir, tandis que le général Changarnier se disposait à pénétrer dans le sud de la province d'Alger, pour faire reconnaître notre domination jusqu'au Sahara.

Il se mit en route le 17 juin. Les zouaves prirent part à cette expédition, signalée par une importante razzia sur les bords du haut Chelif. Le 13 juillet, la colonne était de retour à Blida.

Travaux de route. — Les zouaves y restèrent environ un mois, employant leur temps à manœuvrer et à se préparer pour l'inspection générale. Celle-ci terminée, ils allèrent travailler à la route qui relie Blida à Medea.

Dans les premiers jours de septembre, ils reçurent l'ordre de se rendre à Miliana, pour se joindre au général Changarnier, qui avait préparé une expédition dans la vallée du haut Chelif.

Le 10 septembre, les troupes expéditionnaires étaient concentrées sous Miliana. Elles se mirent en marche le lendemain.

Nouvelle expédition dans la vallée du Chelif. — Le 11 septembre, elles bivouaquèrent sur les bords de l'Oued-Rouina. A neuf heures du soir, le bataillon de zouaves, monté sur les mulets du train, partit avec la cavalerie pour surprendre la tribu des Sindzes. A la pointe du jour, on tomba au milieu de leurs gourbis, et on s'empara d'un troupeau considérable.

La marche continua vers l'Oued-Fodda. Le 18 septembre, on remonta le cours de la rivière, et l'on s'établit au centre de la tribu des Beni-Boudouane, qui vinrent protester de leur soumission.

Combat du 19 septembre. — Le 19 septembre, on continua à remonter le cours de la rivière. La colonne fut bientôt entourée de rassemblements hostiles. Après un premier échange de coups de fusil, le combat devint très sérieux. Enhardis par leur nombre, les Arabes se montrèrent très entreprenants. Le feu continua toute la journée, causant aux zouaves des pertes sensibles. Le général Changarnier, le colonel Cavaignac se tenaient au milieu des tirailleurs, les animant par leur exemple, et les lançant sur les positions formidables qu'occupait l'ennemi et du haut desquelles il entretenait une vive fusillade. On finit cependant par le débusquer de tous les points. Le combat, qui avait commencé à neuf heures du matin, ne finit qu'à cinq heures du soir. Il recommença le lendemain, mais avec moins d'acharnement que la veille, et la colonne put continuer sa route.

La journée du 19 septembre avait coûté aux zouaves quinze tués et soixante blessés. Parmi les tués, les lieutenants Laplanche et Sebastiani. Parmi les blessés, les capitaines Paër, Frèche et Guyo, les lieutenants Montaudon et Royer. La journée du 20 leur coûta un tué, le capitaine Magagnosc, et douze blessés, parmi lesquels le commandant de Gardarens de Boisse.

Furent cités comme s'étant distingués d'une manière particulière : le colonel Cavaignac, le commandant de Gardarens de Boisse, le chirurgien-major Calmel, le lieutenant Jeanningros et le caporal Caralpt.

Après s'être avancée jusqu'à Teniet-el-Haad, la colonne rebroussa chemin. Le 2 octobre, les zouaves étaient de retour à Blida. Ils en repartirent le 11 octobre, pour aller parcourir la province de Tittery. De retour à Blida le 24 octobre, ils partaient de nouveau le 22 novembre, pour prendre part à l'expédition de l'Ouaransenis.

Le général Bugeaud, considérant cette contrée comme un refuge toujours prêt à recevoir Abd-el-Kader, se décida à la parcourir à la tête de trois colonnes. Le bataillon de

zouaves, sous les ordres du lieutenant-colonel CHASSELOUP-LAUBAT, fut placé à la colonne du centre que commandait le général Changarnier.

Il n'y eut aucun combat important à signaler. Le 5 janvier 1843, le 1er bataillon de zouaves rentrait à Blida où, du reste, il ne devait rester que très peu de jours.

2e bataillon. — Nous avons vu plus haut que le 2e bataillon (commandant D'AUTEMARRE D'ERVILLÉ) était parti de Blida le 28 mars 1842, à destination de Tlemcen.

Il y arriva le 8 avril. Dès le lendemain, le bataillon entrait en expédition, sous les ordres du général Bedeau.

Le 29 avril, il participait au combat de Bab-el-Taza, qui coûtait à Abd-el-Kader deux cent cinquante tués et soixante-trois prisonniers.

Pendant toute l'année 1842, le bataillon parcourut en divers sens la province d'Oran ; mais il ne s'y passa aucun fait important et digne d'être rappelé.

3e bataillon. — Le 3e bataillon (commandant FRÉMY) était parti le 23 mars pour Bône.

Il ne fut d'abord employé qu'au service de la place. Le 7 mai, il se mit en mouvement pour prendre part à l'expédition dirigée par le général Randon contre la tribu des Ouled-Daan, dont il importait de faire cesser les actes d'hostilité.

Le 9 mai, on était à Guelma ; le 10 mai, sur l'Oued-Alia ; le 11 mai, à Aïn-Souda, où le mauvais temps contraignit de séjourner le 12 et le 13.

Affaire du 14 mai. — Le 14 mai, le commandant FRÉMY fut envoyé en reconnaissance avec quatre compagnies. Ayant détaché une d'elles pour embrasser plus de terrain à la fois, par suite d'une erreur de direction, il se trouva tout à coup, avec moins de deux cents hommes, en face d'un grand douar où se trouvaient réunis les contingents de huit tribus, environ mille fantassins et cinq cents cavaliers.

Accueilli par une grêle de balles, le commandant FRÉMY battit en retraite et prit position sur un mamelon rocheux, d'un accès difficile, persuadé que des secours ne tarderaient pas à lui être envoyés du camp. Les secours furent longs à venir, car on était loin de se douter que cet engagement avait lieu. Pendant trois heures, les deux cents zouaves eurent à lutter contre un ennemi sept ou huit fois plus nombreux. Obligés de ménager leurs munitions, à plusieurs reprises ils s'élancèrent en avant pour repousser leurs adversaires à coups de baïonnette. Les blessés, dont le nombre augmentait à chaque instant, et l'absence totale des moyens de transport ne permettaient pas de songer à abandonner la position.

Enfin, les secours arrivèrent; la cavalerie déblaya le terrain en chargeant avec vigueur celle de l'ennemi ; l'artillerie envoya quelques volées de mitraille sur les assaillants, qui prirent la fuite et se dispersèrent de tous côtés. Il était temps. Les zouaves n'avaient plus que deux ou trois cartouches par homme, et le moment n'était pas éloigné où il aurait fallu songer à s'ouvrir un passage, en abandonnant les blessés.

Cette affaire coûta aux zouaves trois officiers blessés, le capitaine LESTELET, et les lieutenants TOURMILLON et BERTHIER DE SAUVIGNY, celui-ci grièvement ; douze hommes de troupe tués, dont le sergent DEPORTER ; quarante-six hommes de troupe blessés, parmi lesquels l'adjudant JADELOT, vieux soldat d'un dévouement et d'une bravoure incomparables ; le sergent CHAUSARDON et cinq autres sous-officiers.

Tout le monde fit son devoir dans cette circonstance critique ; mais le capitaine adjudant-major DANTIN, officier doué au suprême degré de toutes les qualités militaires, le lieutenant DE SAUVIGNY, l'adjudant JADELOT, le sergent CHAUSARDON, et le zouave BARREAU, qui porta longtemps un sous-officier blessé, surpassèrent les autres en dévouement.

Les pluies ayant continué, le général Randon revint à Guelma sans que l'ennemi osât le suivre. Le lieutenant-général Négrier, en apprenant l'affaire du 14 mai, témoigna aux zouaves, par la voie d'un ordre général, la satisfaction que lui avait causée leur belle conduite. Un ordre du général Randon leur avait déjà rendu toute justice.

Jusqu'au mois de juillet, les zouaves parcoururent en divers sens les parties de la province de Constantine qui nous étaient soumises, pour faire rentrer l'impôt. Puis ils allèrent s'établir à Guelma, où ils employèrent le reste de l'année à travailler à la construction des établissements militaires.

1843. — 1er bataillon. — On a vu plus haut que, le 5 janvier 1843, le 1er bataillon était rentré à Blida.

Il en repartit le 12 janvier, pour se rendre à Medea, puis à Miliana, d'où il devait rayonner aux environs. Le mauvais temps contraria beaucoup les petites expéditions qui eurent lieu pendant le mois de janvier.

Le 1er février, le bataillon remporta un succès qui lui valut une citation du commandant de la colonne (colonel de Saint-Arnaud). Pendant les mois de mars et avril, il tint la campagne entre Miliana, Blida, Medea et Dra-el-Mizan.

A la fin d'avril, il était à Medea sous les ordres du duc d'Aumale, qui préparait une expédition dans le sud. Le prince reçut l'ordre d'aller occuper Boghar, de faire de ce point une base d'opérations pour manœuvrer sur le haut Chelif, et de manière à surprendre, s'il était possible, la *Smala* d'Abd-el-Kader, que l'on savait être dans ces parages.

Le 2 mai, le bataillon partit de Medea et se dirigea sur Boghar. Il y arriva le 4 et y resta jusqu'au 9, travaillant à mettre la place en état de défense.

Le 10 mai, la colonne expéditionnaire se mit en marche; le 13 mai, elle était à Goudjilah. Les quatre compagnies de droite du bataillon de zouaves formaient l'avant-garde. Elles entrèrent dans le village à la pointe du jour, et, après

avoir fouillé les environs, elles ramenèrent une vingtaine de prisonniers, qui donnèrent quelques vagues renseignements sur la Smala. On apprit cependant qu'elle s'était portée sur Taguin.

Prise de la Smala d'Abd-el-Kader. — Le 14 et le 15 mai, on marcha vers cette direction. Le 15 mai, le bivouac était à peine établi, que le bataillon de zouaves reçut l'ordre de monter sur les mulets et de suivre la cavalerie, qui venait de se remettre en marche. Les mulets n'étaient pas assez nombreux pour que tout le bataillon pût en avoir. Deux compagnies seulement profitèrent de ce moyen de transport. Les autres suivirent de toute la vitesse de leurs jambes et serrant de près la cavalerie. On marcha ainsi toute la nuit. Au point du jour, la cavalerie prit les devants et le 16 mai, à onze heures du matin, elle tombait sur la Smala, lui tuait trois cents hommes, faisait trois mille prisonniers et s'emparait d'un immense butin. Néanmoins le succès aurait été encore plus important si le duc d'Aumale avait eu de l'infanterie sous la main. Mais, malgré toute son ardeur, le bataillon de zouaves ne pouvait évidemment plus suivre la cavalerie, qui avait pris le trot et avait marché à cette allure pendant trois lieues.

Toutefois, à midi et demi, le bataillon averti de ce qui se passait par des Arabes du goum, prit le pas de course, et arriva à trois heures sur le théâtre de l'action, ayant fait trente lieues en trente-six heures. C'est peut-être la plus mémorable marche dont notre histoire militaire ait conservé le souvenir. « Après une marche de trente lieues « franchies en trente-six heures, sans eau par le vent du « désert, marche si dure que le sang colorait leurs guêtres « blanches, on les vit défiler devant le bivac des chasseurs « d'Afrique en sifflant les fanfares de la cavalerie, comme « pour railler les chevaux fatigués et se venger de ce que « leurs rivaux de gloire avaient chargé et battu l'ennemi « sans eux. » (*Les Zouaves et les Chasseurs à pied.*)

Après avoir fait séjour le 17 mai, le 18 mai on reprit la direction du nord. Le 25 mai, le bataillon rentrait à Medea. Il s'y reposa quelques jours. Puis, le 5 juin, il reprit sa vie habituelle de courses pénibles, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, sur Boghar dont l'occupation avait été décidée, sur Taza, Teniet-el-Haad et rentra enfin le 16 août à Blida, où il resta jusqu'au 23 septembre.

Du 23 septembre au 27 novembre, nouvelles courses sans incident qui mérite la peine d'être relaté. De la fin de novembre au 31 décembre, le bataillon fut employé aux travaux de la route de Blida à Miliana.

2e *bataillon*. — L'histoire du 2e bataillon, en 1843, ne présente pas d'incidents militaires d'une grande importance, mais on ne peut omettre de rappeler que, pendant le cours de cette année, du 16 mars au 31 décembre inclusivement, soit deux cent quatre-vingt-onze jours, le bataillon en passa deux cent trente-sept au bivouac.

Si ces deux cent trente-sept jours d'expédition n'aboutirent à aucun engagement sérieux avec l'ennemi, qui ne se présentait presque jamais, ils furent l'occasion de marches extrêmement remarquables. Exécutées souvent dans de mauvaises conditions, soit par suite de la nature du pays, soit par suite de l'élévation ou de la rigueur de la température, ces marches firent briller d'un nouvel éclat les solides qualités des zouaves, dont la réputation n'était plus à faire, et en qui se personnifiaient de plus en plus les traditions de l'armée d'Afrique. On peut citer comme exemple la journée du 1er juillet, pendant laquelle le bataillon fit une course de plus de dix-huit heures, au milieu d'un pays aride, désert et sans eau, par une poussière et une chaleur excessives. Les hommes firent près de dix-huit lieues, dont neuf à une allure très vive. Ils montrèrent de l'énergie, de la fermeté, de la patience et de la résignation : aucun homme ne resta en arrière.

Comme détail instructif emprunté à ces marches, nous croyons devoir rappeler le suivant. Au mois d'octobre, le

bataillon fit une course, pendant laquelle le général Bedeau, voulant rendre sa colonne le plus mobile possible, fit donner à l'infanterie un mulet pour quatre hommes. Ce mulet était destiné à porter les havresacs, plus un homme à tour de rôle. Ce moyen de transport causa quelques embarras dans les commencements ; mais l'intelligence des hommes ne tarda pas à suppléer au peu d'habitude que la plupart d'entre eux avaient de conduire des bêtes de somme. Il ne se produisit aucun incident grave et très peu d'animaux furent blessés par leur charge.

3e bataillon. — Au mois de janvier 1843, le 3e bataillon était à Guelma, dans la province de Constantine. Il partit pour Bône dans les premiers jours de janvier et jusqu'à la fin de mars, il fit plusieurs courses sur les territoires environnants. Du 25 février au 6 mars, la rigueur de la température fut telle que plusieurs hommes moururent de froid.

Le 8 avril, le bataillon était rentré à Alger. Après avoir été employé quelques jours aux travaux de la route de Blida à Miliana, il fit partie de l'expédition dirigée sur El-Esnam.

Fondation d'Orléansville. — El-Esnam était un amas de ruines situé au confluent du Chelif et du Tsighaout, où le général Bugeaud commença, le 27 avril, la fondation d'Orléansville, par l'établissement d'un camp, autour duquel se groupèrent les premiers colons. La position topographique et stratégique de la nouvelle fondation lui donnait une importance incontestable ; aussi la ville s'éleva-t-elle très promptement.

Après avoir travaillé à construire les premiers établissements du camp, à le relier avec Tenes, dont on voulait faire une ville maritime importante, et fait de petites expéditions aux alentours, le bataillon se dirigea sur la province d'Oran, où il alla opérer du côté d'Ammi-Moussa.

Le 4 juillet, il eut un engagement très vif avec les Arabes, en un point désigné sous le nom d'Aïn-Chafaïa.

Le bataillon eut deux tués et vingt-quatre blessés, parmi lesquels le capitaine DE MORANGIS et le lieutenant TOURNILLON, mort depuis des suites de ses blessures. Ces deux officiers furent cités à l'ordre de l'armée, ainsi que le sous-lieutenant BLANC et les sergents BONNERT, LOCHET et BOUVIER.

Le 11 juillet, le bataillon rentrait à Orléansville. Il en repartait le 15 juillet, pour faire partie de la colonne commandée par le colonel Pélissier, colonne qui, sous le nom de *Brigade active de l'Ouaransenis*, devait manœuvrer pendant un mois sur l'Oued-Kiou, afin d'appuyer par notre présence l'autorité des chefs que nous avions institués.

Rentré de nouveau à Orléansville, le bataillon participa encore à plusieurs sorties et fut employé aux travaux d'établissement du nouveau poste.

1844. — 1er bataillon. — Pendant les premiers mois de cette année, le bataillon continua ses travaux de construction de la route de Blida à Miliana. Le 25 avril, il se mettait en marche pour prendre part à l'expédition de Dellys.

Ce même jour, la colonne expéditionnaire s'organisait à Maison-Carrée sous les ordres du Gouverneur général. Le 29 avril, elle prenait position sur l'Isser. On ne put franchir ce cours d'eau que le 2 mai, par suite d'une crue considérable qui l'avait fait déborder.

Le 4 mai, on construisit à Bordj-Menaïel un camp retranché où fut laissée une fraction de la colonne. L'autre fraction, dont faisaient partie les zouaves, continua sa marche sur Dellys, à travers un pays très difficile, escortée de loin par de nombreux cavaliers arabes appartenant aux tribus voisines; toutefois, ils ne jugèrent pas à propos d'attaquer.

Le 8 mai, Dellys fut occupé sans coup férir et le général Bugeaud y installa une petite garnison. Le 12 mai, il se remit en mouvement pour ramener son convoi à Bordj-Menaïel, et marcher ensuite à l'ennemi qui se montrait aux environs et paraissait très nombreux.

Celui-ci prit notre mouvement pour une retraite. Il se disposa à nous attaquer au passage du Bouberak. Le général Bugeaud fit volte-face et culbuta la cavalerie ennemie commandée par Ben-Salem; elle se replia en désordre sur l'infanterie et l'entraîna dans sa fuite.

Expédition chez les Flissas. — Le convoi fut ramené sans autre incident à Bordj-Menaïel; on y laissa un bataillon pour sa garde, et la colonne se dirigea sur Tamdaït, à l'entrée du pays des Flissas.

Le 16 mai, dans la journée, le général Bugeaud fit appeler les différents chefs de corps pour leur donner ses instructions au sujet de l'attaque qu'il méditait, et comme les zouaves devaient former l'avant-garde, le Gouverneur indiqua particulièrement au lieutenant-colonel Chasseloup-Laubat qui les commandait, la route à suivre et les précautions à prendre au moment de l'assaut.

Combat du 17 mai. — Le 17 mai, à trois heures du matin, on commença à gravir les pentes des hauteurs escarpées sur lesquelles s'étaient retranchés les Arabes, les zouaves en tête, observant le plus grand silence.

Le premier village fut cerné et enlevé par deux compagnies aux ordres du capitaine Corréard, avant même que l'ennemi revînt de sa surprise et eût eu le temps de décharger ses armes. Il laissa une quarantaine de morts sur le terrain. L'alarme fut aussitôt donnée dans toute la montagne, et les Arabes accoururent en foule pour disputer le passage, et surtout pour empêcher la colonne de s'emparer des crêtes. Ce fut en vain. Malgré les pertes sensibles que les zouaves éprouvaient, leur ardeur ne se ralentit pas un instant. Ils continuèrent leur ascension, délogeant successivement l'ennemi de tous les points où il voulait résister, et atteignirent enfin le sommet des hauteurs.

Tandis que le capitaine Corréard poursuivait l'ennemi

vers la droite, une autre fraction du bataillon se rabattait à gauche pour enlever un gros village que l'ennemi occupait encore, et où il faisait bonne contenance. Néanmoins, l'élan impétueux des zouaves triompha de son opiniâtreté, et il finit par abandonner le village.

Pendant cet épisode, le capitaine CORRÉARD se trouva, tout à coup, dans une situation assez critique. Persuadé que son mouvement était soutenu, il avait continué à poursuivre avec ardeur les Arabes qu'il avait délogés; mais ceux-ci, s'apercevant que le capitaine et ceux qui l'accompagnaient s'éloignaient de plus en plus du gros, firent demi-tour et se précipitèrent en masse sur eux.

Ce retour offensif n'intimida pas les zouaves, que le capitaine CORRÉARD, blessé de trois coups de feu, ne cessait d'animer de la voix. Heureusement le capitaine FRÈCHE accourut à la tête de deux compagnies. Le combat redoubla de fureur : le corps du sous-lieutenant DODILLE, tué en faisant bravement son devoir, fut pris par les Arabes et repris sur eux trois fois consécutives. Tandis qu'on se disputait avec acharnement cette glorieuse dépouille, deux bataillons de renfort envoyés par le Gouverneur obligeaient enfin les Arabes à lâcher pied et à fuir dans toutes les directions.

La journée du 17 mai coûtait aux zouaves quatre-vingt-un hommes, dont vingt-deux tués et cinquante-neuf blessés. Parmi les tués se trouvaient : le sous-lieutenant DODILLE, et les sergents VIOUDUZY, DESHORTIES, HERVIER et LAURENT. Parmi les blessés se trouvaient : le capitaine CORRÉARD, le lieutenant RAMPONT, le sous-lieutenant NOYER, le sergent-major DE REUSSE et sept autres sous-officiers.

Le Gouverneur cita comme s'étant particulièrement distingués dans l'affaire : le lieutenant-colonel CHASSELOUP-LAUBAT, pour la vigueur et l'intelligence dont il avait fait preuve ; — le capitaine CORRÉARD, qui avait conservé le commandement de sa compagnie malgré ses blessures ; —

les capitaines Paër et Frèche; — le lieutenant Rampont, pour son sang-froid et son énergie; — le lieutenant Larrouy d'Orion; — le sous-lieutenant Rogues; — le sergent-major de Reusse; — le sergent Camatte, pour avoir tué cinq Arabes à coup de baïonnette; les sergents Morelli, Laurans de Charpal, de Char, Destouches, Polo, blessés; — les caporaux Le Bourgeois-Desmarais et Leprévost, blessés; — le zouave Guichard, qui avait sauvé la vie au capitaine Corréard et l'avait emporté sous une grêle de balles; — les zouaves Bouton, Moussier, Cayla, qui avaient tué plusieurs Arabes; Porchet et Amps, amputés; Agneaux, Beaudrand et Duvivier, blessés.

La colonne bivouaqua quelques jours sur les positions conquises le 17 mai. Les Flissas, abandonnés par leurs alliés, firent leur soumission le 20 mai.

Le 31 mai, le bataillon rentrait à Blida et était employé, pendant le reste de l'année, aux travaux de la route de Medea. Le Gouverneur avait brusqué la conclusion des affaires dans la province d'Alger, parce que les nouvelles reçues de la province d'Oran avaient un caractère exceptionnel de gravité.

2e bataillon. — Les premiers mois de l'année 1844 trouvèrent le 2e bataillon occupé à parcourir la province d'Oran, et recommençant ses marches de l'année précédente.

Les Marocains qui, depuis quelque temps, nous témoignaient des dispositions franchement hostiles, ayant attaqué certaines tribus soumises à notre domination, au mois de mai, des troupes furent dirigées sur la frontière. Le 2e bataillon prit part à cette expédition.

Le 25 mai, la colonne était à Lalla-Marnia. Elle y séjourna jusqu'au 27 mai. Le 28 mai, elle se trouva en présence de cinq à six mille cavaliers, qui assaillirent la gauche où se trouvaient les zouaves. Leur ligne de tirailleurs fut abordée plusieurs fois à moins de dix pas; l'adjudant-major Chapuis fut même blessé à l'arme blanche par un cava-

lier. Les zouaves se firent remarquer dans ce combat par leur belle conduite, qui leur valut les compliments des généraux de Lamoricière et Bedeau. Ils eurent quinze blessés, dont deux mortellement atteints.

Cet acte d'agression amena une demande en réparation et une entrevue entre le général Bedeau et le caïd d'Oudjda.

L'entrevue se passa d'abord pacifiquement; mais, au moment où elle se terminait, les Marocains tirèrent sur l'escorte du général. Un combat s'ensuivit, qui coûta aux Marocains une perte d'environ trois cents fantassins et cinquante cavaliers. Le bataillon de zouaves ne fut pas engagé; il n'eut qu'une compagnie déployée en tirailleurs, et encore n'essuya-t-elle qu'un feu très mou.

Cette affaire eut lieu le 15 juin, la fin du mois se passa en courses aux environs de Lalla-Marnia.

A la suite de l'affaire du 15 juin, le général Bugeaud réunit des troupes et les dirigea du côté d'Oudjda, afin d'être prêt à tout événement; les Marocains en firent autant de leur côté. Ces mesures de précaution prises de part et d'autre amenèrent, au cours du mois de juillet, plusieurs petites rencontres entre les deux partis.

Pendant ce temps, la guerre était déclarée diplomatiquement entre la France et le Maroc et, le 11 août, le Gouverneur portait à la connaissance des troupes la nouvelle du bombardement de Tanger et l'intention qu'il avait de se porter en avant.

Bataille d'Isly. — Dans la nuit du 13 au 14 août, les troupes se mirent en marche. Elles arrivèrent à six heures du matin en vue de l'armée marocaine campée sur les bords de l'Oued-Isly et prirent immédiatement leur ordre de combat. L'infanterie dessinait un grand losange dont les côtés se composaient de bataillons en colonne prêts à former le carré. La cavalerie était dans l'intérieur du losange, qui marchait par un de ses angles, bien pourvu

d'artillerie. Le 2e bataillon de zouaves se trouvait à l'angle de droite, ayant une section déployée en tirailleurs à quarante pas sur son flanc.

La cavalerie ennemie engagea le combat en tourbillonnant autour de notre infanterie. Un moment elle enveloppa le bataillon de zouaves, qui fit bonne contenance et permit ainsi à l'artillerie de diriger ses coups avec précision sur cette masse de cavaliers. Quelques charges de cavalerie exécutées à propos par les nôtres achevèrent de mettre ceux de l'ennemi en déroute. Le 2e chasseurs d'Afrique, ayant poursuivi les Marocains jusqu'au fond de la plaine, faillit se trouver compromis. Le général Bedeau fit poser les sacs aux zouaves, et les lança au pas de course au secours des chasseurs. A cette vue, les Marocains, jugeant la partie définitivement perdue, se dispersèrent dans toutes les directions.

Les zouaves perdirent dans la journée dix-sept hommes tués ou blessés : parmi ces derniers le capitaine Thierry. Le commandant d'Autemarre, qui avait eu son cheval blessé sous lui, l'adjudant Combon et le sergent Japané, blessés tous deux, furent particulièrement cités par le général Bedeau.

Pendant le reste du mois d'août, et les mois de septembre et d'octobre, le bataillon expéditionna dans le sud de la province, poussant des pointes jusqu'à Sebdou et au delà. Il rentra à Tlemcen le 6 novembre et en repartit le 17 novembre pour aller, jusqu'à la fin du mois, rayonner aux environs. Le 23 novembre, il établit son camp à Aïn-el-Hout et y resta jusqu'au 1er janvier 1845.

3e bataillon. — Les premiers mois de l'année 1844 se passèrent pour le 3e bataillon en travaux de toute nature et en petites opérations autour d'Orléansville. Au mois de juin, le colonel Cavaignac prit le commandement d'une petite colonne, destinée à agir contre les Sbeah, qui habitaient des grottes sur la rive gauche du Chelif. On fut obligé de les réduire par la famine, en bouchant toutes les entrées

des grottes. Au bout de quelques jours, ils se décidèrent à faire leur soumission.

Jusqu'à la fin de l'année, le bataillon fut employé à des travaux de construction de routes à Orléansville, à Tenes et à Miliana. Il rentra à Blida dans les derniers jours de décembre, après avoir passé presque toute l'année au bivouac.

1845. — 1er bataillon. — Le 9 janvier 1845, le colonel CAVAIGNAC ayant été promu général, le colonel DE LADMIRAULT prit le commandement du régiment des zouaves. Pendant les trois premiers mois, la tranquillité ne fut pas troublée dans la province d'Alger : le 1er bataillon fut constamment occupé aux travaux de la route de la Chiffa.

Au mois de mai, un mouvement insurrectionnel ayant éclaté dans le Djebel-Dira, une colonne expéditionnaire dont fit partie le 1er bataillon alla, sous les ordres du général Marey, parcourir la contrée pour châtier les insurgés. Elle fit ensuite sa jonction avec une autre colonne sortie de Setif sous les ordres du général d'Arbouville. Puis, ces deux colonnes marchèrent vers le sud, pour aller incendier les villages des Ouled-Azis.

Combat du Djaboul. — Le 19 juin, on arriva au pied du mont Djaboul, sur lequel les Arabes avaient fait des préparatifs de défense. Le bataillon de zouaves, qui formait l'avant-garde de la colonne, fut chargé d'enlever la position, ce qu'il fit avec sa vigueur habituelle, mais non sans éprouver quelques pertes. Le sergent MOHR et le caporal PUISSENET furent tués ; — le zouave DUPUIS, blessé mortellement d'un coup de feu à la poitrine, mourut le lendemain. Trois officiers, les lieutenants MORAND et JEANNINGROS, et le sous-lieutenant BILLARD, ainsi que quatorze hommes de troupe, dont le sergent LETESSIER-DELAUNAY, furent blessés.

Pendant le combat, le clairon GARNIER, blessé d'une balle à la main droite, continua à monter à l'assaut en te-

nant son clairon de la main gauche et en sonnant la charge. Arrêté dans sa marche par une seconde balle qui lui fracassa le genou droit, il s'assit et ne cessa de sonner que lorsque sa compagnie fut maîtresse de la position. Ce brave et malheureux soldat fut amputé.

Les généraux Marey et d'Arbouville adressèrent au bataillon les plus grands éloges pour l'énergie et l'entrain avec lesquels il avait escaladé les hauteurs et délogé les Arabes.

L'ennemi mis en déroute et l'exécution dans les villages terminée, la colonne opéra sa retraite. Celle-ci fut difficile, mais elle s'effectua cependant avec le plus grand ordre, la colonne emportant, pour les enterrer à une étape du théâtre de l'action, les corps des braves qui avaient succombé le 19.

Rentré à Blida le 11 juillet, le bataillon y séjourna jusqu'au 30 septembre, sans avoir à enregistrer autre chose qu'une courte expédition sur Cherchel.

Au mois d'octobre, le bataillon fit partie d'une colonne dont le maréchal Bugeaud prit le commandement et qui était destinée à opérer contre Abd-el-Kader. La colonne s'étant organisée à Miliana se mit en marche sur Tiaret. Jusqu'à la fin de décembre, elle sillonna le pays, exécutant des razzias sur le territoire des tribus hostiles. Le bataillon n'eut guère à combattre. Il supporta gaiement les fatigues de ces courses interminables, soutenu par l'espoir, toujours déçu, d'atteindre enfin l'émir.

Le 29 décembre, le bataillon rentra à Orléansville.

2e *bataillon.* — Les premiers mois de l'année 1845 furent employés par le 2e bataillon, comme les derniers mois de l'année 1844, en courses dans la direction de Sebdou. Le voisinage d'Abd-el-Kader, que soutenait ouvertement l'empereur du Maroc, entretenait les hostilités parmi les tribus voisines.

Affaire du Khemis. — Au mois de juin, une colonne organisée par le général Cavaignac, et dont le bataillon fit

partie, marcha contre les Beni-Snous, qui avaient refusé de payer l'impôt. Le 11 juin, le bataillon eut une brillante affaire à l'attaque du village du Khemis, sur les bords de la rivière du même nom.

Il eut dix hommes tués, dont le sergent MERCIER et le fourrier LOISEC, et douze blessés, dont le capitaine LARROUY D'ORION.

Le rapport du général Cavaignac relatif à cette affaire se termine ainsi qu'il suit : « Chargé d'enlever une position « avec sa compagnie, M. le capitaine Larrouy d'Orion, des « zouaves, était devancé par un seul de ses soldats, celui-« là même qui l'an dernier sauva le capitaine Corréard; « le capitaine Larrouy voit tomber cet homme atteint de « trois coups de feu et mortellement blessé; il arrive, charge « le corps de Guichard et tombe à son tour grièvement « blessé. Les soldats accoururent et relevèrent le capitaine « sous un feu meurtrier. »

Dans tous les temps, chez tous les peuples, l'action de guerre qui a eu pour résultat de sauver la vie à un des siens, a toujours été regardée comme la plus méritoire, et les Romains, ce peuple guerrier par excellence, mettaient au-dessus de toutes les autres la couronne civique destinée à récompenser cette action. On voit, par ce qui précède, que cette suprême récompense aurait été maintes fois accordée aux officiers et aux soldats du régiment des zouaves.

Cette expédition terminée, le 2e bataillon partit pour Sebdou. De Sebdou il alla rayonner dans la région des Chotts, et rentra à Sebdou le 3 juillet. Les mois de juillet et d'août se passèrent en courses autour de Sebdou et de Tlemcen, et en travaux de route.

Abd-el-Kader conservait toujours sa position sur la frontière du Maroc, et sa smala s'augmentait constamment par suite des émigrations partielles qu'il était impossible d'arrêter. Bientôt, il traversa la frontière à la tête d'une troupe nombreuse et se montra dans la vallée de la Tafna.

Le général Cavaignac sortit de Tlemcen pour aller à

sa rencontre; il emmena le 2e bataillon de zouaves, sous les ordres du lieutenant-colonel BOUAT et du commandant PEYRAGUEY, successeur du commandant D'AUTEMARRE, récemment promu lieutenant-colonel.

Combat de l'Oued-Daman. — Le 22 septembre, on était chez les Beni-Ouarsous, sur les bords de l'Oued-Daman, affluent de gauche de la Tafna. Un premier engagement eut lieu avec les Arabes, qui coûta aux zouaves sept blessés, dont le sergent BLANC. Le lendemain, l'action recommença beaucoup plus sérieuse. Dans un retour offensif exécuté par le bataillon, le commandant PEYRAGUEY fut atteint de trois coups de feu à bout portant. Il tomba en prononçant ces seules paroles : « *Continuez, ne vous occupez pas de moi!* »

Le rapport du général Cavaignac sur cette affaire contient les lignes suivantes : « Le commandant PEYRAGUEY, « à la tête de la compagnie du lieutenant Steinheil, s'élança « de l'enceinte qu'il occupait avec elle. Mille voix s'élèvent « du camp pour applaudir à cette action vigoureuse. Nous « ignorions qu'en ce moment le brave PEYRAGUEY, vieux « soldat de l'île d'Elbe, noble reste de nos anciens batail- « lons, tombait mortellement frappé de trois balles, trou- « vant après sa chute le temps et la force d'animer ses « soldats. Qu'il reçoive ici, par la voix du chef avec qui il « servait depuis quatorze ans, un dernier honneur, un der- « nier hommage. »

Indépendamment du commandant PEYRAGUEY, les zouaves perdirent dans cette journée trois hommes tués et douze blessés, dont le sergent-major BRIBADY, qui mourut des suites de ses blessures, et le sergent DESCHAMPS.

Le 26 septembre, la colonne se dirigeait sur la Tafna, lorsqu'elle apprit le désastre du colonel Montagnac à Sidi-Brahim. Elle se porta sur l'Oued-Zitoum, afin de couvrir Tlemcen.

La guerre venait de recommencer sur la frontière. Tous les postes furent successivement attaqués. A Sebdou, le

3 octobre, quelques zouaves valides et les malades du bataillon laissés au mois de septembre, contribuèrent efficacement à la défense du poste qu'attaquaient environ quinze cents Arabes. Les zouaves MORLON et BONREPOS se firent remarquer, en enlevant chacun un drapeau au milieu de la mêlée.

Le gros du bataillon prenait part, de son côté, à plusieurs combats livrés par le général de Lamoricière aux environs de Djema-Ghazouat (Nemours). Le général cita à l'ordre comme s'étant distingués dans ces divers combats : pour le combat du 13 octobre, les capitaines FRANCESCHETTI et de SAINT-POL ; le lieutenant DUBOS ; le sergent ROBIN DU VILLARS ; pour le combat du 15 octobre, le lieutenant-colonel BOUAT et le capitaine LECOUTEUX.

Le bataillon rentra à Tlemcen le 21 octobre. Pendant les mois de novembre et de décembre, il fut employé à diverses expéditions ayant pour but de dissiper quelques rassemblements hostiles. Le 31 décembre, il rentrait de nouveau à Tlemcen afin d'y prendre un repos bien nécessaire après tant de fatigues.

3e bataillon. — Pendant les premiers mois de l'année 1845, le 3e bataillon, stationné à Blida, fut employé aux travaux de la route de la Chiffa. Le 2 mai, il quitta Blida, sous les ordres du colonel DE LADMIRAULT, pour faire partie d'une expédition dirigée par le maréchal Bugeaud. Le 6 mai, il bivouaqua sous Miliana et, jusqu'à la fin du mois, opéra dans l'Ouaransenis.

La colonne expéditionnaire fut ensuite divisée en deux fractions, sous les ordres des colonels DE LADMIRAULT et PÉLISSIER. Le 3e bataillon, resté sous le commandement du colonel DE LAMIRAULT, quitta Orléansville le 11 juin, pour marcher contre la tribu des Flittas, soupçonnée d'avoir donné asile à Bou-Maza.

Le 12 juin, le bataillon eut un engagement avec l'ennemi, dans lequel le zouave FABREGUETTE fut blessé pour la cinquième fois depuis son entrée au régiment.

Le 25 juin, il marcha contre la tribu des Charfas, partisans déclarés de Bou-Maza. Il y opéra une razzia assez importante. Bou-Maza ayant fui dans la direction de l'Ouaransenis, le bataillon rentra à Cherchel.

De Cherchel, il fut envoyé à Dellys, puis rentra à Blida le 10 août et y resta jusqu'au mois de septembre, époque à laquelle il recommença ses courses. Un fait important, le combat du 12 novembre, sur le territoire des Ouled-Azis, signala cette reprise de mouvements.

Le bataillon y eut trois hommes tués, dont le sergent MASSON, et dix-huit blessés, dont le capitaine BUCHERON, les sous-lieutenants PINEL et RICHARD, et le sergent PRINGUÉ.

Le 22 novembre, le bataillon rentra à Medea. Il en repartit le 24 novembre, pour se porter, à marches forcées, sur Boghar d'où l'on avait annoncé la présence d'Abd-el-Kader dans les environs. L'émir disparut aussitôt qu'il eut appris l'approche de la colonne.

Jusqu'à la fin de l'année, la colonne Marey, dont le bataillon faisait partie, manœuvra dans la région des hauts plateaux, protégeant les tribus qui nous étaient restées fidèles. Aucun combat ne se livra pendant cette partie de la campagne ; mais les zouaves, mal nourris et mal vêtus, montrèrent un courage plus difficile que celui du champ de bataille, en supportant avec une patience et une gaîté admirables les intempéries d'un hiver rigoureux.

Les récompenses suivantes furent accordées au régiment des zouaves pendant l'année 1845 :

Officiers de la Légion d'honneur : colonel DE LADMIRAULT, commandant PEYRAGUEY ;

Chevaliers : les capitaines LARROUY D'ORION, JANIN, LECOUTEUX ; les lieutenants ROSIER DE LINAGE et DUBOS ; le sergent-major DUFAUR ; le sergent BOUVIER ; le clairon GARNIER.

CHAPITRE II

DE L'ANNÉE 1846 A LA FORMATION DES 3 RÉGIMENTS.

1846. — *1er bataillon.* — Du 1er au 18 janvier, le bataillon séjourna à Orléansville; le 19, il en partit, sous les ordres du commandant DE GARDARENS DE BOISSE, pour aller prendre rang dans une colonne commandée par le colonel Eynard et destinée à opérer contre les Beni-Boudouane.

Le 20 janvier, la colonne eut un engagement dans la vallée de l'Oued-Boudouara. Les zouaves enlevèrent lestement les hauteurs de droite, pour protéger la marche de la colonne dans le fond de la vallée. Le zouave PARÉ fut blessé au bras en arrivant le premier sur une position que les Arabes défendaient avec vigueur. Une compagnie du bataillon dégagea une compagnie du 4e bataillon de chasseurs que l'ennemi avait entourée de toutes parts.

Le 24 janvier, nouvel engagement. Le terrain présentait de grandes difficultés et les Arabes, confiants dans la force de leur position, s'y maintenaient avec énergie. Le zouave MARLIER fut tué; le zouave MOREL, voulant disputer son corps aux Arabes, subit le même sort; le zouave BERTHET défendit alors les deux corps jusqu'à l'arrivée d'une section qui refoula l'ennemi.

Le 29 janvier, le bataillon rentra à Orléansville. Il en repartit le 1er février, pour faire partie d'une colonne qui, sous les ordres du colonel de Saint-Arnaud, allait expéditionner dans le Dahra.

Après plusieurs allées et venues, le 15 mars, on rencontra Bou-Maza et ses partisans sur les hauteurs rocheuses de Kessa. Leur résistance fut assez sérieuse, mais l'élan habituel des zouaves finit par en triompher. Le bataillon n'eut à regretter que la perte du zouave PEYROULY, frappé mortellement d'une balle au cœur en arrivant le premier

sur la position ; mais il y eut dix-huit blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant HUBY, et les sergents-majors FADIÉ et REDON DU COLOMBIER.

Le 24 mars, le bataillon rentra à Orléansville. Le 2 avril, il quitta ce poste, pour faire partie d'une colonne chargée d'opérer dans l'Ouaransenis, sous les ordres du colonel de Saint-Arnaud. Cette expédition ne donna lieu à aucun fait susceptible d'être relaté. Le 3 juin, le bataillon revenait à Miliana, travaillait jusqu'au 11 juin à la route de Blida et, le 11 juin, rentrait à Blida.

Le 2e semestre de l'année 1846 ne présente rien qui mérite de figurer dans un ouvrage de dimensions restreintes comme le présent historique. Des courses souvent pénibles, des constructions de routes ou des travaux d'établissements militaires, occupaient les loisirs des bataillons, lorsqu'ils n'étaient pas en marche avec un but d'expédition bien défini.

Ceci est dit une fois pour toutes, et pour ne plus avoir à le répéter.

2e bataillon. — Le 2e bataillon était, au commencement de l'année, à Tlemcen. Le 8 janvier, il en partait sous les les ordres du lieutenant-colonel BOUAT et se dirigeait sur Sebdou. Il passa les trois premiers mois de l'année en observation sur la frontière du Maroc, afin de protéger la rentrée des populations émigrées et de surveiller les mouvements de la deïra d'Abd-el-Kader.

Le 24 mars, il prit part à un combat qu'une colonne, sous les ordres du général Cavaignac, livra aux Marocains près de Terni, à quelques lieues au sud-ouest de Tlemcen. Le reste de l'année se passa en courses, petites expéditions et razzias dans la province d'Oran. Les mouvements ne donnèrent lieu à aucun fait d'importance. Le 1er janvier 1847, le bataillon était à Lalla-Marnia.

3e bataillon. — Au commencement de 1846, la présence d'Abd-el-Kader ayant été signalée dans le sud, au delà de Boghar, le général Marey, à la tête d'une colonne dont fai-

sait partie le 3e bataillon de zouaves, se mit en marche dans l'espoir d'atteindre l'émir.

Après plusieurs étapes pénibles, l'on apprit qu'il fallait renoncer à cet espoir, l'émir ayant donné le change et ayant pénétré dans le Tell par les défilés du Dirah. Plusieurs colonnes se mirent à sa poursuite et le refoulèrent dans la partie la moins accessible du Jurjura.

Le 3e bataillon, remontant vers le nord, alla passer quelque temps en observation au col des Beni-Aïcha, puis il rentra à Blida, à la fin de février, en repartit bientôt pour aller parcourir la vallée de l'Isser et de là fut dirigé sur Boghar.

Arrivé à Boghar, il fit partie de plusieurs colonnes envoyées, sans résultats, à la poursuite de l'émir. Il pénétra dans le Djebel-Amour, pour châtier quelques fractions des Ouled-Naïl, et repartit ensuite pour Blida, où il était de retour le 10 juin.

Pendant la 2e partie de l'année 1846, la tranquillité la plus complète régna dans la province d'Alger, comme du reste dans presque toute la colonie. Il n'y a donc plus rien de saillant à enregistrer à l'actif du 3e bataillon. Les récompenses suivantes furent accordées au régiment des zouaves pendant l'année 1846 :

Chevaliers de la Légion d'honneur : les capitaines Adam et Berthier ; le lieutenant Aurel ; le sergent Benner et le zouave Porchet. En dehors des services de guerre qui lui avaient valu cette récompense, le sergent Benner s'était encore distingué en sauvant, à quelques jours d'intervalle, trois hommes qui se noyaient dans la Chiffa.

1847. — 1er bataillon. — Pendant l'année 1847, le 1er bataillon ne prit part à aucune expédition. Il séjourna dans la province d'Alger, vaquant au service et aux travaux habituels de l'état de paix.

2e *bataillon.* — Le 14 janvier, le bataillon se joignit à une colonne que le général Cavaignac conduisait dans le pays montagneux des Traras. On leur fit payer des contri-

butions sans beaucoup de difficultés ; cependant, le fourrier Esquillon, qui venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, fut tué aux avant-postes. Le mauvais temps, la neige et le froid incommodèrent beaucoup la colonne, qui, pour comble de mauvaise chance, ne trouva pas de bois en quantité suffisante. Le 30 janvier, le bataillon rentra à Tlemcen.

Au mois d'avril, le général Cavaignac quitta Tlemcen, pour aller expéditionner dans le Sud contre les Hamian-K'raraba. Le bataillon fit partie de la colonne expéditionnaire. Sortie de Tlemcen le 1er avril, elle était le 27 avril à Morar-Tahtani, à 440 kilomètres d'Oran. La colonne était de retour à Tlemcen le 29 mai, sans avoir eu d'engagement sérieux avec les Arabes qui fuyaient à notre approche, ou se bornaient à des démonstrations sans importance.

Soumission d'Abd-el-Kader. — Le reste de l'année se passa tranquillement. A la fin de novembre, le bataillon se porta sur la frontière ; le 30 novembre, il campait sous Lalla-Marmia. Il en partit le 21 décembre, pour se rendre au-devant d'Abd-el-Kader qui, après avoir été chassé du Maroc, venait de pénétrer sur notre territoire avec toute sa deïra. Le 22 décembre, le bataillon bivouaqua aux puits de Sidi-Bou-Djenou. Le lendemain, 23 décembre, l'émir fit sa soumission. Le 25 décembre, le bataillon était de retour à Lalla-Marmia, et le 28 décembre, à Tlemcen. Il reçut l'ordre de se tenir prêt à partir le 2 janvier pour Oran, où il devait s'embarquer ensuite pour Alger.

3e bataillon. — Pendant les premiers mois de l'année 1847, le 3e bataillon eut à peu près les mêmes destinées que le 1er. Au mois d'avril et au commencement de mai, il était à Aumale, sous la tente, uniquement occupé à seconder le génie militaire dans l'exécution des divers travaux relatifs à la création de ce nouveau poste, lorsque, le 8 mai, il reçut l'ordre de se tenir prêt à partir pour

l'expédition de la Kabylie. Le Gouverneur ayant ordonné que tous les ouvriers d'art seraient laissés à Aumale, afin de compenser cette diminution dans l'effectif, le 1er bataillon versa momentanément au 3e une escouade par compagnie.

Le colonel DE LADMIRAULT prit le commandement du bataillon, ayant sous ses ordres le commandant ESPINASSE.

Expédition de Kabylie. — Le 11 mai, le bataillon quitta Aumale, et le 12 mai, il ralliait le gros de la colonne expéditionnaire à Bordj-Hamza. Il fut incorporé dans la colonne du centre qui était sous les ordres du général Gentil.

Le 15 mai, on campa sur la rive gauche de l'Oued-Sahel, chez les Beni-Abdallah; une compagnie de zouaves fut envoyée en grand'garde sur la rive droite.

Des Kabyles se montrèrent en grand nombre au sommet des crêtes qui dominaient cette rive et, pendant le jour, ils tirèrent quelques coups de fusil sur les avant-postes. La nuit venue, des feux nombreux furent allumés dans les montagnes voisines. Ces signaux indiquant des intentions hostiles de la part des habitants du pays, les plus sévères précautions furent recommandées aux grand'gardes.

A neuf heures du soir, les Kabyles descendirent de tous côtés et attaquèrent le camp sur les quatre faces. La compagnie de zouaves placée sur la rive droite de l'Oued-Sahel, fut entourée à plusieurs reprises. Chaque fois, elle parvint à se dégager à la baïonnette et à conserver la position. A une heure du matin, l'ennemi, repoussé de tous les côtés, cessa son attaque.

Combat du 16 mai. — A trois heures du matin, le 16 mai, l'armée passa vivement sur la rive droite de la rivière et se dirigea sur les Beni-Abbes, acteurs principaux dans l'attaque de la nuit. Les zouaves étaient en tête de colonne. Les Kabyles, en grand nombre, garnissaient toutes les crêtes sur notre flanc droit. Le bataillon reçut

l'ordre d'attaquer. Il passa d'abord à la course, et à petite distance, sous le feu plongeant des premières hauteurs, fit ensuite tête de colonne à droite et gravit résolûment la position.

Celle-ci fut vite enlevée. Le sergent CHASSEPIERRE fut tué et deux hommes furent grièvement blessés. Un beau village apparut, séparé par un profond ravin. Les Kabyles que l'on venait de débusquer, s'y dirigèrent. Le bataillon les suivit la baïonnette dans les reins, et y entra pêle-mêle avec eux.

Pendant ce temps, le gros de l'armée filait sur la gauche et dépassait ce village. Le bataillon reçut l'ordre de rallier. Pour abréger la distance, il prit la corde de l'arc que suivait le gros, flanquant ainsi son attaque et rabattant vers lui tout ce qui aurait pu échapper.

Les Kabyles, poussés par le maréchal, se retiraient vers un pic très élevé dont le bataillon se rapprochait. Les zouaves forcèrent la marche dans le but de couper à l'ennemi cette ligne de retraite. Ils atteignirent la base du pic. Il était huit heures : la chaleur était déjà forte et les troupes avaient marché sans interruption depuis trois heures du matin. Arrivé à son tour devant cette formidable position, le maréchal hésitait, suivant les expressions de son rapport, à donner encore cette tâche à ses soldats. Le village d'Arzou, dont l'enceinte était garnie de defenseurs, couronnait le pic, haut de 400 à 500 mètres. Tout à coup, on aperçut le bataillon de zouaves qui commençait à gravir les pentes. Le maréchal ordonna alors de continuer le mouvement et le fit appuyer. L'escalade dura vingt-cinq minutes. Malgré les balles et les pierres que les Kabyles faisaient pleuvoir sur eux, l'ardeur des zouaves ne se ralentit pas un instant et la position fut enlevée avec perte seulement de quinze hommes hors de combat.

Le maréchal Bugeaud cita avec éloges dans son rapport, en premier lieu le 3e bataillon, qui avait si dignement soutenu la réputation du régiment des zouaves ; puis, spéciale-

ment, le colonel DE LADMIRAULT; le commandant ESPINASSE; le lieutenant BESSIÈRE, qui avait pénétré le premier dans le village d'ARZOU; le capitaine FRÈCHE; le sergent-major GARRIDEL, et le zouave ROUX.

« J'ajoute d'office à ces noms », — dit le manuscrit original d'après lequel a été redigé le présent historique, — « celui du sous-lieutenant DE CHARD, qui, pendant « l'attaque de la nuit, a si bien défendu sa position. Signé : « le colonel DE LADMIRAULT. »

Les Beni-Abbes firent immédiatement leur soumission. La colonne continua sa marche sur Bougie. Elle arriva près de cette ville le 22 mai. Elle y fut ralliée par la colonne du général Bedeau, qui avait opéré sur la droite de Setif à Bougie.

Le 25 mai, le maréchal Bugeaud quitta le commandement de la colonne pour rentrer en France. Avant de partir, il fit des adieux touchants à l'armée d'Afrique. Le 26 mai, les deux colonnes revinrent sur leurs pas. Le 5 juin, les zouaves rentraient à Aumale. Jusqu'à la fin de l'année, le bataillon ne fut plus employé qu'à des travaux militaires de toute espèce.

A la suite de l'expédition de Kabylie, furent promus ou nommés dans la Légion d'honneur, savoir : au grade de commandeur, le colonel DE LADMIRAULT; au grade d'officier, le capitaine FRÈCHE; au grade de chevalier, le capitaine NAUROY, le lieutenant MARTIN et le sergent-major PIALLAT.

1848. — *1er bataillon.* — Pendant le cours de l'année 1848, la colonie jouit d'une paix profonde, qui ne fut troublée que par quelques mouvements hostiles des Beni-Ouragh, dans la subdivision d'Orléansville. A la fin d'avril, le bataillon fit partie d'une colonne commandée par le colonel Bosquet, et qui eut pour mission d'opérer sur le territoire de cette tribu. L'expédition se fit sans que l'on eût un coup de feu à tirer. Le 16 juin, le bataillon était de retour à Blida. Les travaux de la route de la Chiffa occupèrent ensuite le bataillon une partie du reste de l'année.

2e bataillon. — Après un séjour de six ans dans la subdivision de Tlemcen, où il avait assisté à tous les combats dont le voisinage du Maroc et, plus tard, la présence de l'émir Abd-el-Kader furent la cause, le 2e bataillon quitta la province d'Oran le 19 janvier, emportant les témoignages de la sympathie et de l'affection des troupes qui avaient coopéré avec lui à la somission de cette province.

Le 20 janvier, le bataillon débarquait à Alger. Pendant toute l'année, il fut employé à divers travaux, tels que la construction des batteries de la côte auprès d'Alger; celle des établissements militaires d'Aumale, les fortifications destinées à mettre promptement ce poste à l'abri de toute insulte, et enfin les travaux de la route de la Chiffa.

3e bataillon. — Pendant le premier semestre, le bataillon fit plusieurs courses sans intérêt au point de vue de cet historique, notamment entre Alger, Blida et Medea. Puis il travailla à la route de la Chiffa et alla passer le dernier trimestre de l'année à Aumale, occupé aux divers travaux du génie.

Au mois de juin 1848, le colonel DE LADMIRAULT ayant été promu général, le colonel CANROBERT prit le commandement du régiment des zouaves.

1849. — *1er bataillon.* — Les trois premiers mois de l'année se passèrent tranquillement pour le 1er bataillon. Il fut employé à divers travaux, entre autres à ceux de la route de la Chiffa.

Au mois d'avril, le gros du bataillon (commandant ESPINASSE) fit partie d'une colonne commandée par le colonel Daumas et destinée à opérer chez les Beni-Sliman. Quelques rencontres avec les Arabes, mais de peu d'importance, signalèrent cette course qui fut terminée à la fin du mois.

Nouvelle expédition de Kabylie. — Le 15 mai, le bataillon fit partie d'une colonne expéditionnaire à destination de la grande Kabylie. Le général Blangini com-

mandait la colonne ; le colonel CANROBERT, l'infanterie de la colonne ; le commandant DE LORENCEZ, les 1er et 2e bataillons de zouaves réunis.

Le commandant ESPINASSE venait d'être nommé lieutenant-colonel au 23e léger.

Le 19 mai, le bataillon formant l'arrière-garde de la colonne et l'escorte du convoi, fut vivement attaqué à une lieue avant le bivouac du Bordj-Boghni. Il soutint tout seul l'effort du combat, assez longtemps pour permettre à la colonne d'arriver au bivouac, d'y déposer ses sacs et de venir le dégager. Il eut, dans cette journée, quatorze hommes tués ou blessés.

Le lendemain et le surlendemain, nouveaux engagements avec l'ennemi, remarquables par la vigueur avec laquelle ils furent menés. On eut à regretter la perte du sous-lieutenant BERNARD qui, blessé au bras gauche, mourut des suites de l'amputation, et celle de sept hommes.

La colonne continua sa marche sans incident notable jusqu'au 2 juin. Ce jour-là, les zouaves furent engagés contre les Flissas. Le combat ne tarda pas à dégénérer en une poursuite fatigante, qui se prolongea jusqu'à onze heures du soir.

Le 6 juin, la colonne fut dissoute ; le 1er bataillon se dirigea sur Aumale, où il arriva le 10.

Les pertes totales des zouaves pendant cette expédition (1er et 2e bataillons) furent de : un officier mort des suites de sa blessure, le sous-lieutenant BERNARD ; cinq hommes tués, et cinquante et un blessés, dont le sergent CECCALDI et le fourrier SAUGÉ.

Le 3 juillet, le 1er bataillon et le 3e, réunis sous les ordres du commandant DE LORENCEZ, firent partie d'une colonne commandée par le colonel CANROBERT et destinée à opérer dans le Jurjura, sur la rive gauche de l'Oued-Sahel. Le 5 juillet, un combat eut lieu au village de Jammeur, qui fut enlevé malgré la vive résistance des Kabyles ; les zouaves eurent quarante hommes tués et vingt blessés, dont le

capitaine Dubosc, les lieutenants Schobert, Biarnais et Tissartier, le sous-lieutenant Rondot et le sergent Haurat.

Le 12 juillet, combat contre les Beni-Mellikeuch, où les zouaves eurent encore huit tués et trente-huit blessés, dont le capitaine Saint-Martin.

La colonne revint ensuite sur ses pas, et le 20 juillet, le bataillon rentrait à Aumale, où il séjournait jusqu'à la fin d'août.

Le 20 septembre, le bataillon fut dirigé sur Setif, pour y être réuni à une colonne qui, sous les ordres du colonel de Barral, était destinée à opérer au sud-est de Bou-Saâda, conjointement avec une colonne partie de Constantine sous les ordres du général Herbillon. La jonction s'opéra le 26 septembre, aux environs de Bordj-bou-Aréridj. Le 30 septembre, la colonne de Barral arriva à Bou-Saâda.

Expédition de Zaatcha. — Le 3 octobre, on se remit en marche. Le 12 octobre, la colonne de Barral fit sa jonction avec celle du général Herbillon, devant l'oasis de Zaatcha. Le général Herbillon était arrivé depuis le 7 avec cinq mille hommes. Une agglomération de constructions de terre, parmi lesquelles une mosquée et un minaret, le tout compris sous le nom de Zaouïa et situé au bord de l'oasis, avait été enlevée le même jour après un engagement qui mit cent quarante hommes hors de combat. On s'était emparé des jardins qui bordaient l'oasis, jusqu'à quelques mètres de la place. On s'était retranché et l'on avait établi plusieurs batteries qui avaient commencé le feu.

Jusqu'au 20 octobre, le bataillon fit, à son tour, le service de tranchée.

Le 20 octobre, l'assaut fut tenté sur deux points : à droite par le 43e de ligne, à gauche par la légion étrangère. L'assaut fut repoussé. Les zouaves, qui avaient d'abord été laissés en réserve dans la tranchée, furent chargés de

protéger la retraite des troupes engagées. Peu de temps après qu'elles furent rentrées dans les lignes, on vit un grenadier du 43ᵉ de ligne se traîner, blessé, au bord du fossé. Les zouaves Boutevillain et Mélis, quoique s'exposant à une mort presque inévitable, franchirent sans hésitation le retranchement ennemi et ramenèrent le grenadier.

L'échec du 20 octobre eut pour conséquence de décider le général Herbillon à faire le siège en règle de la place ennemie. En dehors de leur service de tranchée, les zouaves participèrent à plusieurs opérations extérieures.

Les 25 et 30 octobre, ils prirent les armes pour protéger une coupe de palmiers qui se faisait sous le feu de l'ennemi. Le 31 octobre, ils allèrent au-devant d'un convoi venant de Biskra. Le 9 novembre, ils escortèrent un convoi jusqu'à ce poste. Le 16, ils firent partie d'une colonne destinée à surprendre les nomades campés à quatre lieues du camp. L'opération réussit à merveille ; deux mille chameaux et quinze mille moutons furent enlevés aux nomades, presque toutes leurs tentes furent brûlées, ainsi qu'une grande partie de leurs approvisionnements de blé et d'orge.

Le 25 novembre, on se prépara pour l'assaut qui avait été fixé au lendemain. Le colonel de Barral, qui devait commander la colonne d'attaque du centre, demanda cent zouaves pour marcher avec lui. Le colonel Canrobert acquiesça à cette demande si flatteuse pour son régiment.

Assaut de Zaatcha. — Le 26 novembre, à sept heures du matin, l'assaut fut donné sur trois points, par trois colonnes que commandaient les colonels Canrobert et de Barral, et le lieutenant-colonel de Lourmel. Le colonel Canrobert avait sous ses ordres la colonne de droite, composé des 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons de zouaves (commandants de Lorencez et de Lavarande) et du 5ᵉ bataillon de chasseurs à pied. Le 1ᵉʳ bataillon monta le premier à l'assaut, ayant en tête le colonel Canrobert, ses officiers d'ordonnance et un certain nombre d'hommes de bonne

volonté, qui furent presque tous tués ou blessés. Le 2e bataillon entra quelques instants après par la porte.

La brèche de droite, qui avait servi de passage au 1er bataillon, le conduisit sur les terrasses et dans la partie de la place non détruite par le canon, où s'étaient concentrés les défenseurs. Une fusillade nourrie et meurtrière partait de toutes les maisons, qu'il fallut prendre les unes après les autres. Le capitaine de spahis Toussaint, officier d'ordonnance du colonel CANROBERT, tomba le premier, mortellement atteint. Le sous-lieutenant des spahis Kosseti, également officier d'ordonnance du colonel, éprouva le même sort. Le commandant DE LORENCEZ fut blessé quelques instants après. Le capitaine DELACROIX prit le commandement du bataillon : il ne tarda pas à être blessé à son tour.

On fit usage de sacs à poudre et toutes les maisons finirent par tomber en notre pouvoir. Un millier d'Arabes frappés à mort restèrent sur le carreau : de ce nombre Bou-Zian, le chef de l'insurrection, et son fils Si-Moussa, marabout très influent. On coupa leurs têtes qui furent apportées au camp et exposées devant le front de bandière. A huit heures du matin, la lutte était terminée, et il ne restait plus debout un seul des défenseurs de Zaatcha.

Le siège de Zaatcha coûtait aux zouaves, en réunissant les pertes des deux bataillons, savoir:

Pertes pendant le siège : six tués, dont le lieutenant LAURENT ; quinze blessés, dont le lieutenant LEGUAY.

Pertes le jour de l'assaut : dix-neuf tués, dont le lieutenant DE REYNIAC ; soixante-dix-neuf blessés, dont le commandant DE LORENCEZ, le capitaine DELACROIX, les sous-lieutenants DE NORVINS et GARIDEL, les sergents MARY, GESSARD et ROSSIGNOL, et le fourrier LEHÉRICY.

Le général Herbillon, par un ordre général, et le colonel CANROBERT, par un ordre particulier, témoignèrent leur satisfaction pour l'audace et la bravoure dont les zouaves avaient fait preuve pendant l'assaut et la prise de Zaatcha.

L'après-midi du 26 novembre et la journée du 27 furent employées à détruire entièrement les constructions épargnées par le siège. Le 28 novembre, la colonne leva le camp. Le 7 décembre, le bataillon arriva à Batna. Le 25 décembre, il se remit en marche pour opérer dans les montagnes de l'Aures. Le 31 décembre, il bivouaqua à Nara, sur l'Oued-Abdi.

2e bataillon. — Pendant le premier trimestre de l'année 1849, le 2e bataillon fut employé à des travaux de défrichement autour des villages de la Chiffa, Mouzaïa, Bou-Ismaël (*Castiglione*), Marengo et Zurich. A la fin de mars, le gros du bataillon était réuni à Colea. Il y passa le mois d'avril, fournissant des détachements pour les colonies de Bou-Ismaël et de Tefeschoun.

Le 3 mai, le bataillon, sous les ordres du commandant de Lorencez, partit pour Aumale, afin de se réunir à la colonne du général Blangini, dont nous avons raconté plus haut l'expédition dans la grande Kabylie. Lorsque la colonne fut dissoute, dans les premiers jours de juin, le bataillon alla tenir garnison à Blida. Il y resta jusqu'au 19 septembre, époque à laquelle il partit pour Aumale, sous les ordres du commandant de Lavarande, afin d'y relever le 1er bataillon qui partait pour Zaatcha. Le 23 septembre, le bataillon était arrivé à destination.

Le 26 octobre, il partit d'Aumale pour se rendre à Zaatcha. Il y arriva le 8 novembre, et à dater de ce jour, il prit part à tous les travaux du siège.

Dès avant de partir d'Aumale, et pendant toute sa marche sur Zaatcha, le bataillon fut éprouvé par le choléra. L'épidémie sévit surtout depuis le 31 octobre jusqu'au 11 novembre. Elle fit quarante-deux victimes, dont le lieutenant Minard, le sergent Mauguin, le fourrier Delbon et la cantinière Brun.

Le 16 novembre, le 2e bataillon fit partie de la colonne envoyée contre les nomades. On a vu plus haut qu'il prit également part à l'assaut du 26 novembre. Ses pertes, dans

cette journée, furent à peu près égales à celles du 1er bataillon. Il reste seulement à ajouter à ce qui a été déjà dit de l'assaut, que ce fut le 2e bataillon qui s'empara de la maison de Bou-Zian.

Le 28 novembre, le bataillon partit de Zaatcha. Comme le 1er bataillon, il termina l'année en allant expéditionner dans l'Aures, et le 31 décembre, il campait également à Nara, sur l'Oued-Abdi.

3e bataillon. — Pendant tout le premier trimestre de l'année 1849, le 3e bataillon séjourna à Aumale, où il fut employé aux travaux du génie.

Au commencement de mai, il partit pour Setif, sous les ordres du commandant de Lavarande.

Le 10 mai, il était arrivé à destination. Le 19 mai, il se remit en marche, faisant partie d'une colonne organisée par le général de Salle et chargée d'opérer dans le pâté montagneux habité par les Beni-Sliman, entre Bougie, Setif et Oued-Sahel. L'expédition dura jusqu'au 25 juin. Les zouaves furent engagés à plusieurs reprises, notamment les 24 mai et 28 mai, au col de Tizi et aux environs. Ils eurent un homme tué et quatorze blessés, dont le capitaine Banon et le sergent Lalanne.

Rentré à Aumale à la fin de juin, le bataillon en repartait le 3 juillet, pour prendre part, avec le 1er bataillon, à l'expédition dans le Jurjura, racontée plus haut. L'expédition terminée, le bataillon allait passer les mois d'août et de septembre à Colea, et la fin de l'année partie à Blida et partie à Aumale, garnisons qu'il occupait encore le 1er janvier 1850.

1850. — 1er et 2e bataillons. — Nous avons laissé les 1er et 2e bataillons campés, le 31 décembre 1849, à Nara, sur l'Oued-Abdi.

Le 5 janvier, les trois villages de Nara furent attaqués simultanément par trois colonnes. La colonne de droite était formée par le 2e bataillon et la colonne du centre par le 1er bataillon. La position était très forte. En plusieurs

endroits, on fut obligé de grimper en s'aidant des pieds et des mains et en s'accrochant aux anfractuosités des rochers. Aussi les Arabes luttèrent-ils avec une plus grande opiniâtreté que d'habitude. Mais l'ardeur et l'élan que les zouaves savent toujours déployer dans les circonstances difficiles, finirent par triompher de la résistance de leurs adversaires. Les pertes de la journée furent de : dix tués, dont le capitaine LECOUTEUX, qui commandait le bataillon pendant l'affaire, et dix-neuf blessés.

Le 16 janvier, la colonne arrivait à Batna. Le 22 février, les deux bataillons partaient pour Blida, par Setif et Aumale. Ils étaient rendus à destination le 10 mars, et restaient à Blida jusqu'au 15 avril.

A la suite des services qu'il avait rendus pendant les campagnes de 1849 et 1850, le colonel CANROBERT fut nommé général et remplacé par le colonel D'AURELLES DE PALADINES.

Au 15 avril, les deux bataillons reçurent l'ordre de partir pour Aumale et de se rendre ensuite dans la province de Constantine, pour y expéditionner sous les ordres du général de Barral. Le 1er bataillon était commandé par le capitaine MALAFOSSE, le 2e par le commandant DE LAVARANDE.

Le 20 avril, ils étaient à Aumale, et le 29, à Setif. Le 9 mai, la colonne expéditionnaire se mettait en marche. L'infanterie était répartie en deux brigades. Les zouaves et un bataillon du 51e formaient la première, sous les ordres du colonel de Lourmel. Jusqu'au 20 mai, la colonne fut peu inquiétée; mais le 21 mai, elle eut un engagement assez vif avec les Beni-Immel. Le général de Barral, atteint d'une balle au commencement de l'action, mourut quelques jours après des suites de cette blessure. Les zouaves eurent huit hommes blessés, dont les sergents BOURRIAT et VIMARD.

Le 30 mai, la colonne arrivait à Bougie, après avoir reçu la soumission des tribus attaquées.

Pendant le mois de juin, les bataillons travaillèrent à la construction de la route de Bougie à Setif. Du 14 au 29 juin, ils firent une courte expédition chez les Beni-Mraïl, qui leur coûta un homme tué et dix blessés. Aux premiers jours de juillet, les deux bataillons quittèrent la province de Constantine pour se rendre dans celle d'Alger. Ils arrivèrent à Blida le 23 juillet. Ils y restèrent jusqu'à la fin de l'année, occupés tantôt à Blida, tantôt à Medea, tantôt à Colea ou aux environs, à divers travaux de défrichement et de colonisation. Toutefois, dans le courant de décembre, le 1er bataillon se rendit à Aumale, où il arriva le 16.

3e bataillon. — A la fin de janvier 1850, le 3e bataillon, scindé primitivement entre Aumale et Blida, était réuni en entier dans cette dernière garnison.

L'occupation de plusieurs postes et des travaux de diverse nature, principalement des travaux de route (*route d'Alger à Aumale*), l'occupèrent pendant tout le cours de l'année.

1851. — *1er bataillon.* — Jusqu'à la fin du 1er trimestre, le bataillon séjourna à Aumale. Il en partit le 26 mars pour aller prendre position aux Beni-Mansour, où il arriva le 28 mars. Le 1er avril, il commença les travaux de construction de la maison de commandement du poste. Le 8 avril, on eut une alerte. Le cherif Bou-Bargla ayant menacé les villages de nos alliés les Cheurfa, le colonel D'AURELLES envoya quelques compagnies à leur secours ; ce que voyant, l'ennemi se dispersa et rentra dans ses montagnes.

Dans la nuit du 9 au 10 avril, le colonel D'AURELLES se porta avec le 1er et le 2e bataillon sur le village des Beni-Seloum. Au point du jour, le village fut attaqué et, malgré la résistance des Kabyles, enlevé et brûlé. Cette affaire coûta aux zouaves (*pertes des deux bataillons réunis*) : sept tués, dont le lieutenant HUSSON, l'adjudant BRISTAILLE et le sergent LUCAS ; cinquante-six blessés, dont les sergents PASSERIEU et MAIGUIEN.

Aucun fait important ne signala la fin du trimestre.

Jusqu'au 13 juillet, le bataillon continua les travaux de construction. A cette date, il se mit en marche pour retourner à Blida, où il arriva le 23 juillet. Il y resta jusqu'au 17 août, époque à laquelle il se rendit à Dra-el-Mizan, où il arriva le 16 septembre et où il resta jusqu'au 31 octobre, occupé de travaux et de reconnaissances dans les environs.

A partir du 1er novembre, et pendant la première quinzaine du mois, ces petites expéditions, quoique toujours de même nature, sac et incendie de villages dont les habitants nous avaient donné des sujets de plaintes, devinrent plus sérieuses, et occasionnèrent aux deux bataillons, 1er et 2e, qui marchaient presque toujours ensemble, les pertes suivantes : le 1er novembre, deux hommes tués; le 2 novembre, trois hommes blessés, dont le sergent BENISTANT; le 3 novembre, combat contre les Cheurfa-Eriliken, deux tués et vingt-sept blessés, dont le sous-lieutenant PERNOT et le sergent SARRADE.

Ces petites expéditions terminées, le bataillon se rendit à Medea, où il arriva le 1er décembre et où il resta jusqu'à la fin du mois.

2e *bataillon*. — Le bataillon passa le mois de janvier à travailler à la route de la Chiffa.

Beau trait du zouave Casson. — Le 22 janvier, le sergent SAUVAGE, escortant un convoi d'effets de campement destiné au camp de l'Oued-Mouzaïa, fut enlevé par les eaux de la Chiffa. Le zouave VÉVAL, qui était au travail de la route, aperçut le corps du malheureux sous-officier: il se précipita immédiatement dans la rivière pour le retirer; mais, ne pouvant vaincre le courant, il allait succomber à son tour, quand il fut secouru par le zouave CASSON. CASSON fut assez heureux pour pouvoir saisir et le corps du sergent et le zouave VÉVAL, qui avait déjà perdu connaissance.

A la fin de mars, le bataillon quitta Blida et Medea et se

rendit à Aumale, où il arriva le 31 mars. Le 6 avril, il se mit en marche afin de rejoindre le 1er bataillon au camp de Beni-Mansour. Il participa avec lui à l'affaire des Beni-Seloum.

Le 6 mai, il quitta le camp pour se joindre à une colonne commandée par le général Camou et chargée d'opérer entre Setif et Bougie. La première affaire eut lieu le 23 mai, à Elma. Les Arabes n'opposèrent qu'une faible résistance. Le lendemain, le combat devint plus sérieux : le bataillon eut six hommes blessés.

Le 30 mai, le général Bosquet, détaché de la colonne Saint-Arnaud, fit sa jontion avec le général Camou, et les deux généraux réunis attaquèrent le 1er juin Bou-Bargla, sur le territoire des Gheboula. Dans cette affaire, le bataillon, sous les ordres du commandant Tassin, eut cinq hommes blessés, dont le fourrier Pallière. Bou-Bargla y perdit plus de deux cents hommes et tous ses bagages.

Le 15 juin, la colonne entra à Bougie ; elle en repartit le 18 juin, et continua ses opérations.

Le 25 et le 28 juin, elle livra de nouveaux combats à Bou-Bargla, chez les Beni-Schlagen, combats qui coûtèrent au bataillon dix-sept blessés, dont le sous-lieutenant Doux et le sergent Bernardy. Tous ces échecs successifs finirent par ruiner l'influence du chef ennemi.

La colonne continua sa marche sur Aumale ; elle y fut dissoute le 15 juillet. Le 2e bataillon fut dirigé sur Blida, où le colonel Bourbaki arrivait de son côté avec le 1er bataillon. A partir de cette époque, et jusqu'à la fin de l'année, l'histoire des deux bataillons se confond presque entièrement ; ils prennent part aux mêmes travaux et aux mêmes expéditions. Seulement, à la fin de l'année, le 2e bataillon était à Blida, tandis que le 1er était à Medea.

3e bataillon. — Le 3e bataillon, commandant Laure, passa le premier trimestre de l'année 1851 à Blida et à Colea.

Pendant le mois d'avril, il fut disséminé sur la route de l'Arba à Aumale et employé aux travaux de construction.

Le 22, il reçut l'ordre d'aller rejoindre à Mila, où il arriva le 8 mai, le général de Saint-Arnaud qui, ayant sous ses ordres les généraux Bosquet et Luzy, parcourait le triangle montagneux compris entre Djidjelli, Philippeville et Mila.

Les zouaves furent placés sous les ordres du général Bosquet. Le 9 mai, la brigade se mettait en marche sur Djidjelli, en descendant le cours de l'Oued-Kebir. Le 11 mai, l'ennemi voulut disputer le passage, au col des Beni-Askar. Le général donna l'ordre au capitaine DE BERTIER, qui commandait le bataillon, d'occuper un plateau dont la position, en avant du col, pouvait être utilisée pour forcer le passage. Les quatre premières compagnies s'établirent sans difficulté sur ce plateau, et de là purent facilement couronner les hauteurs et protéger la marche des troupes. Le convoi suivait lentement; à la tombée de la nuit, les Kabyles attaquèrent l'arrière-garde qui se trouva sérieusement compromise. Le général donna l'ordre au capitaine DE BERTIER de protéger la retraite; ce que cet officier fit de la manière la plus habile. L'ennemi se replia ; malheureusement, un de ses derniers coups de fusil fracassa l'épaule gauche au capitaine DE BERTIER. Le bataillon n'arriva au camp qu'à onze heures du soir, après avoir combattu sept heures de suite.

Le 12 mai, le bataillon eut encore à soutenir la retraite, pendant que la colonne brûlait les villages des Beni-Minioum.

Le 13 mai, on eut à livrer un combat des plus meurtriers. Les zouaves, qui formaient l'avant-garde, s'emparèrent des hauteurs à droite et à gauche de la route et d'un bois vigoureusement défendu. Ils furent remplacés par deux compagnies du 10e de ligne qui se laissèrent entourer par les Kabyles et furent un moment très sérieusement compromises. Le bataillon de zouaves arriva à leur secours et les dégagea de leur dangereuse situation.

Le 14 mai, il y eut encore un combat; comme le pays

devenait plus facile, jusqu'au 16 mai, jour où l'on arriva à Djidjelli, la marche ne fut plus guère inquiétée.

Après avoir donné deux jours de repos à ses troupes, le général de Saint-Arnaud quitta Djidjelli le 19 mai et se dirigea vers le Sud. Le jour même, la colonne eut un engagement qui devint bientôt une poursuite plutôt qu'un combat de position. Les Kabyles perdirent beaucoup de monde; mais la journée du lendemain devait être bien autrement malheureuse pour eux. Ils avaient commis la faute de s'entasser sur une longue crête boisée que l'on pouvait tourner facilement. Pendant que le général Bosquet les occupait sur leur front par une fusillade plus bruyante que dangereuse, une colonne d'infanterie et la cavalerie les tournaient par leur gauche et les rejetaient sur les zouaves qui, saisissant l'à-propos, les chargèrent avec un indicible élan et les taillèrent en pièces. Quatre cents ennemis et des dépouilles de toute espèce restèrent sur le terrain.

Soumission des Beni-Amram. — La vigueur déployée par les zouaves terrifia tellement les Beni-Amram et les Beni-Ahmed qu'ils vinrent faire leur soumission au général en ces termes: « Dieu est avec toi; fais de nous ce que tu « voudras; nous sommes vaincus; donne-nous la paix; « nous l'acceptons aux conditions que tu voudras nous im- « poser ; mais délivre-nous de tes *Chèvres de montagnes* « (c'est ainsi qu'ils appelaient les zouaves), qui ont eu la « force et le courage du lion. »

La fin du mois de mai et le commencement du mois de juin virent s'effectuer la soumission des tribus voisines et de la plupart de celles qui habitaient au sud-ouest de Djidjelli. La colonne expéditionnaire se porta sur Bougie, revint sur Djidjelli, d'où elle se dirigea vers Collo.

Le 19 juin, en entrant sur le territoire des Beni-Sala, le bataillon de zouaves, qui formait l'avant-garde, fut chargé de débusquer les Kabyles d'un retranchement qu'ils avaient établi en face du camp. L'opération fut vivement

menée, l'ennemi culbuté et poursuivi au delà de ses villages, auxquels on mit le feu. Les soumissions continuèrent.

Le 24 juin, on marcha contre les Beni-Habibi, qui avaient d'abord fait semblant de poser les armes pour gagner du temps et mettre leurs richesses à l'abri. Le village où ils les avaient réunies fut attaqué malgré un épais brouillard qui facilitait la résistance; il ne put cependant empêchèr les zouaves d'en venir à bout.

Le 26 juin, un nouvel engagement eut lieu avec les Habibi. Le sous-lieutenant Chadrin fut tué en menant vivement une charge qui arrêta net l'élan de l'ennemi. Dans cette circonstance, le clairon Picher se signala par un acte énergique. Il venait de tuer un Kabyle, lorsqu'il reçut à bout portant un coup de feu qui lui traversa le bras. Sa carabine se trouvant déchargée, il la prit par l'extrémité du canon, et s'en servant comme d'une massue, il étendit son adversaire raide mort à ses pieds.

Le lendemain de l'affaire, les Habibi se soumirent.

Le 1er juillet, le bataillon fut envoyé pour brûler quelques villages des Djeballas, situés dans un pays affreux, couvert de fourrés inextricables. Les Kabyles le laissèrent s'engager; mais, au moment de la retraite, ils assaillirent l'arrière-garde. Cinq zouaves s'égarèrent et furent bientôt entourés de nombreux ennemis. Ils se défendirent en désespérés. Au bruit de la lutte, le sous-lieutenant Ritter réunit quelques hommes et, un fusil à la main, se porta au secours des cinq zouaves qu'il parvint à dégager.

Expédition chez les Djeballas. — Le 3 juillet, on était sur le territoire des Djeballas. La nuit venue, les Kabyles fondirent sur le camp de tous côtés. La compagnie de grand'garde des zouaves que commandait le lieutenant Bérard, les attendit à bout portant, leur envoya une décharge meurtrière et se jeta ensuite sur eux à la baïonnette.

Le 4 juillet, on marcha sur les Djeballas pour les punir

de leur agression nocturne. Ils se défendirent d'abord avec opiniâtreté ; mais les zouaves s'étant portés sur leur ligne de retraite, ils abandonnèrent la position, y laissant de nombreux trophées de toute espèce.

Quelques engagements eurent encore lieu jusqu'au 18 juillet, époque à laquelle la colonne fut dissoute. Le 3e bataillon, dirigé d'abord sur Constantine, fut ensuite envoyé à Blida, où il arriva le 23 août. Pendant ces trois mois de campagne, il avait assisté à vingt-six combats plus ou moins importants, et dignement maintenu la glorieuse réputation des zouaves.

Après être resté à Blida jusqu'au mois de décembre, le bataillon fut envoyé à Alger, où il se trouva réuni à la fin du mois.

Le 24 décembre 1851, le colonel D'AURELLES DE PALADINES ayant été promu général, le colonel BOURBAKI fut nommé au commandement du régiment.

L'année 1851 est la dernière du *Régiment des Zouaves*.

« Ce régiment, par son habitude de la guerre d'Afrique « et par les nombreux combats où il s'était distingué, s'é- « tait fait dans l'armée une réputation à part. Il fallait que « chaque province eût son régiment de zouaves. »

Le général Randon qui s'exprime ainsi dans ses *Mémoires*, fut nommé Gouverneur général de l'Algérie, à la suite du coup d'État de 1851. A peine arrivé dans la colonie, il proposa une réorganisation de l'armée d'Afrique, d'après laquelle chaque province devait avoir son régiment de zouaves fort de trois bataillons et comptant 3,600 hommes à l'effectif. Sa proposition fut acceptée.

TROISIÈME PARTIE

Le 1er Régiment de Zouaves.

CHAPITRE Ier

DE LA FORMATION DU RÉGIMENT A LA FIN DE LA GUERRE D'ORIENT.

1852. — Le 13 janvier 1852, le Président de la République rendit un décret dont voici les considérants et les deux premiers articles :

« Louis-Napoléon, Président de la République française,

« Considérant que les services rendus par les troupes qui « font partie de l'armée d'Afrique, à titre permanent, sont « dus à la solidité particulière et à l'esprit de corps que « leur donne l'habitude du climat et de la guerre ;

« Considérant que l'application dans une sage mesure, du « principe de la permanence est le plus sûr moyen d'arriver « progressivement et sans péril pour les intérêts de la con- « quête, à une réduction de l'effectif de l'armée d'Afrique « et, par suite, à un allégement des charges que son entre- « tien fait peser sur le pays ;

« Voulant réaliser les divers avantages qui résulteraient « de l'extension de ce principe à un plus grand nombre de « corps français, et d'une constitution définitive et plus so- « lide des troupes indigènes auxiliaires ;

« Sur le rapport du ministre de la guerre,

« Décrète :

« Art. 1er. — Il sera formé trois régiments de zouaves, « qui prendront les dénominations de 1er, 2e et 3e régiments « de zouaves.

« Chacun des trois bataillons actuels deviendra le noyau « d'un des trois corps de nouvelle formation.

« Art. 2. — Les régiments de zouaves seront organisés « d'après les bases posées par l'ordonnance du 8 septembre « 1841, et constitués sur le type du régiment existant. »

Le 1er bataillon de l'ancien régiment de zouaves, dont le colonel Bourbaki prit le commandement, forma le noyau du 1er *Régiment de Zouaves.*

Le 1er bataillon du nouveau régiment se trouva tout organisé dès que l'on passa à l'application du décret du 13 février 1852. Le 2e bataillon fut organisé le 13 mars, le 3e bataillon, le 30 du même mois.

L'histoire des deux 1ers bataillons pendant l'année 1852 ne présente aucun fait important susceptible d'être enregistré. Quant au 3e bataillon, il fit partie de l'expédition de Laghouat et il participa à la prise de l'oasis.

Le bataillon occupait Colea au commencement d'octobre, lorsque, le 5 octobre, deux compagnies complétées à 300 hommes en partirent sous les ordres du capitaine Bessières pour aller prendre part à une expédition qui devait avoir lieu dans le Sud, sous les ordres du général Yusuf.

La colonne fit d'abord une pointe sur Laghouat et arriva le 10 novembre en vue de l'oasis. Puis elle rebroussa chemin et arriva le 17 novembre à Djelfa. On y trouva le reste du 3e bataillon qui, sous les ordres du commandant Barrois, était parti de Colea le 1er novembre.

Le 19 novembre, toute la colonne se mit en marche, et le 21 novembre, elle bivouaqua à proximité de Laghouat, après avoir échangé avec l'ennemi une assez vive fusillade.

Le 29 novembre, arriva la colonne Pein venant de Bou-Saâda. Le 2 décembre, le général Pélissier, commandant les troupes de la province d'Oran, vint se joindre aux colonnes des provinces d'Alger et de Constantine.

Le 3 décembre, deux compagnies de zouaves furent en-

voyées pour s'emparer du marabout qui domine l'oasis. Elles s'en rendirent maîtresses après un combat qui coûta au détachement: trois tués, dont le capitaine FRANTZ et le sergent PHÉLIPOT, et trente-deux blessés, dont le capitaine BESSIÈRES (qui mourut quelques jours après des suites de ses blessures), le lieutenant-d'état-major BOQUET, le sous-lieutenant ROMIEU, le docteur MOLLARD, le sergent-major BAILLIEUX, les sergents NOËL et SAULGRAIN.

Prise de Laghouat. — Le 4 décembre, à huit heures du matin, on organisa deux colonnes d'assaut, l'une à droite, l'autre à gauche du marabout dans lequel avait été établie la batterie de brèche. Les zouaves formaient la colonne de droite. A dix heures et demie, la brèche ayant été jugée praticable, le général Pélissier, placé au marabout, fit sonner la *Marche des zouaves*, qui était le signal de l'assaut. Le bataillon s'élança et couronna le premier la brèche. Au bout de deux heures de combat, Laghouat était en notre pouvoir. Cette journée coûta aux zouaves sept tués et treize blessés.

Le bataillon quitta Laghouat le 18 décembre, pour se rendre à Blida.

1853. — Les 1er et 2e bataillons furent envoyés à Setif au mois de mai, pour prendre part à l'expédition des Babors. Le régiment fit partie de la 1re brigade (général Paté) de la 1re division (général de Mac-Mahon).

Le 21 mai, le 1er bataillon eut un engagement, dans lequel le lieutenant CARTAUT fut blessé.

Le 23 mai, le colonel BOURBAKI manœuvra de manière à attirer les Kabyles dans une embuscade où il avait placé quatre compagnies. L'opération eut un plein succès et l'ennemi y perdit beaucoup de monde. Le lieutenant DE MONROTY et le sous-lieutenant PAYAN se firent remarquer par leur entrain et leur ardeur.

En résumé, l'expédition fut courte, mais très pénible au point de vue des fatigues que les zouaves eurent à sup-

porter. Heureusement les pertes se bornèrent à un homme tué et à sept blessés.

Pendant le reste de l'année 1853, les bataillons occupèrent plusieurs garnisons et furent employés à divers travaux, particulièrement à des travaux de route. A la fin de l'année, ils se trouvaient, savoir: le 1er bataillon, à Blida; le 2e bataillon, à Aumale; le 3e bataillon, à Colea.

1854. — Nous voici arrivé à une époque où les destinées des zouaves vont singulièrement s'agrandir; où cette troupe, créée pour occuper et défendre la terre d'Afrique, va d'abord combattre en Europe et y verser son sang généreux, en attendant que la politique du Gouvernement français l'envoie sur le nouveau continent montrer aux populations du Mexique cet uniforme oriental qui semblait, primitivement, ne jamais devoir quitter l'Algérie. A partir de maintenant, et pour ne pas scinder les récits d'opérations, nous procéderons comme il suit : lorsque le 1er régiment de zouaves prendra part à une guerre hors d'Afrique, cette guerre sera racontée tout au long et en négligeant les événements qui se passeront en Afrique à la même époque. La guerre hors d'Afrique racontée, nous reprendrons ces événements dont le récit sera conduit, sans interruption, jusqu'à ce qu'il se produise quelque nouveau fait extérieur auquel le 1er zouaves sera encore appelé à participer.

Guerre d'Orient. — Le 4 février 1854, le colonel prévint le régiment qu'il était appelé à former dans le corps deux bataillons actifs devant faire partie d'une des divisions de l'armée d'Orient. Quelques jours après, le régiment se concentrait à Alger et la formation annoncée ne tardait pas à s'effectuer.

Le 25 mars, le régiment s'embarqua (l'état-major sur le *Montezuma*), et prit la mer le même jour. Le 10 avril, il débarquait à Gallipoli, où les autres troupes ne tardaient pas à le rejoindre.

Le régiment faisait partie de la 1re division (général Canrobert), 1re brigade (général Espinasse), composée du 1er bataillon de chasseurs à pied, du 1er zouaves et du 20e de ligne. On resta à Gallipoli jusqu'à la fin de mai: les corvées, le tir à la cible, des travaux de route et de fortification occupèrent le régiment pendant cette période.

Le 31 mai, le régiment s'embarqua à destination de Varna, où il arriva le 2 juin. Il y resta jusqu'au 24 juillet, perfectionnant sans cesse son instruction militaire par des marches, des manœuvres et des reconnaissances.

Le 24 juillet, il s'embarqua pour Kustendjé; il y arriva le lendemain. Il y resta jusqu'au 5 août, époque à laquelle il s'embarqua pour Varna, où il arriva le même jour.

Attitude du régiment pendant le choléra. — Pendant ces douze jours, le choléra sévit avec une grande violence et occasionna au régiment des pertes nombreuses. Le capitaine CHÉRISEY et le sous-lieutenant DE KERGARADEC succombèrent aux atteintes du fléau. Dans ces circonstances pénibles, le moral des zouaves fut à hauteur de ce qu'on pouvait attendre de cette troupe d'élite. Le 29 juillet, le colonel ayant fait établir une petite ambulance, des sous-officiers, des caporaux, des zouaves s'offrirent de bonne volonté pour soigner les cholériques, ce qu'ils firent avec le plus grand dévouement.

A Varna, la santé des hommes ne tarda pas à se rétablir. Le 25 août, on lut aux troupes une proclamation du commandant en chef de l'armée d'Orient, le maréchal de Saint-Arnaud, annonçant le départ pour Sébastopol. Le 1er septembre, le régiment, fort de 1,270 hommes, s'embarquait pour la Crimée. La flotte se concentra d'abord à Baltchik où, le 4 septembre, on lut aux troupes la proclamation de l'Empereur à l'*Armée d'Orient,* proclamation qui produisit un heureux effet.

Le 5 septembre, on appareilla définitivement. Le 14 septembre au matin, la flotte mouilla devant la plage

d'Old-Fort. Le débarquement commença aussitôt; avant la fin du jour toute l'armée française était à terre. On resta à Old-Fort jusqu'au 19 septembre.

Ce jour-là, on leva le camp et on se dirigea vers le Sud-Ouest en longeant la mer; la présence de l'ennemi avait été signalée, et l'on aperçut ses reconnaissances peu après que l'on fut établi au bivouac.

Bataille de l'Alma. — Le 20 septembre, on marcha aux Russes, établis sur un plateau qui dominait de cent à cent cinquante mètres la rive gauche de l'Alma, et se joignait à la rivière par des pentes assez raides. Les deux rives étaient garnies de bois, de vignes et de broussailles; les berges, à pic, s'élevaient à huit ou dix mètres au-dessus de l'eau.

Le plan du maréchal de Saint-Arnaud était le suivant: la division Bosquet, suivie de la division turque, avait pour mission de longer le rivage de la mer, de déborder l'aile gauche des Russes et de rejeter cette aile sur le centre de la ligne. L'armée anglaise avait pour mission de tourner l'aile droite ennemie et de la rejeter également sur le centre. Les divisions Canrobert et prince Napoléon, formant le centre de la ligne française, ne devaient attaquer que lorsque le mouvement des ailes aurait été bien dessiné. La division Forey formait la réserve générale.

A neuf heures du matin, les deux divisions du centre se mirent en marche sur deux lignes, une brigade par ligne, les bataillons en colonne à demi-distance, ceux de la deuxième ligne vis-à-vis des intervalles de la première. Le point de direction était un télégraphe en construction, qui marquait à peu près le centre de l'armée ennemie sur le plateau. Le 1er bataillon du 1er zouaves était bataillon de direction. Chaque bataillon de première ligne avait détaché deux compagnies en tirailleurs : l'une formant la chaîne et l'autre le soutien.

Arrivés près de la rivière, nos tirailleurs furent accueillis

par la fusillade des tirailleurs russes embusqués dans les jardins et derrière les obstacles bordant les deux rives de l'Alma. Les nôtres ne tardèrent pas à prendre le dessus et à déloger ceux de l'ennemi, qui repassèrent la rivière et allèrent rejoindre leurs bataillons. La ligne française suivit de près le mouvement de ses tirailleurs; les deux bataillons de zouaves franchirent l'Alma et atteignirent le plateau presque en même temps qu'eux. Les bataillons russes voyant surgir les bataillons français, firent d'abord bonne contenance. Mais la marche offensive des zouaves, exécutée à une allure décidée aux cris répétés de: *En avant!* leur causa une certaine hésitation, contre laquelle leurs officiers essayèrent vainement de réagir. L'arrivée de l'artillerie française sur le plateau contribua encore à les ébranler. Alors les zouaves prirent le pas de course, et malgré les décharges de l'artillerie ennemie, qui leur causaient beaucoup de mal, ils se jetèrent sur le monticule servant de base au télégraphe. Leur drapeau, porté par le sous-lieutenant PAYAN, reçut un biscaïen qui lui brisa la hampe. Le sergent-major FLEURY escalada les murs du télégraphe, agitant un fanion tricolore en signe de victoire: un autre biscaïen fracassa la tête de ce brave sous-officier. Mais l'élan était donné, irrésistible, et les Russes commencèrent à battre en retraite. L'arrivée sur le plateau des bataillons de deuxième ligne précipita ce mouvement et causa le plus grand désordre dans les rangs de l'ennemi.

Toute l'armée se porta en avant, poursuivant les Russes qui jonchaient le terrain de leurs havresacs et de leurs fusils. L'approche de la nuit arrêta seule la poursuite. On revint bivouaquer sur le champ de bataille. Si la cavalerie française avait pu être amenée de Varna en même temps que l'infanterie, les Russes auraient, probablement, éprouvé un véritable désastre. Du champ de bataille même, le maréchal de Saint-Arnaud adressa à l'Empereur un rapport qui se terminait par ces mots : « *Les zouaves se sont fait admirer des deux armees, ce sont les premiers soldats du monde.* »

La journée du 21 septembre fut employée à rechercher les morts, les blessés, les armes et les effets d'équipement restés sur le champ de bataille. Cette opération permit de constater les pertes éprouvées par le régiment : six officiers blessés : capitaine DE LAURÉAL, lieutenant ORLIAC, mortellement atteints ; capitaine DE LAAS, lieutenants de MONROTY et MARENGO, sous-lieutenant COLETTE.

Deux sous-officiers tués : sergent-major FLEURY, sergent DUFEUILLE.

Treize sous-officiers blessés : sergent-major PERCEVAL, sergents DE BORNSCHLEGEL, BEN-AOUDA-BEN-KADOUR, ROGUES, LECOMTE, CHAUSSIER, MARTIN, DE LA HAYE-SAINT-HILAIRE, LOUBATIÈRES et PONTICO-COMERA, fourriers GERL, MARILLIER et DESCHAMPS.

Neuf caporaux, zouaves et clairons tués ; cent onze blessés.

Se distinguèrent particulièrement : les capitaines DE BELLEFONDS et CASSAIGNES, le lieutenant DÉSANDRÉ et le sous-lieutenant DE FRANOUX, appartenant tous les quatre aux compagnies déployées en tirailleurs.

Parmi les blessés se firent remarquer : les lieutenants DE MONROTY et MARENGO, le sous-lieutenant COLETTE, le sergent-major PERCEVAL, les sergents ROGUES et LOUBATIÈRES, les fourriers GERL et MARILLIER.

Le commandant DE BERTIER et le capitaine adjudant-major DARBOIS eurent leurs chevaux tués sous eux.

Le 23 septembre, on leva le camp et l'on marcha sur Sébastopol. Le 26 septembre, le maréchal de Saint-Arnaud, à bout de forces, remit le commandement de l'armée au général Canrobert. On contourna Sébastopol par l'est, et le 30 septembre, on campa définitivement à quatre kilomètres au sud-ouest de la place. L'armée fut divisée en deux corps : 1er corps (corps d'observation), général Bosquet : 1re et 2e divisions ; — 2e corps (corps de siège), général Forey : 3e et 4e divisions.

Siège de Sébastopol. — Le régiment passa le mois d'octobre à monter des gardes de tranchée et à faire diverses corvées nécessitées par les travaux du siège. Le 9 octobre, on apprit que le maréchal de Saint-Arnaud avait succombé, le 29 septembre, à bord du *Berthollet*. Cette nouvelle fit une triste impression sur l'armée. Le 14 octobre, chaque bataillon fournit quinze hommes de ses meilleurs tireurs, afin de participer à la formation d'une compagnie de *francs-tireurs*, composée d'hommes munis d'armes de précision. Cette compagnie était destinée à tirer sur les canonniers ennemis. Le 25 octobre, jour de la bataille de Balaklava, le corps d'observation prit les armes pour repousser une attaque présumée de l'armée russe, attaque qui, du reste, n'eut pas lieu. Au soir, le 1[er] zouaves reçut l'ordre d'aller s'établir au col de Balaklava, à la droite de la 2[e] division du corps d'observation.

Situation des armées. — Après la bataille de Balaklava, la situation de l'armée alliée était assez critique. Les 40,000 hommes qui la composaient, répartis sur le plateau de Chersonèse, avaient à garder une ligne de sept lieues de développement, divisée en trois parties : 1° de Kamiesch à Inkermann, c'est-à-dire face à la forteresse de Sébastopol contre laquelle étaient dirigées deux attaques (attaque française et attaque anglaise); 2° d'Inkermann au col de Balaklava (2[e] division française d'observation) ; 3° du col à la ville et au port de Balaklava (1[re] division française d'observation).

Le matériel de siège était insuffisant; il se trouvait encore en grande partie à bord des vaisseaux. Les ambulances, établies sous des tentes, ne pouvaient procurer que bien peu de soulagement aux malades et aux blessés. Toutes les ressources en vivres et munitions de guerre, en vêtements, en effets de linge et chaussure, étaient à bord de navires à peine abrités dans les baies de Kamiesch, Kazatch et Balaklava. Enfin, les renforts et les ravitaille-

ments ne pouvaient arriver que par une mer dont le nom et la sombre réputation n'étaient pas faits pour donner beaucoup d'espérance.

L'armée russe, au contraire, recevait chaque jour des renforts. Son effectif en Crimée devait bientôt se monter à cent vingt mille hommes. Le vaste arsenal de Sébastopol regorgeait de matériel et de munitions. Avant de couler leur flotte, les Russes avaient complètement désemparé leurs vaisseaux, et les douze mille marins mis à terre fournissaient d'excellents auxiliaires à l'artillerie de la place. Des hauteurs de Mackensie, où était concentrée leur armée de secours, ils pouvaient dans une nuit faire descendre quatre-vingt mille hommes et couper nos lignes dont les défenseurs se seraient trouvés, par suite, acculés à la mer. Sébastopol renfermait de vastes hôpitaux, des magasins de vivres et d'habillement, des casernes et des logements pour la majeure partie de l'armée russe. Les bois y abondaient et permettaient d'établir partout des blindages, où les défenseurs de la place étaient à l'abri.

Toutes les chances paraissaient donc être en faveur des Russes, et cependant il vint un jour, conquis au prix de onze mois de souffrances et de pénibles labeurs, où le drapeau du 1er zouaves, flottant sur les remparts de Malakoff, annonça à l'univers la ruine de Sébastopol et l'anéantissement de la puissance de la Russie sur les bords de cette mer dont elle aspirait à faire un lac intérieur.

Premiers travaux. — Les mois de novembre et de décembre 1854 furent employés par le 1er zouaves aux travaux de toute sorte. Aucun homme n'était inactif. Les grandes corvées se succédaient sans interruption, et quand quelques instants de repos étaient accordés aux hommes, ils en profitaient pour améliorer leurs bivouacs, raccommoder leurs vêtements, leurs chaussures, ou s'en confectionner avec tout ce qui leur tombait sous la main. Grâce à cette activité, le corps et l'esprit du soldat, constamment en

action, se fortifiaient de jour en jour, se raidissaient contre les privations et les souffrances, et acquéraient cette mâle vigueur qui distingue les soldats bien trempés.

La 1[re] division, dont faisait partie le régiment, aidait particulièrement les Anglais dans la confection des fascines, leur transport au dépôt de tranchée, le transport des projectiles de Balaklava au parc de siège et du parc de siège aux batteries, enfin à l'établissement d'une route de Balaklava au dépôt de tranchée.

Les grandes corvées avaient lieu soit à Kamiesch, situé à douze kilomètres du camp, soit au grand quartier général, situé à peu près à moitié route. Les effets de toute nature destinés aux zouaves, quelques denrées de l'ordinaire, lorsqu'il était possible de s'en procurer, parfois quelques sacs de pain pouvant fournir une ration ou une demi-ration à tout le régiment, tels étaient les objets que l'on allait chercher par des temps affreux. Les hommes enfonçaient souvent dans la neige ou dans la boue jusqu'à mi-jambe.

Les travaux de fortification se succédaient également sans interruption, tantôt pour protéger les avant-postes de la ligne de circonvallation, tantôt pour améliorer cette ligne elle-même, tracée à crémaillère et suivant les inflexions des crêtes du plateau de Chersonèse. Ces travaux permirent de constater, une fois encore, l'esprit ingénieux des zouaves et leurs aptitudes guerrières de toute sorte. Au lieu de se contenter de creuser le fossé classique, dont le déblai servait à construire l'épaulement, ils élevaient d'abord un mur en pierres sèches au delà duquel ils rejetaient une partie de la terre du fossé, de manière à former, en avant de la partie du retranchement qui leur était affecté, un véritable chemin couvert avec glacis, d'où ils pouvaient tirer à leur aise tout en étant bien défilés du feu de l'ennemi. S'ils avaient à creuser des trous de loup, ils plantaient au fond un piquet à double pointe et ils en masquaient l'orifice soit avec des branchages, soit avec de menues herbes.

Travaux d'installation. — Les travaux d'installation marchaient de front avec les travaux de fortification. Comme le vent, la pluie et la neige empêchaient souvent, dans le principe, de faire la soupe, on avait donné l'ordre à chaque compagnie de construire un grand mur circulaire en pierres sèches contre lequel on établissait les fourneaux des cuisines. Ce mur, assez primitif, n'abritait ni les cuisiniers ni les marmites. Bientôt chaque escouade eut une tente dite *de popote,* pourvue d'une cheminée, dans laquelle les hommes, non seulement faisaient la soupe, mais encore se chauffaient un peu et se séchaient quand ils étaient trop mouillés. Aux tentes de popote succédèrent des *gourbis* qui firent place à leur tour à de vraies maisonnettes, où l'on trouvait le lit et le couvert, et où souvent des Anglais, voire des Anglaises, reçurent une hospitalité toujours largement reconnue par des libations de *Brandy* dans une cantine.

Les zouaves, comme les autres soldats, n'avaient que les rations journalières, c'est-à-dire 500 grammes de biscuit, de la viande fraîche une fois par semaine, le plus souvent du lard, un peu de riz et du café. On ne leur délivrait également que fort peu de vêtements et de chaussures. Ils étaient employés de préférence aux autres troupes, car tous les chefs de service réclamaient leur concours. Leur modique solde ne s'augmentait que des petites gratifications accordées pour certains travaux de guerre à tous les travailleurs. Et cependant, tandis que les ambulances regorgeaient de soldats de toutes armes, malades du typhus ou du scorbut; qu'il fallait employer toutes les rigueurs de la discipline pour faire sortir de leurs tentes-abris les malheureux soldats de l'infanterie de ligne qui s'y réfugiaient une fois leur service terminé; que la plupart de ces derniers avaient les pieds gelés, les traits amaigris par les souffrances et les privations, qu'ils aimaient mieux ne pas manger de soupe que de s'exposer à la faire sous la pluie ou la neige, les zouaves jouissaient, en général, d'une bonne

santé due à leurs travaux continuels et à l'alimentation supplémentaire que leur industrie savait leur procurer.

Portrait des zouaves. — A ce sujet, nous allons entrer dans certains détails caractéristiques destinés à faire connaître le vrai zouave de cette époque, et non pas le zouave de fantaisie, produit d'invraisemblables légendes, les unes trop flatteuses, les autres trop dénigrantes pour la vaillante troupe qui en a été l'objet. Si quelques expressions de son langage pittoresque et imagé se glissent sous notre plume, qu'on veuille bien les excuser en faveur de la couleur locale.

La véritable famille, aux zouaves, est constituée par l'escouade, la compagnie étant trop nombreuse ; l'escouade, que les hommes appellent la *tribu*. Le chef de la tribu est presque toujours un vieux soldat, intelligent et expérimenté. Il connaît à fond tous les détails de la vie militaire; il sait ce qu'on doit aux chefs d'après les règlements, mais il sait surtout ce qui lui est légitimement dû. Avec lui les petits abus d'autorité sont difficiles, et les comptables ne peuvent frauder sur les distributions. Il possède l'art d'attirer l'attention du capitaine, du commandant ou du colonel sur toute chose irrégulière qui le lèse et qui pourrait passer inaperçue. Il excelle surtout dans l'art de commander à ses hommes en matière d'ordinaire: son autorité est d'autant plus forte, qu'il a plus d'expérience dans l'industrie d'améliorer la cuisine journalière, que son assurance et son caractère *loustic* lui permettent de se moquer à propos d'un camarade maladroit. Avec lui les conscrits sont dégourdis dans l'espace d'un mois. Il leur donne des leçons de tenue, car il faut un certain *chic* pour porter la calotte, placer le turban, marcher avec aisance sans déranger les plis bouffants du pantalon réglementaire, enfin, pour donner à sa désinvolture cet air coquet et mauvais sujet, tout à la fois, qui distingue les zouaves pur sang. Il leur apprend l'art d'utiliser tout ce qui peut leur tomber

sous la main. Un morceau de bois, s'il est sec, est bon à emporter : on peut en faire un piquet de tente, un bouchon de fusil, des allumettes pour mettre le feu en train. Un bout de ficelle peut servir de lacet aux souliers, aux guêtres, de bride pour les piquets de tente. Un bouchon peut être utilisé pour le canon du fusil, pour le petit bidon, pour aller à la pêche, sans parler du fil de fer, des clous, des morceaux de fer-blanc, de toile ou d'étoffe, des planches grandes et petites. Tout cela est bon à prendre, car en certaines circonstances, cela constitue de véritables richesses.

Leur industrie. — La cuisine est le meilleur diagnostic de la santé de l'escouade, le meilleur baromètre de son humeur. Le soldat qui peut fricoter ou plutôt *frichtiquer* à son aise, est le plus heureux des mortels : il oublie en un instant toutes ses fatigues et ses misères journalières. Si ce fricot est le produit d'une industrie inédite, il est pour quelque temps l'objet de l'admiration générale. Car il y a certaines manières de faire la soupe, la *turlutine* (soupe au biscuit), le simple café même. Il s'agit surtout de faire beaucoup avec peu ou rien, et de se procurer des suppléments. Pour le zouave connaissant son affaire, les plats d'extra qui viennent s'ajouter à la maigre pitance administrative, sont aussi nombreux que variés : il fait des fromages avec des pieds de bœufs, du gras-double avec les boyaux de l'animal; il sait trouver dans les champs les bons champignons, les truffes blanches, les asperges sauvages, les pissenlits; il prend des oiseaux avec des sauterelles comme appât, ou des lacets faits de crins de cheval; il prend des poissons à la ligne, au cordeau, au mouchoir, etc.

L'industrie du zouave n'est pas bornée seulement à tout ce qui touche à la cuisine. Un vieux soldat connaît tous les métiers : il est maçon, menuisier, couvreur, ferblantier, il raccommode les vêtements, les chaussures et les montres; il créera tout avec rien, attendu que, quelquefois, il créera même les matériaux.

C'est au moment où la tribu est réunie pour manger la soupe, ou prendre le café, que le chef d'escouade fait son rapport et règle le travail de chacun. Ceux qui ont été de service ou de corvée racontent ce qu'ils ont vu et entendu, et présentent aux camarades le produit de leurs trouvailles. D'après ce qui est dit, on tire des conclusions ; car il s'agit toujours de savoir si on restera longtemps sur le même emplacement ; s'il faut tirer des plans pour faire une petite, une moyenne ou une grande installation ; si la provision de vivres ou de tabac peut suffire ; s'il n'y a pas moyen de se procurer quelques suppléments. Après avoir tout entendu et fait ses remarques, le chef d'escouade commande son service. Il désigne l'homme qui fera la cuisine, celui qui ira à l'eau, au bois, à la corvée générale, aux corvées particulières, chacun selon ses aptitudes ; car *un tel est bien avec l'administration,* il ne se fait pas prier quand il s'agit de donner un coup de main, il pourra donc avoir quelques planches, quelques biscuits, quelques débris de boucherie ; un autre est fureteur enragé, il a l'œil et l'oreille du renard, il ira en reconnaissance voir où il y a quelque jardin, quelque vieille masure à exploiter, quelque nouveau venu à *tirer d'affaire ;* un troisième possède une industrie qui le fait rechercher par tout le monde : maçon, ferblantier, fumiste : il attrapera de côté et d'autre quelques pourboires qui lui permettront de fournir du tabac à ses camarades.

Détresse des Anglais. — Il est maintenant facile de comprendre les services qu'avec de pareilles aptitudes les zouaves ont pu rendre aux Anglais, surtout lorsque, après la bataille d'Inkermann, l'armée anglaise se vit quitter par les cantiniers, les domestiques, les entrepreneurs, les employés de toute sorte qu'elle traînait à sa suite, et que les soldats, même les officiers, se trouvèrent en présence de difficultés tout à fait insolites pour eux.

C'est alors que l'on vit des soldats anglais apporter leur viande dans une tribu de zouaves pour être sûrs de la man-

ger cuite ; que lord Raglan, presque abandonné par ses domestiques, voyant ses officiers sur le point d'en être réduits à panser leurs chevaux et à préparer eux-mêmes leur nourriture, accepta avec empressement la proposition du général Bosquet, de prendre quelques zouaves à son service. On en désigna un par compagnie, et ils surent bientôt se rendre indispensables au quartier général anglais. Afin de les gagner, de les conserver, les officiers de l'état-major de lord Raglan leur distribuaient, à pleines mains, la desserte de leurs tables. Chaque zouave faisait alors profiter sa tribu de cette aubaine, car pensait-il : *Pendant que je suis chez les milords, on dit dans la tribu que je ne suis bon à rien et que j'esquive les corvées des camarades.*

Ainsi, dans la tribu, tout le monde travaille, chacun concourt au bien-être général. Quant à celui qui ne veut pas travailler, on lui met à part sa ration de viande crue ou sa ration de café non moulu ; ce qui l'expose à ne manger que du biscuit et à ne boire que de l'eau. Au bout de huit jours de ce régime, il en a assez et, l'amour-propre aidant, il ne tarde pas à égaler les autres.

Après cette digression, que nous ne croyons pas tout à fait dépourvue d'intérêt, nous allons reprendre le récit des opérations.

Dans les premiers jours de novembre, on apprit la nomination du colonel Bourbaki au grade de général de brigade. Il fut remplacé par le colonel de Lavarande, du 7e de ligne, ancien lieutenant-colonel des zouaves. Quoique très fier de la distinction flatteuse dont son jeune chef venait d'être l'objet, le régiment regretta son départ. Le colonel Bourbaki, après avoir débuté au corps comme sous-lieutenant, avait gagné tous ses grades dans les belles actions de guerre auxquelles les zouaves avaient pris part. Il avait une connaissance parfaite de l'officier et du soldat. Il savait maintenir les bonnes traditions et faire aimer une autorité bienveillante, jalouse de faire ressortir, en toute circonstance, là valeur de ses subordonnés.

Bataille d'Inkermann. — Le 5 novembre, eut lieu la bataille d'Inkermann. Le régiment prit position en potence sur la droite de la division Bosquet, que menaçait d'attaquer le front du corps du général Liprandi. Mais, les Russes ayant échoué dans leur tentative sur Inkermann, Liprandi se contenta d'échanger quelques boulets avec les 1re et 2e divisions, et le régiment n'eut pas cette fois l'occasion de se mesurer avec l'ennemi.

Il ne s'en distingua pas moins dans son empressement à soulager les blessés ennemis. Ceux-ci ne savaient comment témoigner aux zouaves, qu'on leur dépeignait sans cesse comme des bêtes féroces, leur reconnaissance pour les soins dont ils étaient l'objet. Quelques jours après la bataille d'Inkermann, le général en chef adressa à l'armée un ordre du jour se terminant ainsi : « Rappelez-vous, « tous, officiers, soldats et marins, qu'avoir appartenu à « une armée qui représente si dignement la France, sera « le plus beau titre que vous puissiez emporter dans vos « foyers. »

Le 14 novembre, une épouvantable bourrasque, qui dura toute la journée, s'abattit sur le plateau. Elle bouleversa l'ambulance divisionnaire où étaient soignés les blessés d'Inkermann, à tel point qu'une corvée du 1er zouaves dut travailler six heures pour réparer les dégâts.

On apprit ce même jour quelles étaient les récompenses accordées au régiment pour la bataille de l'Alma. Le commandant de Bertier était nommé lieutenant-colonel au 43e de ligne ; les sous-lieutenants Fabre et de la Grandville étaient nommés lieutenants au corps. Les sergents Rogues et Loubatières étaient nommés sous-lieutenants au 19e de ligne. Le colonel de Lavarande recevait la croix de commandeur de la Légion d'honneur ; le commandant Barrois, la croix d'officier ; le capitaine de Ferrussac, le lieutenant Dormoy, le sous-lieutenant Devigne, le sergent-major Perceval et les sergents Richardot, Lebeau et Seguy, la croix de chevalier.

La médaille militaire était conférée aux sergents MARILLIER, DE SAINT-HILAIRE, CHAUSSIER et PONTICO-COMERA, au caporal GERMA et aux zouaves BONGAIN, DUVAL, LEMERLE, PARMENTIER.

Jusqu'à la fin de 1854, le récit des événements peut tenir en quelques lignes. Le temps devenait de jour en jour plus mauvais. Le vent, la pluie, la neige succédaient alternativement à un froid intense. En fait de service, le régiment participait à diverses reconnaissances et concourait à fournir les grand'gardes, les postes de soutien et autres, les corvées de toute espèce (travaux de route et de fascinage, transport de munitions). Il s'installait de son mieux dans ses camps, faisait ses provisions de bois en vue de l'hiver et continuait à s'attirer les éloges des généraux sous les ordres desquels il servait.

Formation des francs-tireurs et des artilleurs auxiliaires. — On pense si, avec l'esprit qui animait le régiment, il resta en arrière lorsque le général en chef demanda des hommes de bonne volonté pour en former des francs-tireurs et des artilleurs auxiliaires.

Les *francs-tireurs*, au nombre de trois cents, tous zouaves ou chasseurs à pied, avaient à remplir un rôle aussi important que dangereux. Ils devaient, divisés par brigades de 5 hommes, éclairer le terrain entre la place et la ligne de nos tranchées les plus avancées, éventer les sorties de l'ennemi et détruire ses embuscades, beaucoup plus dangereuses que son artillerie. Plus de la moitié d'entre eux furent atteints par le feu des Russes, auxquels ils ne laissaient pas un moment de répit ; mais, pour un brave qui tombait, dix autres se présentaient, sollicitant l'honorable faveur de le remplacer. Les *artilleurs auxiliaires* fournis par le 1er zouaves justifièrent, dans leur nouvel emploi, la haute et solide réputation dont jouissait le régiment.

Ainsi, le zouave LEGALL fut l'objet de deux citations à l'ordre de l'armée : la première, pour être resté à son

poste lors d'une attaque inopinée dirigée contre sa batterie pendant une nuit du mois de décembre, attaque qui surprit les artilleurs au point de leur faire prendre la fuite ; LEGALL résista tout seul aux assaillants jusqu'à l'arrivée d'un renfort du 42e de ligne, et le général en chef lui conféra, pour cet acte de valeur, la médaille militaire ; — la deuxième, pour avoir affronté une mort presque certaine en allant chercher à une poudrière et charger sur son dos un baril de poudre, dans un moment où, en raison de la violence du feu, tout le monde hésitait à faire le périlleux trajet. Blessé quelques jours après par suite d'une explosion, LEGALL fut évacué sur un hôpital de Constantinople. Il n'y resta que très peu de temps, et reprit son service d'artilleur auxiliaire avec sa vaillance habituelle. Sa belle conduite lui valut la décoration de la Légion d'honneur et celle du Medjidié.

Le zouave HURIAU, remarqué par le général en chef lui-même pour sa bravoure et son adresse à pointer sa pièce, reçut également la médaille militaire.

Un décret du 31 décembre 1854 accorda diverses récompenses au régiment : les sergents LACROIX, CASSAIGNE et BELLOT furent faits chevaliers de la Légion d'honneur ; — les sergents AUDOIN, MARTIN et MARTEAU, les caporaux HAMELIN, AUMONT, le sapeur SAUTENAC, les zouaves GARRIGLE, MOREL, MONY et SANITAUX furent décorés de la médaille militaire.

Le 5 janvier 1855, les éclaireurs volontaires furent licenciés et réorganisés en un bataillon dont le commandement fut donné à un ex-capitaine du régiment, le commandant DE BELLEFONDS. Le lieutenant BONNET fut nommé par le général en chef, adjudant-major du nouveau bataillon. Une compagnie, désignée par le sort, devait y être envoyée par chaque régiment. Toutefois, au 1er zouaves, le capitaine ROUSSET qui faisait déjà partie des éclaireurs volontaires, obtint d'amener sa compagnie (4e compagnie du 2e bataillon).

Travaux de route, travaux dans l'intérieur du camp, transport de gabions et de projectiles, tel fut, pour le 1er zouaves, le bilan du mois de janvier 1855. A propos de transport de projectiles, le colonel Dacrer, commandant l'artillerie anglaise, rendit compte à lord Raglan de la bonne volonté avec laquelle les soldats français étaient venus en aide aux Anglais lorsqu'il s'était agi de faire des corvées de boulets et de bombes, et il cita, en particulier, les zouaves du 1er régiment comme s'étant fait remarquer par le zèle qu'ils avaient montré dans cette circonstance.

Le 6 février, le général en chef conféra la médaille militaire au zouave Porson faisant partie des éclaireurs volontaires, pour s'être distingué dans la nuit du 31 janvier au 1er février, lors d'une attaque dirigée par les Russes contre la droite de nos travaux.

Travaux d'approche devant Malakoff. — A partir du 13 février, le régiment fournit, à tour de rôle, deux cents travailleurs par séance pour les travaux d'approche devant Malakoff. Les hommes eurent droit à cinq centimes par heure de travail de jour, six centimes par heure de travail de nuit, et à une ration d'eau-de-vie.

Un décret du 2 janvier avait nommé le colonel de Lavarande au commandement du régiment des zouaves de la garde. Il fut remplacé au 1er zouaves par le colonel Janin, du 7e de ligne, qui prit le commandement le 26 février.

Le général de division, en portant cette mutation à la connaissance du régiment, témoigna hautement au colonel de Lavarande ses regrets de le voir s'éloigner de la 1re division, et il lui adressa ses remercîments pour les services qu'il avait rendus dans les commandements successifs du 7e de ligne et du 1er zouaves.

Le 1er mars, le régiment changea de camp et appuya d'environ quinze cents mètres à gauche pour se rapprocher des tranchées au travail desquelles il allait contribuer. Le 7 mars, ses francs-tireurs et ses éclaireurs volontaires lui

furent rendus, ainsi qu'à tous les régiments du 2e corps, en raison de ce même travail.

Le général en chef saisit l'occasion pour rappeler de nouveau à l'armée les glorieux services que les francs-tireurs et les éclaireurs volontaires n'avaient cessé de rendre dans les périlleuses missions qu'ils avaient eu à accomplir. Il ordonna l'inscription de ces services sur les feuillets matricules et les livrets, et il porta à la connaissance de l'armée les noms des zouaves qui avaient été signalés comme méritant plus spécialement, à titre de récompense, une citation à l'ordre :

Francs-tireurs : DE LIGNIVILLE, lieutenant ; — LEBERIGO, zouave.

Éclaireurs volontaires : ROUSSET, capitaine ; — ROY, sergent ; — BOURGEOIS, FRERRINGUT et THOMAS, zouaves.

Combat de nuit du 22 mars. — Le 22 mars, le régiment avait cinq cents hommes de service aux tranchées devant le *Mamelon-Vert*. Une section commandée par le lieutenant DE LA GRANDVILLE enleva une embuscade russe. Vers onze heures du soir, l'ennemi dirigea une attaque formidable contre nos travaux devant Malakoff. Un combat violent s'engagea entre les Russes, au nombre d'environ douze mille hommes, et les gardes des tranchées qui en comptaient moins de quinze cents. Le 1er zouaves contribua, en partie, à repousser l'attaque. Le colonel JANIN, qui était de tranchée, fut obligé, pour se tirer du milieu des Russes, de se servir d'un fusil comme d'une massue. Doué heureusement d'une force athlétique, il assomma bon nombre d'ennemis, quoiqu'il eût eu la tête labourée par une balle et le visage meurtri par des pierres. Le sapeur MOUTON se distingua par sa bravoure et les efforts qu'il fit pour dégager le colonel. Le sergent-clairon BERNARD fut blessé auprès de lui.

Dès le 25 mars, le général en chef adressait au général BOSQUET, commandant le corps, une dépêche débutant ainsi : « Le sanglant combat que vos troupes ont soutenu,

« dans la nuit du 22 au 23, leur fait le plus grand honneur, « ainsi qu'à leur intrépides chefs, le général d'Autemarre « et le vaillant colonel JANIN qui les commandaient directement. J'en adresse à tous, par votre intermédiaire, mes « félicitations, et je vais faire connaître par ce courrier à la « France et à l'Empereur, combien sont dignes d'eux les « soldats que vous commandez. »

Un ordre, adressé à l'armée par le général en chef, à la date du 31 mars, lui apprit les événements de la nuit du 22 mars. Il était dit dans cet ordre : « Le général d'Autemarre a conduit l'action avec une intelligente vigueur, « et il a été dignement secondé par le colonel JANIN, de « tranchée, qui n'a cessé de donner à tous, bien que deux « fois blessé, l'exemple d'un brillant courage. »

Par décision du 24 mars 1855, le colonel JANIN fut nommé au commandement des zouaves de la garde. Il quitta le 1er zouaves le 13 avril.

Un arrêté du général en chef, en date du 11 avril, conféra la médaille militaire aux zouaves JACQUEMOT et FAÉRING, le premier à titre de canonnier auxiliaire. Il ne se passa rien autre de saillant pendant le mois d'avril : les gardes et les travaux de tranchée, les corvées de toute nature continuèrent à occuper le régiment pendant cette période.

Au mois de mai, le régiment ayant été désigné pour prendre part à l'expédition de Kertch, s'embarqua le 5 mai à Kamiesch, sur le *Montebello*. Mais, à peine partie, l'expédition reçut contre-ordre. Le régiment débarqua le 6 mai, et alla reprendre son camp au col de Balaklava et son service aux attaques de droite. Ce même jour, les zouaves HENRIAN et CAILLET, détachés à l'artillerie comme canonniers auxiliaires, reçurent la médaille militaire.

Le 13 mai, on apprit que le Sultan avait accordé la décoration de son ordre du MEDJIDIÉ aux officiers, sous-officiers et soldats du régiment dont les noms suivent :

Décoration de 4e classe : BARROIS, chef de bataillon.

Décoration de 5e classe : FÉVRIER, capitaine adjudant-

major; ROUSSET, capitaine; MARENGOT, PAYAN, DE MONROTY, lieutenants; CRESSON, AUBERT, sous-lieutenants; BOYER, sergent-major; MARILLIER, sergent-fourrier; MARTIN, sergent; AUMONT, PAULIN, caporaux; LEGALL, GARRIGUES, ANTOINE, BETTINGER, NEVEU, LE BÉRIGAUD, CORCETTI, zouaves.

Le 14 mai, le colonel COLLINEAU prit le commandement du régiment.

Commandement du général Pélissier. — Le 19 mai, le général Canrobert quitta le commandement en chef de l'armée d'Orient, cédant la place au général Pélissier, qui adressa aux troupes un ordre de prise de commandement dans lequel on trouve ce passage : « Le général Canrobert « a voulu rester dans vos rangs, et bien qu'il pût prendre « un commandement plus élevé, il n'a voulu qu'une chose, « se remettre à la tête de sa vieille division. »

Effectivement, le 22 mai, le général Canrobert reprit le commandement de cette division qu'il avait déjà commandée du commencement d'avril à la fin de septembre 1854, et qu'il avait conduite à l'attaque des hauteurs de l'Alma.

Dans la nuit du 24 mai, la 1re division prit les armes pour rejeter l'armée de secours des Russes derrière la Tchernaïa. Le 25 mai, à 5 heures du matin, le régiment franchit le pont de Traktir au pas de course. Il devait attaquer de front une redoute garnie de 12 pièces qui défendait l'entrée du pont; mais les Russes se retirèrent avec leurs canons sans attendre le choc. La redoute fut aussitôt rasée malgré le feu de la batterie ennemie que l'on avait surnommée batterie *Bilboquet*. Les troupes repassèrent ensuite sur la rive gauche de la Tchernaïa, qui devait désormais servir de fossé entre les alliés et les Russes. Le régiment campa sur le mont Fedioukine. Par suite de ces opérations, les Russes furent définitivement refoulés sur les positions de Mackensie, et l'armée française put s'étendre dans la plaine.

Il ne se produisit plus rien d'intéressant jusqu'à la fin du mois, au point de vue de l'historique du 1er zouaves. Le mois de juin n'offrit pas non plus d'événements dignes d'être relatés, le régiment n'ayant pris part ni à la journée du 7 juin (prise du *Mamelon-Vert*), ni à celle du 18 (échec devant Malakoff).

Le 10 juin, le sergent Aubert fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

La 1re division est chargée des attaques de droite. — A partir du 4 juillet, la 1re division fut chargée des attaques de droite dirigées contre la tour Malakoff. Le régiment quitta le camp de la Tchernaïa et s'établit près du moulin d'Inkermann. Dès lors, il fut de garde de tranchée un jour sur trois, et participa d'une manière active au siège, où il n'avait été jusqu'à ce jour employé que comme auxiliaire. Dès lors, aussi, il commença à éprouver des pertes sérieuses.

Le 10 juillet, le commandant Javarri fut blessé mortellement d'un éclat de bombe. Le 12 juillet, le sergent-major Flambart fut coupé en deux par un boulet, en allant monter la garde de tranchée au *Mamelon-Vert*.

Le 31 juillet, au soir, une attaque dirigée contre une embuscade russe par le commandant Barrois échoua par suite de dispositions défectueuses. Il fut blessé mortellement dans cette affaire. La nuit d'après, le lieutenant Vorgère fut blessé d'un éclat d'obus au bras droit, et l'adjudant d'Hont qui, pendant l'attaque de la soirée, avait fait preuve de la plus héroïque bravoure, eut les deux jambes fracassées par une bombe. Il en mourut trois jours après.

Le 1er août, le général Canrobert fut rappelé en France par l'Empereur, dont il était l'aide de camp, et le général de brigade Espinasse prit le commandement provisoire de la 1re division.

Le 3 août, le régiment étant de travail aux batteries du *Petit-Redan*, le sous-lieutenant Goëdorp fut tué par un éclat de bombe. Le 5 août, le lieutenant Romieu fut tué et le

capitaine Sée fut blessé dans une sape très périlleuse que les zouaves exécutèrent en capitale contre le *Petit-Redan*.

Ce même jour, le capitaine Sée et le sergent Delport étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur; la médaille militaire était conférée aux sergents - majors Minary, Caen, au caporal Olliot et aux zouaves Laccarigue, Ehlech, Mauduit.

Le 12 août, le régiment étant de travail aux batteries du *Petit-Redan*, les zouaves Bécourt et Mazas continuèrent volontairement, en plein jour, une tête de sape que les soldats du génie avaient abandonnée, et dans laquelle personne ne voulait plus rester à cause de la quantité de projectiles qui ne cessaient d'y pleuvoir. Le général Espinasse fit médailler ces deux braves.

Le 15 août, le colonel porta à la connaissance du régiment que le général en chef avait décoré de la médaille militaire le sergent Damiguet de Vernon et le zouave Gallard pour avoir, au péril de leurs jours, éteint un pot-à-feu destiné à éclairer la marche d'un convoi de munitions, convoi qui aurait été infailliblement détruit par l'ennemi sans le courage de ces deux braves.

Bataille de Traktir. — Le 16 août, au matin, le régiment descendait de tranchée, lorsque la générale l'appela aux armes. C'était la bataille de Traktir qui s'engageait. On prit position sur les crêtes qui dominent presque perpendiculairement la Tchernaïa. Le régiment était destiné à donner dans le flanc des Russes, s'ils gagnaient du terrain.

L'événement rendit son intervention inutile.

Le 17 août, le général de Mac-Mahon prit le commandement de la 1re division. Le 18 août, à la tranchée, le capitaine Rondot fut tué et le lieutenant Cresson blessé ; la cantinière Rivoire, qui venait courageusement à la tranchée, se fit remarquer en soignant les blessés.

Le 24 août, trois compagnies du régiment furent em-

ployées à ouvrir en plein midi un boyau qui n'était plus qu'à quinze ou vingt mètres du fossé de Malakoff.

On comprend si, dans ces conditions, avec le feu très vif dirigé par la place, les travailleurs firent des pertes sensibles. En outre, les sapeurs du génie marchant en tête de sape ayant été tués, leur capitaine fit appel aux zouaves qui prirent courageusement leur place. Le sergent Lesage se distingua entre tous, en relevant à la main et à découvert les gabions renversés par la canonnade. Le général Frossard, arrivant sur ces entrefaites, adressa des éloges à ces braves et les fit mettre à l'ordre de la division.

Ce même jour, le lieutenant Sousellier fut broyé par un boulet; le sergent Lalanne, chevalier de la Légion d'honneur, fut blessé mortellement d'un éclat de bombe. Le 25 août, un ordre de la division porta à la connaissance des troupes les noms de ceux qui s'étaient distingués dans le combat de nuit du 24 août, c'étaient: le capitaine adjudant-major Joly, le sergent-fourrier Lesage, les zouaves Martigny, Bécourt, Mazens, Bonnot, Bill, Leroy.

Par arrêté du 30 août, le général nomma chevalier de la Légion d'honneur le capitaine Joly qui, blessé dans la nuit du 24 août, dut être amputé et mourut malheureusement des suites de l'amputation. Il conféra en même temps la médaille militaire au sergent-fourrier Lesage, ainsi qu'aux zouaves Bécourt, Bill, Bonnot, Leroy, Martigny et Mazens.

Le 31 août, le commandant Javary fut blessé et mourut des suites de ses blessures. Les capitaines Bourdeville, Dormoy, de Roig, les lieutenants Castan et Villeneuve furent également blessés.

Cependant le bruit du prochain assaut de Malakoff se répandit dans les camps. Chacun se recueillit et se prépara pour la lutte finale.

Assaut de Malakoff. — Le 8 septembre, à sept heures du matin, les troupes prirent les armes dans tous les camps

de la presqu'île de Chersonèse. Le 1er zouaves se rangea en bataille devant le front de bandière, sur le célèbre terrain d'Inkermann. Son attitude était fière et solennelle. Chacun s'était paré comme pour une fête. Les officiers s'étaient mis en grande tenue; les zouaves portaient la chéchia en arrière, la criméenne en sautoir, les vivres et les cartouches aux côtés, et des guêtres irréprochables. Tous respiraient l'orgueil et l'audace, et ils étaient vraiment superbes à voir sous leurs uniformes noircis par la poudre.

Avant de s'engager dans les tranchées, la division qui devait, sous la conduite de son intrépide général, attaquer le bastion Malakoff, entendit la lecture de l'ordre annonçant l'arrivée de l'instant décisif. Puis, le régiment s'ébranla et marcha à l'ennemi en suivant la vallée du Carénage. Sa marche était silencieuse, mais résolue. Il déboucha, gravit le *Mamelon-Vert* et toucha enfin à l'attaque *Victoria*. Il défila homme par homme, se groupa dans une tranchée, s'arrêta et fit une pause en attendant qu'on lui indiquât sa place de bataille. Environ une heure après, il se remit en marche et s'établit sous le feu roulant de l'ennemi, dans la parallèle la plus rapprochée du bastion Korniloff. Il était en bataille sur quatre, six, huit ou dix rangs de profondeur, suivant la largeur des fossés ou des carrières. Le 7e de ligne appuyait sa droite, le 7e bataillon de chasseurs appuyait sa gauche.

L'ordre et le silence régnaient. On attendait l'heure et le signal de l'attaque, tout en écoutant le fracas du bombardement qui cessait et reprenait par intervalles. Sur ces entrefaites, le général de Mac-Mahon entra dans la parallèle, examina la position, et, après avoir fixé son emplacement, il désigna le caporal LIHAUT (de la 1re compagnie du 2e bataillon) pour planter son fanion sur Malakoff. Puis, d'une voie haute et claire, il dit: « *Zouaves! quand j'élèverai ce fanion, ce sera le signal de l'attaque; vous vous élancerez et vous répéterez avec moi les cris de : Vive l'Empereur! Vive la France!* »

L'heure approchait, mais trop lentement au gré de toutes ces têtes bouillonnantes. Une dernière salve de bombes et d'obus vint faire un instant diversion. Le silence se rétablit de nouveau, et chacun put entendre ces mots sortant de la bouche du général, et répétés de bouche en bouche: « Encore dix minutes ! » — « Encore cinq minutes ! » On juge si les cœurs battaient d'impatience devant ce puissant ouvrage de Malakoff, défendu sur son pourtour par deux cents bouches à feu qui vomissaient la mort, et tout hérissé de baïonnettes à son sommet.

« Encore trois minutes ! » dit le général. On s'apprêta. Enfin midi arriva. Le général de Mac-Mahon regarda sa montre et dit: « *Allons, clairons de zouaves, sonnez la charge !* » Un cri formidable, se mêlant aux fracas du bombardement, enleva tous les cœurs. Les zouaves firent irruption comme une bordée de mitraille. Franchissant la tranchée, ils se précipitèrent sur le retranchement, dont les glacis furent, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, couverts d'assaillants pressés les uns contre les autres, se hâtant et se poussant les uns les autres pour sauter dans le fossé et gravir le parapet derrière lequel attendaient les Russes. Les pierres, les obus jetés à la main, qui pleuvaient de toutes parts sur nos braves, ne les arrêtèrent pas. Le cri: « *A nous Malakoff !* » se fit entendre, répété par des milliers de voix, au moment où une nuée d'assaillants s'abattit dans l'ouvrage, semblable à une avalanche.

Une sanglante mêlée s'engagea aussitôt. La baïonnette ne suffisant pas dans cette lutte corps à corps, on se battit à coups de crosse, à coups d'écouvillon ; les armes brisées par le choc furent remplacées par des pioches, des pièces de bois arrachées aux blindages. De part et d'autre, l'acharnement atteignit son paroxysme. Le colonel Collineau, blessé à deux reprises, en combattant à la tête des plus braves, n'en continua pas moins à prendre part à l'action.

Sur la gauche, trois cents zouaves se firent jour après une lutte opiniâtre. Ils tournèrent l'ouvrage, l'attaquèrent

par le revers de la courtine et décidèrent ainsi du résultat. Ce mouvement habile et audacieux fut dirigé par les lieutenants de Franoux, Villeneuve et Klein, qui trouvèrent une mort glorieuse au moment où les défenseurs de cette partie de Malakoff déposaient les armes.

Précédé de ses chefs, l'ennemi revint à la charge. On l'accabla de nouveau; on le chassa et on le poursuivit à la baïonnette de batterie en batterie, de défilé en défilé, jusqu'à ses derniers retranchements. On triomphait, croyant Malakoff pris. Il n'en était rien. L'ancienne tour qui portait ce nom, et se trouvait dans l'intérieur de l'ouvrage, était encore pleine de Russes. Le *Grand Redan,* qui venait de résister aux Anglais, accabla soudain Malakoff de ses feux de mousqueterie, tandis qu'un vapeur de la rade fit pleuvoir dessus la mitraille. Cette recrudescence de vigueur dans la défense faillit déconcerter un instant l'élan de nos soldats ; l'ennemi en profita pour revenir en colonne épaisse, essayer de reprendre la position. En cet instant suprême, le chef de bataillon Laüer se jeta au-devant d'eux, élevant son sabre et criant : « *En avant, zouaves!* » Ce furent ses dernières paroles; mais elles avaient suffi pour ranimer ses hommes qui, suivant son exemple, se précipitèrent de nouveau sur les Russes et les abordèrent à la baïonnette. Ce dernier choc fut court et décisif. Au bout de dix minutes d'une lutte opiniâtre, malgré leurs efforts désespérés, les Russes perdaient définitivement le terrain. L'ouvrage de Malakoff était occupé sur tous les points, fermé à la gorge, et ses parapets garnis de soldats français enivrés par la victoire, et bien décidés à ne plus se laisser enlever leur conquête. La prise de la tour qui avait servi de réduit à la défense compléta le succès.

Dans cette journée à jamais mémorable, le 1er régiment de zouaves eut cinq cent douze hommes hors de combat, parmi lesquels dix officiers tués et dix-huit blessés.

Voici les noms des officiers tués : Laüer, chef de bataillon; Rousset, capitaine adjudant-major; Klein, lieute-

nant d'état-major; d'Ormoy, de Ligneville, capitaines; de Franoux, Villeneuve, lieutenants; de la Fournerie, Lagrange, Chrétien, sous-lieutenants.

Officiers blessés : Collineau, colonel; Bonnet, Brice de Ville, Guillemain, Ollivier, Bousson, Sée, Dupuis, capitaines; Désandré, Blot, Sauvageot, Payan, Bordes, lieutenants; Ozenfant, sous-lieutenant porte-drapeau; Jamot, Vorgère, Rousseau, Leroux, sous-lieutenants.

Il est impossible, au milieu d'une action si vive et si générale, de recueillir tous les traits de bravoure et d'audace, par lesquels se signalèrent les zouaves. Essayons cependant d'en citer quelques-uns.

Le calme au milieu du danger, le mépris de la mort étaient tels parmi les hommes du régiment, que le caporal Desmarets (de la 1re compagnie du 2e bataillon) s'endormit profondément dans la tranchée, quelques minutes avant l'assaut, alors que tous les cœurs palpitaient dans l'attente du grand événement. Au signal de l'assaut, Desmarets se réveille, et son ardeur l'entraîne un des premiers jusqu'à la tour Malakoff, où il trouve une mort glorieuse.

A ce même signal, le sous-lieutenant Jamot et le sergent Goussot (de la 5e du 1er) se font remarquer par leur ardeur.

Goussot, entré l'un des premiers dans l'ouvrage, y tomba héroïquement.

On put voir, un instant après le retour offensif de l'ennemi, cinq zouaves étendus de front sur le sol. L'un d'eux, Lefebvre (de la 4e du 1er), blessé au bras gauche pendant l'action, élève son bras droit et crie : « *En avant !* » Un autre, Chevallier (de la même compagnie), atteint au cœur d'un éclat de mitraille, s'affaisse et dit en expirant : « *Je suis heureux, nous sommes vainqueurs.* » Le caporal Faure, blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche, a son arme brisée par un biscaïen ; il se relève, se saisit d'un gros bâton et descend dans un abri souterrain où il fait quatre prisonniers.

Les Russes du *Petit Redan* menaçaient de couper ceux qui défendaient la gorge de Malakoff contre les retours offensifs. Une certaine hésitation s'empare de quelques hommes. Il faut la voix impérieuse des officiers pour les retenir en face de ce danger. CHARTON (de la 3e du 2e), zouave depuis quinze ans, veut leur donner l'exemple ; mais il est blessé pour la troisième fois et, ne pouvant plus se soutenir, il demande respectueusement à un officier la permission de s'asseoir contre une traverse.

Vers trois heures de l'après-midi, les cartouches commencent à manquer aux zouaves qui se pressent devant la gorge de la redoute. Le lieutenant PAYAN envoie le sergent RABIER en demander au général de Mac-Mahon. Ce sous-officier parcourt résolument et à découvert toute la distance à franchir, et reçoit deux blessures pendant le trajet.

Le zouave BABILLOTE (de la 5e du 2e) s'élance au milieu d'un groupe de Russes, leur enlève un étendard et meurt atteint de plusieurs balles.

Au premier étage de Malakoff, un officier et une dizaine de Russes défendaient une poudrière avec acharnement. Chaque fois qu'on s'approchait, un feu presque à bout portant abattait les assaillants. Beaucoup étaient déjà tombés. Le zouave CONSTANT (de la 1re du 2e) prend son élan, saute d'un seul bond dans la poudrière, tue l'officier, et jette une telle épouvante parmi les Russes qu'ils mettent bas les armes. Ce trait d'audace et de présence d'esprit évita, peut-être, l'explosion de la poudrière et les terribles accidents qui en auraient été la suite.

Quelques centaines d'hommes de la division, parmi lesquels le plus grand nombre étaient des zouaves, se pressaient à la gorge de Malakoff pour s'opposer à la rentrée des Russes. Les officiers commençaient à devenir clairsemés. Le zouave ROZIER (de la 1re du 2e), aussi remarquable par son courage que par son intelligence, se place debout sur le parapet, prend le commandement d'un groupe d'hommes appartenant à tous les corps, et leur fait

exécuter des feux de salve avec autant de précision qu'à la manœuvre ; ROZIER resta ainsi plus d'une heure exposé à tous les coups.

Le sergent DISSARD, la cuisse fracassée par un boulet, faisait passer aux combattants les cartouches des hommes morts qu'il pouvait atteindre en se traînant. Il donnait tranquillement ses ordres en roulant une cigarette.

Le régiment réduit à sa plus simple expression, le commandement en fut donné au capitaine BOURDEVILLE, qui ramena dans les parallèles le reste de la glorieuse phalange.

A l'ardeur de la lutte succéda une appréhension qui s'était secrètement emparée de tous les esprits. On craignait que les Russes ne fissent sauter Malakoff. Cette crainte ne se réalisa pas. Pendant la nuit qui suivit la prise de l'ouvrage et la journée du lendemain, l'ennemi évacua Sébastopol, emportant tout ce qu'il put en canons, munitions et vivres, et ne laissant que du fer et des ruines fumantes. L'action terminée, les blessés ramassés, le régiment rentra à son camp, d'où le 17 septembre il alla s'établir sur les monts Fédioukine. Il y resta environ trois mois, chargé d'un service spécial de surveillance.

Derniers événements. — Le 27 septembre, le colonel porta à la connaissance du régiment les nominations dans la Légion d'honneur faites par le maréchal commandant en chef. Officier : capitaine ROIG DE BOURDEVILLE.

Chevaliers : capitaines BONNET, BOUSSON, DE LA CHEVARDIÈRE DE LA GRANVILLE, OLLIVIER ; lieutenant BORDES ; sous-lieutenants LEROUX, OZENFANT, ROUSSEAU ; médaille militaire : sergent-major MALGOUYRÉE ; sergents CASTAN, DELAFAYE, FUZY, GHESQUIÈRES, MOSCHENROSS, PÉLISSIER, PERRINE, PY ; fourrier VIALAS ; caporal LIHAUT ; sapeurs MEUNE, MOUTON ; zouaves CORBIÈRE, CUVILLER, LOMBART, MERCIENS, QUAINON.

Un seul incident signala le mois d'octobre. Le zouave

DEMETZ, qui s'était égaré étant en corvée de bois dans la forêt de Baïdar, fut surpris par plusieurs Cosaques contre lesquels il se défendit énergiquement à coups de pioche. Blessé de deux coups de lance, il fut fait prisonnier et conduit à Moscou, d'où il ne revint qu'à la paix.

Les mois de novembre et de décembre se passèrent sans donner lieu à quoi que ce soit de remarquable. Par arrêté du 11 décembre, le maréchal commandant en chef conféra la croix de la Légion d'honneur au lieutenant CASTAN et au sergent-fourrier ROZIÈRE.

Pendant les trois premiers mois de l'année 1856, le régiment continua à suivre comme il l'avait fait pendant les derniers mois de 1855. Par arrêté du 25 mars, la médaille militaire fut conférée au sergent MINART.

La paix signée, le général Luders, qui commandait l'armée russe, vint faire une visite au maréchal Pélissier. Le 1er zouaves fut désigné pour fournir la garde d'honneur de circonstance.

Un arrêté du maréchal, en date du 16 avril, accorda au régiment de nouvelles récompenses : chevaliers de la Légion d'honneur : capitaines CASTELNOVO, DUPUIS, GUILLEMAIN; sous-lieutenant CHAMORIN; médecin aide-major GUICHES; sergents FUSY, MOSCHENROSS, PERRIN ; caporal-sapeur LE BLANC ; zouave VIAL. Médaille militaire : sergent-major VANDERWERDEN; sergents FABRY, LEQUEUX, PORTENEUVE, SAPPEY, VARET ; caporaux AMANDRU, CORBERT, LORGE ; clairon MORLAËS ; sapeurs LAFOSSE, MARAUT, MICHEL ; zouaves CARREL, COLOM, DESFONTAINE, ESPELDINGER, FLEURET, GODARD, HARBAÜER.

Le 22 avril, le régiment s'embarqua à bord du *Prince-Jérôme*, qui appareilla le même jour. La traversée fut longue et mauvaise ; le 10 mai seulement, le régiment débarqua à Alger. L'accueil qu'il reçut de ses camarades d'Afrique et de la population de la ville le dédommagea de son pénible voyage.

CHAPITRE II

DE LA FIN DE LA GUERRE D'ORIENT A L'EXPÉDITION DU MEXIQUE.

Le lendemain du débarquement à Alger, le 11 mai 1856, le 1er bataillon partit pour Colea, où il arriva le 12. Ce même jour, le 2e bataillon quitta Alger, à destination de Cherchel, où il arriva le 17. Le 24 juin, ce bataillon quitta Cherchel, à destination de Colea où il arriva le 26. Enfin, le 4 juillet, le 1er bataillon quitta Colea, pour aller tenir garnison à Alger. A la fin du mois d'août, le général de division Renault passa l'inspection générale du régiment, auquel il adressa un ordre des plus flatteurs.

Expédition contre les Guetchoulas. — Peu de jours après, le régiment partait en expédition. La dernière campagne faite contre les Guetchoulas, en 1851, avait assuré pour quelque temps la soumission de ces tribus guerrières. Au mois d'août 1856, Sid-El-Hadj-Amar réussit à les soulever, et dirigea les 2 et 4 septembre suivants deux attaques contre le bordj de Dra-el-Mizan. Le capitaine du 1er zouaves, qui commandait le cercle, résista avec deux faibles compagniés d'infanterie et un escadron de chasseurs d'Afrique à des forces décuples des siennes, ce qui empêcha le mouvement de se propager et donna au Gouverneur général le temps de réunir des troupes pour châtier les Guetchoulas.

Deux divisions, sous les ordres des généraux Yusuf et Renault, prirent part à cette expédition. Les trois bataillons du régiment firent partie de la division Yusuf. Le 1er et le 3e bataillon, sous les ordres du colonel Collineau, furent affectés à la 1re brigade (brigade Gastu); le 2e bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel Manuel, fut affecté provisoirement à la 2e brigade (brigade Bataille).

Le 7 septembre, les trois bataillons étaient réunis à Dra-el-Mizan.

Le 8 septembre, un premier engagement eut lieu, dans lequel le régiment perdit un caporal, un clairon, un zouave, et eut onze hommes blessés.

Le 12 septembre, le 2e bataillon fut réuni aux deux premiers.

Le 13 septembre, la 1re brigade fit une sortie sans sacs, pendant laquelle elle enleva et incendia deux villages et détruisit les figuiers des environs.

Le 14 septembre, la 2e brigade fit une opération du même genre. Comme, à son retour, elle était serrée de près par les Kabyles, le 3e bataillon fut envoyé pour la dégager. Il couronna vivement les crêtes et arrêta l'ennemi sans éprouver d'autres pertes qu'un homme blessé.

Affaire du 16 septembre. — Le 16 septembre, on leva le camp de Bahira-mta-Allel où l'on séjournait depuis le 8. La colonne s'avança sur l'arête supérieure de la chaîne qui court entre la vallée de Dra-el-Mizan et celle d'Amza. Les Kabyles, réunis sur les contreforts du Djaboul, qui domine le pays des Guetchoulas, avaient fortifié le plateau de Mahalet-Ramdam, chez les Beni-Ismaïl. L'accès du plateau, que rendait déjà difficile son escarpement naturel, était défendu par des embuscades en pierres sèches, derrière lesquelles se trouvaient environ trois cents Kabyles. Aussitôt la reconnaissance faite, le colonel Collineau, chargé d'enlever la position avec les 2e et 3e bataillons, prit ses dispositions pour l'attaque. Deux compagnies du 3e bataillon furent lancées en avant, suivies de deux bataillons formés en colonne. Malgré les difficultés du terrain et une vive fusillade, la position fut rapidement enlevée.

Le colonel Collineau et le lieutenant d'état-major Chanoine y arrivèrent les premiers, ainsi que le sergent Landenwech qui, en signe de victoire, déploya au sommet

le fanion de sa compagnie. Cette affaire, conduite avec beaucoup d'entrain, ne coûta au régiment qu'un tambour tué et seize blessés, dont deux sous-officiers ; elle prouva aux Kabyles qu'il n'y avait pas de positions inaccessibles pour les zouaves.

Le général Yusuf n'attendit pas la rentrée des bataillons au camp pour les féliciter. Il vint au-devant d'eux, et détacha la croix de la Légion d'honneur de sa poitrine pour la donner au lieutenant CHANOINE, jeune officier dont c'était le début.

Le 22 septembre, la division leva le camp de Mahalet-Ramdam et se dirigea sur la zaouïa de Sidi-Abderraman, où elle séjourna jusqu'au 24.

Affaire du 24 septembre. — Ce jour-là, les deux divisions devaient opérer de concert contre les Beni-Koufi. Les trois villages d'Aït-Ali, Tinez et Igzer, situés au fond d'un immense entonnoir dont les pentes abruptes étaient couvertes de rochers et de bois impénétrables, formaient un véritable repaire qui, jusqu'alors, avait toujours paru inabordable. Les Guetchoulas y avaient réuni leurs familles et leurs troupeaux, croyant les mettre ainsi à l'abri de nos coups. En dépit des obstacles du terrain et de l'opiniâtreté de la défense, les deux villages d'Aït-Ali et de Tinez furent enlevés aux Kabyles. Celui d'Igzer, décidément inabordable, resta entre les mains de l'ennemi, aux contingents duquel il servit de point de ralliement. On dut battre en retraite, retraite laborieuse dans un pays aussi difficile. Elle s'effectua néanmoins avec ordre. La division Yusuf évacua la dernière les villages d'Aït-Ali et de Tinez, protégée par les feux de la division Renault.

Les capitaines DÉSANDRÉ et MASSÉNAT, le lieutenant CASTAN et le sous-lieutenant BELLAN se firent remarquer, dans cette circonstance, par l'intelligence de leurs dispositions et le dévouement avec lequel ils procédèrent à l'enlèvement des blessés, que l'on était obligé de transporter à

bras, le pays étant même inaccessible aux mulets de cacolet. Le caporal ABERJOUX, atteint d'une blessure assez grave, resta un moment entre les mains de l'ennemi; mais sa compagnie fit un retour offensif, le dégagea et ramena avec lui les corps de deux soldats appartenant à la légion étrangère.

Toutefois, la journée du 24 septembre produisit un très grand effet moral sur les Guetchoulas. Leurs tribus commencèrent à se diviser et, le 27 septembre, les Beni-Ismaïl et les Frikati firent leur soumission au Gouverneur général, qui venait d'arriver pour se mettre à la tête du corps expéditionnaire.

Le 28 septembre, la division alla camper sur le plateau des Beni-Koufi. Ils firent leur soumission le lendemain. Le 30 septembre, elle campa chez les Beni-Mendis qui se soumirent le 3 octobre.

Le même jour, le 1er bataillon partit avec un bataillon du 68e pour escorter les gros bagages. Les deux autres allèrent camper sur l'Oued-Bou-Gherdam avec le reste de la division, à côté de la division Renault.

Le 4 octobre, le corps expéditionnaire opéra contre les Beni-Bou-Addou, fraction des Guetchoulas non encore soumise. Le 5 octobre, cette tribu ayant fait sa soumission, l'expédition fut terminée.

Après avoir travaillé, jusqu'au 10 octobre, à une route muletière traversant le pays des Mechetras, le 11 octobre, les 3 bataillons du régiment se mirent en route pour aller reprendre leurs garnisons respectives. Le même jour, le 1er bataillon arrivait à Tizi-Ouzou; le 16 octobre, le 2e bataillon était à Colea et le 3e à Blida.

Depuis son débarquement à Alger jusqu'à la fin de l'année 1856, le régiment reçut les récompenses suivantes :

Chevaliers de la Légion d'honneur, décret du 16 juin : les zouaves LALLEMAND et MAZENS. — Décret du 16 novembre : capitaine LOUIS; lieutenant d'état-major CHANOINE; sergent-major GERL; sergent GAUTHIER.

Médaille militaire, décret du 17 mai : zouave LHUILLIER. Décret du 28 mai : sergent-major MARCHETTI.

Décret du 16 juin : sergents LECOMPTE et VAREMBOURG ; caporaux CHARTON, COVIADE, MARGE et PELLETIER ; zouaves ALLOUCHÉRY, BADER, BENOÎT, BESILLÉ, BONNARD, BONNET, BOYER, COINTROT, DELERRE, DRUGEON, DURAFFOUR, FOUCHER, GARNIER, GILLON, GONAIRE, HÉRIBEL, KAUFFMANN (François), KAUFFMANN (Jean), LECHAUX, LEFEBVRE, MAGNIONI, MAILLARD, MARTIN, MASS, NOËLL, OVERT, PELLER, PERROT.

Décret du 10 novembre : sergent LECLERC ; sergent-fourrier BAQUET ; caporal JEUDY ; zouaves GUIGNE, HANS, NAYRAC, RIOM, SIMONET.

Les premiers mois de l'année 1857 furent employés en travaux de route et de colonisation. Cependant le maréchal Randon, Gouverneur général, préparait la grande expédition de Kabylie à laquelle devaient prendre part une trentaine de mille hommes.

Expédition de Kabylie. — Dès le commencement du mois de mai, les troupes étaient acheminées sur Tizi-Ouzou, lieu du rassemblement général.

Elles comprenaient trois divisions d'infanterie aux ordres des généraux Renault, de Mac-Mahon et Yusuf.

Le régiment avait fourni ses trois bataillons qui faisaient partie, le 1er et le 2e, de la brigade Gastu (1re de la division Yusuf) ; le 3e, de la brigade Deligny (2e de la même division). Le 18 mai, la division était campée à El-Hamis.

L'objectif de la première partie de la campagne comprenait deux opérations distinctes : la soumission des Beni-Raten, et les préparatifs de la construction d'un fort destiné à les maintenir dans l'obéissance.

Les montagnes des Beni-Raten se terminent du côté de la vallée du Sebaou par trois contreforts. Pour l'observateur placé dans la vallée, et faisant face à la montagne, le contrefort du centre, le plus élevé des trois, peut être con-

sidéré comme le prolongement de l'arête principale qui se dirigeant du Nord-Ouest au Sud-Est, va se rattacher au Jurjura par le Souk-el-Sebt et le rocher du Ras-Ammeur; celui de droite se réunit à celui du centre au point d'Imaïseren; et celui de gauche se joint à l'arête principale au sommet d'Aboudid. Tous les trois présentent du côté de la vallée des pentes presque inaccessibles et sont défendus par des villages situés sur les crêtes, dont ils marquent, pour ainsi dire, toutes les protubérances.

Tandis que la 1re division devait s'emparer du contrefort de droite, que la 2e devait suivre un éperon défendu par les villages de Belias et d'Afensou et se rattachant au contrefort du centre au-dessus du deuxième village, la 3e était chargée de l'attaque des villages d'Ighil-Guefri Taguemount et Tighilt-el-Hadj-Ali, qui couronnaient l'arête principale de ce dernier mamelon.

La 3e division devait, à son tour, se subdiviser en trois colonnes d'attaque : 1re colonne, à droite (brigade Gastu, avec les 1er et 2e bataillons du régiment), chargée de s'emparer d'Ighil-Guefri, village fortifié où l'on pensait trouver une sérieuse résistance; 2e colonne, à gauche (brigade Deligny, avec le 3e bataillon du régiment), chargée de suivre les collines d'Adzarar; de se porter de manière à couper aux Kabyles défendant Ighil-Guefri et Taguemount le chemin de la crête; au besoin, de faciliter par un mouvement tournant l'action de la 1re colonne; enfin d'enlever le village de Tighilt-el-Hadj-Ali; 3e colonne, au centre (divers bataillons), chargée de former la réserve.

Combat du 24 mai. — Le 24 mai, à quatre heures du matin, les colonnes se forment en silence. Le 1er bataillon du régiment prend la tête de la colonne Gastu. Il enlève, presque sans coup férir, le village de Tala-Amara, d'où il se dirige sur celui d'Ighil-Guefri. Les autres bataillons de la colonne déboîtent à droite et se portent sur la même ligne que le 1er bataillon. Les Kabyles ouvrent le feu.

Quoique marchant à découvert, le 1er bataillon continue son ascension, en prenant pour point de direction le centre du village. Le reste de la colonne suit son mouvement. A environ 150 mètres de la position, le bataillon profite d'un léger pli de terrain pour reformer ses rangs décousus par la marche. Ces dispositions prises, la charge se fait entendre et les zouaves se précipitent en avant avec une vigueur et un ensemble qui excitent les acclamations de la colonne Deligny et de la colonne du centre. Les Kabyles résistent jusqu'à la dernière extrémité, accueillant les agresseurs à coups de fusil et à coups de pierre. Mais enfin, les retranchements sont abordés et escaladés; le village est pris, et l'ennemi prend la fuite en se laissant glisser dans les ravins du Sud-Ouest de la montagne.

Après quelques instants de repos, les zouaves sortent du village d'Ighil-Guefri et se portent sur celui de Taguemount; malgré l'énergique défense des Kabyles, ce village et celui de Thighilt-el-Hadj-Ali sont également enlevés. Au moment où l'on entrait dans ce dernier, à gauche, la colonne de Mac-Mahon terminait sa tâche en occupant Afensou, et, à droite, le canon de la division Renault annonçait qu'elle était encore aux prises avec l'ennemi.

Il était sept heures du matin et les tâches des 3e et 2e divisions étaient presque terminées. La 3e division s'établit au camp, protégée par la 2e qui pousse jusqu'à Imaïseren. Le général Yusuf envoie alors plusieurs compagnies du régiment fouiller les ravins environnants pour déloger les Kabyles de leurs dernières retraites et capturer, s'il est possible, tous leurs troupeaux. La razzia n'est pas aussi complète qu'on le supposait, mais ce nouveau mouvement offensif contribue au succès de la division Renault, en forçant les défenseurs du village d'Aït-Iaïd-Ouzeggar à se retirer sur le versant opposé.

Cette journée, si glorieuse pour le régiment, lui coûta trente-quatre hommes mis hors de combat. Parmi tous ceux qui se distinguèrent, on doit citer en première ligne

le lieutenant BOUSSET qui, suivi des zouaves EVANS et BOVET, aborda le premier les retranchements d'Ighil-Guefri ; les commandants AMELLER et ROUSSEAU ; le capitaine LAFAILLE ; le lieutenant BERGASSE ; le sergent-major MALGOUYRÉ ; les sergents CHRÉTIEN, DÜR, MORÈRE ; les caporaux GALAND, LYSAIN ; les zouaves BEAUVAIS, BRUILLON.

Construction du Fort-Napoléon. — Le 26 mai, les Beni-Raten firent leur soumission. Les troupes se mirent aussitôt à l'œuvre pour ouvrir une route carrossable jusqu'à Souk-el-Arba où devait être construit le Fort-Napoléon, dont la première pierre fut posée le 14 juin par le Gouverneur général. Nos premiers succès, les dispositions des tribus Kabyles qui commençaient à se diviser, les forces nombreuses dont on disposait, le temps favorable dont on jouissait, tout devait engager le Gouverneur général à poursuivre cette campagne et à la terminer par la conquête des pays insoumis. Aussi, après avoir employé un mois aux travaux de route et d'installation, la colonne expéditionnaire se mit-elle de nouveau en mouvement.

Le 24 juin, pendant que la division de Mac-Mahon livre le mémorable combat d'Ichériden, les 1re et 3e divisions se portent contre les Beni-Yenni.

Les 25, 27 et 28 juin, on attaque successivement leurs villages qu'on finit par enlever les uns après les autres. Ces attaques vivement menées, malgré les difficultés considérables du terrain, qui obligeaient souvent les hommes à grimper en s'aidant des mains et à s'arrêter par intervalles pour reprendre haleine, ne coûtèrent au régiment que quelques blessés.

Le 4 juillet, les Beni-Yenni firent leur soumission.

Le 10 juillet, les opérations furent reprises. Le régiment se signala en enlevant notamment le village de Takheligtines-Alsou, succès que l'on considéra comme le plus sérieux de la campagne. Au prix de deux tués et de treize blessés, le régiment tua aux Kabyles une quarantaine

d'hommes, leur en mit une centaine hors de combat, leur fit autant de prisonniers, s'empara d'un grand nombre d'armes et de têtes de bétail, mais surtout réussit à frapper d'épouvante un ennemi qui, ne se fiant plus ni à son courage ni à ses armes, se hâta de faire sa soumission.

La campagne était dès lors terminée.

A la suite de cette campagne, le maréchal Randon cita à l'ordre de l'armée les militaires qui s'y étaient fait le plus remarquer. Ce furent, au 1er zouaves, les lieutenants BERGASSE, BOUSSET, HIGLIN ; le sergent-major MALGOUYRÉ ; le sergent DÜR ; le zouave MALBERT.

On lit dans un récent ouvrage : « Dans l'été de l'année « 1857, la conquête militaire de l'Algérie se trouva termi- « née. De la Tunisie au Maroc, de la Méditerranée au « Sahara, tout le pays était soumis. La France avait acquis « un domaine d'une superficie d'environ 430,000 kilo- « mètres carrés, avec un développement de 1,100 kilomètres « de côtes et une population de deux millions et demi « d'indigènes. Vingt-sept ans avaient suffi pour mener à « bien cette entreprise, et c'est le cas de rappeler ici à ceux « qui aiment ce genre de rapprochements, que les Romains « agissant dans des conditions sensiblement identiques, « ont mis deux siècles pour conquérir l'Algérie. » (Mercier, *l'Algérie en 1880.*)

Cette appréciation est rigoureusement exacte ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'entre toutes les troupes dont la vaillance a contribué à assurer la conquête, le corps des zouaves et plus tard le régiment de zouaves peuvent revendiquer, avec un légitime orgueil, la première et la plus honorable place.

Le colonel Collineau est nommé général. — Par décret du 12 août 1857, le colonel COLLINEAU fut nommé général de brigade et remplacé à la tête du régiment par le colonel PAULZE d'IVOY venu du 93e de ligne.

Un décret du 13 août conféra la croix d'officier de la

Légion d'honneur au commandant AMELLER; celle de chevalier aux capitaines BRICE DE VILLE, DÉSANDRÉ, FOURNÈS; aux lieutenants BERGASSE, HIGLIN; aux sergents FŒSLER, LEFORTIER.

La médaille militaire fut donnée, en outre, aux sergents CHRÉTIEN, DÜR, JOLY, LIMOGES, MORÈRE; au caporal GALLAND; au sapeur BUZY; aux zouaves ARNAUD, BRAILLON, BRIDE, MOUSSEAU.

Après la dislocation de la colonne de Kabylie, les 1er et 2e bataillons furent dirigés sur Alger; ils y entrèrent avec le Gouverneur général le 26 août, et ils participèrent aux honneurs du triomphe qui lui furent décernés par les autorités de la ville. Le lendemain, le 1er bataillon partit pour Blida et le 2e pour Colea; le 3e était resté à Tizi-Ouzou.

Le 15 septembre, à la suite de l'inspection générale passée par le général de Mac-Mahon, le 1er bataillon partit pour Fort-Napoléon; le 2e fut réparti entre Blida et Colea; le 3e resta à Tizi-Ouzou.

Un incendie ayant éclaté au village de Beni-Attar, le 3e bataillon y envoya porter secours, des hommes dont la belle conduite, en cette circonstance, fut signalée au Gouverneur général. Il ordonna que mention serait faite, sur les livrets de ceux qui s'étaient le plus distingués, de la citation à l'ordre du régiment dont ils avaient été l'objet.

Voici les noms de ces hommes: sergents-majors SELME, VAGANAY; sergents MICHEL, ROSSIGNOL; caporal GUÉGAN; zouaves HARDY, JALLIFIER-FRANQUIN, VALLET.

Par décret du 25 octobre, le lieutenant BOUSSET fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Par décret du 30 décembre, le sergent LIHAUT fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et la médaille militaire fut conférée aux zouaves HANRY et KNŒPFLER.

L'année 1858 et le commencement de l'année 1859 furent employés à de grands travaux de route, parmi lesquels il convient de citer les terrassements du chemin de fer d'Alger à Blida, et le beau pont de l'Oued-Merja, dans

les gorges de la Chiffa, construit en entier par les zouaves au milieu de l'hiver.

Par décret du 2 août 1858, le lieutenant SILLÈGUE fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et la médaille militaire fut conférée, savoir: au sergent AUGIER; aux zouaves QUINIS, ROUSSEL et VENDEUR.

Par décret du 30 décembre 1858, le capitaine STEINHEIL fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et la médaille militaire fut conférée, savoir: au sergent NICOLAS; aux caporaux GONTIER et LALAUNE.

Campagne d'Italie. — Le 11 mars 1859, l'état-major et le 1er bataillon quittèrent Blida pour se rendre à Alger. Dans le courant d'avril, le régiment se concentra en entier sur le même point. Le 25 avril il fut formé à quatre bataillons.

Les trois premiers bataillons, forts chacun de six compagnies de 150 hommes, furent désignés pour faire partie de l'armée d'Italie, sous les ordres du colonel PAULZE D'IVOY.

Le 4e bataillon, fort de neuf compagnies, dont trois de dépôt, resta en Afrique, sous les ordres du lieutenant-colonel BRINCOURT.

Voici quelle fut la composition, en officiers, des bataillons destinés à l'armée d'Italie :

État-major.

MM. Paulze d'Ivoy, colonel; Dally, adjoint au trésorier; Duriez, lieutenant d'état-major; Calot, porte-drapeau.

1er bataillon.

MM. Lian, chef de bataillon; Bonnet, capitaine adjudant-major; Petitgand, médecin-major.

Cies.	*Capitaines.* MM.	*Lieutenants.* MM.	*Sous-lieutenants.* MM.
1re	Laffaille.	Ziegler.	Conor.
2e	Knauss.	Avègue.	Barbet.
3e	Jean.	Seriot.	Avril (J. M. J.).
4e	Payan.	Avril (Arthur).	Dours.
5e	Louis.	Bousset.	Basset.
6e	De la Chevardière de la Granville.	Frélant.	De la Haye Saint-Hilaire.

2e bataillon.

MM. Rousseau, chef de bataillon; Ollivier, capitaine adjudant-major; Bresse, médecin aide-major.

Cies.	*Capitaines.* MM.	*Lieutenants.* MM.	*Sous-lieutenants.* MM.
1re	Devaux.	Jamot.	Menescal.
2e	Marquet de Norvins.	Castan.	Lecarvenec.
3e	Renaud.	Rousseau.	Berthier.
4e	Bordes.	Cresson.	De Sparre.
5e	Brice de Ville.	Aubert-Armand.	Heurteux.
6e	Massénat.	Lacoste.	Saleta.

3e bataillon.

MM. Lumel, chef de bataillon; Guillaume, capitaine adjudant-major; Desnoyers, médecin aide-major.

Cies.	*Capitaines.* MM.	*Lieutenants.* MM.	*Sous-lieutenants.* MM.
1re	Guénet.	Sillègue.	Deconcière.
2e	Colette.	Minary.	Harancourt.
3e	Castelnovo.	Lafont.	Galland.
4e	Désandré.	Maréchal.	Lafitte.
5e	Dupuis.	De Bornschlegel.	Guillien.
6e	Fournès.	Higlin.	Grillon des Chapelles.

L'embarquement des bataillons actifs eut lieu le 27 avril.

Le 30 avril, ils débarquaient à Gênes. Le 4 mai, ils étaient à Arquata, près Novi, où ils se réunirent au 33e et au 34e de ligne, avec lesquels ils formèrent la 1re brigade (brigade Goze) de la division Bazaine, la 3e du 1er corps, commandé par le maréchal Baraguey-d'Hilliers.

Le 14 mai, la division quitta Arquata pour se rendre à Tortone.

Le 15 mai, on fit séjour. Le 16 mai, on marcha sur Ponte-Curone, où l'on séjourna les 17, 18 et 19.

Le 20 mai, à midi, on entendit battre la générale de tous côtés. C'était le combat de Montebello qui s'engageait. L'affaire se décida sans que l'intervention du régiment, qui avait pris les armes pour appuyer au besoin la division Forey, fût nécessaire. Le soir il alla camper à Voghera.

Le 21 mai, au point du jour, il fut envoyé en reconnaissance vers Casteggio, et il protégea la visite que fit l'Empereur du champ de bataille de Montebello.

Le 22 mai, séjour à Voghera. Le 23 mai, le régiment va camper à Peggazaco ,où il reste jusqu'au 27.

Le 28 mai, retour à Voghera. Le 29 mai, on va à Salé ; le 30 mai, à Valenza; le 31 mai, la division se rend à Casale.

Le 1er juin, le régiment est embarqué en chemin de fer. Il traverse le Pô et arrive à Verceil.

Le 2 juin, on va bivouaquer en avant de Novare.

Le 3 juin, séjour. Arrivée du lieutenant-colonel BRINCOURT venant d'Afrique.

Le 4 juin, le régiment va bivouaquer à deux kilomètres en avant du village de la Bicoque. A huit heures du soir, il reçoit l'ordre de faire les sacs. Il se met en marche et arrive à une heure du matin, le 5 juin, sur les bords du Tessin, où il apprend la nouvelle de la bataille de Magenta.

Si le succès de nos armes causait une satisfaction générale, le 1er zouaves ne pouvait s'empêcher de regretter que sa mauvaise étoile l'eût empêché encore de se mesurer avec les Autrichiens alors que le 3e zouaves à Palestro, et le 2e à Magenta, avaient par leurs exploits dignement soutenu la réputation des troupes d'Afrique. Mais, trois jours après, le 8 juin, la vigueur déployée par le régiment au combat de Melegnano, témoigna qu'il était toujours digne d'être l'aîné des trois régiments de zouaves.

Le 5 juin, l'on passa à San-Martino, et l'on alla camper à Buffalora, après avoir traversé le champ de bataille de la veille. Le 6 juin, séjour. Le 7 juin, le régiment se rend à San-Pietro-l'Olmo.

Le 8 juin, la division quitte son emplacement pour se porter en avant. Après avoir fait quatre lieues, elle arrive à Milan, croyant pouvoir s'y reposer, lorsqu'elle reçoit l'ordre de poursuivre son chemin et d'aller attaquer de front la position de Melegnano, où les Autrichiens avaient une arrière-garde, pendant que les deux autres divisions du 1er corps tourneraient cette position par les deux ailes.

Combat de Melegnano. — Les documents fournis par l'historique du régiment sur le combat de Melegnano se bornant à quelques lignes, nous aurons recours, pour le récit de cette affaire, à l'ouvrage de M. Alfred Duquet : *la Guerre d'Italie* (1).

« Il était bien aisé de comprendre que les troupes du « 1er corps, partant seulement le matin, n'arriveraient que « sur la fin de la journée à Melegnano, fatiguées par cette « marche de 30 kilomètres. Le maréchal Baraguey-d'Hilliers « ne manqua pas de faire ces remarques, mais les ordres « étaient formels ; il s'y conforma en brave et énergique « soldat qu'il était. A cinq heures trois quarts du soir, le « général Bazaine parvint à mille mètres de Melegnano, « qui était défendu, d'abord au moyen d'une barricade « composée de troncs d'arbres, ensuite par un fossé cou- « pant la route, enfin par toutes les maisons et tous les « murs crénelés. Une petite troupe d'hommes déterminés « pouvait y arrêter longtemps les efforts d'une nombreuse « armée, la position défensive étant excellente, couverte par « le Lambro, rivière large et profonde dont l'unique pont « se trouvait au pouvoir des défenseurs du village.

« A six heures du soir, le maréchal Baraguey-d'Hilliers « donna l'ordre de commencer le feu. Les zouaves se « répandirent en tirailleurs, et deux pièces d'artillerie, « suivies bientôt d'une troisième, crachèrent leurs boulets « contre les retranchements ennemis. Cependant, malgré « la précision de notre tir, et bien que nous ayons surpris « les Autrichiens en train de faire la soupe, les obus de « la barricade ne laissaient pas de nous inquiéter, et le « maréchal tenta l'assaut. Le 1er zouaves, les 33e et 34e « de ligne se précipitèrent au pas de course, pour enlever « les obstacles accumulés à l'entour du village.

« Avec la furie de Fornoue et de Marignan, les Français « franchissent murs, fossés et barricades, dont ils massa-

(1) Un volume in-12, chez Charpentier. Paris, 1882.

« crent les défenseurs à coups de baïonnette. Ils pénètrent « dans les rues principales, au milieu des balles et des « biscaïens, et débouchent sur la place du château où se « sont retranchés un grand nombre d'Autrichiens. La « fusillade devient effrayante; le colonel PAULZE D'IVOY « est frappé à mort; n'importe! le château est pris et les « zouaves s'embusquent derrière les premières maisons du « faubourg de Carpiano.

« Les divisions Bazaine et de Ladmirault étaient maîtres-« ses du village et poursuivaient l'ennemi. Un orage épou-« vantable se déchaîna avec une violence inouïe, et le « combat cessa des deux côtés. Les Autrichiens tentèrent « bien encore un retour offensif, mais ils furent définitive-« ment repoussés. »

Il était huit heures du soir, le régiment put compter ses pertes: elles étaient sérieuses.

Officiers tués : colonel PAULZE D'IVOY; commandant ROUSSEAU ; capitaines BRICE DE VILLE, DE LA GRANDVILLE, MASSÉNAT; lieutenants BOUSSET, CONOR, SERIOT; sous-lieutenants BASSET, BERTHIER, LAFITTE ; total : onze.

Officiers blessés : commandant LIAN ; capitaines COLETTE (amputé depuis de la jambe gauche), DÉSANDRÉ (blessure très grave), DEVAUX, DUPUIS, FOURNÈS, GUENET, GUILLEMAIN, JEAN, PAYAN ; lieutenants JAMOT, MARÉCHAL (amputé depuis du bras gauche); sous-lieutenants AVRIL, DECENCIÈRE, DOURS, GRILLON DES CHAPELLES, GUILLIEN, LECARVENEC, MÉNESCAL, DE SAINT-HILAIRE, DE SPARRE; total : vingt.

Hommes de troupe tués: 124; blessés, 495; disparus 4.

Les 9 et 10 juin, on fit séjour sur le champ de bataille. Le lieutenant-colonel BRINCOURT prit le commandement du régiment et les restes du colonel PAULZE D'IVOY furent transportés à Milan et de là en France, à Poitiers, son pays natal.

Le 11 juin, la division rétrograda sur Milan et les environs.

Par décret du 16 juin, le lieutenant-colonel BRINCOURT fut nommé colonel du régiment.

Le 18 juin, le régiment alla à Brescia, où il resta jusqu'au 20 juin. Le 21 juin, il alla à Rho-di-Sotto, où il fit séjour le 22 juin.

Un décret du 18 juin accorda au 1er zouaves les récompenses ci-après :

Officiers de la Légion d'honneur: commandant LUMEL; capitaine PAYAN.

Chevaliers : capitaines COLETTE, JEAN; sous-lieutenants DOURS, DE LA HAYE SAINT-HILAIRE ; sergent-major DUCROQ ; sergent OY ; sergent-fourrier LIAUTIER ; zouave LEFEBVRE.

Médaille militaire : sergents-majors HENRY, RAILLARD, VINCENT ; sergents BIENFAIT, CROSNIER, CHANTELOT, DAVID, DROUET, GRASSARD ; sergents-fourriers, BROCHIER, PARANT ; caporaux DEBANDE, PIAU dit POTTEL ; clairon PELLEGRIN; zouaves BLANCQ, CAMEY, COLONNA DE LECA, GEORGETON, LAPERCHE, ROUSSEL.

En distribuant ces récompenses, le général de division prononça l'allocution suivante :

« *Que ces nombreuses récompenses soient pour tous un sujet* « *d'émulation. Restez à la hauteur de la réputation acquise* « *par vos devanciers, et n'oubliez jamais que la marche du* « *1er zouaves a toujours été le signal de la victoire.* »

Le 23 juin, le régiment se rendit à Essento. Le 24 juin, il assista à la bataille de Solferino.

Bataille de Solferino. — La position ennemie qu'il fut chargé d'enlever se composait d'un cimetière entouré d'un mur crénelé auquel n'existait aucune brèche. Ce cimetière était dominé en arrière par une petite éminence que couronnaient le château et la tour de Solferino, de telle sorte que les assaillants étaient en butte à trois étages de feux meurtriers.

Six fois les zouaves furent lancés contre le mur du cime-

tière; six fois ils furent repoussés, en laissant, à chaque nouvel assaut, un grand nombre d'entre eux sur le carreau.

« Le cimetière arrêtait tous nos efforts, — dit, en subs-« tance, dans son rapport à l'Empereur, le maréchal com-« mandant en chef le 1er corps; — voyant qu'il était indis-« pensable de démolir cet obstacle, je donnai l'ordre d'y « faire brèche. Après un feu bien dirigé et très nourri, les « murs du cimetière, des maisons et du château étant « suffisamment ébréchés, le général Bazaine fit sonner la « charge; toutes les troupes s'élancèrent et emportèrent le « village et le château.

« Après la prise du village, les troupes étaient à peine « reformées que, sur l'ordre de Votre Majesté, la 1re division « s'est portée sur les crêtes dans la direction de Cavriana, « la 3e division [1] a poursuivi l'ennemi pendant une lieue « dans la plaine, et, couvrant du feu de ses batteries les « colonnes autrichiennes en retraite, leur a fait éprouver « de grandes pertes et capturé de nombreux prisonniers. « Parties d'Esenta à deux et trois heures du matin, mes « divisions n'ont pris leurs bivouacs qu'à neuf heures du « soir.

« Je ne saurais assez louer le zèle et la vigueur de tous « les officiers des divisions du 1er corps. Je m'abstiens de « faire des citations individuelles, parce qu'elles seraient « trop nombreuses; je dois aux officiers de toutes les armes « ce tribut d'éloges bien mérités, et si parmi eux le chiffre « des tués et des blessés dans ce rude combat est au-des-« sus de la proportion ordinaire, c'est que tous ont payé « largement de leur personne....... »

Le rapport accusait, en effet, un chiffre de 234 officiers hors de combat. Dans ce chiffre les officiers du 1er zouaves étaient largement représentés, car vingt-cinq d'entre eux avaient payé de leur sang ce nouveau succès des armes françaises.

---

(1) Division Bazaine, dont faisait partie le régiment.

Officiers tués : capitaines AUBERT-ARMAND, CASTAN ; lieutenants CALLET, DECENCIÈRE, DURIEZ (lieutenant d'état-major) ; sous-lieutenants DES CHAPELLES, GUILLIEN, MINART, SÉE. Officiers blessés : colonel BRINCOURT (grièvement) ; commandant LUMEL ; capitaines BONNET, BORDES, DEVAUX, FOURNÈS, OLIVIER, PAYAN ; lieutenants AVRIL, DE BORNSCHLEGEL, HIGLIN, LAFONT, MINARY, ROUSSEAU ; sous-lieutenants SALETA, GALLAND.

Quant aux pertes du régiment en hommes de troupe, elles s'élevaient à 73 tués, 411 blessés et 17 disparus.

Le 25 juin, la division se porta vers Peschiera et alla camper en avant de Pozzolengo. Elle y fit séjour du 26 au 29 juin. Le 30 juin, on alla bivouaquer près de Mozambano.

Le 1er juillet, la division se porte en avant, passe le Mincio près de Salionzo, et le régiment va camper entre ce village et Fontana-Fredda.

Le 2 juillet, marche sur Castel-Novo. Le corps d'armée se place de manière à compléter au Nord-Est l'investissement de Peschiera, dont le siège est commencé par les troupes piémontaises. Du 3 au 6 juillet, séjour.

Armistice. — Le 7 juillet à 4 heures du matin, prise d'armes générale, en prévision d'une attaque supposée de la part des Autrichiens contre les lignes de l'armée franco-sarde. A huit heures du matin, on apprend qu'un armistice a été signé et les troupes reçoivent l'ordre de rentrer au camp.

Les 8 et 9 juillet, séjour. Le 10 juillet, on profite de l'armistice pour étendre les campements. Le régiment est placé à Cavalcaselle, contre les fortifications sud-est de Peschiera. Il y reste jusqu'au 21 juillet.

Le 12 juillet, l'Empereur annonce que des préliminaires de paix ont été signés à Villafranca, entre lui et l'empereur d'Autriche.

Le régiment reçoit les récompenses qui lui ont été accordées pour la bataille de Solferino.

Officier de la Légion d'honneur : capitaine CASTELNOVO.

Chevaliers : médecin aide-major BRESSE ; lieutenants AVRIL, DE BORNSCHLEGEL, LAFONT ; sergent-major BACQUET ; chef de fanfare LEVERDIER ; zouave ROLLAND.

Médaille militaire : sergents-majors DEVAUX, HOUET ; sergents CHANTELOT, DUVAL, HUPFER, JOLY, JOUBERT, LUIG, HASS, NAYRAC ; caporaux BONNET, BOULOT ; sapeur TREVENNEC ; zouaves CHABOURLIN, CHARTON, QUEREL, TOUSSAINT, VACHER.

Le 21 juillet, le régiment reste le dernier sur la rive gauche du Mincio, part de Cavalcaselle à trois heures du matin, traverse la rivière de Salionzo et va camper à Rivoltella. Le 22 et le 23 juillet, il est à Ponte-di-San-Manco ; le 24 juillet, à Brescia ; le 25 juillet, à Ospedaletto ; le 26 juillet, à Chiari ; le 27 juillet, à Isso ; le 28 juillet, à Treviglio, où il séjourne le 29 ; le 30 juillet, à Gorgonzola, et le 31 juillet, à Milan, où il fait séjour le 1er août.

Séjour à Pavie. — Le 2 août, il est à Binasco, et le 3 août, à Pavie, son lieu de destination, où se concentre également la division, qui doit y séjourner jusqu'à nouvel ordre. Le 4 août, on apprend que l'armée est dissoute et que la division Bazaine forme la 3e du corps d'occupation laissé en Italie.

A l'occasion du 15 août, le régiment reçoit de nouvelles récompenses.

Officier de la Légion d'honneur : capitaine adjudant-major OLIVIER, amputé du bras droit.

Médaille militaire : sergents DURET, FRANÇOIS, HUMBERT ; sergents-fourriers MERMET, PERROTIN.

Les 23 et 24 août, le général Bazaine passe l'inspection générale du régiment.

Le 9 septembre, le général Goze, partant en congé de convalescence, écrit au colonel : « *J'aurais voulu voir MM.* « *les officiers de zouaves pour leur dire combien j'ai été heu-* « *reux et fier de servir avec eux. Je vous prie, Colonel, d'être*

« *mon interprète près de ces messieurs, et de leur dire que* « *le meilleur souvenir de ma vie militaire est, et sera toujours,* « *d'avoir eu dans ma brigade le beau et brave 1er régiment de* « *zouaves.* »

Par décret du 18 décembre, l'Empereur accorde de nouvelles récompenses au régiment, en raison de sa brillante conduite aux batailles de Melegnano et de Solferino.

Commandeur de la Légion d'honneur : colonel BRINCOURT.

Officier : commandant LIAN.

Chevaliers : lieutenant FRELANT ; caporal-sapeur MICHEL.

Médaille militaire : sergents MOINE, MUNO ; caporaux LOGNON, LUCCHI ; zouaves BENAGUET, GEIGER, GISSEY.

Départ pour l'Algérie. — Le 17 octobre, le général de division passe la revue d'honneur du régiment, qui doit partir le lendemain pour l'Algérie et il lui parle en ces termes :

« *L'Algérie vous réclame et votre valeur y trouvera encore* « *des lauriers à moissonner. Recevez les adieux de la 3e division de l'armée d'Italie, qui se sépare de vous avec regret.* « *Croyez au souvenir affectueux que gardera toujours de vos* « *brillants services pendant cette immortelle campagne, le* « *général qui a eu l'honneur de vous commander à Marignan* « *et à Solferino.* »

Le 18 octobre, le régiment quitte Pavie à trois heures du matin. Il se rend à Casteggio, d'où le chemin de fer le transporte à Gênes. En arrivant dans cette ville, il reçoit l'ordre de s'embarquer à bord du *Cacique* et du *Vauban* qui doivent l'emmener à Oran, où la campagne du Maroc l'appelle.

Au moment où le régiment quitte la gare du chemin de fer pour aller s'embarquer, les dames de Gênes, qui ont si généreusement soigné les blessés de l'armée d'Italie, et qui ont vu l'ample moisson provenant du 1er zouaves, attachent au drapeau du régiment une couronne de fleurs aux

couleurs nationales italiennes : simple et touchante manifestation qui remplit d'émotion les spectateurs.

Le 25 octobre, la fraction qui a pris place sur le *Cacique*, débarque à Mers-el-Kébir, d'où elle se rend à Oran. Elle y est rejointe le 29 par le détachement embarqué sur le *Vauban*.

Le 30 octobre, le régiment est embrigadé avec le 3e zouaves, venu également d'Italie, et la brigade forme la réserve du corps expéditionnaire du Maroc.

Le 9 novembre, les opérations étant terminées, le régiment reçoit l'ordre de rentrer à Alger par étapes. Le 2 décembre, il est à Colea, où il rejoint le 4e bataillon qui faisait également partie de l'expédition du Maroc et qui s'était embarqué à Oran pour revenir.

Un ordre du général commandant la division porte que le 4e bataillon doit être dissous et le régiment réorganisé à trois bataillons.

L'on apprend qu'un décret du 5 novembre a accordé au régiment six croix de chevalier de la Légion d'honneur et vingt-deux médailles militaires.

Chevaliers de la Légion d'honneur : sergents GONTIN, NICOLAS; sergent-fourrier BAILLEUX; caporaux : GRIL, TRICHEREAU; zouave BUNEL.

Médailles militaires : clairon CORDY; zouaves AUBRET, AUZOUF, BEVAN, BIGUET, BOUYSSON, CANCÉ, CHANZI, COLOMBAT, ESCOFFIER, GOMMIER, GOUX, GRANIER, LASHERMES, LOUVEMONT, MATHEI, MANGIN, MURACCIOLE, PIALOUX, PONCHON, TOULON, VILLARD.

Les 1er et 2e bataillons quittent Colea le 9 décembre, et arrivent à Alger, leur lieu définitif de garnison, le lendemain. Ce même jour, le 3e bataillon quitte à son tour Colea et arrive à Blida, sa destination.

Le 25 décembre, on apprend qu'un décret du 8 de ce mois a conféré la croix de chevalier de la Légion d'honneur au capitaine adjudant-major RENAUD, et la médaille militaire au sergent-major DEVAUX, aux sergents MON-

TIGNY et ROSSIGNOL et au sergent-fourrier DESMIER D'OLBREUSE.

Le 4e bataillon pendant la campagne d'Italie. — Avant de clore le récit des événements de l'année 1859, il nous reste à dire quelques mots de l'historique particulier du 4e bataillon, depuis sa formation, le 25 avril, jusqu'à sa dissolution le 2 décembre.

Le 4e bataillon resta à Alger du 25 avril au 11 mai, époque à laquelle il se rendit à Colea. Il y resta jusqu'au 12 septembre; à cette date il quitta Colea pour revenir à Alger.

Expédition du Maroc. — Le 28, il reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir pour l'expédition du Maroc. Du 1er au 4 octobre, embarquement du bataillon. Le 6 octobre, il est rendu à Oran.

Le 7 octobre, il se met en marche par Bou-Tlelis, El-Rael, Aïn-Temouchent, l'Isser et Tlemcen, où il arrive le 11 octobre et où il séjourne le 12 et le 13.

Le 14 octobre, il repart escortant le général en chef de Martimprey et le général de division Yusuf, ainsi que le matériel de toute espèce venu avec eux. Il bivouaque à l'Oued-Zittoun; le 15 octobre, il bivouaque à Hammara-Bou-Ghora, et le 16 octobre à Ros-el-Mouïssa. C'est là qu'il rejoint une partie de la colonne et qu'il s'embrigade avec le 9e de ligne et le 2e étranger, sous les ordres du général Thomas.

Le 17 octobre, séjour. Le choléra, qui a déjà commencé à sévir sur les troupes du camp de Mouïssa, fait quelques victimes dans le bataillon.

Le 18 octobre, la colonne se transporte à Bou-Djenaïs. Le 19 octobre, au Kiss, où est concentrée la plus grande partie du corps expéditionnaire. On y séjourne jusqu'au 26 octobre. Le choléra fait de grands ravages. Les zouaves ne sont pas épargnés, mais leur moral et leur entrain habituel ne se démentent pas un instant; les hommes valides se transforment en infirmiers volontaires et donnent des

soins à leurs camarades atteints par le fléau. Le général Thomas est une de ses victimes.

Le 26 octobre, le camp est transporté à Si-Mohamed-Aberkan. Le 27 octobre, on attaque les Beni-Snassen; le bataillon appuie le mouvement, et bivouaque le soir sur le plateau d'Aïn-Tafouralt. Le lendemain, le reste de la colonne vient s'y installer à son tour. Séjour jusqu'au 4 novembre. Le 30 octobre, le général de Martimprey annonce aux troupes que les Beni-Snassen, terrifiés par leur élan, se soumettent de tous côtés.

Le 4 novembre, la colonne descend dans la plaine des Angades, et campe à Bou-Houaria. Le 5 novembre, elle va à Acoun-Sidi-Malouk; le 7 novembre, à Si-Mohammed-ben-Josaph; le 8 novembre, à Simoun-Ben-Abdel-Ali; le 9 novembre, sur le champ de bataille d'Isly; le 10 novembre, à Oudjda.

Fin de l'expédition. — Le 11 novembre, la colonne est dissoute et tous les corps reçoivent l'ordre de rejoindre séparément leurs garnisons. Le 15 novembre, le bataillon est à Tlemcen, où il a conduit les otages livrés par les Beni-Snassen, et le 21 novembre à Oran.

Il s'embarque le 22 novembre, arrive à Alger le 23 novembre, y reste quelques jours et de là est dirigé sur Colea, où il arrive le 30 novembre.

Le 2 décembre, il y est rejoint par les trois premiers bataillons, venus de la province d'Oran étape par étape, dissous le même jour et fondu dans les trois premiers.

Le 25 décembre, soixante-douze blessés de Melegnano et de Solferino, qui se rendent dans leurs foyers pour y attendre la liquidation de leur pension de retraite, s'embarquent à Alger. Le drapeau du régiment, la fanfare et tous les officiers présents à Alger les accompagnent jusqu'au lieu de l'embarquement. Ils sont salués sur tout leur passage par les habitants de la ville, que la vue de ces braves remplit d'émotion.

Récompenses diverses accordées au régiment. — Au mois de janvier 1860, le régiment reçoit des récompenses accordées par un décret du 28 décembre 1859.

Chevalier de la Légion d'honneur : major DE LA JONQUIÈRE ; médailles militaires : sergents LAVAULT, POUCHON ; caporaux CAMBAS, LECLERC.

Les trois premiers mois de l'année 1860 s'écoulent sans incident digne d'être relaté. Au 1er avril, l'état-major et les deux premiers bataillons sont à Alger ; le 3e est employé à des travaux de route entre l'Arba et Aumale.

Le 7 avril, un ordre annonce au régiment qu'un certain nombre de décorations sardes lui ont été accordées, savoir :

L'Ordre militaire de Savoie aux capitaines FOURNÈS et KNAUSS ; l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare au capitaine adjudant-major BONNET ; la Médaille de la Valeur militaire aux capitaines DÉSANDRÉ, DEVAUX, GUILLEMAIN, LOUIS, MARÉCHAL, PAYAN ; aux lieutenants AVRIL, BARBET, MÉNESCAL, MINARY ; aux sous-lieutenants DE SPARRE, VOYOT et à cinquante-sept sous-officiers, caporaux et zouaves.

Le 16 avril, le sergent FRANÇOIS et le zouave HUMBERT sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Le 19 avril, un décret confère la croix de chevalier de la Légion d'honneur au zouave BOURGON, et la médaille militaire aux zouaves AMIGUES, COLLIOT, GAUCHER, GRISON, JEAN et ROUGET.

A l'occasion du 15 août, le régiment reçoit comme récompenses deux croix de chevalier de la Légion d'honneur et sept médailles militaires. Chevaliers de la Légion d'honneur : lieutenant PARARD ; zouave PIALOUX. Médailles militaires : sergent-major GEYLER ; sergent MALRAISONT ; caporal DUFOUR (blessé d'Italie) ; zouaves BAYARD, BOUILLET (blessés d'Italie), GEBHARDT, MEYSSONNET (amputé de Crimée).

Le 1er bataillon, sous les ordres du commandant LIAN, est désigné pour aller en Syrie. Il est complété à mille

hommes. Les quatre compagnies de droite s'embarquent, le 16 août, à Alger, sur le *Jourdain,* à destination de Beyrouth. Les quatre compagnies de gauche ne s'embarquent que le 12 septembre, sur le *Finistère,* avec la même destination.

Nous résumons plus loin l'expédition de Syrie, après avoir terminé jusqu'à la fin de l'année 1860 l'historique des bataillons restés en Afrique.

Voyage de l'Empereur en Algérie. — Au mois de septembre, l'Empereur, étant venu en Algérie, accorda au régiment cinq croix de chevalier de la Légion d'honneur et dix médailles militaires. Sur la demande du colonel, il accorda, en outre, douze médailles à des blessés de l'armée d'Italie.

Chevaliers de la Légion d'honneur: lieutenants François, Saint-Jean; sergent Drouelle; caporal Harbauër; zouave Briantais.

Médailles militaires: sergents Brendel, Guise, Perret; caporaux Bossu, Mazilly; zouaves Anglade, Auguin, Clément, Gorses, Isack.

Blessés d'Italie médaillés: sergent-major Vaillon; sergent Savagner ; sergent-fourrier Toussaint (deux blessures); caporal Massompierre ; zouaves Auzeral, Boyer, Castagné, Daraillans (trois blessures), David, Meunier, Moreau, Moulin.

Pendant le dernier trimestre de l'année 1860, le 2e bataillon est employé à divers travaux, notamment ceux de la route de Medea à Boghar. Le 3e bataillon reste à Alger.

Expédition de Syrie. — Le 1er bataillon, embarqué le 16 août à Alger, débarqua le 25 août à Beyrouth et se rendit au camp des Pins, à trois kilomètres de la ville, sur la route de Damas. Il y resta jusqu'au 25 septembre. A cette date, il partit avec le 16e bataillon de chasseurs, les compagnies d'élite du 13e de ligne et une batterie de montagne

pour parcourir le pays des Druses et des Maronites, qui s'étend entre Beyrouth et Damas, obtenir la soumission des premiers et le rapatriement des seconds.

Cette promenade militaire dura jusqu'au 16 octobre et n'offrit aucun incident méritant d'être rapporté. Les troupes eurent beaucoup à souffrir des difficultés du terrain, souvent du manque d'eau, et, vers la fin, de l'abaissement de la température. Le bataillon se montra ce qu'il avait toujours été : discipliné, énergique, infatigable et prêt à donner de nouvelles preuves de la valeur qu'il avait montrée sur tant de champs de bataille, si les circonstances l'avaient exigé.

Il resta au camp des Pins jusqu'à la fin de l'année 1860 et pendant les cinq premiers mois de 1861. Le 4 juin, il s'embarquait à bord du *Christophe-Colomb* pour retourner en Algérie. Le 15 juin, il débarquait à Alger.

En Algérie l'année 1861 s'écoula fort paisiblement.

Le va-et-vient entre les diverses garnisons et les travaux habituels occupèrent seuls le régiment pendant cette période. On peut en dire autant des six premiers mois de l'année 1862. Mais, dans le deuxième semestre de cette année, les 2e et 3e bataillons partirent pour le Mexique, où ils devaient rester jusqu'à la fin du mois de février 1867.

Le récit de l'expédition du Mexique formera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE III

EXPÉDITION DU MEXIQUE.

Le 1er juillet, les six premières compagnies des 2e et 3e bataillons, désignées pour faire partie de l'expédition du Mexique, furent complétées à 125 hommes. Leur embarquement eut lieu, le 5 juillet, sur les vaisseaux *l'Impérial* et l'*Eylau*. Disons, tout de suite, qu'à la fin du mois,

les 7e et 8e compagnies de ces bataillons, complétées au même effectif, quittèrent à leur tour l'Algérie pour rallier l'état-major du régiment.

Le personnel en officiers des deux bataillons destinés à faire l'expédition du Mexique était le suivant :

État-major.

MM. Brincourt, colonel; Labrousse, lieutenant-colonel; Prévôt, sous-lieutenant officier payeur; Voyot, sous-lieutenant porte-drapeau.

2e bataillon.

MM. Carteret-Trécourt, chef de bataillon; Guillemain, capitaine adjudant-major; Arondel, médecin-major de 2e classe.

Cies.	*Capitaines.* MM.	*Lieutenants.* MM.	*Sous-lieutenants.* MM.
1re	Nauroy.	Lafont.	Estennevin.
2e	Frelaut.	Minary.	Mennetrier.
3e	De Bourdeville.	Monin.	Ghesquière.
4e	Jean.	Galland.	Dumontier.
5e	François.	Martelli.	Gérard.
6e	Barutel.	Dally.	Duverdier.
7e	Fournès.	Meneseal.	Cotton.
8e	Désandré.	Thaler.	Cisternes de Veilles.

3e bataillon.

MM. Grivet, chef de bataillon; Renaud, capitaine adjudant-major; Denoyer, médecin aide-major de 1re classe.

Cies.	*Capitaines.* MM.	*Lieutenants.* MM.	*Sous-lieutenants.* MM.
1re	Avril.	Ziégler.	Demilly.
2e	De Marsilly.	Lecarvenec.	Noëllat.
3e	Michelon.	Avègue.	Sonnois.
4e	Payan.	De Sparre.	Herbelin.
5e	Devaux.	Saleta.	Duchesne.
6e	Blot.	De la Haye Saint-Hilaire.	Gillant.
7e	Lalouette.	De Bornschlegel.	Mathieu.
8e	Rousseau.	Heurteux.	Dovaulx.

Après avoir relâché à Sainte-Croix de Téneriffe et à Fort-de-France (Martinique), le 25 août, les deux vaisseaux mouillèrent à Sacrificios, rade de Vera-Cruz.

Le débarquement s'effectua le 28 août. A peine débarqué, le régiment était morcelé en plusieurs détachements chargés chacun d'opérations différentes.

A peu d'exceptions près, il en fut presque toujours ainsi pendant les cinq années que dura l'expédition. Raconter, par le menu, les marches, contremarches, escortes de convois, opérations de toute nature, auxquelles participèrent les diverses fractions du régiment entraînerait beaucoup trop loin. On se bornera donc à indiquer, à grands traits, la marche générale des opérations et à relater « toutes « les actions qui peuvent honorer le régiment ou les individus ».

Partis de Vera-Cruz, soit dans les derniers jours d'août, soit dans les premiers jours de septembre, à la fin de ce mois les bataillons se trouvaient : le 2ᵉ au Chiquihuite, avec l'état-major, et le 3ᵉ à Cordova. Déjà le climat des *Terres-Chaudes* avait fait ressentir son influence pernicieuse et causé de nombreuses victimes. Le chef du 3ᵉ bataillon, le commandant GRIVET, jeune officier supérieur, n'ayant pas encore 35 ans, était du nombre.

Aussitôt arrivé à Cordova, le 3ᵉ bataillon formait une compagnie d'éclaireurs volontaires, forte de 120 hommes, choisis à raison de 20 par compagnie, et commandée par le capitaine AVRIL, le lieutenant SALETA et le sous-lieutenant GILLANT.

Pendant les mois d'octobre, de novembre et de décembre, il ne se produisit aucun fait remarquable. L'état-major et diverses compagnies du régiment arrivèrent à Orizaba. Le 11 novembre, le 2ᵉ bataillon forma à son tour une compagnie d'éclaireurs volontaires, forte de 100 hommes, et commandée par le capitaine FRELAUT et le lieutenant GALLAND. Quelques rencontres avec des partis de guérilleros ne donnèrent lieu qu'à des actions insignifiantes. L'ennemi le plus sérieux que l'on eut à combattre fut la fièvre; elle sévit jusqu'à la fin de l'année, mais heureusement avec une intensité décroissante.

Jusqu'au milieu du mois de mars 1863, l'historique du régiment peut se résumer en deux lignes : marche progressive, quoique insensible sur Puebla, entremêlée de coups

de main peu importants, ou d'escortes de convois dépourvues d'intérêt.

Le 16 mars, la division Douay, dont faisait partie le régiment (brigade Neigre), se mit décidément en marche pour aller coopérer au siège de Puebla. Le même jour, on était en vue de la ville.

Siège de Puebla. — Le 18, la division Douay, la contournait par le nord et allait se placer à cheval sur la route de Mexico. Le régiment, après avoir occupé divers campements, finissait par s'établir, le 22 mars, au pied du Cerro-San-Juan, mamelon dominant la ville, sur le sommet duquel le général Forey, commandant en chef le corps expéditionnaire, avait établi son quartier général.

A partir du 23 mars, les bataillons fournirent tous les jours des détachements, de force variable, comme gardes ou travailleurs de tranchée. Cela leur occasionna quelques pertes.

Le 26 mars, le lieutenant MARTELLI fut blessé au front; le 27 mars, le lieutenant DE SPARRE fut coupé en deux par un boulet; le 2 avril, le sous-lieutenant MENNETRIER fut blessé au mollet.

Dans la nuit du 2 au 3 avril, le capitaine FOURNÈS reçut l'ordre d'aller reconnaître la profondeur du fossé du fort San-Xavier. Il accomplit heureusement cette mission délicate, au prix d'une forte contusion à la jambe droite.

Cette même nuit, une compagnie du 51e de ligne ayant effectué une attaque contre un pâté de maisons vigoureusement défendu par l'ennemi, le capitaine DE MARSILLY reçut l'ordre d'aller tourner une barricade, d'où les Mexicains faisaient beaucoup de mal à la compagnie du 51e. La barricade était trop éloignée pour que l'opération pût réussir : la compagnie de zouaves (2e du 3e) l'attaqua néanmoins avec beaucoup d'élan. En quelques minutes, le sous-lieutenant NOËLLAT et une dizaine d'hommes étaient mis hors de combat. La compagnie fut rappelée. Pendant

qu'elle se retirait, le lieutenant LECARVENNEC fut atteint d'une blessure mortelle.

Affaire du 6 avril. — Le 6 avril au soir, la 4e compagnie du 2e bataillon, commandée par le lieutenant GALLAND, attaqua un pâté de maisons. Cet officier et ses hommes y pénétrèrent courageusement par une brèche, au delà de laquelle ils eurent à livrer un combat acharné. Vaincu par le nombre, le lieutenant GALLAND fut contraint de se rendre, avec trente-quatre sous-officiers et zouaves, mais à la suite de trois sommations, et sous la condition de garder ses armes. Sa belle conduite lui valut une citation à l'ordre de l'armée.

Cette attaque occasionna d'autres pertes au régiment. Le commandant CARTERET, du 2e bataillon, et son adjudant-major, le capitaine GUILLEMAIN, furent blessés. La 3e compagnie du 3e bataillon ayant appuyé le mouvement eut son capitaine tué, le capitaine MICHELON, son lieutenant blessé, le lieutenant AVÊGUE, et une vingtaine d'hommes mis hors de combat.

Tout en prenant, ainsi qu'on vient de le voir, une part active au siège de Puebla, le régiment participait, en outre, à diverses opérations qui avaient lieu autour de la ville assiégée.

Ainsi, le 14 avril, une division ennemie sous les ordres du général Comonfort, forte de six mille hommes, dont huit escadrons de cavalerie, et possédant une nombreuse artillerie rayée, fut complètement mise en déroute à Atlisco par le colonel BRINCOURT qui n'avait sous ses ordres que quelques compagnies du régiment, deux escadrons de chasseurs d'Afrique, deux obusiers de montagne et cinq cents auxiliaires mexicains. On trouva sur le terrain, jonché d'armes et d'effets de toute sorte, plus de deux cents hommes morts ou blessés, sans compter une trentaine de prisonniers, parmi lesquels le payeur de l'armée ennemie.

Vu la disproportion des forces en présence, ce combat fit le plus grand honneur aux habiles dispositions du colonel BRINCOURT et à la valeur des troupes qu'il commandait. Le colonel cita dans son rapport, comme s'étant particulièrement distingués : le commandant BRINCOURT, chef du 3e bataillon, qui, après avoir défendu un pont servant de pivot au mouvement général, se porta à la tête de deux de ses compagnies (2e et 6e) contre le gros du corps mexicain, et le contraignit de regagner, en désordre, les hauteurs dont il venait de descendre pour prendre part à l'action.

Affaire de Santa-Inès. — Le 25 avril, eut lieu l'affaire de Santa-Inès, sans contredit la plus importante du siège. Nous en emprunterons le récit au remarquable ouvrage du capitaine Niox : *Expédition du Mexique,* 1861-1867.

« L'artillerie construisit des batteries de brèche dans le « cadre n° 30, situé en face de Santa-Inès ; le génie établit « des fourneaux de mine.

« L'attaque commença le 25 avril au matin. L'explosion « des mines renversa une partie du mur d'enceinte et des « constructions extérieures du couvent ; les batteries en « achevèrent la destruction, mais on put alors se rendre « compte des difficultés inouïes que présentait l'attaque. « En arrière du mur renversé, régnait une forte grille en « fer, que les boulets ne pouvaient abattre ; quatre retran- « chements successivement étagés, dont les deux derniers « avec des escarpes en pierre, avaient été formés au « moyen des décombres des constructions voisines. Les « abords étaient garnis d'abatis et de filets en corde de « cuir, reliés entre eux par des piquets ; derrière le dernier « parapet s'élevaient les bâtiments du couvent Santa-Inès, « avec leurs murs percés de créneaux, des tireurs à toutes « les fenêtres et sur les terrasses. Une aile de ce bâtiment « sur laquelle était placée une pièce d'artillerie, flanquait « les retranchements. A six heures et demie, les canons de « la batterie de brèche entrent en action, cherchant à

« bouleverser les retranchements, à briser la grille, à « détruire les maçonneries. Le feu dure ainsi pendant trois « heures, quoique les servants des pièces aient beaucoup « à souffrir de la proximité des tirailleurs ennemis. A neuf « heures et demie, le général de Castagny reçoit l'ordre « de tenter l'assaut.

« Le signal est donné; les huit pièces de la batterie de « brèche font une salve à mitraille et les colonnes s'élan- « cent.

« Celle de droite, composée de quatre compagnies du « 3e bataillon du 1er zouaves, est commandée par le chef de « bataillon MELOT; celle de gauche, composée des quatre « autres compagnies du même bataillon, est conduite par « le capitaine DEVAUX. L'ennemi avait ralenti son feu; « mais à peine les colonnes commencent-elles à déboucher, « que les murs, les fenêtres, les terrasses se couvrent de « tirailleurs. Plus de 2,000 Mexicains concentrent leur tir « sur l'espace étroit où se pressent les assaillants, et dont « le parcours est rendu très difficile par les décombres des « murs renversés et par les obstacles qui s'y trouvent « accumulés. Les zouaves s'avancent sous une grêle de « balles; la colonne de droite atteint la grille, celle de « gauche la dépasse et arrive jusqu'aux constructions du « couvent; en ce moment, le feu de l'ennemi redouble. Les « colonnes s'arrêtent écrasées; l'attaque ne peut être conti- « nuée sans de grands et inutiles sacrifices; l'ordre est « donné de battre en retraite, mais bien peu de ces braves « soldats rentrent dans les lignes. Ce terrible assaut avait « coûté dans la colonne de gauche, sur dix officiers, neuf « tués ou disparus; dans celle de droite, un officier tué, « deux disparus, cinq blessés; 27 hommes étaient tués, « 127 blessés, 176 avaient disparu. On sut plus tard que, « sur ce chiffre, 130 hommes, dont 7 officiers, étaient « prisonniers. L'ennemi admira leur courage et les traita « avec égards. Ces hommes avaient combattu *comme des* « *lions,* dit le rapport du général Ortéga. »

Pour compléter ce récit, nous reproduirons la fin du rapport adressé le lendemain de l'affaire au général de Castagny, commandant de la brigade dont le 1er zouaves faisait partie, par le commandant MELOT, récemment nommé chef du 3e bataillon, en remplacement du commandant BRINCOURT, nommé lui-même au commandement du 18e bataillon de chasseurs.

« Je me plais à citer M. le capitaine adjudant-major « RENAUD, qui a fait preuve dans plusieurs reprises diffé- « rentes, d'une bravoure et d'un sang-froid que vous avez « été à même de constater avec notre général de division. « Il a coopéré aux trois tentatives de sortie par la brèche, « dirigeant au premier rang les braves auxquels il avait « fait appel pour les deux dernières sorties. Aussitôt que « l'attaque fut abandonnée, M. le capitaine RENAUD s'est « bravement exposé pour reprendre trois cadavres de « zouaves, qui se trouvaient à portée au delà de la « brèche, et retirer à lui M. le sous-lieutenant HERBELIN « blessé.

« L'activité et l'intelligence de cet officier méritent les « plus grands éloges.

« M. le médecin-major ARONDEL a rempli pendant cette « période sa mission éclairée et intelligente, avec une « activité, une sollicitude et un dévouement soutenus, « prodiguant ses soins aux blessés de n'importe quel corps, « restant exposé près de la brèche, sans souci de sa con- « servation ; durant trois jours et trois nuits consécutives, « il n'a cessé de se montrer dévoué au devoir périlleux de « sa mission.

« M. le sous-lieutenant HERBELIN pouvait, dans l'ordre « où se trouvait le bataillon, ne pas être exposé aux dangers « de l'attaque. A l'appel des plus braves, fait par le capi- « taine RENAUD, il s'est précipité hors la brèche, avec une « intrépidité dont il a déjà donné des preuves en Italie où « il a été blessé.

« M. le sous-lieutenant SONNOIS n'était pas engagé; il

« aurait pu, comme M. HERBELIN, rester inactif; il est ac-
« couru à l'appel des braves près M. le capitaine RENAUD,
« et a reçu une blessure dans la poitrine. »

En résumé, les pertes éprouvées par le 3e bataillon pendant l'affaire se décomposent ainsi qu'il suit :

Six officiers tués : capitaines DEVAUX, DE MARSILLY; lieutenants DE BORNSCHLÉGEL, ESTENNEVIN, DE LA HAYE SAINT-HILAIRE, HEURTEUX.

Huit officiers blessés : commandant MELOT; capitaine adjudant-major RENAUD; sous-lieutenants DEMILLY, HERBELIN, SONNOIS; plus trois officiers prisonniers : capitaines LALOUETTE; sous-lieutenants DUCHESNE, MATHIEU.

Trois officiers prisonniers, non blessés : capitaines AVRIL, BLOT ; sous-lieutenant SALETA.

Deux cent trente-six sous-officiers, caporaux et zouaves tués, blessés ou prisonniers.

Le 3e bataillon rentra à son camp du Cerro San-Juan dans l'après-midi du 25, ramenant 97 blessés, dont 5 officiers et 92 hommes de troupe.

Il parut évident pour tout le monde que trois causes firent échouer l'attaque de Santa-Inès :

1° L'étroitesse des portes de sortie par où les colonnes durent déboucher; ces portes ne permettaient, en effet, le passage qu'à deux hommes de front;

2° La hauteur trop considérable des brèches faites par l'artillerie;

3° L'insuffisance d'action de cette dernière arme, qui n'avait pas assez ruiné les défenses intérieures de la place, de telle sorte que les assaillants se sont trouvés tout à coup en présence des formidables obstacles énumérés plus haut.

La lettre suivante du général de division Douay est le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce glorieux fait d'armes.

Le général de division Douay à M. le colonel Brincourt :

« Mon cher Colonel,

« Je voulais vous écrire aussitôt après l'affaire du 25 « avril, mais la nature de mes occupations ne me l'a pas « permis. Aujourd'hui que j'en ai le temps, je tiens à vous « exprimer les regrets que j'ai éprouvés en voyant tant de « braves officiers de votre régiment tomber en entraînant « leurs soldats au combat.

« Je proclame hautement la valeur héroïque qu'ils ont « déployée dans une circonstance si difficile. Je la ferai « ressortir dans le rapport que j'adresse au général en chef.

« J'aurais désiré réunir votre corps d'officiers, lui ex- « primer ma pensée et mes sentiments, mais le commande- « ment que j'exerce ici ne me le permet pas.

« Je vous prie d'être mon interprète auprès de lui, de « lui dire que mon estime et mon admiration lui sont ac- « quises, et qu'il ne dépendra pas de moi que, dans une « prochaine circonstance, le succès ne couronne sa valeur « et celle des soldats qu'il commande. Dites enfin à vos « officiers que c'est dans le revers que la vraie grandeur « d'âme se déploie. Ils l'ont montré une fois de plus.

« *Le Général commandant la 2e division,*

« *Signé :* Douay. »

L'ordre général n° 78 ne fait que confirmer la lettre ci-dessus.

N° 78. Citations. Ordre général.

« Dans la matinée du 25 avril, le cadre de Santa-Inès a « été attaqué avec une extrême vigueur par le 3e bataillon « du 1er zouaves. Malheureusement, des circonstances im- « prévues, telles que l'orage de la veille qui a obligé de « mettre le feu aux fourneaux des mines avant le jour fixé « pour l'attaque, l'impossibilité d'ouvrir un débouché assez « étendu pour sortir du cadre 30, enfin des défenses accu- « mulées en force et en nombre que l'on n'a pu détruire « ont fait échouer cette attaque.

« Le général en chef n'en doit pas moins signaler au « corps expéditionnaire les militaires de tous grades qui « ont fait preuve de courage dans cette circonstance.

« Il est heureux surtout de rendre la plus éclatante jus- « tice aux officiers du 1er zouaves, qui ont montré si vail- « lamment à leurs soldats le chemin de l'honneur, où bon « nombre d'entre eux ont payé de leur vie et de leur liberté « leur bravoure chevaleresque.

« Je cite comme s'étant particulièrement distingués: « M. MELOT, chef de bataillon, qui a conduit la colonne « de droite avec un élan admirable et qui a reçu deux « blessures; M. RENAUD, capitaine adjudant-major, qui a « déployé une énergie et une bravoure hors ligne, pour « entraîner les soldats à affronter tous les périls que pré- « sentait une accumulation de défenses extraordinaire; « MM. ARONDEL, médecin-major; HERBELIN, SONNOIS, sous- « lieutenants; BOYER, sergent; ENGEL, COMBES, zouaves; « BEAUME, PAPIN, COURTOIS, PÉTEIL, sergents; FUFER, « BINET; zouaves; AYMARD, LESACHÉ, caporaux; BARBARAY, « zouave; BÉNÉZET, sergent-major; PY, DARNAUD, BOSSU, « sergents; BEAUGÉ, caporal; CORNOUILLER, sergent; CA- « MET, COLIN, DESJARDIN, ROUSTEL, MUSELLI, DUFOUR, « LE CHARRON, FAISLE, BOULET, MANIGOT, ZUTTERLING, « GREVET, JUZEMAL, NESTOP, BAUDIN et KURTZMANN, « zouaves.

« Au camp devant Puebla, le 2 mai 1863.

« *Le Général de division commandant en chef,*

« *Signé :* FOREY. »

Comme complément de cet ordre élogieux, le général en chef accorda au 3e bataillon les récompenses ci-après:

Officiers de la Légion d'honneur : capitaines AVRIL, BLOT, LALOUETTE ; chevaliers : DEMILLY, HERBELIN, SALETA, sous-lieutenants; LABRUNIE, LAURIOL, sergents.

Médailles militaires : BEAUME, BOYER, COURTOIS, LAITHIER, PAPIN, sergents; CHEVIET, COMBATTE, FRIÈS, HEBERT, LESACHÉ, PANTIN, TAYOT, caporaux; BARBARAY,

BERNILLON, CASTILLE, CATHELINE, CHAUDERON, COMBES, ENGEL, FONTANIÉ, FUFU, JALBERT, JALLEY, MAGUIN, MAZIER, MICHEL, MONESTIER, TAYOT, VILLARD, zouaves.

Jusqu'à la fin du siège, le 1er zouaves ne prit part à aucune affaire importante. Il continua son service habituel de garde de tranchée, de travail et d'escorte de convois.

Reddition de Puebla. — La ville de Puebla s'étant rendue le 17 mai, le régiment y fit son entrée le 18 mai, chargé de la mission d'y maintenir l'ordre et de procéder au désarmement.

Le 19 mai, le colonel BRINCOURT fut nommé commandant supérieur de l'État de Puebla. Le lieutenant-colonel COTTAT prit le commandement du régiment, qui venait d'être désigné pour occuper la ville récemment conquise. Il s'y installa donc de son mieux et commença à y faire un service régulier.

Fréquemment, de petites colonnes, de force variable, allaient rayonner à l'extérieur pour faire la police des environs, protéger des passages de convois, ou contribuer à leur escorte. Dans une opération de ce genre, le 22 juillet, la 7e compagnie du 2e bataillon, sous les ordres du capitaine GUILLEMAIN, mit en déroute un fort parti de guérilleros qui voulaient lui barrer le passage entre Tepengo et Tehuacan, sur la route de Puebla à Orizaba. La compagnie eut quatre hommes hors de combat, sur lesquels l'un mourut le lendemain et l'autre fut amputé de la cuisse gauche.

Le 24 août, un détachement du 3e bataillon, sous les ordres du commandant LALANNE, remporta à San-Juan de los Llanos, aux environs de Puebla, un avantage sérieux sur un chef ennemi du nom de Quesada.

Le 2e bataillon ne fit rien d'important pendant le mois de septembre. Le 15 de ce mois, un détachement du 3e bataillon, sous les ordres du chef de bataillon, s'empara de la ville de Zacapoaxtla, qui renfermait des munitions d'artillerie, après un combat où l'ennemi perdit une cin-

quantaine d'hommes mis hors de combat, et où les zouaves eurent deux tués: un officier, le sous-lieutenant MERLIER, et un homme; plus neuf blessés, dont quatre grièvement.

Rien à signaler pendant le mois d'octobre, sauf l'arrivée du colonel CLINCHANT, nommé, depuis le 20 août 1863, au commandement du régiment. Les mois de novembre et de décembre se passent également sans incidents.

Les mois de janvier et février 1864 ne donnent lieu non plus à aucune opération.

Marche sur Guadalajara. — Le 10 mars, l'état-major du régiment et le 3e bataillon quittèrent Puebla et se dirigèrent sur Mexico.

Arrivée à Tacubaya le 15 mars, la colonne en repartit le 17 mars grossie de 60 cavaliers du 12e chasseurs à cheval et d'une section d'artillerie de montagne. Elle se dirigea sur Toluca et de Toluca sur Maravatio, où elle était à la fin du mois, époque à laquelle le 2e bataillon quittait à son tour Puebla à destination de Guadalajara. Il y arriva le 8 mai, et y retrouva l'état-major du régiment et le 3e bataillon.

La marche du 2e bataillon s'était effectuée sans qu'elle eût amené aucune rencontre avec l'ennemi, mais non sans qu'à plusieurs reprises des détachements du bataillon, de force variable, eussent fait des pointes à droite et à gauche de la grand'route de Mexico à Guadalajara, pour tâcher de saisir quelques-unes des innombrables bandes de maraudeurs qui infestaient le pays. C'était là, du reste, le caractère général de l'expédition du Mexique : un bataillon se rendait d'un point à un autre, souvent très éloigné, pour y tenir garnison; il était bien rare que le trajet pût s'opérer directement, et par la ligne la plus courte. Les autorités civiles mexicaines, ou les autorités militaires françaises des diverses localités que traversait le bataillon, ne manquaient pas, pour peu qu'on eût signalé la présence d'une bande aux environs, de le mettre à contribution, afin qu'il fît quelque petite expédition contre la bande signalée.

La guerre du Mexique a été surtout une guerre de marches. Les faits militaires importants auxquels elle a donné lieu ne sont pas très nombreux. En revanche, — peut-on dire familièrement, — ce que les jambes de notre infanterie ont arpenté de terrain dans ce pays est presque incalculable. Mais on comprend qu'une longue et aride nomenclature d'étapes, aux noms souvent barbares, ne peut trouver place dans le présent ouvrage, et qu'il faut se borner à rappeler les événements d'une certaine importance dont ces marches et contremarches ont été le but ou l'occasion.

Quand le 2e bataillon arriva à Guadalajara, le 8 mai, il y trouva, avons-nous dit, l'état-major du régiment et le 3e bataillon arrivés depuis le 3. La marche de ce dernier détachement s'était effectuée dans les mêmes conditions que celle du 2e bataillon, c'est-à-dire sans donner lieu à quoi que ce soit de remarquable au point de vue militaire.

On trouve cependant, dans le journal des marches et des opérations militaires du régiment, que le 5 avril, le lieutenant-colonel Cotta avait organisé un peloton de zouaves à cheval, commandé par un maréchal des logis du train et un sous-lieutenant du régiment.

Le 2e bataillon séjourna habituellement à Guadalajara pendant les mois de mai à septembre 1864. Son séjour dans cette ville ne fut interrompu que par des opérations de courte durée. Il en fut de même du 3e bataillon dont les reconnaissances et sorties ayant pour but de rassurer le pays en le sillonnant dans tous les sens, de traquer les bandes et d'aller au-devant des convois de vivres, furent néanmoins un peu plus nombreuses et un peu plus accidentées.

Affaire de Santa-Anna-Acatlan. — Le 9 août, le colonel Clinchant, qui se trouvait à Santa-Anna-Acatlan, avec une partie du 3e bataillon et des fractions de troupes de diverses armes, ayant appris que l'armée du général dissident Arteaga rançonnait le pays aux environs et semblait vouloir

faire un mouvement contre les localités occupées par les forces françaises, se mit en route pour le prévenir, à la tête de trois compagnies du 3e bataillon (3e, 4e et 6e sous les ordres du commandant PARGUEZ), un escadron du 12e chasseurs, une section d'artillerie, une d'obusiers de montagne et une centaine de cavaliers mexicains. Il se dirigea vers Cocula, où l'ennemi occupait une position d'abords très difficiles, qu'il avait garnie de six pièces d'artillerie très bien postées. Le colonel CLINCHANT fit attaquer la position de front par une de ses compagnies sous la protection de l'artillerie et la fit tourner par le reste de sa troupe. Soit que l'artillerie française ait causé des pertes sérieuses aux Mexicains, comme on peut le supposer par l'aspect qu'offrait le champ de bataille après la lutte, soit que la vue du mouvement tournant leur ait fait perdre la tête, toujours est-il que, saisis d'une véritable panique, les Mexicains se débandèrent et prirent la fuite, abandonnant leurs canons et laissant sur le carreau environ 150 hommes, dont le général Solis. La poursuite de l'ennemi fit tomber entre les mains de la colonne française quelques prisonniers, dont le chef d'état-major du général Solis, mais surtout un matériel considérable en fusils, munitions et ustensiles de campement.

Si l'on n'avait pas à regretter la perte d'un officier du 12e chasseurs, le lieutenant Archambault, ce brillant succès ne nous aurait rien coûté.

Pendant la 2e quinzaine d'octobre et la première quinzaine de novembre, le régiment fit partie d'une colonne, commandée par le général Douay, qui eut pour mission de nettoyer la partie sud de l'État de Guadalajara de toutes les bandes qui pillaient le pays, et principalement de tâcher d'atteindre et de détruire l'armée libérale aux ordres du général Arteaga. L'opération eut lieu, mais la colonne atteignit Colima sans avoir pu rencontrer les dissidents. On se replia sur Guadalajara. Le 18 novembre, on était à Estipac, où la colonne fut dissoute.

Opérations contre Arteaga. — Cependant Arteaga, profitant de sa connaissance du pays et des intelligences nombreuses qu'il y entretenait, s'était dérobé devant le gros des forces françaises; remontant vers le nord, il avait cherché à pénétrer sur les territoires à peu près complètement pacifiés. Cette tentative devait être arrêtée. A peine la colonne du général Douay fut-elle dissoute qu'une colonne plus légère fut organisée sous les ordres du colonel Clinchant, à l'effet de poursuivre Arteaga.

Cette colonne, dont l'effectif varia, mais qui comprit essentiellement les 2e, 5e et 8e compagnies du 2e bataillon, les 1re et 4e compagnies du 3e bataillon, un escadron du 12e chasseurs (capitaine Perrin), une section d'artillerie de montagne et douze sapeurs du génie, se mit à la recherche des trois divisions composant l'armée d'Arteaga.

Il résulta de tous ces événements une série d'opérations assez compliquées dont l'extrait ci-après de l'ordre général du corps expéditionnaire, n° 201, donnera néanmoins une idée suffisante.

« Le général Douay, apprenant que l'armée libérale « s'est dirigée vers le sud de la lagune de Jalapa, a lancé « à sa poursuite trois colonnes légères : celle du colonel « de Potier, partie le 15 de Tecolotlan; celle du lieutenant-colonel Lepage des Longchamps, partie de Guadalajara le 17; celle du colonel Clinchant, partie d'Estipac le 18.

« Le 19 au matin, le lieutenant-colonel Lepage des « Longchamps surprend le bande de Pablo-Florès à Tuscueca, lui fait subir des pertes sensibles et la disperse « complètement.

« Le 21 novemdre, les colonels Clinchant et de Potier « arrivent à hauteur de l'armée libérale, malgré la rapidité « que celle-ci met à fuir et à se dérober.

Combat de Jijilpam. — « Le 23, le colonel Clinchant, « qui n'a avec lui que cinq compagnies de zouaves, une

« section d'artillerie de montagne, une escouade du génie « et un escadron du 12e chasseurs, en tout 400 hommes, « attaque résolument à Jijilpam toute l'armée d'Arteaga, « qui est encore forte de 4,000 à 5,000 hommes et possède « 20 pièces de montagne.

« Le colonel Clinchant, malgré l'infériorité numérique « de sa petite colonne, et sans hésiter un instant, prend « avec habileté ses dispositions d'attaque.

« Les zouaves du 1er régiment, disposés en deux colonnes, « se lancent sur l'ennemi avec une énergie sans égale et « font des trouées énormes dans la masse des dissidents.

« La section d'artillerie, par son tir bien dirigé, aide « puissamment à l'attaque impétueuse de notre infanterie. « Cependant, l'ennemi sentant sa supériorité numérique « redouble d'efforts et cherche à écraser les groupes de « zouaves.

« La section d'artillerie, un instant envahie, est obligée « de défendre elle-même ses pièces, en repoussant les « agresseurs à la baïonnette.

« Le colonel Clinchant lance alors son escadron de « cavalerie commandé par M. le capitaine Perrin. L'audace « et la bravoure suppléent au nombre, et Arteaga s'enfuit « dans le plus grand désordre avec les débris de son armée « dans la direction d'Uruapan, laissant aux mains du co- « lonel Clinchant son chef d'état-major avec ses officiers, « 9 pièces de montagne, un drapeau, 10 fanions, 1,100 « armes et 93,000 cartouches.

« Arteaga perd, en outre, dans ce combat, 400 hommes « tués, dont 2 généraux, et un grand nombre de blessés et « de prisonniers.

« Des résultats aussi importants nous ont coûté : un « officier et six zouaves tués ; nous avons en outre quinze « blessés, dont deux officiers. »

Le même ordre du jour cite comme s'étant particulièrement distingués, dans les divers combats qui eurent lieu pendant la campagne :

« Au combat d'Ameaca, livré le 30 octobre par la com-« pagnie franche du 1er zouaves : le lieutenant COTTON qui, « à la tête de 50 hommes, a pris une pièce de canon vive-« ment disputée par l'ennemi ; le sous-lieutenant BOUTTE « qui, avec sa section, s'est rendu maître du quartier « de cavalerie et en a chassé l'ennemi à la baïonnette ; le « zouave ROBERT, blessé au premier rang de deux coups « de feu.

« Lors de l'attaque du camp d'Arteaga (nuit du 16 au « 17 novembre) : le caporal GUIARD, du 1er zouaves, qui a « dirigé les éclaireurs. Dans le combat de Tuscueca, livré « à Pablo-Florès le 19 novembre : le capitaine MAUROY, du « 1er zouaves, qui a secondé activement l'action du com-« mandant de la colonne par son zèle infatigable, et par-« ticulièrement par l'habile direction qu'il a donnée à sa « compagnie ; RIALLAND, zouave de 1re classe, aussi bon « soldat que brave au feu.

« Au combat de Jijilpam, livré le 22 novembre contre toute « l'armée d'Arteaga : le colonel CLINCHANT, qui a préparé « et remporté la victoire avec toute l'habileté et l'intré-« pidité possible, qui a eu un cheval tué sous lui pendant « le combat et qui, blessé lui-même, a continué à com-« mander jusqu'à la fin de ce téméraire combat couronné « par le plus brillant succès ; le commandant LALANNE, « qui a parfaitement secondé le colonel CLINCHANT en se « portant sur tous les points difficiles, et qui a eu son « cheval tué sous lui pendant ce combat ; le capitaine « PAYAN, qui a conduit l'avant-garde avec beaucoup de « vigueur et de sang-froid et a culbuté une partie de la « 2e division ennemie qui lui barrait le passage ; le capi-« taine FRELAUT, qui, à la tête de sa compagnie et dans un « moment difficile, a fait une vigoureuse charge à la « baïonnette et a refoulé l'ennemi qui voulait tourner la « colonne ; le sous-lieutenant BROCHIER, qui a montré « beaucoup d'élan et qui a été blessé ; le sous-lieutenant « ROUDET-CORNEILLE, blessé mortellement en chargeant

« à la baïonnette à la tête de la compagnie FRELAUT ;
« CHEVALIER, sergent ; LEBOSSARD, sergent ; SCHEIB, caporal ;
« LEFEBVRE, zouave ; BLAISE, zouave, ont tous combattu
« corps à corps à la baïonnette.

« Mexico, le 25 décembre 1864.

« *Le Maréchal commandant en chef,*

« *Signé :* BAZAINE. »

Les opérations continuèrent, les bataillons tantôt réunis dans la même colonne, tantôt faisant partie de colonnes différentes. Elles se prolongèrent jusqu'à la fin de l'année 1864 et pendant le 1er trimestre de l'année 1865. Le récit des marches et contre-marches que firent les deux bataillons dans l'État de Guadalajara et dans les États voisins serait complètement dépourvu d'intérêt. Nous nous contenterons de mentionner les deux faits suivants :

Défaite de Rojas. — Le 28 janvier 1865, la compagnie franche du 2e bataillon atteignit au Rio-Potrerillos le redoutable chef de bande Rojas, dont aucun des gouvernements réguliers du Mexique n'avait jamais pu, soit de gré, soit de force, obtenir la soumission. Sans se laisser intimider par le nombre (Rojas avait sous ses ordres 500 cavaliers et 300 fantassins), la compagnie franche se rua sur sa bande et la mit en complète déroute après lui avoir tué une cinquantaine d'hommes et lui avoir pris : 400 chevaux harnachés, 125 mulets bâtés, un drapeau, un canon avec 22 caisses de munitions, 300 fusils, 200 lances, 35,000 francs en argent, 500 tenues complètes, les bagages des officiers et le matériel de la troupe.

Le 21 février, le capitaine d'état-major Loizillon, qui commandait une colonne dont faisaient partie les 4e et 5e compagnies du 3e bataillon, attaqua la ville de Los Reyes, occupée par des forces considérables placées sous les ordres du général dissident Salazar. Le capitaine Loizillon ne fit agir qu'une section de 30 hommes qui se lança bravement dans la ville et pénétra jusque sur la place, mais sans

être soutenue. Aussi, fut-elle vite obligée de se retirer, après avoir eu son capitaine, le capitaine Vanderbach, grièvement blessé et quelques zouaves plus ou moins atteints. Le capitaine Loizillon, au lieu de faire agir alors le reste de sa colonne pour dégager la petite troupe ainsi compromise, battit en retraite avec tout son monde, laissant entre les mains de l'ennemi le capitaine Vanderbach, le zouave Rouchon, également blessé, et quelques morts. Le fourrier Lesueur, de la 4e compagnie, essaya d'emporter le capitaine en le chargeant sur ses épaules. Il ne réussit malheureusement qu'à se faire prendre à son tour. Les trois prisonniers restèrent au pouvoir de l'ennemi jusqu'au 13 mars, époque à laquelle ils furent délivrés par la colonne du colonel de Preuil du 12e chasseurs, dont faisaient partie cinq compagnies du régiment.

A la fin du 1er trimestre 1865, le 2e bataillon était à Guadalajara et le 3e à San-Juan de Los Lagos, en route pour le nord.

Pendant le 2e trimestre 1865, le 2e bataillon parcourut en divers sens les États de Guadalajara et de Guanajuato, faisant la haute police du pays.

Affaire de Valle-San-Iago. — Le 1er juin, les 1re et 2e compagnies qui étaient à Salamanca, quittèrent ce point pour se porter au secours de la ville de Valle-San-Iago, centre important de population, que menaçait du pillage le chef dissident Pueblita. Les forces nombreuses dont il disposait n'avaient en présence qu'une faible garnison de 55 fantassins et 50 cavaliers des troupes régulières mexicaines. Le capitaine Nauroy commandant les deux compagnies de zouaves prit très habilement ses dispositions. Ne pouvant, vu le peu de monde qu'il avait avec lui, attaquer Pueblita en rase campagne, ni même défendre tout le périmètre de la ville, il se borna à organiser solidement la résistance dans la partie centrale de Valle-San-Iago, formant une espèce de réduit. Le feu commença

vers midi et se prolongea jusque dans la nuit. Tous les efforts de Pueblita pour emporter la position furent vains ; malgré la supériorité écrasante de ses forces, il ne put venir à bout de l'énergie et de la ténacité des zouaves, que secondèrent, du reste, parfaitement leurs auxiliaires mexicains, et à onze heures du soir, il se décida à battre en retraite, laissant sur le terrain plus de cent morts et une cinquantaine de blessés qu'on trouva après l'affaire dans les maisons de la ville.

Les zouaves n'eurent que six hommes hors de combat, parmi lesquels le lieutenant DUVERDIER, grièvement blessé d'un coup de feu à la cuisse, et le sergent CHEVALIER, atteint de deux blessures à la main gauche qui nécessitèrent l'amputation, et d'une blessure à la cuisse.

Au cours de ce même deuxième trimestre 1865, le 3ᵉ bataillon alla occuper Zacatecas. Pendant le troisième trimestre, le 2ᵉ bataillon et l'état-major du régiment restèrent presque tout le temps à Leon, et le 3ᵉ bataillon à Zacatecas. Les deux bataillons ne firent d'ailleurs rien d'important durant cette période. Le quatrième trimestre se passa de même. Toutefois, les diverses fractions du corps opérèrent vers la fin du trimestre plusieurs mouvements qui eurent pour résultat de les ramener dans l'État de Queretaro.

Événements de la Martinique. — Avant de poursuivre le récit des opérations des 2ᵉ et 3ᵉ bataillons, nous devons dire quelques mots des événements survenus à la Martinique, au mois d'octobre 1865, en raison de la part qu'y prirent des zouaves du 1ᵉʳ régiment.

Le 2 octobre 1865, un détachement de 512 hommes du 1ᵉʳ zouaves commandé par MM. CHEVILLOT, lieutenant, et MAZUYER, sous-lieutenant, s'embarqua à Alger à bord du transport *l'Allier,* qui portait déjà un détachement de même force du 3ᵉ zouaves. Les deux détachements débarquèrent à Fort-de-France (Martinique) le 27 octobre, à 4 heures du soir. Ils furent, suivant l'usage, casernés au fort Desaix.

Le 28 octobre au matin, vingt-cinq permissions d'aller en ville, les seules accordées par le gouverneur de la colonie, furent tirées au sort dans les deux détachements. A onze heures et demie, les hommes que le sort n'avait pas favorisés, grossis d'un contingent d'isolés appartenant à toutes les armes et venus du Mexique à bord du *Var*, voulurent obtenir la libre sortie du fort. Le poste de la porte, composé de soldats de l'infanterie de marine, s'y opposa par la force et tua deux zouaves dont un du 1er régiment. Repoussés de ce côté, les hommes tentèrent de descendre par le rempart. Mais le poste, renforcé d'une compagnie, ouvrit le feu contre eux.

Les zouaves, exaspérés par la vue des morts et des blessés, excités d'ailleurs par les boissons qu'ils avaient consommées depuis le matin, allèrent chercher des armes dans les chambres de l'infanterie de marine et en trouvèrent quelques-unes avec lesquelles ils ripostèrent au feu dirigé contre eux. Leurs officiers, accourus à la première nouvelle de ce qui se passait, secondés par les gradés et quelques hommes d'élite, finirent cependant par les calmer et rétablir l'ordre parmi eux.

Ce malheureux événement coûta au 1er zouaves sept hommes tués et dix-huit blessés.

La journée du 29 octobre se passa tranquillement ; elle fut employée à enterrer les morts.

Le 30 octobre, les détachements remontèrent à bord et firent voile pour Vera-Cruz, où ils débarquèrent le 11 novembre. Dès le lendemain, ils étaient en route pour Mexico, où ils arrivaient le 30 novembre.

Par ordre du maréchal commandant en chef, les officiers des détachements furent enfermés à la citadelle jusqu'à ce qu'un conseil d'enquête eût statué sur leur compte. A l'unanimité, le conseil se prononça en leur faveur.

Les hommes furent tous écroués à la prison militaire, comme passibles du conseil de guerre. Ils furent remis en liberté le 26 décembre, à la suite d'ordonnances de non-

lieu dans lesquelles, sauf quatorze, ils furent tous compris.

Dernières opérations. — Le régiment stationna en entier à Queretaro pendant le mois de janvier 1866.

Le 6 janvier, il fut organisé dans cette ville, par ordre du maréchal commandant en chef le corps expéditionnaire, une brigade de réserve ayant pour but de parer aux éventualités qui pouvaient survenir par suite d'un conflit avec les États-Unis. Cette puissance avait, en effet, concentré des troupes nombreuses sur le Rio-Bravo, dont le lit forme la frontière nord du Mexique. Les 1er et 3e régiments de zouaves constituaient l'infanterie de la brigade de réserve.

Le 22 février, les six premières compagnies de chacun des deux bataillons quittèrent Queretaro, sous les ordres du colonel CLINCHANT, pour aller expéditionner dans l'État de Michoacan.

Le reste du régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel COTTAT, quitta Queretaro le 17 mars à destination de Mexico.

Pendant tout le deuxième trimestre de l'année 1866, les deux bataillons rayonnèrent dans l'État de Michoacan, poursuivant les bandes dissidentes et tranquillisant le pays par leur présence.

Le 7 mai, le capitaine NAUROY, avec les 3e et 4e compagnies du 2e bataillon et un détachement de cavalerie mexicaine, rencontra, à Las Pilas, non loin de Salamanca, un parti de 200 cavaliers qu'il mit en déroute en lui tuant 20 hommes et en lui prenant 70 chevaux et quelques armes.

Le 13 juin, un détachement de 80 hommes, pris dans les deux mêmes compagnies, se joignit à un escadron de hussards pour barrer le passage à une autre bande, que poursuivait le lieutenant-colonel LALANNE (nommé à ce grade depuis deux mois) à la tête des 5e et 6e compagnies du 2e bataillon. La bande fut atteinte en deux points différents par la cavalerie et les zouaves, et à moitié détruite.

Des opérations du même genre eurent lieu pendant le troisième trimestre 1866.

Le 7 septembre, la 7e compagnie du 3e bataillon, qui était organisée en compagnie montée, fut adjointe à une colonne légère sous les ordres du colonel de Preuil. Partie du bivouac à sept heures du matin, elle fit 56 kilomètres dans la journée et arriva le soir à une hacienda où elle se reposa jusqu'à une heure du matin. Elle repartit et arriva à dix heures et demie du matin, après avoir fait 48 kilomètres, à l'hacienda du Custodro où se trouvaient 400 cavaliers dissidents sous les ordres d'un chef nommé Espinosa. Ils furent chargés immédiatement et mis en déroute, en perdant bon nombre d'entre eux qui restèrent sur le carreau ou tombèrent entre nos mains.

Cependant, le 12 août 1866, le colonel CLINCHANT ayant été nommé général de brigade, fut remplacé par le colonel CARTERET-TRÉCOURT.

A la fin du mois de septembre, la plus grande partie du régiment était réunie à Mexico. Il rayonna aux environs pendant les trois derniers mois de l'année, continua à s'acheminer insensiblement vers la côte, et à la fin de décembre il se trouva de nouveau presque en entier à Puebla.

Le mouvement vers la côte s'accentua plus vivement pendant le mois de janvier 1867. Le 2 février, le régiment quitta Puebla à destination d'Orizaba. Il y arriva le 8 février et en repartit le 17.

Le 23 février, il était à la Soledad, le 24 février à Vera-Cruz, et le 25 février, il s'embarquait à bord du transport *l'Ardèche,* qui appareillait le même soir.

La traversée dura jusqu'au commencement d'avril. Le 3 avril, les deux bataillons débarquèrent sur cette vieille terre d'Afrique qu'ils avaient quittée cinquante-sept mois auparavant.

CHAPITRE IV

ÉVÉNEMENTS SURVENUS EN ALGÉRIE DEPUIS LE MOIS DE JUILLET 1862 JUSQU'AU MOIS DE JUILLET 1870.

Il nous faut maintenant revenir sur nos pas, pour raconter les événements dont l'Algérie fut le théâtre pendant l'expédition du Mexique. Nous continuerons ensuite le récit de ce que le régiment fit dans la colonie jusqu'à la guerre de 1870.

Les six derniers mois de l'année 1862 ne présentent rien de particulier. Au 1er janvier 1863, le 1er bataillon était réuni à Alger. Il quitta cette ville le 15 mars, pour aller tenir provisoirement garnison dans les subdivisions d'Aumale et de Dellys. Pendant cette marche, du 15 au 22 mars, les hommes eurent beaucoup à souffrir de l'inclémence de la température ; les bivouacs étaient transformés en véritables marais où l'on ne trouvait aucun brin de bois pour se sécher et se réchauffer, et les rations de combustible que l'on distribuait suffisaient à peine à faire la cuisine. La pluie, la neige, la grêle se succédèrent presque sans trêve ; le passage des rivières gonflées par les eaux vient s'ajouter encore aux difficultés de la route. Mais le bon esprit et le moral du bataillon ne se démentirent pas un instant ; sa bonne volonté et son énergie furent constamment à hauteurde ces fâcheuses circonstances qui ne portèrent aucune atteinte à sa discipline.

Après avoir occupé les subdivisions d'Aumale et de Dellys pendant le deuxième trimestre 1863, le bataillon revint à Alger, où il était réuni de nouveau le 30 juin.

Les mois suivants, et jusqu'à la fin de l'année, se passèrent sans incident.

On peut en dire autant du premier trimestre 1864.

Insurrection de 1864. — Au mois d'avril 1864, le calme dont l'Algérie jouissait depuis plusieurs années fut tout à coup troublé par des mouvements insurrectionnels qui éclatèrent dans le Sud. On organisa, pour les réprimer, une colonne expéditionnaire dont trois compagnies du 1er bataillon furent appelées à faire partie.

Les 1re et 4e compagnies quittèrent Alger le 11 avril, sous le commandement du capitaine JOUBERT. Elles arrivèrent, le 18 avril, à Boghari, où elles retrouvèrent la 5e compagnie qui y était en détachement depuis le 18 janvier, et où elles campèrent en attendant l'organisation de la colonne expéditionnaire.

Le 26 avril, la colonne quitta Boghari sous les ordres du général Yusuf et commença les opérations : les 1re et 4e compagnies furent rattachées au bataillon de tirailleurs du commandant Berthe, la 5e compagnie fut rattachée au bataillon du 3e de ligne du commandant Lemoyne.

Le 1er mai, la colonne Yusuf arriva à Djelfa, où elle trouva la 3e compagnie du bataillon, qui y était en détachement depuis le 19 avril. On fit une nouvelle organisation de l'infanterie de la colonne. Les 1re, 3e, 4e et 5e compagnies du 1er zouaves formèrent un bataillon sous le commandement du capitaine JOUBERT.

Le 4 mai, la colonne quitta Djelfa et prit la direction de Laghouat, où elle arriva le 7 mai, sans qu'aucun incident eût signalé sa marche. Elle trouva à Laghouat la 8e compagnie du 1er bataillon du régiment, qui y était en détachement depuis le 28 janvier ; cette compagnie reçut l'ordre de rallier la colonne et d'aller se placer sous les ordres du chef de bataillon de tirailleurs, le commandant Berthe.

Le 11 mai, l'expédition quitta Laghouat et alla camper à Sidi-Recheg. A partir de ce jour, on marcha dans l'ordre habituel d'expédition. Les goums, en éclaireurs ; la cavalerie, en avant du carré de marche ; le carré de marche composé de quatre bataillons en colonne, savoir : un bataillon en avant des détachements marchant au centre

du carré (artillerie, bagages, convoi, matériel d'eau, etc.); un bataillon flanquant à droite, un autre flanquant à gauche; un bataillon marchant derrière; un escadron de cavalerie d'arrière-garde; des cacolets à chaque fraction.

Le 12 mai, on fit séjour. Le général Yusuf, qui s'occupait beaucoup des détails de sa colonne, donna des ordres sévères relativement à la manière de camper, à la surveillance à exercer sur les fronts de bandière, à la nécessité de tenir constamment les avant-postes en haleine. Comme mesure de sûreté, il ordonna aussi que dans toutes les positions, même pendant les haltes en marche, on formât les faisceaux avec les sabres-baïonnettes. Le 13 mai, la colonne campa à Tadjemount et y fit séjour le 14.

Le 15 mai, elle campa à l'oasis d'Aïn-Madi; du 16 au 22 mai, à Guementa.

Le 22 mai, arriva un convoi commandé par le lieutenant MAUBEUGE, de la 5e compagnie. Le convoi se composait de : 5 caissons, 2 prolonges, 60 chevaux et 500 chameaux. En raison des chaleurs et du mauvais état des chemins, cette escorte fut très pénible pour les hommes.

Le 23 mai, la colonne revint à Aïn-Madi.

Le 24 mai, elle bivouaqua à l'Oued-Krebet. Du 25 au 27 mai, à Tadjerouna. Le 28 mai, elle retourna à Aïn-Madi, où elle séjourna jusqu'au 4 juin, sauf interruptions produites par des pointes aux environs.

Le 5 et le 6 juin, à Guementa; le 7 juin, à Aïn-Milok; du 8 au 10 juin, près de Laghouat; le 11 juin, à Sidi-Maklouf; le 12 juin, à Tademit; le 13 juin, à Fékrine; le 14 et le 16 juin, à Zenina; du 17 au 19 juin, à Charef; le 20 juin, à Sariza; le 21 juin, à Taguin; le 22 juin, à proximité de Ben-Hammade.

A minuit, le bataillon du 1er zouaves et deux compagnies du 3e de ligne vont envelopper le village, qui, au point du jour, est enlevé, livré au pillage et brûlé, comme châtiment de la part que ses habitants ont prise au pillage de Chellala et à l'affaire de Taguin.

Du 23 au 26 juin, séjour à Chellala. Le 27 juin, bivouac à Bel-Kitar, sur l'Oued-Ourenk. Le 28 juin, au delà de Chabounia.

La colonne est dissoute. Les 1re et 4e compagnies partent pour Laghouat; la 3e, pour Djelfa; la 5e, qui reste seule du détachement primitif, et la 8e quittent le bataillon de tirailleurs, se réunissent et partent pour Alger.

Pendant les longues et pénibles marches et contre-marches de cette expédition, le détachement du 1er zouaves mérita constamment les éloges du général pour sa bonne conduite, comme pour sa solide résistance aux fatigues. Officiers et hommes de troupe soutinrent dignement la vieille réputation du corps.

Le 30 juillet, l'état-major du bataillon et les 2e et 7e compagnies venant de Kabylie, arrivèrent à Alger, où se trouvaient les 5e, 6e et 8e.

Nouvelle expédition dans le Sud. — Le 11 août, les cinq compagnies quittent Alger à destination de Boghar, où elles arrivent le 17 août. Elles y trouvent rassemblés: quatre compagnies du 1er tirailleurs, quatre escadrons de cavalerie et plusieurs petits détachements de différents corps.

On forme un camp au sud de Boghari, en arrière des rochers qui portent le nom de gorges de Bou-Guezoul.

Depuis le récent soulèvement des Arabes, la défection de presque toutes les tribus du cercle de Boghar, l'incendie et le pillage des caravansérails de la route de Laghouat, les massacres de petits détachements, les meurtres isolés, et surtout les courses chaque jour plus menaçantes des maraudeurs ennemis, tous les habitants de Boghar, de Boghari et des environs, étaient remplis de crainte. L'arrivée des troupes les rassura un peu, sans toutefois ramener entièrement la confiance parmi eux.

Le 25 août, le général Yusuf arriva au camp, suivi le lendemain de quatre compagnies du 12e bataillon de

chasseurs. Il venait présider à l'organisation d'une colonne destinée à aller ravitailler les détachements qui opéraient dans le Sud. Cette colonne fut placée sous les ordres du commandant LUMEL, du 1er zouaves.

Elle partit de Boghari le 29 août à cinq heures du matin, et alla camper à Bou-Guezoul. Il fallut, avec l'aide des sapeurs du génie et d'une forte corvée de zouaves, travailler immédiatement à déblayer les rares puits, seule ressource de ce campement, que les insurgés avaient comblés ou infectés.

On n'osa pas toucher à l'équipage d'eau dans la crainte de trouver hors de service l'unique puits d'Aïn-Oussera.

Les hommes eurent beaucoup à souffrir de la soif, car ce ne fut que fort avant dans la nuit que l'on put tirer des puits l'eau nécessaire pour faire la soupe.

Le 30 août, départ du bivouac à 5 heures du matin et grand'halte à El-Krachem. On y distribue de l'eau pour le café et la boisson du jour, à raison d'un litre par homme. On se remet en marche par plus de 40 degrés de chaleur. Les hommes, surtout les flanqueurs qui ont un service très pénible, souffrent beaucoup. Vers quatre heures du soir, la colonne s'allonge démesurément : à chaque instant des hommes restent en arrière et se couchent, ne pouvant plus avancer, et les animaux tombent haletants sous leur charge. L'arrière-garde, sans cesse retardée dans sa marche, suit avec peine. Heureusement, un orage inespéré éclate, et vient réconforter les hommes et les animaux, ce qui permet d'atteindre sans accident le caravansérail d'Aïn-Oussera, où l'on arrive vers cinq heures et demie du soir. Le caravansérail est incendié et pillé. On trouve aux environs et dans l'intérieur des ruines, des cadavres, en partie carbonisés, exhalant une odeur infecte. Le puits est intact ; la manivelle seule y manque. Le génie la remplace, ce qui permet d'avoir suffisamment d'eau pour les besoins des hommes, des animaux et pour remplacer celle qui a été distribuée à la grand'halte.

Attaque de nuit. — Le 31 août, départ d'Aïn-Oussera; grand'halte au puits sans eau de Bou-Cedraïa et camp, à six heures du soir, à Guelt-es-Stel. Vers minuit, l'ennemi vient tirer quelques coups de feu sur la face du camp occupée par les zouaves. Un silence profond lui ayant fait connaître la force morale de cette troupe, il change de direction et va tâter la face occupée par le 12e bataillon de chasseurs. Les avant-postes de ce bataillon, un peu surpris, surtout n'ayant pas l'habitude de la manière de faire des Arabes, ripostent à coups de carabine. Au bruit de cette fusillade, les zouaves se lèvent, sortent de leurs tentes et se placent en silence derrière les faisceaux. Sur divers points du camp des cris: « *Aux armes!* » se font entendre; ils sont promptement réprimés, et seuls, les zouaves conservent jusqu'au bout ce calme et cette tranquillité qui sont le signe distinctif d'une troupe d'élite. Après une reconnaissance des fronts de bandière faite par le commandant Lumel, on fait rentrer les hommes dans les tentes et la nuit s'achève paisiblement, sans que la surveillance des avant-postes et des sentinelles aux faisceaux soit mise en défaut.

Les événements de la nuit faisant présumer au commandant Lumel que le passage du défilé de Guelt-es-Stel serait pour l'ennemi une occasion très tentante d'attaquer la colonne ou son arrière-garde, le 1er septembre il fait retarder le départ de manière à ne se mettre en marche qu'au grand jour. Une section de zouaves est déployée en tirailleurs à l'avant-garde, et l'ordre est donné à tout le monde, surtout à l'arrière-garde, de marcher bien serré.

Les prévisions du commandant de la colonne se réalisent.

Dès l'entrée du défilé, de nombreux ennemis se montrent sur la droite, couronnant les crêtes et préludant au combat par des cris et des injures, principalement à l'adresse du goum. On ralentit la marche; tout le convoi serre sur la tête. Les flanqueurs de droite se portent en avant, engagent

la fusillade avec l'ennemi et l'obligent bientôt à se retirer à distance. Vers la tête de la colonne, la section d'artillerie de montagne, mise en batterie sans avoir été aperçue par les Arabes, leur envoie cinq obus bien pointés qui leur font précipitamment abandonner la partie. Les spahis et le goum s'avancent alors pour faire le coup de feu et tiraillent quelques instants avec l'ennemi. Après avoir fait mine d'attaquer l'arrière-garde, puis de nous suivre sur le flanc droit, mais hors de portée, les Arabes finissent par se retirer, et l'on arrive sans encombre à la grand'halte, à proximité d'El-Messerane. De là, on va camper dans la plaine du lac Zahrez, près d'un puits artésien nommé Aïn-Malakoff; l'eau en est excessivement abondante; mais elle est chargée d'une très grande quantité de sulfate de magnésie, dont les effets se font vivement ressentir pendant plusieurs jours. Dans la soirée, la colonne du colonel Archinard, venant de Djelfa pour chercher le convoi amené par la colonne Lumel, établit son camp à côté de cette dernière. Le génie et une corvée d'infanterie construisent un barrage pour arrêter le déversement des eaux, et fournir un vaste et commode abreuvoir à la cavalerie et aux bêtes du convoi.

Le 2 septembre, séjour pour la remise du convoi au colonel Archinard, qui part dans l'après-midi, emmenant toutes les voitures de roulage et laissant les bêtes de somme, mulets et chameaux, ainsi que les prolonges qui, marchant désormais à vide, pourront porter les sacs de l'infanterie. On construit un vaste lavoir pour faciliter aux hommes le lavage du linge, et l'on complète l'eau des tonnelets de l'équipage de réserve.

Le 3 septembre, la colonne lève le camp; elle fait la grand'halte à Guelt-es-Stel, où l'on ne trouve pas d'eau, et va camper dans une daïa également dépourvue. La cavalerie est obligée d'aller faire boire ses chevaux dans des redirs, situés à cinq ou six kilomètres du camp, et renfermant un peu d'eau bourbeuse.

Le 4 septembre, on part de bonne heure, attendu que l'étape est longue, qu'elle n'offre pas d'eau sur son parcours et que l'équipage est à sec. On va d'une traite à Aïn-Oussera. La chaleur est accablante; les hommes et les animaux, qui n'ont bu que très peu la veille et pas du tout ce jour-là, fatiguent et souffrent beaucoup. On modère la marche le plus possible; malgré cela, les cacolets sont encombrés et l'arrière-garde a de la peine à faire suivre les traînards. Enfin, on arrive au camp vers une heure. L'eau ne manque pas. La 6e compagnie de zouaves, partie en avant avec la cavalerie, a construit rapidement un barrage, où peuvent se désaltérer la cavalerie et les bêtes du convoi.

Le 5 septembre, camp à Bou-Guezoul, et le 6 septembre, à Boghari.

Le 7 septembre, séjour. Le général Yusuf vient prendre le commandement de toutes les troupes qui sont au camp.

Le 8 septembre, il met à l'ordre la composition de la colonne du Sud.

Le commandant LUMEL est placé à la tête de toute l'infanterie de cette colonne, infanterie qui comprend: le bataillon du 1er zouaves, le 12e bataillon de chasseurs, un bataillon du 1er tirailleurs et deux détachements, d'environ 150 hommes chacun, des 36e et 77e de ligne.

Le bataillon du 1er zouaves est commandé par le capitaine adjudant-major BONNET. En raison de son effectif élevé, il est scindé en deux bataillons de marche commandés: le 1er par le capitaine GUENET, le 2e par le capitaine HIGLIN.

Le 9 septembre, la colonne part de Boghari et va camper le même jour à Aïn-Ensa.

Le 10 septembre, à Chabounia. Le 11 septembre, à Bel-Kitar. Le 12 septembre, à Chellala: ce petit village, assez prospère en temps ordinaire, est complètement brûlé et saccagé. Le soir du 12, la colonne Archinard, venant de Taguin, vient camper à côté de la colonne Yusuf.

Le 13 septembre, on fait séjour. Le 14 septembre, on va camper à Zerguin. La colonne Archinard passe à la colonne Yusuf quatre compagnies commandées par le commandant Berthe. Elle en reçoit, en échange, les détachements du 36e et du 77e. Le commandant LUMEL conserve le commandement de l'infanterie de la colonne Yusuf. L'ordre est donné de s'alléger le plus possible. On laisse à Zerguin les malingres, les animaux blessés et le surcroît des bagages.

Le 15 septembre, départ de Zerguin, et camp à El-Maïa. Le 16 septembre, on va camper à Djelela, après avoir traversé Taguin. La colonne Liébert arrive et s'établit à côté de la colonne Yusuf.

Le 17 septembre, camp à Guelt-Ouach. Le 18 septembre, à proximité de Zenina. Le 19 septembre, séjour. Le 20 septembre, camp à Mrirès, à l'ouest d'Aïn-Zeïreg. Le 21 septembre, camp à quatre kilomètres de Tadjemount. Le 22 septembre, on se rapproche un peu du village. L'on apprend que, pendant les journées des 19 et 20, les habitants se sont défendus contre les insurgés et qu'ils ont perdu quelques-uns des leurs.

Le 23 septembre, camp à sept kilomètres de Tadjemount.

Le 24 septembre, on va camper sous les murs de Laghouat. Depuis plus de six mois, la ville de Laghouat n'a reçu aucun convoi, soit civil, soit militaire. Le passage de plusieurs colonnes a tellement épuisé ses ressources, qu'actuellement on n'y trouve même plus les choses de première nécessité. Cette situation, fort gênante pour la ville, ne l'est pas moins pour la colonne, dont les espérances de ravitaillement se trouvent déçues.

Le 25 septembre, séjour. Le bruit ayant couru que le marabout chef de l'insurrection s'avançait vers Laghouat, on forme pour marcher à sa rencontre une colonne légère dont l'infanterie est placée sous les ordres du général Liébert. Le commandant LUMEL reprend le commandement du bataillon de zouaves.

Le 26 septembre, on marche à l'ennemi, dans la direction de Tadjemount. Un engagement a lieu, qui ne coûte aux zouaves qu'un homme blessé, le tambour SOUCHET. On campe sur les bords de l'Oued-Mzi.

Le 27 septembre, séjour. L'ennemi ne se montre plus, mais la nuit quelques maraudeurs viennent tirer sur le camp. Une sentinelle avancée de la 5e compagnie reçoit une balle dans la crosse de sa carabine.

Le 28 septembre, retour à Laghouat. Un parti ennemi d'une centaine d'hommes longe et suit la colonne pendant presque toute la route. Il est tenu à distance par les hommes de la 8e compagnie, déployés en tirailleurs à l'extrême arrière-garde. Le 29 septembre, les colonnes Yusuf et Liébert séparent leurs éléments. Mais elles marchent ensemble pendant la journée du 29, et vont camper à Metlili, sur la route de Djelfa. On trouve ce poste incendié. Pendant la nuit, quelques coups de fusil sont tirés sur le camp.

Le 30 septembre, on va camper à Sidi-Maklouf. La colonne Liébert se sépare de la colonne Yusuf.

Le 1er octobre, camp à Aïn-el-Ibel. Le 2 octobre, les troupes étant fatiguées, le général coupe l'étape de Djelfa et l'on va camper à l'Oued-Seddeur.

Le 3 octobre, camp à Djelfa. Le 4 octobre, séjour. Arrivée d'un grand convoi de vivres sous les ordres du colonel Archinard.

Contre-coup des événements de la province de Constantine. — Les événements de la province de Constantine obligeant le général Yusuf à se porter au secours du colonel Lacroix, le général organise une colonne avec des troupes tirées de sa propre colonne et de celle du colonel Archinard.

Le bataillon de zouaves en fait partie. Le colonel Archinard prend le commandement de l'infanterie.

Le 5 octobre, départ de Djelfa, dans la direction du Nord-Est. Après une étape de trente-six kilomètres, on arrive au camp d'Hali-el-Aoud.

Le 6 octobre, on se met en marche sur Aïn-el-Kahla, d'où le lendemain, ainsi qu'il a été convenu avec le colonel Lacroix, on doit partir pour aller attaquer les gorges de l'Oued-Medjebel. A huit kilomètres du bivouac, un courrier du colonel Lacroix vient annoncer au général Yusuf que les insurgés ont été repoussés avec de grandes pertes, et qu'ils cherchent à gagner, avec leurs blessés, leurs femmes et leurs troupeaux, les montagnes du Djebel-Amour par la plaine de Sebkha. La colonne fait demi-tour et, après une marche de quarante-deux kilomètres, elle campe à Melika.

Affaire du 7 octobre. — Le 7 octobre, on organise une colonne légère, destinée à poursuivre l'ennemi dans la direction qu'ont indiquée les dépêches du colonel Lacroix et les renseignements recueillis par le général Yusuf. Le colonel Margueritte prend le commandement de la colonne qui se compose de zouaves, d'un détachement de tirailleurs, de la cavalerie, des goums et d'une section d'artillerie de montagne. On part à minuit, sans sacs ni bagages. On s'engage dans le défilé de l'Oued-Gouaiga, où la marche est extrêmement pénible et où les difficultés du terrain obligent de marcher en file indienne. A six heures du matin, la colonne légère débouche dans la plaine, se masse et se dirige sur Aïn-Malakoff.

Le terrain sablonneux sur lequel on s'engage gêne beaucoup les zouaves. Ils n'en suivent pas moins la cavalerie avec ardeur, surtout depuis qu'ils entendent le canon retentir dans la direction suivie.

D'un point élevé on aperçoit l'ennemi aux prises avec les colonnes Liébert et Guiomar ; celle-ci venue rapidement de Djelfa, où elle a été formée avec tout ce qui était disponible, et d'où elle est venue camper à Aïn-Malakoff, objectif de l'émigration arabe, pour lui barrer le chemin de l'Oued et l'empêcher de boire. Les trois colonnes Guiomar, Liébert et Margueritte, exécutant un mouvement

combiné par le général Yusuf, vont enfermer dans un triangle les insurgés de l'émigration du cercle de Bou-Saâda.

Le colonel Margueritte prend les devants avec la cavalerie ; le commandant Lumel et les zouaves suivent au pas de course. L'ennemi, culbuté par la cavalerie du général Liébert, que soutient un détachement de zouaves et de chasseurs à pied venant de Boghar pour rejoindre la colonne Yusuf, épouvanté par l'arrivée en queue de la colonne Margueritte, fuit éperdu, abandonnant une partie de son immense convoi que le canon du colonel Guiomar a déjà dispersé. Les fuyards prennent la direction d'El-Hamman, abandonnant plus d'un millier de bœufs, 3,000 chameaux, 30,000 moutons, des tentes, des tapis et une grande quantité d'objets d'usage arabe.

Jusqu'à sept heures du soir, les trois colonnes s'occupent de réunir tout ce qui compose cette belle razzia; puis elles vont camper à Aïn-Malakoff, où elles sont rejointes le lendemain, 8 octobre, par la colonne Yusuf, amenant les sacs et les bagages de la colonne Margueritte.

Le 9 octobre, les trois colonnes se dirigent vers Djelfa, chacune marchant pour son compte. La colonne Yusuf va camper à Aïn-Zmeïla.

Le 10 octobre, arrivée à Djelfa.

Le 11 octobre, séjour. Les colonnes Yusuf et Archinard sont définitivement fondues en une seule. Le colonel Archinard prend le commandement de toute l'infanterie, et le lieutenant-colonel Suzzoni, celui des zouaves et des tirailleurs.

Affaire du 12 octobre. — Le 12 octobre, séjour. Le matin, tandis que l'on fait une grande corvée de bois dans la forêt de Djelfa, sous la protection du bataillon de zouaves, on apprend que l'ennemi est venu enlever des troupeaux aux Ouled-Dja, qui vivent au nord de Djelfa. La cavalerie monte à cheval et galope dans la direction indiquée pour

tâcher de reprendre la razzia. Un bataillon du 36e sort du camp pour la soutenir. A midi, tout le monde prend les armes. Le général et son état-major marchent à l'ennemi avec le bataillon de zouaves, renforcé de deux compagnies du 12e bataillon de chasseurs, de deux compagnies du 1er tirailleurs et suivi d'une section de montagne. Les hommes n'ont que leurs armes et leurs cartouches, ce qui leur permet de faire quinze kilomètres sans arrêt et à une allure très vive.

On aperçoit alors le goum aux prises avec l'ennemi; la section de montagne est mise en batterie et quelques coups bien dirigés décident la retraite des Arabes. On les poursuit, mais l'ordre arrive de faire demi-tour et de se replier sur le camp, que l'on dit attaqué par un fort parti d'insurgés. On y arrive à sept heures du soir. La nouvelle de l'attaque était exacte. Profitant de l'éloignement de la cavalerie et d'une partie de l'infanterie, un parti d'insurgés était venu, en effet, inquiéter le camp. La bonne contenance des avant-postes et le tir de deux pièces de campagne l'avaient dissuadé de pousser une attaque à fond et il avait battu en retraite.

Cette journée nous coûta un adjudant de spahis tué et quelques hommes de différents corps tués ou blessés. Les zouaves n'avaient à regretter aucune perte. Ils avaient fait quarante-trois kilomètres dans la journée et contribué à la reprise de la razzia.

Le 13 octobre, séjour à Djelfa, ainsi que le 14 octobre, par suite du mauvais temps.

Le 15 octobre, départ de la colonne, qui laisse ses malingres à Djelfa. Camp à l'Oued-Seddeur.

Le 16 octobre, camp à Yorie, et le 17 octobre, camp à peu de distance de Tademit. D'après les renseignements recueillis, le marabout chef de l'insurrection se trouvant avec ses cavaliers au sud près de Tademit, on donne l'ordre de retrancher plus sérieusement que de coutume les grand'gardes et les petits postes. Vers cinq heures du soir,

quelques cavaliers ennemis viennent faire la fantasia devant la troisième face du camp. On en tue un.

Le 18 octobre, camp à Bou-Meghirenz : le froid commence à se faire sentir la nuit.

Affaires des 19 et 20 octobre. — Le 19 octobre, on continue la marche. En arrivant à un point nommé El-Oglat, on se trouve subitement en présence d'environ 1,500 cavaliers ennemis avec lesquels le goum tiraillait déjà. Les difficultés du terrain, la fatigue des hommes qui marchaient depuis plus de six heures, l'estomac vide, n'ayant pu par suite du manque d'eau faire le café le matin, avaient un peu allongé la colonne. Pendant que les goums continuent à escarmoucher, on serre sur la tête et on prend les dispositions défensives habituelles. Une compagnie de zouaves déployée en tirailleurs sur la première face du carré de marche se porte en avant et commence le feu. Ce mouvement décide l'ennemi à opérer sa retraite. On se remet en marche et l'on va camper à El-Adjel.

Pendant la nuit du 19 au 20 octobre, la pluie qui avait déjà commencé à tomber la journée précédente, devient si forte que l'Oued-Mzi, vers lequel on se dirige, ne tarde pas à grossir au point de rendre tout passage à gué impraticable. On campe sur ses bords, rive gauche, après une courte étape. L'ennemi, qui a franchi le cours d'eau la veille, a laissé embusqués dans les lauriers-roses et les tamarins de la rive droite, un certain nombre de tirailleurs chargés de faire feu sur nos hommes lorsqu'ils iront à l'eau. Deux compagnies de zouaves sont chargées de déloger ces incommodes adversaires. Grâce à la précision de leur feu, elles ne tardent pas à obliger les Arabes à abandonner le terrain et à fuir précipitamment, non sans laisser plusieurs d'entre eux sur le carreau. Quelques coups de canon sont tirés sur les fuyards, qui ne reparaissent plus de la journée. Mais, vers dix heures du soir, l'ennemi

attaque et culbute, par suite de leur manque de vigilance, deux petits postes avancés de la troisième face : il blesse trois hommes et s'empare d'une dizaine de sacs. Ces petits postes étaient composés de grenadiers du 36ᵉ et d'hommes du 77ᵉ.

Le 21 octobre, la colonne se remet en marche, traverse l'Oued-Mzi avec quelques difficultés, et va camper près de Goum-el-Aoeneta.

Le 22 octobre, elle campe à la Daya de Tisafoun. Le 23 octobre, séjour. Le 24 octobre, on va camper sur les bords de l'Oued-Areng. Le 25 octobre, on longe la rivière et, après avoir fait une douzaine de kilomètres, on campe sur les bords.

Le 26 octobre, arrivée à Laghouat. On y trouve encore moins de ressources qu'au dernier passage. Le colonel Lacroix arrive, amenant de Bou-Saâda un convoi qui ne se compose que de vivres de campagne.

La chaussure est en très mauvais état et les effets sont en lambeaux. On donne l'ordre d'acheter sur les ordinaires du fil et des aiguilles, pour confectionner, avec des peaux de bœuf, des espèces de brodequins.

Les 27 et 28 octobre, séjour.

Le 29 octobre, départ de Laghouat et camp à Menguet-Daya.

Le 30 octobre, on campe à El-Haouita; — le 31 octobre, à l'Oued-Mokhader.

Le 1ᵉʳ novembre, camp à Aïn-Madi. Le 2 novembre, séjour. On prend des dispositions pour alléger la colonne, dans le but de faciliter une course de quelques jours. On forme un biscuit-ville; on dépose le gros du convoi dans la ferme du caïd Reïan. Les hommes fatigués sont laissés à la garde du poste.

Le 3 novembre, la colonne se dirige vers Foum-Reddad, entrée des défilés par où l'on pénètre dans le Djebel-Amour. Camp à El-Gricha, où l'on séjourne le 4, par suite du mauvais temps.

Le 5 novembre, on campe à un point nommé Mogatel, sur la rive gauche de l'Oued-Guerden. Le 6 novembre, le camp est établi sur la rive droite de l'Oued-Mouila. Le 7 novembre, on retourne à Aïn-Madi.

Le 8 novembre, on se dirige d'abord sur Tadjemount; puis l'on s'écarte un peu de la direction et l'on va camper sur les bords de l'Oued-Mzi.

Le 9 novembre, la colonne retourne sous Laghouat. Le 10 novembre, elle y fait séjour.

Du 11 au 15 novembre, jour où l'on revient à Laghouat, on rayonne aux environs : le général reçoit beaucoup de soumissions et la pacification du pays paraît complète. Entre temps, on a procédé à l'organisation d'une colonne qui doit aller opérer dans le Sud de la province d'Oran, avec la colonne du général Deligny.

Expédition dans le Sud de la province d'Oran. — La nouvelle expédition dura du 16 au 23 novembre.

Le 19 novembre, on rencontra à Tadjerouna les colonnes Deligny et Martineau. Après conseil tenu entre les généraux, il fut décidé que la colonne Yusuf laisserait aux colonnes de la province d'Oran une partie de son convoi et de ses vivres. Puis elle fit demi-tour pour rentrer à Laghouat, où elle arriva le 23 novembre. Un ordre général énuméra les faits accomplis, et porta à la connaissance des troupes les félicitations du Gouverneur et celles du général de division.

Du 24 au 29 novembre, séjour sous Laghouat et organisation d'une colonne destinée à y rester sous les ordres du colonel Margueritte. Les 2e et 5e compagnies du bataillon en font partie. L'état-major ainsi que les 4e, 6e et 8e compagnies restent à la colonne Yusuf.

Le 30 novembre, la colonne part de Laghouat et campe à Sidi-Maclouf.

Le 1er décembre, elle campe à Mocta-Oust; le 2 décembre, à l'Oued-Seddeur; le 3 décembre, elle arrive à

Djelfa, où se trouvent les colonnes Archinard, de la Blanchetée, de France.

Le 4 décembre, on fait séjour. Par suite de nouvelles combinaisons, la 3e compagnie du bataillon, qui était en détachement à Djelfa, reçoit l'ordre d'aller à Laghouat pour y rejoindre les 2e et 5e et faire partie de la colonne Margueritte.

Cette compagnie quitte Djelfa le 5 décembre, avec la colonne du colonel de la Blanchetée. Le même jour, la colonne Yusuf part sous le commandement du colonel Guiomar et va camper au Rocher-de-Sel.

Le 6 décembre, on va camper à Aïn-Oussera. L'ordre est donné à la colonne Yusuf d'y rester en observation jusqu'à l'arrivée de celle du général Ducrot.

La colonne Yusuf stationne à Aïn-Oussera jusqu'au 20 décembre.

Retour à Alger. — Le 21 décembre, départ; le 28 décembre, camp à Blida, et le 29 décembre, arrivée à Colea.

Cette journée et celle du lendemain sont employées à faire disparaître les traces de la longue et pénible expédition que les hommes viennent de faire.

Le 31 décembre, départ pour Alger, où l'état-major du bataillon et quatre compagnies doivent tenir garnison.

Au 1er janvier 1865, la portion du régiment restée en Algérie pendant l'expédition du Mexique, était fractionnée de la manière suivante :

Le 1er bataillon avait quatre compagnies à Alger, sous les ordres du commandant Lumel (4e, 6e, 7e et 8e), et quatre compagnies dans le Sud (1re, 2e, 3e et 5e).

La 1re compagnie tenait garnison à Laghouat. Mais le capitaine et une forte partie de la compagnie se trouvaient à la colonne mobile du Sud, commandée par le colonel Margueritte, et faisaient bataillon avec trois compagnies du 34e de ligne, sous les ordres du capitaine Guignet. Les 2e et 5e compagnies se trouvaient à la même colonne

mobile et formaient ensemble un bataillon de 400 hommes sous le commandement du capitaine GUÉNET.

La 3e compagnie tenait garnison à Djelfa.

Enfin, le dépôt, composé de la compagnie hors rang et des 9es de chacun des trois bataillons, était en station à Colea.

Il serait difficile de pousser plus loin la dislocation de la portion du 1er zouaves restée en Algérie. Raconter en détail l'histoire de chacune des fractions que nous venons d'énnmérer, embrouillerait considérablement ce récit et finirait, peut-être, par le rendre tout à fait inintelligible. On se bornera donc à indiquer les grandes lignes et à mentionner les faits remarquables.

Opérations de la colonne Margueritte. — Pendant le 1er trimestre 1865, la colonne Margueritte, et par conséquent les 1re, 2e et 5e compagnies du bataillon de zouaves, sortit trois fois de Laghouat pour faire la haute police des territoires environnants : du 1er au 14 janvier; du 20 janvier au 10 février; du 16 au 24 février.

Le fait le plus saillant de ces diverses courses est la razzia de 25,000 têtes de bétail, opérée le 5 janvier sur les tribus insurgées de l'Oued-Zergoun.

Au mois de mars, les compagnies du bataillon de zouaves qui étaient dans le Sud, quittèrent leurs divers postes pour aller tenir garnison à Alger. Elles furent remplacées par les quatre compagnies venues d'Alger sous le commandement du capitaine HIGLIN.

Incidents de la marche d'Alger à Laghouat. — De Medea à Boghari, le trajet des quatre compagnies s'effectua dans de très mauvaises conditions de température. Elles étaient arrivées à Medea le 5 mars, et y avaient fait séjour le 6. Dans la nuit du 6 au 7, il tomba une telle quantité de neige que le départ des compagnies ne put avoir lieu. Du 7 au 13 mars inclus, elles furent, par ordre

du général commandant la subdivision, bivouaquées dans les écuries du quartier de cavalerie.

Le 14 mars, le détachement reprit sa route et alla camper à Berrouaghia. Le 15 mars, le temps, qui s'était remis un peu au beau, devint de nouveau très mauvais. Le détachement partit de Berrouaghia à cinq heures du matin et n'arriva au Camp des zouaves qu'à quatre heures du soir. Le vent, la pluie et enfin la neige rendirent la marche des hommes excessivement pénible. Dans la nuit du 15 au 16 mars, la tempête redoubla de violence. La neige n'ayant pas cessé de tomber, les tentes étaient couvertes d'une couche de cinquante centimètres. Le capitaine HIGLIN, officier énergique et expérimenté, jugeant que s'il restait en place, il ne tarderait pas à être bloqué par la neige, fit décamper à minuit. Le lieutenant CHEVILLOT, le sergent-major MENDY, quelques sous-officiers et zouaves de bonne volonté restèrent, après le départ du détachement, pour fouiller l'emplacement du bivouac et rechercher les effets enfouis sous la neige. Ils eurent, en outre, la mission de former l'arrière-garde et de recueillir pendant la marche les hommes que le froid saisirait et qui tomberaient engourdis dans la neige. Il n'existait plus aucune trace de route, aussi la marche fut-elle longue et pénible. Le capitaine SEUPEL dirigea la colonne avec autant de sang-froid que d'habileté, et vers neuf heures du matin, on arriva sur les bords de l'Oued-el-Hakoum, sans avoir aucun accident à regretter. Le capitaine HIGLIN prit immédiatement des dispositions pour le passage à gué de la rivière grossie par les eaux et devenue un torrent impétueux. La majeure partie du détachement put passer ; mais, comme la rivière continuait à grossir et que quelques hommes s'étaient déjà trouvés en danger, le capitaine HIGLIN suspendit le passage, laissa sur l'autre rive le lieutenant CHEVILLOT, l'arrière-garde, ainsi que les hommes qui n'avaient pu encore traverser, et, avec le gros de la troupe, alla camper à Boghari. Le détachement laissé avec le lieutenant CHE-

VILLOT sur la rive droite de l'Oued-el-Hakoum, traversa le lendemain, et rejoignit le bataillon à Boghari.

Tels furent les événements qui signalèrent le 1er trimestre 1865. On apprit, dans le courant de janvier, que, par décret du 26 décembre 1864, la croix de chevalier de la Légion d'honneur avait été conférée au capitaine SEUPEL et au sergent NASS, et la médaille militaire aux sergents BONNABEAU, JEAN, au caporal THOTT et au clairon CHARPENEY.

La situation du bataillon, dans les premiers jours du 2e trimestre, peut se résumer ainsi :

La 1re compagnie à Alger; les 2e, 3e et 5e compagnies venant du Sud sont retenues quelques jours à Boghari par suite du mauvais temps et dirigées ensuite sur Colea; la 4e compagnie est à Laghouat; la 6e à Djelfa; les 7e et 8e, attachées à la colonne mobile du colonel Margueritte, font une sortie du 3 au 21 avril, après quoi elles ne bougent plus; le dépôt et les trois 9es sont à Colea.

Le 12 avril, un bataillon de marche de 600 hommes est formé à Alger avec les 2e, 3e et 5e compagnies. Sous les ordres du commandant LUMEL, il est destiné à faire partie de la brigade d'Alger commandée par le colonel Guiomar, désignée pour faire l'expédition des Babors, dans la province de Constantine.

Expédition des Babors. — Le 13 avril, le bataillon s'embarqua sur le transport de l'État *l'Euménide* et débarqua le 14 à Bougie.

Le 19 avril, la colonne expéditionnaire du colonel Guiomar est formée; elle comprend, en infanterie, le 1er bataillon du 1er zouaves, le 12e bataillon de chasseurs et un bataillon des 36e et 77e de ligne.

Le 20 avril, la colonne part de Bougie et va camper sur les bords de l'Oued-Amizour.

Le 21 avril, on prend la route muletière qui conduit à Setif. La tête de la colonne va camper à Dra-el-Arba. Le

gros et l'arrière-garde, formée par les zouaves, sont obligés de camper sur les bords de l'Oued-Amazin, gonflé par les eaux, mais dont le passage s'est effectué sans accident, grâce à la précaution prise de faire placer dans le lit de la rivière des Kabyles qui forment la haie et empêchent les hommes d'être entraînés par les eaux.

Le 23 avril, les troupes restées en arrière rejoignent la tête de colonne à Dra-el-Arba, où l'on séjourne jusqu'au 27.

Le 28 avril, la colonne va bivouaquer au sebt des Beni-Sliman.

Le 30 avril, la colonne Augereau, formée à Setif, vient se joindre à la colonne Guiomar. Le colonel Augereau prend le commandement des deux colonnes. On se met en route pour Tizi-Ou-Saka, après avoir pris les dispositions de combat habituelles, attendu que l'on va entrer en pays hostile. Au camp, l'on aperçoit les hauteurs environnantes occupées par l'ennemi qui reste en observation.

Le 9 mai, on va camper à Mordj-Souël, où l'on séjourne le 10. Dans la soirée, l'ennemi vient attaquer le camp. Il est repoussé. Le bataillon du 63ᵉ de ligne (brigade de Setif), contre lequel a été dirigée l'attaque principale, perd un officier et douze hommes tués ou blessés. Les zouaves n'ont qu'un homme atteint, le zouave Lévêque de la 5ᵉ compagnie, compagnie qui était de grand'garde.

Le 11 mai, on fait une reconnaissance sur le village de Sidi-Embarek, où l'ennemi s'était retiré. L'opération donne lieu à un engagement sans importance. Les zouaves, qui avaient formé l'avant-garde au départ, formèrent l'arrière-garde au retour et protégèrent la retraite.

Le 14 mai, on alla camper à Sidi-Embarek qui fut occupé sans résistance. Une razzia opérée par le goum de Setif sur la tribu de Djermouna, obligea cette tribu à venir demander l'aman.

Le 20 mai, départ des deux colonnes. La colonne d'Alger va camper chez les Ouled-Messaoud.

Le 21 mai, on se met en marche en suivant la rive gauche de l'Oued-Berdj, et l'on va camper sur la position de Si-Merouaha, rive droite. L'ennemi occupe des hauteurs dominant la rive gauche, d'où il tiraille toute la journée sur les grand'gardes. Le soir venu, il se retire et la nuit se passe tranquillement.

Le 22 mai, séjour. Pour protéger le camp pendant la journée, le colonel Augereau fait occuper les hauteurs de la rive gauche de la rivière par la 5e compagnie du bataillon du 1er zouaves, que commande le lieutenant GILLANT. L'ennemi ne s'oppose pas au mouvement. La compagnie se retranche, et pendant toute la journée, elle a à essuyer le feu des Kabyles qui, heureusement, ne lui cause aucun dommage. Vers le soir, plusieurs contingents ennemis se réunissent et commencent à dessiner un mouvement offensif contre la compagnie. En exécution des ordres que lui a donnés le colonel Augereau, le lieutenant GILLANT se replie sur le camp, avec un calme et un sang-froid qui imposent aux assaillants et les tiennent à distance.

Le 23 mai, séjour. Pendant la nuit, les Kabyles attaquent la face du camp où se trouve le 20e de ligne. Ils sont repoussés, mais un capitaine du 20e de ligne et cinq hommes sont tués en les chargeant.

Le 24 mai, reconnaissance sur Sidi-Tallout, forte position occupée par l'ennemi. Le bataillon du 1er zouaves a pour mission d'occuper les hauteurs de la rive droite qui dominent le camp, afin de protéger la retraite de la colonne, l'opération terminée. Suivant leur tactique habituelle, les Kabyles commencent par céder du terrain et ne résistent que faiblement aux assauts qu'on leur livre ; mais lorsque la colonne fait demi-tour, ils reviennent l'assaillir en force. Grâce à la précaution prise de poster le bataillon du 1er zouaves dans un endroit favorable, les Kabyles n'osent pas pousser leur mouvement à fond et ils se décident à battre aussi en retraite.

Affaire du 25 mai. — Le 25 mai, la colonne se met en route à quatre heures du matin.

Le colonel Augereau a résolu d'enlever la position de Sidi-Tallout occupée par l'ennemi et d'y établir son camp en attendant l'arrivée des colonnes venues de Djijelli et de Milah, sous les ordres du général Périgot. Le bataillon du 1er zouaves est d'avant-garde. Il a pour mission d'occuper successivement les hauteurs au pied desquelles défile la colonne et d'appuyer le goum qui marche en tête. On arrive en vue de Sidi-Tallout. Le goum charge avec vigueur. Il est ramené. Deux compagnies du bataillon destinées à appuyer son mouvement chargent à leur tour l'ennemi et le refoulent. Mais les Kabyles tiennent bon et ne lâchent le terrain que pied à pied. Alors, sur l'ordre du colonel Augereau, le commandant Lumel prend le reste de son bataillon et, soutenu par un bataillon du 77e de ligne, il livre un dernier et impétueux assaut à l'ennemi qui bat en retraite et qu'on poursuit jusqu'à deux kilomètres de la position. Le mouvement a été exécuté avec un tel entrain que, sur le champ de bataille même, le colonel Augereau en adresse ses félicitations au commandant Lumel et au bataillon.

Le zouave Moustet, de la 3e compagnie, trouva une mort glorieuse en abordant l'ennemi à la baïonnette.

Le 26 mai, séjour. L'issue du combat du 25 engage les insurgés à faire leur soumission, et l'arrivée de la colonne du général Périgot les y détermine complètement.

Du 27 mai au 1er juin, séjour. On travaille à remettre en état la route de Bougie.

Le 2 juin, départ pour cette localité, où l'on arrive le 4. On y séjourne jusqu'au 9. Le 7 juin, l'Empereur débarque à Bougie, passe la revue des troupes qui viennent de faire l'expédition des Babors et leur accorde des récompenses.

La croix d'officier de la Légion d'honneur est donnée au capitaine Guénet.

La croix de chevalier aux lieutenants Gillant, Voyot,

aux sous-lieutenants d'Abadie, Lavetta, Vaganay, ainsi qu'au lieutenant de Knorring, de l'armée suédoise, détaché au 1er zouaves.

La médaille militaire au sergent-major Santelli, aux sergents Billiote, Fontan, aux sergents-fourriers Julin, Mahulot, au caporal Morand, aux zouaves Méheut, Renaud, Rigal, Sabourin.

Le 10 juin, les colonnes quittent le camp sous Bougie, pour retourner dans les Babors, achever la soumission du pays et faire rentrer les contributions de guerre.

L'opération se prolongea jusque vers la fin du mois. Le 20 juin, la brigade d'Alger reçut l'ordre de rentrer; elle commença son mouvement le même jour. Le 11 juillet, le bataillon du 1er zouaves arrivait à Alger, où il tenait garnison pendant tout le troisième trimestre 1865 et jusqu'au 14 novembre suivant. A cette date, les 1re, 2e, 3e et 5e compagnies quittèrent Alger sous les ordres du commandant Sorel, qui avait remplacé le commandant Lumel, promu au grade supérieur. Elles se dirigèrent vers Laghouat, où elles arrivèrent le 2 décembre. Les 1re, 2e et 5e compagnies, formant un bataillon à l'effectif de 500 hommes, furent attachées à la colonne mobile du Sud campée sous Laghouat, et que commandait le colonel de Sonis. La 3e compagnie fut destinée à tenir garnison dans la place.

Pendant que ces mouvements s'opéraient, les 4e, 7e et 8e compagnies, déjà stationnées à Laghouat, participaient à diverses opérations de la colonne mobile du Sud. Du 23 octobre au 22 novembre, escorte d'un convoi de Laghouat à Géryville. Le 25 novembre, départ pour El-Abiod-Sidi-Cheikh, point situé à treize journées de marche dans le Sud-Ouest, afin d'appuyer le mouvement d'une colonne sortie de Géryville sous les ordres du colonel de Colomb, à la poursuite du marabout Si-Lala fuyant dans le Sud. Arrivée le 12 décembre à Abiod, la colonne y séjourne jusqu'au 18. Le 19 décembre, elle se replie sur Laghouat, où elle arrive le 27.

Le détachement du commandant Sorel (1re, 2e, 3e et 5e compagnies), arrivé à Laghouat le 2 décembre, afin de relever dans le Sud les quatre autres compagnies du bataillon (4e, 6e, 7e et 8e), sort le 5 décembre de Laghouat pour aller prendre position à Ksar-el-Hiran. Il rentre le 13 décembre à son poste, où il reste jusqu'à la fin de l'année 1865.

Opérations de la colonne mobile de Laghouat. — Le 1er janvier 1866, la colonne mobile composée, en infanterie, du bataillon Sorel (1re, 2e et 5e compagnies, la 3e tenant la garnison de Laghouat) et du 12e bataillon de chasseurs à pied, quitte Laghouat et se dirige au Sud vers le pays des Beni-Mzab. Après neuf journées de marche très pénible, elle arrive à Metlili qu'occupe la tribu des Chamba, tribu qui a fait défection et qui est encore en état d'insurrection contre nous.

A notre approche, l'ennemi abandonne le village en majeure partie, n'y laissant que les femmes et quelques individus qui se rendent à discrétion à notre arrivée, et va se réfugier, à plusieurs heures de marche, dans les gorges impraticables qui environnent le pays de toutes parts. La colonne campe dans une sorte de cuvette au sud et en avant du ksar.

Le 10 janvier, le colonel de Sonis prend ses dispositions pour atteindre l'ennemi réfugié dans une vallée étroite à quelques lieues au sud de Metlili. A quatre heures, il lance son goum en avant soutenu par la cavalerie, dont il a pris le commandement, et appuyé par la 5e compagnie du 1er zouaves. L'ennemi, abordé par les goums, résiste un instant, mais la cavalerie régulière et la compagnie de zouaves arrivent et le mettent en déroute. Pendant que le goum opère la razzia, que la cavalerie poursuit les fuyards dans toutes les directions, les deux autres compagnies de zouaves sont lancées sur les crêtes pour contribuer à la poursuite. Celle-ci dure jusqu'à cinq heures du soir, heure à laquelle

les troupes, exténuées de fatigue et de soif, se replient sur le camp.

Le colonel de Sonis, avec la 5e compagnie de zouaves et la cavalerie, restèrent seuls campés sur le terrain. Les pertes de l'ennemi ont été assez sérieuses : il a perdu quarante-cinq des siens tant dans le combat que dans la poursuite; on lui enlève des chevaux, 400 chameaux, 12,000 moutons, sans préjudice de l'immense butin que font les goums en pillant les tentes.

Jusqu'au 18 janvier, les troupes sont employées à fouiller le village et les environs, où l'on recueille encore un butin considérable, et à couper les palmiers.

Le 19 janvier, la colonne se met en marche pour rentrer et arrive sous Laghouat le 28 janvier.

Le mois de février et le mois de mars se passent tranquillement. Le 25 mars, les trois compagnies qui font partie de la colonne mobile (1re, 3e, qui a remplacé la 2e, et 5e) partent en expédition pour le Sud-Ouest. La colonne lève le camp à dix heures du matin et se dirige vers l'Oued-Zergoun, sur les bords duquel elle arrive le 31 mars. Elle campe à Thir-el-Habchi.

Elle y reste jusqu'au 8 avril. A cette date, elle part pour Sidi-el-Hadj-ed-Din, sur l'Oued-Seggeur, où elle arrive le 11. Elle y séjourne jusqu'au 14. Pendant le séjour, les troupes sont employées à creuser des puits et à transformer le ksar en redoute pour servir de base d'opération à la colonne et la rendre plus mobile.

Expédition du mois d'avril. — Le 14 avril, le colonel de Sonis prend les dispositions suivantes :

La cavalerie, placée sous ses ordres immédiats; 100 hommes du 1er zouaves et 100 hommes du 12e chasseurs à pied, placés sous les ordres du commandant Sorel ; une pièce de montagne comme artillerie, forment une colonne légère destinée à se porter en avant. L'infanterie devant suivre le plus possible la cavalerie, ses sacs sont trans-

portés à dos de chameau. Huit jours de vivres et cinq cents tonnelets d'eau complètent l'attirail de la colonne légère.

Les autres troupes, moins une compagnie du 12e chasseurs à pied, laissée à la garde du ksar, forment la colonne principale; elle doit marcher sur les traces de la colonne légère, en emportant vingt jours de vivres.

Le 15 avril, la colonne légère part de Sidi-el-Hadj-ed-Din et se dirige vers le Sud-Ouest. Pendant les marches du 15 au 18 avril, exécutées dans un pays aride et nu, l'infanterie a beaucoup à souffrir de la chaleur.

Le 17 avril, les insurgés sont signalés vers les redirs de Bou-Aroua.

Le colonel de Sonis continue sa marche pendant la nuit avec la cavalerie et le goum, laissant l'infanterie et l'artillerie en arrière, sous les ordres du commandant Sorel, qui doit suivre aussitôt que sa troupe aura pris quelque repos. Le colonel de Sonis arrive dans la nuit aux redirs de Bou-Aroua qu'il trouve en partie desséchés. Il fait prendre un peu de repos à sa cavalerie, repart le 18 avril à cinq heures du matin et poursuit l'ennemi fuyant devant lui, mais sans pouvoir l'atteindre, jusqu'à l'entrée des Aregs. N'ayant qu'une provision de quarante-quatre tonnelets d'eau, il se trouve forcé de cesser la poursuite, sa cavalerie ayant parcouru depuis le matin environ soixante-douze kilomètres.

Le commandant Sorel, avec l'infanterie de la colonne légère, décampe le 18 avril, à deux heures du matin, se dirigeant sur Bou-Aroua. Il y arrive à huit heures et trouve les redirs desséchés, la cavalerie les ayant complètement épuisés. Avant son départ de Bou-Aroua, le colonel de Sonis avait envoyé au commandant Sorel le capitaine Gibon, du Bureau arabe, pour l'informer de cet état de choses et lui dire qu'au lieu de se diriger sur Bou-Aroua, il eût à le faire sur El-Mengoub. Mais l'officier du Bureau arabe ne rencontra pas le commandant Sorel; il put ce-

pendant faire prévenir le commandant de la colonne principale de se diriger directement sur El-Mengoub.

En partant le 17 avril au soir, le colonel de Sonis avait fait faire une distribution d'eau à sa troupe. Il laissa à l'infanterie quarante-quatre tonnelets pleins que, pendant la nuit, le commandant Sorel envoya à la colonne principale.

En arrivant à Bou-Aroua, où l'on avait cru rencontrer de l'eau, et trouvant au contraire les redirs épuisés, le commandant Sorel fit reposer sa troupe. Quelques puits furent creusés, mais sans résultat. Ayant fait reconnaître le lit de l'Oued-Karbi en amont et en aval, le commandant Sorel apprit qu'il trouverait des redirs en amont. Sa petite colonne se mit en marche à cinq heures du soir et, vers minuit, elle arriva aux redirs signalés. Depuis la veille, on était resté trente heures sans eau et l'on avait fait soixante kilomètres.

Le 19 avril, on décampa de bon matin et vers dix heures on arrivait au camp de El-Mengoub, où l'on pouvait enfin se reposer un peu. La colonne dite principale y arriva à son tour le soir, ainsi que le colonel de Sonis avec la cavalerie régulière. Le goum ne rentra que le lendemain, ramenant 400 chameaux, des moutons et des tentes enlevés aux douars insoumis et fuyant dans la direction des Aregs. Si-Lala, qui faisait partie de l'émigration, avait essayé, mais sans succès, de défendre ses troupeaux. Il fut repoussé et perdit une dizaine d'hommes.

On fit séjour à El-Mengoub le 20 et le 21 avril.

Le 22 avril, une partie du goum, qui avait été chargée de surveiller les mouvements de l'ennemi, rentra au camp ramenant 11 prisonniers et 275 chameaux. Il annonça que Si-Lala et ses gens, exténués de fatigue et souffrant beaucoup de la soif, étaient campés à vingt-cinq ou trente lieues au sud de El-Mengoub.

Poursuite de Si-Lala. — Aussitôt ces faits connus, une colonne légère fut organisée et composée ainsi qu'il

suit: 300 fantassins de bonne volonté (150 zouaves et 150 chasseurs à pied, sous les ordres du commandant Sorel), la cavalerie régulière de la colonne et 180 hommes des goums. Les hommes de l'infanterie ne devaient emporter que leurs cartouches et leurs tentes et monter sur des chameaux; ceux de la cavalerie ne devaient emporter que leurs manteaux. La colonne légère avait avec elle neuf jours de vivres et huit cents tonnelets d'eau.

Le reste des troupes et du convoi, formant la colonne principale, devait rentrer à Sidi-el-Hadj-ed-Din, en passant par Benoud et El-Abiod-Sidi-Cheikh.

Les mouvements commencèrent: le 22 avril à six heures du soir pour la colonne légère, et le 23 avril pour la colonne principale. Disons tout de suite que cette dernière était rendue à destination le 29 avril.

La colonne légère part le 22 avril, à six heures du soir, dans la direction du Sud. La cavalerie éclaire la marche; l'infanterie suit montée sur des méharis. Vers dix heures du soir, on rencontre un troupeau de 250 moutons abandonné par les insurgés. Le colonel de Sonis s'en empare et le dirige sur Mengoub. A deux heures du matin, la lune ayant disparu, le colonel fit reposer ses troupes jusqu'à quatre heures.

Le 23 avril, à quatre heures du matin, on se remet en marche jusqu'à cinq heures du soir. Des éclaireurs partent dans la direction de l'ennemi pour reconnaître exactement sa position. Ils rentrent à six heures et apprennent que les insurgés, au milieu desquels se trouve Si-Lala, ont décampé la veille et se sont dirigés vers l'Oued-Namaous. Dès lors, ils étaient trop loin pour qu'on pût les atteindre. La colonne légère se remit en marche et, à sept heures du soir, elle campa à El-Biban, dans la vallée de l'Oued-Habilat, non loin de Ras-el-Meharreg. Depuis la veille, elle avait fait environ cent dix kilomètres.

Le 24 avril, le colonel de Sonis lance 150 hommes du goum à la poursuite de l'ennemi et, avec le reste de la

colonne, reprend le chemin d'El-Mengoub. Le 25 avril au soir, il était rendu à Benoud.

Dans la journée du 24 avril, les hommes du goum envoyés à la poursuite de l'ennemi rasèrent une caravane qui apportait aux insurgés des vivres de Gourara. Le 25 avril, au matin, ils tombèrent sur la bande de Si-Lala qui se dispersa de tous les côtés sans opposer de résistance. Un butin considérable fut le fruit de cette pointe audacieuse. 450 chameaux, 13,000 moutons, les cantines de Si-Lala, renfermant 50,000 francs, sa selle, son burnous d'investiture, les bijoux de ses femmes et le cachet de Naïma-ben-Bou-Bekker restèrent entre les mains de nos hommes.

La colonne légère, après avoir fait séjour à Benoud pour attendre le résultat de l'opération confiée au goum et soutenir celui-ci au besoin, leva le camp le 27 avril au matin, et le 29 elle rallia la colonne principale à Sidi-el-Hadj-ed-Din.

Le colonel de Sonis laissa reposer les colonnes jusqu'au 1er mai.

Le 2 mai, tout le monde réuni reprit le direction de Laghouat où l'on arriva le 8 mai.

Parties de Laghouat le 25 mars, les troupes de la colonne mobile étaient restées quarante-cinq jours en expédition dans le Sud, ayant à supporter, comme on l'a vu, les plus grandes privations et les plus grandes fatigues; mais aussi elles étaient parvenues à refouler l'ennemi à cent vingt lieues au sud de nos points d'occupation les plus avancés.

Pendant cette expédition, le sergent Clergét reçut la médaille militaire en vertu d'un décret du 12 mars.

Un autre décret, en date du 10 juin, conféra la croix de chevalier de la Légion d'honneur au sergent Charton et la médaille militaire au caporal Fortin et aux zouaves Marty, Tridoux.

Aucun événement remarquable ne signala la fin de l'année 1866. Le 30 octobre, les 4e, 6e, 7e et 8e compagnies quittèrent Alger pour se rendre à Laghouat, où elles arri-

vèrent le 17 novembre. Le 18 novembre, les 1re, 2e, 3e et 5e compagnies quittèrent Laghouat pour se rendre à Alger, où elles arrivèrent le 7 décembre.

Nous n'avons rien à signaler également, pendant le premier trimestre 1867. On a vu précédemment que les 2e et 3e bataillons, revenant du Mexique, avaient débarqué à Alger le 3 avril.

Années 1867 à 1870. — Dans les premiers jours du deuxième trimestre 1867, le 1er régiment de zouaves reprit donc sa formation normale. Le 16 mai, un tiercement fut effectué entre les compagnies des trois bataillons, le dépôt n'y participant pas. Les six premières compagnies de chaque bataillon furent complétées immédiatement à leur effectif de guerre. Dans le cas d'une entrée en campagne sur le continent, les 7e et 8e compagnies de chaque bataillon étaient destinées à rester en Algérie.

L'historique du corps jusqu'à la guerre de 1870 n'offre rien de saillant à raconter et peut se résumer ainsi qu'il suit :

Deuxième trimestre 1867. — Pendant ce trimestre, les compagnies du 3e bataillon furent employées aux travaux de reconstruction des villages détruits par le tremblement de terre du 2 janvier. Le commandant DÉSANDRÉ, chef du 2e bataillon, eut le titre de : Commandant de la ligne de travailleurs des villages sinistrés (villages de la ligne Douera-Cherchel : Douera, la Chiffa, Mouzaïaville, Bou-Roumi, El-Affroun, Ameur-el-Aïn, Cherchel).

Du troisième trimestre 1867 au troisième trimestre 1868, on ne trouve à mentionner que la médaille militaire conférée au sergent HECQUET, par décret du 10 août 1868.

Quatrième trimestre 1868. — Par décret du 28 décembre, la croix d'officier de la Légion d'honneur fut conférée au commandant SOREL, chef du 1er bataillon ; la croix de chevalier au lieutenant MENNETRIER ; la médaille militaire au sergent FRÉVENT et aux zouaves BASTIDE, CHAPUT.

Les récompenses suivantes furent accordées au régiment pendant l'année 1869 et le commencement de l'année 1870:

Par décret du 13 mars 1869, la croix de chevalier de la Légion d'honneur fut conférée au sous-lieutenant Pradier; la médaille militaire au sergent Lemoine et au zouave Jeanmougin.

Par décret du 11 août 1869, la croix de chevalier de la Légion d'honneur fut conférée au sergent Pillardeau; la médaille militaire aux zouaves Badiau, Cussac.

Par décret du 24 décembre 1869, la croix de chevalier de la Légion d'honneur fut conférée au sous-lieutenant porte-drapeau Prévôt.

Par décret du 12 mars 1870, la croix de chevalier de la Légion d'honneur fut conférée au sous-lieutenant Mézard; la médaille militaire au sergent-major Laisne; aux zouaves Duvette, Guilbert, Vareilhas, Venay.

CHAPITRE V

GUERRE DE 1870 ET ÉVÉNEMENTS POSTÉRIEURS JUSQU'A LA CAMPAGNE DE TUNISIE (AVRIL 1881).

Au mois de juillet 1870, le régiment fut appelé à faire partie de l'armée du Rhin. Il laissa en Algérie les 7e, 8e et 9e compagnies de chaque bataillon, commandées par le major, et partit formé à 3 bataillons de 6 compagnies. Voici les noms des officiers composant l'état-major du régiment et des capitaines qui commandaient les compagnies actives.

État-major.

MM. Carteret-Trécourt, colonel; Gautrelet, lieutenant-colonel; Ober, sous-lieutenant officier payeur; Berger, sous-lieutenant porte-drapeau; Gouchet, médecin-major de 2e classe; Kessler, aide-major.

	1er BATAILLON.	2e BATAILLON.	3e BATAILLON.
	MM.	MM.	MM.
Chef de bataillon.	Marion	Bertrand.	Désandré.
Adjudant-major .	Guignet.	Gillan.	Minary.
1re compagnie . .	De Maubeuge.	Truchy.	Guèze.
2e compagnie. . .	Durand.	Domilly.	Thaler.
3e compagnie. . .	Cotton.	Robert-Houdin.	Goëpp.
4e compagnie. . .	Saleta.	Monnin.	Sonnois.
5e compagnie. . .	Charvilhat.	Callet.	Seupel.
6e compagnie. . .	Massonaud.	Noëllat.	Prax.

Le régiment à l'armée du Rhin. — Le régiment s'embarqua en trois fractions les 16, 18 et 19 juillet ; voyagea par les voies rapides et, le 25 au soir, se trouva réuni en entier à Strasbourg. Il fut placé à la 2e brigade (général du Houelbec) de la 1re division (général Ducrot) du 1er corps (maréchal de Mac-Mahon).

Parti de Strasbourg pendant la nuit du 26, il traversa Haguenau et campa, dans l'après-midi du 27, sur les hauteurs de Reichshoffen. A partir du 28, des reconnaissances eurent lieu tous les jours, sans autre but apparent que celui d'habituer les hommes à la marche.

Le 4 août au matin, la 2e brigade quitta Reichshoffen pour aller camper à Lembach, où se trouvait déjà depuis la veille la 1re brigade de la division. A peine arrivée sur son nouvel emplacement, elle se mit en marche dans la direction de Wissembourg, à la nouvelle d'un combat livré sous cette ville par la 2e division (général Douay).

Glorieux pour nos troupes, mais désastreux pour le 1er corps, qui n'aurait pas dû, en prévision d'une lutte prochaine contre des forces quadruples, sacrifier inutilement ses forces déjà bien restreintes, le combat de Wissembourg était terminé par la retraite de la 2e division quand parut la 1re division.

Elle prit position sur les hauteurs dominant la rive droite de la Lauter. Du col du Pigeonnier, qu'occupa le régiment, on aperçut distinctement des masses ennemies pouvant s'évaluer à 80,000 hommes. La retraite eut lieu au milieu de la nuit, et sans être inquiétée. Après

avoir traversé le village de Lembach, le 5 août au soir, le régiment établit son camp à l'ouest de Frœschwiller, formant ainsi la gauche de l'armée française.

Bataille de Reichshoffen. — Le 6 août, vers sept heures du matin, des coups de canon se firent entendre sur la droite du village, dans la direction de Wœrth : la bataille commençait. Le régiment prit les armes, laissant les sacs sur le terrain où il avait campé, et se porta vers la forêt qui s'étend entre les villages de Frœschwiller et de Neuwiller. La forêt était déjà occupée par le 2e corps bavarois formant l'extrême droite de l'armée ennemie. Une vive fusillade fut aussitôt engagée : à droite, par le 1er bataillon; à gauche, et jusqu'au village de Neuwiller, point d'appui de notre ligne, par trois compagnies du 3e bataillon; le reste du régiment se tint en réserve sur le plateau.

L'ennemi n'opposa de résistance que tant que les troupes se contentèrent de tirailler; mais lorsque, cessant un feu peu meurtrier, elles se jetèrent résolument en avant pour se servir de l'arme blanche, les Bavarois abandonnèrent la forêt, sur la lisière de laquelle on trouva les corps d'une cinquantaine des leurs. A midi, le combat cessa à l'extrême gauche; au centre et à la droite, les détonations devinrent plus rares; on crut, pendant quelque temps, au succès de la journée.

Vers une heure de l'après-midi, la canonnade et la fusillade reprirent de l'intensité sur la droite. En effet, des colonnes nombreuses, formées par le 11e corps prussien et la division wurtembergeoise, protégées par une formidable artillerie, se portèrent sur le plateau de Gunstett et attaquèrent avec la plus grande vigueur le village d'Elsasshausen, où se trouvait la 4e division du 1er corps (division Lartigue). Malgré une résistance opiniâtre, malgré plusieurs charges à la baïonnette poussées à fond par divers régiments, malgré le feu de notre artillerie, l'aile droite de l'armée française se trouva débordée, et sa ligne de re-

traite sérieusement menacée. En même temps, le 3e corps prussien était maître de Wœrth qui avait été, cependant, énergiquement défendu.

Il était quatre heures, les Français accablés par le nombre (40,000 hommes contre 150,000), abandonnèrent le champ de bataille, leur retraite couverte par la 1re division. En ce moment critique, le 1er zouaves fut déployé en avant de Frœschwiller et sur la lisière du bois que traverse le Bruderbach. Pendant plus d'une heure, il tint tête aux masses ennemies et se replia enfin le dernier, sous un feu violent qui lui fit éprouver des pertes sensibles. En même temps, les 5e et 6e compagnies du 2e bataillon, emmenées par le général Ducrot et placées par lui sur la hauteur dominant Reichshoffen, où le régiment avait campé quelques jours auparavant, rendirent au 1er corps un service signalé. Par leurs feux bien dirigés et exécutés avec calme et sang-froid, elles firent rebrousser chemin à deux escadrons de cavalerie qui voulaient couper la route de Reichshoffen, sur laquelle s'effectuait la retraite, et elles empêchèrent une batterie de tirer sur cette chaussée, ainsi que sur le village qui était rempli de fuyards. Quand les zouaves se retirèrent, une pièce ennemie s'établit sur la position qu'ils venaient de quitter, et par ses décharges, leur fit beaucoup de mal.

Le régiment s'arrêta quelque temps sur les hauteurs de Niederbronn, prêt à opposer de nouveau la résistance qu'on pouvait attendre d'une troupe d'élite; mais les positions défensives furent occupées par la division Guyot de Lespart, du 5e corps, qui n'avait point pris part à la bataille. Le 1er zouaves continua alors sa marche, qui se prolongea toute la nuit, et le 7 août, à dix heures du matin, il arriva à Saverne, compact et toujours discipliné au milieu du désordre général.

Le *Journal des marches et des opérations militaires* du régiment ayant été perdu à Sedan, beaucoup de belles actions dont la journée du 6 août fut témoin, beaucoup de

détails pleins d'intérêt demeureront à jamais ignorés. C'est ainsi qu'il n'est pas possible de faire connaître, sauf en ce qui concerne les officiers, quelles furent les pertes éprouvées par le 1er zouaves à la bataille de Frœschwiller. Quant aux officiers, six furent tués et quatorze furent blessés, tous, à l'exception du capitaine COTTON, assez grièvement pour rester sur le champ de bataille et tomber au pouvoir de l'ennemi.

Officiers tués : lieutenant-colonel GAUTRELET ; commandants BERTRAND et MARION ; capitaines DURAND et ROBERT-HOUDIN ; sous-lieutenant GIRARD.

Officiers blessés : capitaines COTTON, GOËPP, GUIGNET ; lieutenants BELLECOURT, BOUTE, BRUNET, DE LABONNE ; sous-lieutenant DE MÉRITENS.

On peut citer comme s'étant le plus particulièrement distingués dans cette journée :

Le lieutenant-colonel GAUTRELET, qui fut tué en dirigeant avec une grande intelligence la retraite des dernières compagnies engagées à Frœschwiller ; les capitaines GOËPP et SEUPEL qui, à la tête des tirailleurs du 3e bataillon, enlevèrent aux Bavarois le bois de Frœschwiller ; le capitaine CALLET, qui commandait les deux compagnies du 2e bataillon placées par le général Ducrot comme il a été dit plus haut ; le sergent FORTIN ; le caporal RAIMBAUT ; les zouaves CAYLA, CHAMPON, DESPRÈS, SOURCY, SICARD, qui ne cessèrent de donner pendant toute la journée l'exemple du plus mâle courage.

Attitude du régiment pendant la retraite. — On peut dire, sans emphase, et en ne faisant que rapporter l'exacte vérité, que la courte mais malheureuse campagne de l'armée du Rhin permit au 1er régiment de zouaves de donner des preuves éclatantes de toutes les vertus militaires dont il était pénétré. Depuis le colonel jusqu'au dernier sous-lieutenant, les officiers restèrent constamment au milieu de leurs hommes, supportant les mêmes privations qu'eux,

puisque leurs bagages avaient été enlevés par l'ennemi; se multipliant pour leur trouver des vivres, faisant sans cesse appel à leurs nobles sentiments et stimulant, par tous les moyens en leur pouvoir, l'excellent esprit de corps dont tous les zouaves étaient animés. La résistance du régiment s'étant prolongée jusqu'à la dernière limite, les sacs étaient restés sur le champ de bataille. Les hommes n'avaient donc ni tentes pour s'abriter contre la pluie torrentielle qui ne cessa de tomber quatre jours de suite, ni effets de rechange, ni même d'ustensiles pour faire la soupe. Malgré cela, pas une plainte ne se fit entendre; pas une atteinte ne fut portée à la discipline, et le général Ducrot témoigna, à plusieurs reprises, la haute satisfaction que lui faisait éprouver l'aspect du régiment.

Singulière réponse à ces esprits ignorants, ou malveillants, qui ont mis une partie de nos désastres sur le compte de l'indiscipline des troupes d'Algérie!

De Saverne, l'armée alla le 8 août à Sarrebourg; le 9 août, à Blâmont; le 10 août, à Lunéville. De cette ville, on se dirigea sur Neufchâteau, où l'on arriva le 14.

Le 16 août au soir, la division, qui avait été constamment d'arrière-garde pendant la retraite, prit le chemin de fer qui suit la vallée de la Marne par Chaumont, Joinville, Saint-Dizier, Vitry, Châlons, et arriva au camp de Châlons le 17 au soir.

Du 17 au 20 août, on séjourna au camp. Ce temps fut mis à profit pour distribuer aux hommes les cartouches, les effets d'habillement, d'équipement et de linge et chaussure que l'on trouva, en petite quantité, dans les magasins. Un détachement de 400 zouaves arrivé d'Afrique, reporta l'effectif du régiment à environ 2,000 hommes.

Par décret du 20 août, la croix d'officier de la Légion d'honneur fut conférée au capitaine Cotton; et la croix de chevalier, aux capitaines Goëpp et Guèze; au lieutenant Caruel; et au sergent Fortin.

Disons, tout de suite, qu'un décret du même jour ayant promu le colonel CARTERET général de brigade, le lieutenant-colonel BARRACHIN, du 1er tirailleurs, fut nommé colonel au 1er zouaves, dont il prit le commandement le 23 août.

Le 21 août, on marcha du camp de Châlons sur Reims, ville où l'on séjourna le 22.

Réorganisation de l'armée et marche sur Metz. — L'armée était réorganisée autant que les circonstances l'avaient permis. Elle se composait des 1er, 5e, 7e et 12e corps. Le maréchal de Mac-Mahon en avait le commandement en chef. Le 1er corps était commandé par le général Ducrot, et la 1re division de ce corps, dont faisait partie le 1er zouaves, était commandée par le général Wolff.

Le départ définitif eut lieu le 23 août. L'objectif de la marche que l'on allait entreprendre était la place de Metz ; son but, de dégager l'armée du maréchal Bazaine, bloquée sous cette place, et d'opérer ainsi la jonction de toutes les forces militaires disponibles. L'opération était scabreuse ; on espérait cependant la mener à bien avec de la célérité et de l'énergie. Avec de la célérité surtout. Malheureusement, au fur et à mesure qu'on s'éloigna de Reims, les étapes devinrent plus courtes, et l'armée ennemie, commandée par le Prince royal, eut bientôt regagné l'avance de quelques jours que l'on avait sur elle.

Le 23 août, on campa à Saint-Hilaire-le-Grand ; le 24 août, à Juniville ; le 25 août, à Attigny, sur l'Aisne ; le 26 août, à Neuville ; le 27 août, à Voncq. Par suite d'une fausse attaque contre une brigade du 7e corps, le 1er zouaves resta une grande partie de la journée du 28 août sur ce point. Le 1er corps se porta sur le Chêne-Populeux, où il arriva à dix heures du soir.

Le 29 août, le camp fut établi à Raucourt ; le 30 août, eut lieu le passage de la Meuse à Remilly. Vers quatre heures du soir, des coups de canon, dont on apercevait

très distinctement la fumée, se firent entendre sur la droite : le 5e corps, surpris à Beaumont, était en pleine déroute. Le régiment passa la Chiers à Douzy, et campa un peu au delà du village sur la route de Carignan. L'armée devait, ce jour-là, occuper Mouzon et Carignan. Une partie des divisions du 1er corps avaient même déjà atteint Carignan, malgré l'encombrement effroyable de la route, occasionné par la multitude des voitures qui avaient pris cette direction. C'est au milieu de cette confusion, augmentée sans cesse par les fuyards du 5e corps, qu'arriva l'ordre de faire demi-tour et de rétrograder sur Sedan.

Le 31 août, le régiment traverse Douzy à la pointe du jour, avec les plus grandes difficultés. Il se dirigea sur Sedan à travers les bois et, vers deux heures de l'après-midi, prit sa place sur le plateau de la Garenne. De là, il assista aux tentatives que faisaient les Bavarois sur le pont du chemin de fer et sur Bazeilles et il aperçut les Wurtembergeois se diriger sur Donchéry. Chacun sentait que l'attaque du pont de Bazeilles n'était qu'une démonstration masquant un mouvement plus sérieux. On regardait avec inquiétude les hauteurs de Saint-Menges, Illy et Givonne, inoccupées ou mal gardées. Mais chacun était convaincu aussi, qu'à la chute du jour, l'armée se déroberait, abandonnerait la position intenable de Sedan et battrait résolument en retraite sur Mézières.

Cependant la nuit vint et les régiments restèrent sur place, pressés les uns contre les autres, et sans qu'il leur parvînt le plus petit ordre, la moindre instruction pour la bataille qui ne pouvait manquer de se livrer le lendemain.

Bataille de Sedan. — Le 1er septembre, à quatre heures du matin, un coup de canon donna le signal de l'attaque ennemie sur Bazeilles. Un brouillard épais couvrait la Meuse et, s'élevant des bas-fonds, empêchait d'apercevoir les mouvements de l'adversaire. Peu à peu, la mousqueterie,

à laquelle se joignaient les détonations répétées des mitrailleuses, prit une très grande intensité et s'étendit de Bazeilles à Daigny, de Daigny à Givonne. Les batteries allemandes établies à la Marfée, à Fresnois, à Wadelincourt, précipitaient leur tir, et de nouvelles batteries, s'établissant dans les bois de Francheval, dessinaient déjà le mouvement enveloppant dont l'armée française allait être l'objet. L'armée formait un cercle autour de la place de Sedan: la droite, tenue par le 12e corps, était appuyée à Bazeilles; la gauche, tenue par le 7e corps et la division de cavalerie de réserve, était près de la route de Sedan à Floing.

Le 1er zouaves fut établi en colonne à demi-distance, au-dessus et en face du village de Givonne. Peu après, il se forma en ligne de bataillons déployés, exécutant de légers mouvements pour se porter un peu à gauche et en avant, afin d'échapper aux feux de l'artillerie qui le prenaient d'écharpe.

Vers neuf heures du matin, le général du Houelbec, commandant la brigade, prévint que l'on allait gagner les hauteurs par échelons. Il est probable que ce mouvement était le commencement de la retraite sur Mézières, retraite ordonnée par le général Ducrot, qui avait pris le commandement de l'armée, en remplacement du maréchal de Mac-Mahon, blessé peu de temps après le commencement de la bataille. A partir de ce moment, les trois bataillons furent séparés les uns des autres. Ils ne parvinrent à se réunir, et encore que partiellement, assez tard dans la soirée.

Le 1er bataillon, alors déployé presque tout entier en tirailleurs le long du bois de la Garenne, fut rallié par le colonel, qui le conduisit d'abord dans les jardins du château de la Garenne, face au village d'Illy. Il y resta jusque vers une heure du soir, pendant que l'ennemi s'établissait à Saint-Menges, d'où il redoublait le feu de son artillerie. Le mouvement enveloppant n'était pas encore complètement achevé, mais il était visible que le cercle allait se rétrécissant de plus en plus. C'est en ce moment qu'eurent

lieu les vigoureuses charges de notre cavalerie, qui fut toujours ramenée sans avoir pu obtenir de résultat.

Le 1[er] bataillon fut ensuite reporté presque à sa place de bataille primitive, face au village de Balan, où il était sous le feu des batteries de la Moncelle et de Daigny, qui le voyaient de face ; de Givonne, qui le prenaient d'écharpe; de Floing et de Wadelincourt, qui le prenaient d'arrière. Pendant ce mouvement, coupé par la cavalerie, revenant en désordre de sa charge, et par l'artillerie, qui traversait ses rangs au grand galop, il ne put être rejoint par une de ses compagnies, qui se jeta trop à gauche dans les bois.

Après que le 1[er] bataillon eut pris son nouvel emplacement, il fut rejoint par le 2[e] resté jusque-là déployé perpendiculairement au fond de Givonne.

Les deux bataillons furent, pendant plus d'une heure, exposés sans défense au tir de l'artillerie allemande, qui leur fit éprouver des pertes cruelles. Le sol était littéralement labouré de boîtes à balles et d'obus : un de ces projectiles renversa le cheval du colonel BARRACHIN.

Le général de Wimpffen avait réclamé le commandement en chef de l'armée en vertu d'une commission apportée par lui de Paris. Il donna l'ordre aux différents corps de reprendre les positions occupées le matin. Abandonnant le mouvement de retraite prescrit par le général Ducrot, il voulut, au contraire, tenter de se frayer un passage à Bazeilles, pour marcher de là sur Carignan. Dès lors, il était indispensable de montrer des troupes sur le plateau de la Garenne, afin de diviser l'attention de l'ennemi. Ce rôle périlleux incomba aux deux bataillons du 1[er] zouaves, qui l'accomplirent stoïquement. Vers trois heures, la combinaison projetée par le général de Wimpffen n'ayant pu aboutir, les deux bataillons reçurent l'ordre de se replier sur le camp retranché, où vinrent les rejoindre deux tronçons du 3[e] bataillon.

Les mouvements de ce bataillon sont encore plus obscurs que ceux des deux premiers bataillons, surtout à cause des

erreurs topographiques qui existent dans le document original auquel est emprunté le fond de ce récit. On distingue cependant, qu'après des allées et venues aussi incompréhensibles qu'inexpliquées, le bataillon, avec lequel marchait le lieutenant-colonel, fut chargé de défendre la lisière de la partie du bois de la Garenne qui faisait face à Illy et formait des taillis presque impénétrables. Une heure après qu'il eut pris cette position, les compagnies de droite se replièrent, soit qu'elles en eussent reçu l'ordre, soit qu'elles aient été entraînées dans un mouvement fait par d'autres troupes. Le bataillon fut alors divisé en trois tronçons: le premier tronçon, renforcé de la compagnie du 1er bataillon qui avait été coupée, ainsi qu'il a été dit plus haut, continua à occuper la lisière du bois; le deuxième tronçon gagna le camp retranché; le troisième tronçon fut employé directement par le général Ducrot.

Placés sur une position avantageuse au-dessus de Floing, les deux cents hommes qui composaient ce dernier tronçon, sous les ordres des capitaines Prax et Seupel, appuyés par des détachements de divers corps, arrêtèrent, pendant plus d'une heure, le mouvement de l'ennemi sur ce point. Au bout de ce laps de temps, n'étant pas soutenus, et pris à revers par les troupes allemandes maîtresses de Floing, ils rejoignirent le camp retranché, où tout le régiment se trouva alors réuni, moins les trois compagnies qui occupaient la lisière du bois de la Garenne.

Vers quatre heures, le 2e bataillon fut lancé sur le faubourg de Balan, le reste du régiment formant sa réserve. Il enleva les hauteurs de gauche, et la 5e compagnie traversa tout le faubourg, que les Bavarois, surpris de ce vigoureux retour offensif, ne songèrent même pas à défendre. Pendant quelque temps, le faubourg demeura tout entier au pouvoir du 1er zouaves. Mais l'ordre de battre en retraite fut donné par le général, qui prescrivit de rentrer dans la forteresse de Sedan, sur les remparts de laquelle flottait, depuis longtemps déjà, le drapeau parlementaire.

Il était environ six heures du soir lorsque le régiment s'établit sur ces remparts. La bataille était perdue, perdue sans ressources.

Les pertes du 1er zouaves étaient sensibles. Dix-neuf officiers et six cents hommes de troupe, un tiers de l'effectif, étaient restés sur le champ de bataille, tués, blessés ou prisonniers.

Le capitaine CHARVILHAT, le lieutenant PRÉVÔT, les sous-lieutenants ANTOINE et GOMBAUD avaient été tués; le commandant MINART, le capitaine LIHAUT avaient été blessés mortellement; le commandant MASSONNAUD, les capitaines MONNIN, NOËLLAT, VAILLON, le lieutenant GRÉBUS, le sous-lieutenant SERVIÈRE avaient été blessés grièvement (le capitaine VAILLON dut être amputé); le lieutenant-colonel DESANDRÉ et six officiers avaient été faits prisonniers pendant l'action.

L'aspect de Sedan était des plus tristes: les hommes entassés, pêle-mêle, dans les rues, qu'obstruaient complètement des canons, des caissons, des voitures de toute espèce. La place était intenable, les remparts n'avaient pas une pièce en batterie, et quelques heures de bombardement auraient suffi pour réduire en cendres cette malheureuse cité.

Situation du régiment après la bataille. — Le 1er zouaves qui n'avait pas reçu de distributions de vivres depuis trois jours, passa néanmoins la nuit préparé à tout événement pour le lendemain. Le 2 septembre au matin, on apprit qu'une capitulation avait été signée, et le régiment reçut l'ordre d'aller s'établir sur les remparts nord de la ville. N'ayant pu y trouver de place, il fut installé dans les jardins d'une fabrique de draps, propriété d'un honorable industriel nommé M. Bacot. Sa maison était en flammes quand les zouaves y arrivèrent: trois obus allemands y avaient mis le feu. Grâce aux efforts des hommes qui, malgré leur lassitude, s'employèrent à l'éteindre toute la nuit et une partie de la journée du lendemain, deux grands

corps de bâtiments purent être sauvés, dans l'un desquels se trouvait une ambulance internationale.

Ce même jour, le général Ducrot communiqua aux officiers de la 1re division les dures conditions faites à l'armée vaincue. Il leur expliqua le mouvement que, le matin de la bataille, il avait voulu tenter sur Mézières, mouvement interrompu par le général de Wimpffen, lorsqu'il eut revendiqué et pris le commandement en chef. Il leur conseilla de ne pas séparer leur sort de celui de leurs soldats, et, par conséquent, de ne point souscrire à l'article 2 de la convention, en vertu duquel les officiers étaient libres de retourner chez eux, moyennant l'engagement de ne pas porter les armes contre l'Allemagne jusqu'à la fin de la guerre. Le 4 septembre, toutes les troupes devaient avoir quitté Sedan, et être rendues dans la presqu'île d'Iges.

Après quelques paroles chaleureuses et pleines de cœur prononcées par le colonel Barrachin, le régiment décampa et alla s'établir à Glaire.

On a vu, précédemment, quelle avait été la brillante conduite du 1er zouaves pendant la bataille de Frœschwiller et pendant la retraite sur Châlons. Dans la nouvelle période qui s'étend du départ du camp de Châlons au moment où le régiment est emmené en captivité, les rares et solides qualités, qui l'avaient déjà fait remarquer de l'armée entière, ne se démentirent pas un instant. Malgré le pernicieux exemple de l'indiscipline que plusieurs corps affichaient, les mauvais conseils de la faim et de la fatigue, en dépit de l'affaiblissement moral qui avait gagné tout le monde, le 1er zouaves resta jusqu'au bout discipliné, fidèle au devoir, dévoué à ses chefs et digne, en tous points, de la vieille réputation du corps.

Le colonel Barrachin, dont le calme, le sang-froid et l'énergie ne se démentirent pas un instant, malgré les dangers personnels qu'il eut à courir dans cette succession de sinistres journées, signala comme s'étant particulièrement distingués à la bataille de Sedan :

Le commandant MINARY, mort des suites de ses blessures après dix-sept jours de souffrances. Il était l'un des derniers survivants de la formation de 1852; il avait suivi le régiment en Crimée, en Italie, au Mexique, et partout il s'était fait remarquer par ses brillantes qualités militaires;

Le capitaine adjudant-major GILLAN, très habile tireur, dont l'adresse fut fatale à plus d'un Bavarois;

Le capitaine LIHAUT qui, blessé à l'attaque de Balan, dut être amputé et mourut des suites de l'opération, terminant ainsi une glorieuse carrière, dont tous les grades, depuis 1852, avaient été conquis sur les champs de bataille;

Les capitaines PRAX et SEUPEL, qui commandaient les deux cents hommes placés par le général Ducrot sur la position au-dessus de Floing;

Le capitaine SONNOIS, dont la conduite avait déjà été remarquée à Frœschwiller;

Le capitaine VAILLON, atteint de trois blessures, dont l'une amena la perte de l'œil et l'autre l'amputation;

Le lieutenant BAILLET, qui conduisit sa compagnie à l'attaque du faubourg de Balan avec une rare intelligence de la guerre;

Le lieutenant PRÉVÔT, qui fut tué à Balan;

Le lieutenant SIMON, remarquable d'élan et de sang-froid;

Le sous-lieutenant OBER qui, monté comme officier payeur, eut son cheval tué sous lui;

Le sergent-major BINET, blessé grièvement;

Les sergents FORTIN, LEMOINE, PUJOL, tous trois blessés grièvement; FARNOUX et VALLAIS;

Le caporal clairon MORLAËS, qui ne cessa de sonner la charge dans les moments les plus critiques et les plus dangereux;

Le clairon BAUER; les zouaves CHAMPEAUX, PICARD, SICARD;

Enfin les douze zouaves dont les noms suivent, qui servirent les mitrailleuses dans un moment difficile: BULION,

Diquereau, Forché, Forey, Geoffroy, Girard, Madec, Manié, Mauden, Paté, Signalé, Thomas.

Le drapeau du 1er zouaves. — Le nom de M. Bacot, l'honorable industriel, dans les jardins duquel le 1er zouaves campa les 2 et 3 septembre, doit être inscrit à cette page. Ce digne patriote garda en dépôt pendant plusieurs mois, et caché aux yeux de tous, le drapeau du régiment. A sa rentrée de captivité, le porte-drapeau, M. Berger, put rapporter ce glorieux emblème qui décore aujourd'hui le musée du 1er zouaves à Colea. Le 1er zouaves a ainsi la consolation de penser que ce signe de l'honneur, à l'ombre duquel tant de braves gens se sont fait tuer, n'a pas été, comme tant d'autres, en Allemagne, perpétuer le souvenir de nos désastres de 1870.

Le 11 septembre, les trois bataillons prirent le chemin de la captivité.

Dans le trajet de Sedan à la frontière, plusieurs hommes s'échappèrent des mains de l'ennemi et allèrent combattre de nouveau pour la défense de notre malheureuse patrie.

Le sous-lieutenant Journée, après s'être fait enfermer en Allemagne dans une citadelle, parvint à s'évader. A la suite de longues fatigues, de grandes souffrances et de sérieux dangers, il put gagner la frontière autrichienne, d'où il lui fut possible de rentrer en France et de reprendre du service dans l'armée de la *Défense nationale*. Cette action et les circonstances au milieu desquelles elle s'accomplit, font le plus grand honneur à cet officier.

Le lieutenant Mazuyer, officier d'avenir, mourut à Cologne pendant la captivité. —

Lors de son passage à Strasbourg, le 25 juillet, le régiment laissa dans cette ville un petit dépôt commandé par le lieutenant Prévôt. A l'investissement de la place, les zouaves composant cette fraction furent incorporés dans un bataillon, dont le lieutenant Prévôt, nommé capitaine,

devint l'adjudant-major. Compris dans la capitulation de la forteresse, l'officier et les soldats furent également emmenés prisonniers en Allemagne.

Formation du 1er zouaves de marche et du 4e zouaves. — Après la capitulation de Sedan, le Gouvernement de la *Défense nationale,* qui avait succédé à l'Empire, continua la guerre. Il dut refaire une nouvelle armée, puisque la plus grande partie de l'ancienne était dans les prisons de l'ennemi. Pour atteindre ce but, il décréta la levée en masse.

Les engagements volontaires se multiplièrent avec la plus grande rapidité; à un certain moment, huit mille hommes se trouvèrent incorporés au dépôt du 1er zouaves.

A chaque régiment prisonnier succéda un régiment de même numéro, portant le titre de: *Régiment de marche.* Conséquemment, le 1er zouaves de marche fut formé de tous les hommes du dépôt en état de marcher. Les officiers de ce corps furent tirés du dépôt et des compagnies actives restées en Algérie; on leur adjoignit, pour atteindre le chiffre réglementaire, les officiers des Bureaux arabes de la province d'Alger.

Outre les trois régiments de marche ainsi recrutés, on organisa un 4e *Régiment de zouaves,* avec des éléments tirés de ce qui restait de chacun des trois anciens.

Le dépôt du 1er zouaves de marche fut envoyé à Antibes. Le nouveau corps participa aux opérations de l'armée de la Loire. Après la défaite d'Orléans et la réoccupation de cette ville par l'ennemi, le 1er zouaves de marche se retira sur Vierzon. A la fin de décembre, il fut envoyé par les voies rapides dans l'Est, pour faire partie de l'armée qui, sous les ordres du général Bourbaki, devait débloquer Belfort. Il prit une grande part aux faits de guerre qui eurent lieu, se distingua même par son élan dans les différentes rencontres, principalement à l'enlèvement de la ferme du Montchevis et du village de Béthoncourt; puis il passa en Suisse avec presque toute l'armée de l'Est.

Le 1er zouaves de marche perdit pendant cette campagne deux officiers ayant appartenu à l'ancien régiment régulier : le docteur Kessler, promu médecin-major au corps après Frœschwiller, et le sous-lieutenant Leroux, promu lieutenant et tué à la deuxième affaire d'Orléans. Tous deux, par leur excellent caractère et leur zèle remarquable à s'acquitter de leurs devoirs, étaient très estimés et très aimés de leurs chefs et de leurs camarades.

Le 4e zouaves de marche eut les mêmes péripéties que le 1er ; mais, plus heureux que celui-ci, à la fin de la campagne, il put, par des chemins détournés, éviter l'entrée en Suisse et se retirer sur Grenoble.

Presque toutes les troupes d'Algérie ayant été envoyées en France pour combattre l'invasion allemande, et la nécessité d'une force armée se faisant sentir en Algérie, on organisa un *Bataillon provisoire de zouaves*, avec les derniers soldats qui se trouvaient encore dans les dépôts des trois régiments réguliers. Ce bataillon fut commandé par des officiers provenant, les uns, de ceux qui avaient signé le revers, et les autres, de sous-officiers nommés officiers par le commandant des forces de terre et de mer en Algérie. Le bataillon provisoire fut envoyé au mois de janvier 1871 dans la province de Constantine, où certains signes, non équivoques, indiquaient chez les Arabes une pensée d'insurrection.

A la conclusion de la paix, il fut décidé que le 1er zouaves se réorganiserait avec les éléments de l'ancien régiment prisonnier en Allemagne, ceux du 1er zouaves de marche, du bataillon provisoire et, enfin, ceux du 4e zouaves qui avaient appartenu, soit comme officiers, soit comme hommes de troupe, à l'ancien 1er régiment.

La fusion de ces divers éléments aurait lieu à Colea, où se rendrait l'état-major du corps.

Réorganisation du 1er bataillon. — Le 1er bataillon, chef de bataillon, commandant Saint-Marc, adjudant-

major, capitaine CALLET, ne fut définitivement organisé à huit compagnies que le 16 juin 1871. Mais les compagnies formées successivement à Colea, avec les éléments dont il vient d'être parlé, furent dirigées, au fur et à mesure de leur formation, sur divers points de la province menacée par l'insurrection kabyle; quelques-unes d'entre elles prirent part à des opérations que nous allons succinctement raconter.

La 2e compagnie (capitaine SONNOIS) quitta Colea le 4 avril et se rendit à Aumale, où elle arriva le 15 avril. Là, elle fut désignée pour faire partie de la colonne Cérez, et elle forma, avec un détachement du 1er tirailleurs, un bataillon mixte dont le capitaine SONNOIS prit le commandement.

La colonne quitta Aumale le 18 avril, se rendit à Suma, village à la prise duquel coopéra la 2e compagnie, puis, repassant par Aumale, elle se dirigea sur Bordj-Bouira, où elle arriva le 27 avril. La 2e compagnie fit le lendemain une sortie contre les Ouled-el-Aziz, opéra les jours suivants à l'ouest du Bordj, brûla des villages et livra quatre combats, dont le plus important fut celui du 5 mai, où Mokrani fut tué. Le sergent JULLIAN et un zouave furent blessés dans cette affaire.

Après s'être avancée jusqu'à l'Isser, la colonne rentra à Aumale le 16 mai et en repartit une deuxième fois le 21, pour Bordj-Bouira. Elle livra le combat de Taourirt, où la 2e compagnie fut engagée, et arriva le 27 mai à Beni-Mansour. En quittant ce poste le 29 mai, le général Cérez eut affaire aux contingents de Bou-Merzag. Dans cette rencontre, deux zouaves furent blessés et le capitaine SONNOIS eut son cheval tué sous lui. Revenue encore une fois à Bordj-Bouira le 30 mai, la colonne se porta vers le confluent de l'Oued-Djema et de l'Oued-Soufflat, au-devant d'un convoi de ravitaillement destiné à Dra-el-Mizan, et conduit par le lieutenant-colonel DÉSANDRÉ, du 1er zouaves. Le général, ayant rallié ledit convoi le 3 juin, à Aïn-

Bourboura, se dirigea sur Dra-el-Mizan, bloqué depuis le 20 avril. Le 5 juin, il dispersa les contingents ennemis et fit entrer le convoi dans la place. Les zouaves, placés à l'attaque de droite, perdirent dans cette journée un homme tué et quatre blessés, parmi lesquels le sergent MOLLÉRAT.

Le 8 juin, le bataillon mixte du capitaine SONNOIS fut renforcé de la 4e compagnie du 1er bataillon (capitaine LAVETTA), qui avait fait partie de l'escorte du convoi destiné à Dra-el-Mizan. Le général Cérez quitta ce dernier point le même jour, pour faire sa jonction à Sidi-Ali-ou-Mouça avec le général Lallemand, et se porta ensuite sur Tizi-Ouzou, où il arriva le 12 juin. Dans ce trajet, les zouaves participèrent, le 9 et le 11 juin, à la prise et à la destruction du village de Taguemount.

Déblocus de Fort-National. — Le 16 juin, les deux colonnes opérant de concert se portèrent sur Fort-National, celle du général Cérez à gauche. Les zouaves enlevèrent la position de Sidi-Klaoui, et la 2e compagnie y eut trois hommes blessés.

Le 24 juin, on attaqua Icheriden. Le bataillon mixte s'empara d'abord du plateau du Maréchal, puis, appelé à soutenir le mouvement du 4e zouaves, il arriva le premier dans les retranchements du village. Cette affaire coûta aux zouaves six hommes blessés, dont cinq de la 4e compagnie.

Pendant que les 2e et 4e compagnies du 1er bataillon agissaient de la sorte, la 3e compagnie (capitaine VERGUET) quitta Colea le 13 avril, et arriva le 16 avril à Dra-el-Mizan.

Le 20 avril vers midi, toutes les tribus du cercle étant venues attaquer cette localité, la 3e compagnie se posta dans le village pour le défendre. La résistance se maintint jusqu'à cinq heures du soir; mais l'occupation du village pouvant compromettre la sécurité du Bordj, le commandant supérieur ordonna la retraite, qui s'opéra en bon ordre. Dans cette journée, un zouave fut blessé.

A partir de cette époque la garnison dut rester enfermée dans le Bordj jusqu'au 5 juin, jour où la colonne Cérez vient délivrer la place. Pendant le blocus, la compagnie perdit un caporal, mortellement blessé. A partir du 8 juin, les hommes furent employés à la reconstruction du village, qui avait été complètement saccagé par les Arabes.

La 6e compagnie (capitaine Guèze) partit de Colea le 14 mai, pour se rendre à Blida. Le lendemain, elle fut transportée à Alger en chemin de fer, et embarquée immédiatement pour Djidjelli que menaçait l'insurrection. A son arrivée dans cette place, elle fut chargée de garder la ligne des postes près de la mer, et elle coopéra à la défense de la ville, soit en résistant derrière des abris, soit en prenant part à toutes les sorties faites par la garnison.

Telles furent les principales opérations auxquelles prirent part diverses compagnies du 1er bataillon, au cours du deuxième trimestre 1871.

Réorganisation du 2e bataillon. — La réorganisation du 2e bataillon se poursuivit lentement pendant la même période : le commandant Massonnaud et le capitaine adjudant-major Barrate en constituèrent l'état-major.

Des troupes de marche, appelées en Algérie pour réprimer l'insurrection, manquant d'officiers, on y détacha les officiers de zouaves présents à Colea, dont les compagnies n'étaient pas encore formées. C'est ainsi que le lieutenant Mézard et le sous-lieutenant Fourrier, comptant au 80e de marche, furent blessés le 10 juin au combat de Tizil-Mamouln.

Opérations du 1er bataillon pendant le troisième trimestre 1871. — Au 1er jour du troisième trimestre 1871, l'emplacement des compagnies du 1er bataillon était le suivant: les 1re et 5e à Aumale, faisant partie de la colonne du lieutenant-colonel Trumelet; les 2e et 4e en Kabylie, faisant partie de la colonne du général Cérez, et entrant dans la

composition d'un bataillon mixte commandé par le capitaine SONNOIS; la 3e à Dra-el-Mizan; la 6e à Djidjelli; la 7e à Alger; la 8e à Djelfa et à Laghouat.

Nous ne raconterons, pour le 3e trimestre comme pour le 2e, que les principaux mouvements de ces compagnies.

Le 5 juillet, les 1re et 3e compagnies (capitaines SERVIÈRE et TRUCHY), auxquelles furent jointes deux compagnies du 1er tirailleurs, formèrent un bataillon mixte dont le commandement fut donné au capitaine adjudant-major CALLET. La colonne dont elles faisaient partie (colonne Trumelet) quitta Aumale le 8 juillet, pour se rendre à El-Grimidi, à quatre kilomètres à l'ouest de Sidi-Aïssa. Pendant un séjour de quatre semaines dans ce poste d'observation, le détachement de zouaves ne fit qu'une sortie de nuit qui demeura sans résultats.

Le 5 août, la colonne Trumelet se mit en marche pour Bou-Saâda, escortant un énorme convoi de ravitaillement, qui arriva le 10 août à l'oasis, sans avoir été attaqué. Le 9 août, à Eddis, le capitaine SERVIÈRE fut chargé, avec 50 zouaves et 50 tirailleurs, de débusquer les Arabes de positions très difficiles. Il remplit heureusement sa mission, et fit beaucoup de mal à l'ennemi, tout en ayant la chance de n'éprouver, de son côté, aucune perte.

La colonne Trumelet partit le 14 août de Bou-Saâda, et fut de retour le 20 août à Aumale, où elle rencontra la colonne Cérez revenant de M'sila, colonne dont faisaient partie, ainsi qu'on l'a vu plus haut, les 2e et 4e compagnies du 1er bataillon.

La colonne Cérez, après le déblocus de Fort-National, s'était séparée de la colonne Lallemand, le 6 juillet, à Aït-Berbach. Elle se dirigea à petites journées sur Dra-el-Mizan, où elle arriva le 15 juillet, après avoir livré le 11 un combat aux Beni-Kouffi, combat dans lequel la 2e compagnie eut un homme tué et un autre blessé. Arrivée le 15 juillet à Dra-el-Mizan, la colonne Cérez en partit le 19 pour Bordj-Bouira et Aumale, où elle fut rendue le 24 juillet.

Elle en repartit, le 1er août, dans la direction de M'sila. Le but du général Cérez était d'attirer à lui tous les contingents du Sud, afin de favoriser ainsi le ravitaillement de Bou-Saâda, que devait occuper la colonne Trumelet, en ce moment à El-Grimidi. La colonne Cérez, brûlant sur sa route de nombreux villages, et capturant d'immenses troupeaux dans les environs de Kasbah, se trouva le 10 août à M'sila. Elle rebroussa chemin le 14 août, fut de retour à Aumale le 20 août, en même temps que la colonne Trumelet.

Ces deux colonnes ayant été licenciées, les 2e et 4e compagnies se réunirent à la 1re et à la 5e, et les quatre compagnies ne formant plus qu'un seul détachement, quittèrent Aumale le 23 août, pour se rendre à Colea, où elles arrivèrent le 28 août.

Opérations du 2e bataillon. — Passons maintenant à ce que fit le 2e bataillon pendant le troisième trimestre 1871.

Au premier jour du trimestre, les quatre premières compagnies de ce bataillon, déjà formées, occupaient Colea. Le 14 juillet, la réorganisation du bataillon était terminée.

Ce même jour, les cinq premières compagnies partirent de Colea, sous le commandement du lieutenant-colonel Désandré, pour aller au secours de Zurich et de Cherchel, étroitement bloqués par les Beni-Menasser révoltés.

Le 15 juillet, la colonne arriva à Marengo à deux heures du matin, elle en repartit à sept heures, et arriva à Zurich à onze heures. Les groupes d'Arabes qui occupaient les hauteurs dominant le village, se retirèrent devant la ligne de tirailleurs. La colonne se remit en route pour Cherchel, où elle arriva à cinq heures du soir, après avoir été inquiétée sur sa route, surtout près des petits aqueducs. Le zouave Gauthier, de la 1re compagnie, qui formait l'arrière-garde, fut blessé. En arrivant à Cherchel, la colonne avait franchi 68 kilomètres en vingt-huit heures, et par une chaleur tropicale.

Le bataillon de zouaves ayant à la fois pour mission de défendre la ville et de secourir à temps les villages de Novi et de Zurich, occupés chacun par une très faible garnison, ne put rien entreprendre contre les Arabes qui bloquaient Cherchel. Le 16 juillet, dans l'après-midi, le troupeau sortit pour paître en dehors des murs, protégé par une garde de cent zouaves que commande le lieutenant PORTENEUVE. Cet officier fut blessé au bras, et mourut à Alger, au commencement d'août, des suites de l'amputation.

La position isolée de Zurich, nécessitant la formation d'un convoi de vivres et de munitions, le capitaine SEUPEL fut chargé d'escorter ce convoi avec 400 zouaves et 50 hommes du 50e de ligne. La colonne arriva sans encombre à Zurich, ayant, en chemin, renforcé de dix hommes appartenant aux pénitenciers, les défenseurs de la ferme Brincourt. Après un repos de deux heures à Zurich, la colonne rebroussa sur Cherchel, harcelée sans cesse par les Arabes qui occupaient les hauteurs. Pendant le trajet, on aperçut la ferme Brincourt en flammes. La colonne courut au secours des défenseurs, que menaçaient à la fois l'incendie et les Arabes, les dégagea et les recueillit dans ses rangs: l'un d'eux avait été tué, cinq autres avaient été blessés. La colonne continua sa marche sur Cherchel, assaillie sur son flanc gauche par de nombreux tirailleurs qui lui mirent treize hommes hors de combat: sept zouaves tués, un sergent et cinq zouaves blessés.

Tués: EBEL, GUILBERT, LEBLANC, LEROY, LOYER, MAURIS, VALLOUI.

Blessés: sergent VALLAIS; zouaves CAL, DELABIE, LEFEBVRE, OLÉRY, PIERRE.

En arrivant aux portes de Cherchel, le lieutenant PRADIER et les zouaves BOILEAU et GRUBER tombèrent frappés d'insolation et moururent quelques heures après.

Du 18 au 24 juillet, le bataillon concourut à la garde des remparts et exécuta les sorties qui eurent lieu pour

faire paître le troupeau. Le 20, la 6e compagnie débarqua à Cherchel.

Le 25 juillet, un nouveau convoi de vivres et de munitions partit à 4 heures du matin pour aller ravitailler Zurich. L'escorte était composée de 500 hommes et de deux canons-obusiers de 12, sous les ordres du lieutenant-colonel DÉSANDRÉ. La colonne fut sérieusement attaquée aux environs de Zurich: le sous-lieutenant JUDE tomba mortellement frappé à l'arrière-garde ; les zouaves BOURDEUX et GRIN furent blessés à ses côtés.

La colonne ayant accompli sa mission, repartit pour Cherchel. Elle fut très vivement harcelée pendant tout le trajet; mais c'est surtout aux petits aqueducs, défilé boisé ne pouvant être tourné, que l'attaque de l'ennemi devint pressante. Ce mauvais passage ne fut franchi qu'après avoir été longtemps fouillé par l'artillerie, qui en écarta momentanément les Arabes.

L'ennemi avait un millier d'hommes en armes; ses pertes furent assez sensibles. De notre côté, il y eut deux tués: un officier et un zouave, et douze blessés : un sergent et onze hommes.

Tués : sous-lieutenant JUDE; zouave GULLY.

Blessés: sergent NAVIREAU; zouaves ANTOINE, BECKER, BOUILLOT, BOURDEUX, GRIN, HÉMON, HESLING, JULANDE, LACHISE, LALLEMAND, RABIOT.

Du 25 au 31 juillet, les six compagnies de zouaves ne sortirent de Cherchel que pour protéger le troupeau et aider les colons à rentrer leurs récoltes.

Le 2 août, le bataillon de zouaves quitta Cherchel et marcha sur Zurich, pour y faire sa jonction avec une forte colonne, commandée par le colonel Ponsard, du 9e de ligne, et destinée à opérer dans le pâté des Beni-Menasser. Les opérations, commencées le 4 août, durèrent jusqu'au 21 septembre, jour où la colonne DÉSANDRÉ fut de retour à Cherchel et devint, à partir de ce moment, colonne d'observation. Le détail de ses opérations nous entraînerait

trop loin. Il suffira de dire qu'elles furent couronnées d'un plein succès. Quant aux pertes éprouvées par le 2e bataillon pendant cette période, elles se réduisent à celles du zouave Cal, déjà blessé le 17 juillet, et qui fut tué le 13 août, lors d'une attaque de l'ennemi sur le camp de Souk-el-Sebt.

Réorganisation du 3e bataillon. — Pendant le cours du troisième trimestre 1871, le 3e bataillon commença à se réorganiser à Colea.

L'état-major fut composé, savoir : chef de bataillon, commandant Letellier ; adjudant-major, capitaine Ladoux.

Le 28 juillet, la 1re compagnie fut réorganisée. Le 20 septembre, ce fut le tour des 2e, 3e, 4e et 5e compagnies.

Les récompenses suivantes furent accordées au régiment pendant le trimestre, par arrêtés du Chef du Pouvoir exécutif en date du 8 août :

Chevaliers de la Légion d'honneur: capitaines Callet, Prax, Prévôt, Sonnois; lieutenants Bellecourt, Joubert; sergent Farnoux; zouave Pellegrin.

Médailles militaires : sergents Audé, Forest, Gras, Mourey, Petit (Éloi), Philiberty, Raimbaud, Salins; zouaves Bonnemaison, Buléon, Delisle, Epailly, Etrade, Menneval, Michaud, Servaëten.

Événements du quatrième trimestre 1871. — Pendant le quatrième trimestre 1871, il ne se produisit pour le 1er bataillon aucun fait susceptible d'être rappelé. Le 24 décembre, il était réuni, en entier, au camp de Cherchel, où il était venu remplacer le 2e.

De même pour le 2e bataillon qui, le 23 décembre, fut réuni en entier à Alger.

La réorganisation du 3e bataillon se poursuivit pendant ce trimestre. Les 6e, 7e et 8e compagnies furent formées d'hommes appartenant au bataillon Lucas.

Les hommes de ce bataillon étaient tous d'anciens soldats du régiment faits prisonniers à Sedan. A leur sortie des prisons de l'ennemi, ils furent dirigés de la frontière sur Versailles, et formés en un bataillon dont les officiers furent pris parmi ceux qui rentraient de captivité, mais qui appartenaient à d'autres corps que les zouaves. Le capitaine Cotton était le seul ayant fait partie de l'ancien 1er régiment.

Ce bataillon, placé sous les ordres du commandant Lucas, dut donc servir dans l'armée de Versailles et participer aux opérations entreprises dans le but de reprendre Paris sur l'armée de la Commune. Mais, l'insurrection de l'Algérie exigeant la présence de nombreux renforts, le bataillon Lucas fut envoyé en Algérie.

Il fit partie de la colonne Lallemand; se fit remarquer dans l'expédition de Kabylie par ce bon esprit et cet entrain qui étaient l'apanage de son régiment d'origine, et se distingua en plusieurs rencontres, principalement à la reprise de Fort-National. Le capitaine Cotton fut blessé dans l'un de ses engagements.

Par arrêté du Chef du Pouvoir exécutif en date du 26 septembre, les récompenses suivantes furent accordées au régiment :

Officier de la Légion d'honneur: commandant Letellier.

Chevalier : lieutenant Haag ;

Médailles militaires : sergent Mollerat ; caporal Namont ; zouaves Vacher, Pélissier.

Situation du régiment au 1er janvier 1872. — Au 1er janvier 1872, le régiment occupait les emplacements ci-après : 1er bataillon au camp de Cherchel ; 2e bataillon à Alger ; 3e bataillon à Colea.

L'état-major du régiment et les états-majors particuliers des bataillons se composaient des officiers dont les noms suivent.

État-major du régiment.

MM. Barrachin, colonel; Désandré, lieutenant-colonel; Humblot, major; Prévôt, capitaine trésorier; Soulery, capitaine d'habillement; Ober, sous-lieutenant adjoint au trésorier; N..., sous-lieutenant porte-drapeau; Jalabert, médecin-major de 1re classe; Gouchet, médecin-major de 2e classe; Mouton, médecin aide-major de 1re classe.

1er *bataillon*. — MM. Saint-Marc, chef de bataillon, commandant; Callet, capitaine adjudant-major.

2e *bataillon*. — Massonnaud, chef de bataillon, commandant; Baratte, capitaine adjudant-major.

3e *bataillon*. — Letellier, chef de bataillon, commandant; Ladoux, capitaine adjudant-major.

Chaque bataillon était à neuf compagnies. Les cadres des vingt-sept compagnies étaient complets en officiers. De plus, les deux chefs de bataillon Castelnovo et Mille, sept capitaines, dix lieutenants et quatorze sous-lieutenants étaient à la suite.

La formation à trois bataillons de neuf compagnies fut modifiée, le 6 mars 1872, en vertu d'une décision ministérielle qui prescrivit de former le régiment à quatre bataillons de six compagnies, plus deux compagnies de dépôt.

Formation d'un 4e bataillon. — Le 4e bataillon fut formé des 7es et 8es compagnies des trois premiers bataillons. Le chef de bataillon du nouveau bataillon fut le commandant Mille, venu de la suite.

Le dépôt fut formé des 9es compagnies des deux premiers bataillons, la 9e compagnie du 3e bataillon fut licenciée.

De l'année 1872 à l'année 1876, l'Algérie jouit du plus grand calme, et le 1er zouaves, n'ayant à participer à la répression d'aucune révolte de la part des indigènes, vécut à peu près comme un régiment de l'armée continentale. En fait d'opérations durant cette période, on ne trouva à enregistrer que des changements de garnison dont le détail serait dépourvu d'intérêt. Nous nous contenterons, dès lors, d'indiquer les principales mutations

survenues parmi les officiers et les récompenses qui furent accordées au régiment pendant ce laps de temps.

Par décret du 4 janvier 1872, le commandant MILLE, le capitaine SEBIRE et le sous-lieutenant COURTOIS furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Par décret du 14 janvier 1872, le lieutenant BEILLET reçut la même récompense.

Par décret du 5 mars 1872, le lieutenant-colonel DÉSANDRÉ fut nommé colonel du 5ᵉ de ligne, et remplacé par le lieutenant-colonel THOMA, du 67ᵉ.

Par décret du 23 avril 1872, le commandant MASSONNAUD et le lieutenant BRUNET furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Par décision ministérielle du 4 mai 1872, le commandant MARTELLI, chef de bataillon au 50ᵉ de ligne, fut nommé major au régiment, en remplacement du major HUMBLOT, décédé le 31 mars précédent.

Par décret du 6 juillet 1872, le capitaine VAILLON fut nommé officier de la Légion d'honneur, pour prendre rang du 22 mai, veille du jour où il fut admis à la retraite.

Le 17 juillet, le colonel mit à l'ordre une lettre de félicitation adressée par le ministre de la guerre au capitaine adjudant-major PRAX, au sujet du travail relatif à l'enquête sur les armes portatives dont cet officier était l'auteur.

Le 20 juillet, il fut porté à la connaissance du régiment que, par décret du 27 avril, le commandant CASTELNOVO était admis à la retraite.

Par décret du 20 novembre 1872, le commandant SAINT-MARC fut nommé officier de la Légion d'honneur; le sous-lieutenant BAUMAN et le sergent LEMAIRE furent nommés chevaliers.

Par décret du même jour, la médaille militaire fut conférée aux zouaves BRULAY, GUIGON et MÉNIGOZ.

Par décrets des 28 et 31 décembre 1872, la médaille militaire fut conférée aux sous-officiers et zouaves dont les

noms suivent : sergents-majors BINET, GALLY; sergents LANGEVIN, MEYER ; fourriers LARRALDE, THÉVENOT ; zouaves BECKER, BONTEMPS, BOURRIER, BRESSON, CARO, DRENTEL, DUCREUX, FROTTIER, GAY, GUIGON, GUILLOTOT, LACHENAL, LAGOUTTE, LAVATTE, MICHOT, MOLLE, MONNIER, PALE, PODEVIN, ROBERT, ROUSSELLE.

Année 1873. — Le 18 avril 1873, un ordre de M. le général Wolff, commandant la division d'Alger, porta à la connaissance des troupes de cette division que le capitaine MICHEL, envoyé à l'école de tir de Vincennes, avait obtenu, à la suite des examens et du classement de sortie, le 1er prix d'ensemble.

Par décret du 22 mai 1873, le sergent MORLAËS fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Par décret du même jour, la médaille militaire fut conférée aux zouaves GUIRAUD et ROUSSE.

Par décret du 6 décembre 1873, le lieutenant MUSSO fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Par décret du même jour, la médaille militaire fut conférée au sergent LÉONARD et au zouave DUPONT.

Année 1874. — Par décret du 21 avril 1874, la médaille militaire fut conférée au sergent CORNUEZ et au zouave METZLER.

Par décret du 20 août 1874, le zouave DEWAELÈS fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Par décret du même jour, la médaille militaire fut conférée au zouave SANDRAIS.

Par décret du 29 décembre 1874, le lieutenant-colonel THOMA fut nommé colonel du 37e de ligne.

Par décret du même jour, le commandant HERVÉ, chef de bataillon au 3e zouaves, fut nommé lieutenant-colonel au 1er zouaves, en remplacement du colonel THOMA.

Par décret du même jour, le capitaine GOËPP fut nommé major au 98e de ligne.

Année 1875. — Par décret du 3 février 1875, le capitaine BEXON D'ORMESCHEVILLE fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Par décret du même jour, la médaille militaire fut conférée au sergent RAMUSAT.

Par décision ministérielle du 27 janvier 1875, le commandant MILLE, chef de bataillon au régiment, permuta avec le commandant MOUNIER, chef de bataillon au 45e de ligne. Le commandant MOUNIER fut détaché aux affaires indigènes à Oran.

Par décret du 23 avril 1875, le capitaine adjudant-major CALLET fut nommé chef de bataillon au 54e de ligne; le capitaine TRUCHY fut nommé chef de bataillon au 120e de ligne.

Par décret du même jour, le capitaine adjudant-major VERNY, de la légion étrangère, fut nommé major au 1er zouaves, en remplacement du commandant MARTELLI.

La loi du 13 mars 1875, relative à la constitution des cadres et des effectifs de l'armée, organisant le régiment à 4 bataillons de 4 compagnies, plus une compagnie de dépôt, ensemble 17 compagnies, il en résultait que neuf compagnies devaient être supprimées, puisque le régiment en comptait alors 26, réparties en 4 bataillons de six compagnies et un dépôt de 2 compagnies.

Une décision présidentielle du 29 mars 1875 prescrivit que, pour ramener le chiffre de ces compagnies à celui fixé par la loi, il y avait lieu de licencier les 5e et 6e compagnies de chaque bataillon et la 2e compagnie du dépôt.

Disons, tout de suite, que cette 2e compagnie du dépôt fut rétablie par la loi du 15 décembre 1875.

Le licenciement des compagnies opéré, il fut procédé à un tiercement : neuf capitaines, neuf lieutenants et neuf sous-lieutenants se trouvèrent mis à la suite.

Par décret du 12 mai 1875, le commandant SAINT-MARC fut nommé lieutenant-colonel au 101e de ligne.

Par décret du même jour, le capitaine DE DARTEIN, du 52e de ligne, fut nommé chef de bataillon au 1er zouaves.

Par décision ministérielle du 2 août 1875, le commandant Mounier, employé aux affaires indigènes, fut placé hors cadres. Par la même décision, le commandant Grandsaignes d'Hauterive, chef de bataillon au 119e de ligne, passa au 1er zouaves.

Par décret du 3 août 1875, le capitaine Saint-Upéry fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Par décret du même jour, la médaille militaire fut conférée aux sergents Devot, Jamet et Girard, celui-ci détaché comme surveillant au pénitencier de Bir-Kadem.

Le ministre de la guerre ayant prescrit aux troupes de la division d'Alger d'exécuter des manœuvres d'automne en 1875, la ville de Blida fut choisie comme centre des opérations, et un camp y fut formé sous les ordres du général Wolff, commandant la province.

Le 1er zouaves fut appelé à y prendre part; il fut représenté par ses trois premiers bataillons. Les manœuvres commencèrent dans les premiers jours d'octobre. Le 14 du mois, le mauvais temps obligea brusquement à les cesser.

Par décret du 11 septembre 1875, le capitaine Soulery, capitaine d'habillement au corps, fut nommé major au 92e de ligne.

Année 1876. — Par décret du 11 janvier 1876, le capitaine Berger fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Par décret du même jour, la médaille militaire fut conférée au tambour Lebas.

Par décision ministérielle du 13 mars 1876, le commandant Letellier, chef de bataillon au régiment, fut nommé au commandement du bureau de recrutement de Vitré.

Expédition d'El-Amri. — Une insurrection ayant éclaté dans le sud de la province de Constantine, une colonne

expéditionnaire fut organisée à Aumale, sous le commandement du général de Roquebrune, et fut dirigée sur l'oasis d'El-Amri, pour renforcer le général Carteret, commandant la province de Constantine.

Trois compagnies du 3e bataillon du 1er zouaves furent appelées à faire partie de la colonne expéditionnaire. La composition de ce détachement était la suivante :

MM. GRANDSAIGNES D'HAUTERIVE, chef de bataillon, commandant; SONNOIS, capitaine adjudant-major. — 2e *compagnie :* M. BONNIS, lieutenant. — 3e *compagnie :* M. SÉDIRE, capitaine. — 4e *compagnie :* M. PASQUIER DE FRANCLIEU, capitaine.

La colonne expéditionnaire se mit en route, le 15 avril, par Sidi-Aïssa, Aïn-Ajdel, Aïn-Kermane, Bou-Saâda, Aïn-Deflla, El-Mouila, Sadouri, Moris, El-Amri, où elle arriva, le 24 avril, au camp Carteret.

Le 25 avril, la colonne quitta le camp, longea l'oasis et alla s'établir à dix-huit cents mètres au nord-ouest.

Le 26 avril, à une heure du soir, les 2e et 3e compagnies du 1er zouaves se portèrent hors du camp. Elles se formèrent en ordre de combat pour protéger le feu d'une batterie destinée à bombarder les positions des insurgés, et s'avancèrent jusqu'à cinq cents mètres des premiers arbres de l'oasis. La démonstration se termina à quatre heures.

Le 27 avril, à cinq heures du matin, une sortie générale fut faite dans le même but. Les trois compagnies du 1er zouaves occupèrent la droite de la ligne. Les tirailleurs s'approchèrent jusqu'à quatre cents mètres de l'oasis, et employèrent surtout des feux de salve contre ses défenseurs. La démonstration se termina à trois heures du soir.

Le 28 avril, eut lieu une répétition des mouvements de la veille.

Le 29 avril, les insurgés se soumirent et livrèrent au général Carteret le marabout Ahmed-ben-Aïch.

Le 6 mai, les ordres furent donnés pour le départ, la colonne devant reprendre la même route.

Le 7 mai, eut lieu le départ, et le 17, l'arrivée à Aumale. Malgré la longueur des étapes et l'extrême chaleur qui régnait déjà dans le Sud, le 3e bataillon ne laissa pas un seul homme en arrière.

Par décret du 15 avril 1876, le capitaine adjudant-major Sonnois fut nommé chef de bataillon au 99e de ligne.

Par décision du 27 avril 1876, le major Verny passa chef de bataillon au 4e zouaves, par permutation avec le commandant Pozzo di Borgo, qui devint major au 1er zouaves.

Par décision du 28 avril 1876, le commandant Villot, chef de bataillon au 96e de ligne, fut nommé chef de bataillon au 1er zouaves.

Par décret du 18 juillet 1876, l'adjudant Krembser fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Par décret du même jour, la médaille militaire fut conférée au caporal Négret et au zouave Crespel.

Du 30 septembre au 16 octobre, les 1er, 2e et 4e bataillons du régiment prirent part aux grandes manœuvres exécutées par la division d'Alger, entre Blida et Ameur-el-Aïn.

Par décret du 26 novembre, le commandant Massonnaud fut nommé lieutenant-colonel au 61e de ligne, d'où il passa, le même jour, au 126e de ligne par permutation.

Par décision ministérielle du 1er décembre, le commandant Ruyssen, chef de bataillon au 3e tirailleurs, permuta avec le commandant Grandsaignes d'Hauterive, chef du 3e bataillon, qui passa, par une nouvelle permutation, au 12e de ligne.

Année 1877. — Par décret du 6 février, le capitaine Le Flô, du 4e zouaves, fut nommé chef de bataillon au régiment.

Au mois de mai, le lieutenant-colonel Hervé fut désigné par le ministre de la guerre pour faire partie de la

mission chargée de suivre les manœuvres des troupes de la garde impériale russe au camp de Krasnoë-Selo, près Saint-Pétersbourg.

Par décret du 7 août 1877, le lieutenant Mendy fut nommé chevalier de la Légion d'honneur ; le zouave Harmand fut décoré de la médaille militaire.

Par ukase impérial du 22 septembre/4 octobre 1877, S. M. l'Empereur de Russie nomma le lieutenant-colonel Hervé chevalier de l'ordre Saint-Stanislas (2e classe, ou commandeur).

Année 1878. — Par décision ministérielle du 14 janvier, le commandant Ruyssen fut placé hors cadre, pour être employé dans le service des affaires indigènes.

Par décret du 5 février 1878, le sapeur Mallet fut décoré de la médaille militaire.

Par décret du 4 avril 1878, le lieutenant-colonel Hervé fut nommé colonel au 123e de ligne ; le commandant Emond d'Esclevin, chef de bataillon au 1er tirailleurs, fut nommé lieutenant-colonel au régiment ; le commandant Pyot, chef de bataillon au 98e de ligne, passa au régiment, par permutation avec le commandant Lefroid, venu des capitaines d'infanterie hors cadres ; le commandant Mercier, chef de bataillon au 3e tirailleurs, passa au régiment.

Par décret du 22 août, le capitaine adjudant-major Duprat de La Roquette fut nommé major au 135e de ligne.

Année 1879. — Par décret du 14 janvier, le colonel Barrachin fut nommé général de brigade.

Par décision ministérielle du 18 janvier, le colonel Hervé, du 123e de ligne, fut nommé au commandement du régiment.

Par décision du même jour, le docteur Bresson, médecin-major de 1re classe au 45e de ligne, fut nommé au régiment.

Le 6 juin, la colonne partit pour Aïn-Mlila, où elle campa dans la matinée.

Le 7 juin, elle marcha sur Aïn-Yagouth. L'étape fut longue (35 kilomètres), la chaleur excessive, plusieurs commencements d'insolation se présentèrent. Le sergent TROUSSIER, de la 1re compagnie, mourut d'insolation dans l'après-midi. Le colonel HERVÉ établit au caravansérail d'Aïn-Yagouth une petite ambulance où il laissa quelques malades qui, le lendemain, prirent des voitures parties de Batna. Un médecin et une section commandée par le sous-lieutenant D'ATTEL étaient restés avec eux.

Le 8 juin, la colonne alla camper au Tournant.

Le 9 juin, elle arriva à Batna.

Le 10 et le 11 juin, elle y fit séjour. Pendant le séjour, eut lieu l'organisation de la colonne de Batna sous les ordres du général Logerot. Le 4e bataillon du 1er zouaves, le bataillon Bonnet du 4e zouaves et le bataillon Letellier du 1er tirailleurs, en formèrent le 2e groupe, sous le commandement du colonel HERVÉ.

Le 12 juin, eut lieu le départ de la colonne Logerot pour le camp d'Aïn-Hella-Sefer. Le général de division Forgemol, commandant l'ensemble des opérations dans l'Aurès, marcha avec la colonne de Batna, qui constituait la colonne du centre et aussi la plus importante.

Le 13 juin, on partit pour le camp de Rebaa, où la brigade Logerot se trouva complétée par l'adjonction du 1er groupe, que commandait le colonel Barbier, du 3e tirailleurs.

Le 14 juin, la colonne fit séjour au camp de Rebaa. Le 4e bataillon du 1er zouaves et un escadron du 3e spahis firent une reconnaissance en avant du village de Touba. La reconnaissance avait pour but de vérifier l'état de viabilité de la route qui mène à Touba par le lit de la rivière du même nom, de reconnaître l'état du col et, enfin, de voir s'il était occupé. La route suivie par le bataillon fut reconnue impraticable. La reconnaissance rentra au camp

de Rebaa par une autre route qu'avait reconnue un détachement du 1er groupe. C'est par cette route que la colonne devait s'avancer le lendemain.

Le 15 juin, la brigade Logerot partit pour Touba. Le 4e bataillon du 1er zouaves, qui faisait partie du 2e groupe de la colonne, prit des positions successives pour appuyer les mouvements du 1er groupe, pendant que celui-ci délogeait quelques Arabes du col et du village de Touba. La 3e compagnie (sous-lieutenant Valfort) et une section de la 4e furent déployées pour couronner les crêtes qui dominent le col et le village du côté ouest.

Le 16 juin, on s'avança à destination de Medina. A trois heures du soir, les trois premières compagnies du bataillon firent partie d'une reconnaissance sans sac, avec les cartouches dans la musette, reconnaissance dirigée vers le village d'El-Hammam. Le village était abandonné, on y mit le feu et l'on rentra au camp.

Du 17 au 30 juin, on séjourna au camp de Medina.

Le 1er juillet, les troupes de la province d'Alger quittèrent le camp de Medina, sous les ordres du colonel Hervé, et se dirigèrent sur Batna, emmenant avec elles un troupeau de trente mille têtes dont la garde leur était confiée jusqu'à ce poste. Le 1er juillet, la colonne établit son camp à Kanguet-el-Begra ; le 2 juillet, à Marcouma ; et le 3 juillet, elle arriva à Batna, où elle fit séjour le 4.

Le 5 juillet, elle repartit pour les Eaux-Chaudes ; le 6 juillet, pour Aïn-Yagouth, et de là, à la maison Cantonnière ; le 7 juillet, pour Aïn-Mlila ; le 8 juillet, pour Ouled-Ramoun ; le 9 juillet, pour le Kroub ; et le 10 juillet, pour Constantine, où la colonne fit séjour le 11.

Le 12 juillet, elle prit le chemin de fer pour Philippeville, où elle séjourna le 13.

Le 14 juillet, le 4e bataillon du 1er zouaves s'embarqua à six heures du matin sur le transport *l'Entreprenante*. A huit heures, on leva l'ancre à destination d'Alger, où l'on arriva le 15 juillet dans l'après-midi.

A la suite de cette expédition, l'adjudant Maraninchi, qui s'y était fait particulièrement remarquer, fut décoré de la médaille militaire, par décret du 4 décembre 1879.

L'ordre du jour suivant, adressé par le général Forgemol à sa division, à la date du 27 juin, donne la clef de cette courte expédition.

« Les contingents insurgés, après s'être enfuis précipi-
« tamment d'El-Hammam devant la colonne de Batna,
« avaient gagné les montagnes de l'Ahmar-Khaddou,
« emmenant leurs tentes, leurs familles et leurs troupeaux,
« dans l'intention de se réfugier au sud de la Tunisie.

« Arrivés au pied des montagnes, ils avaient, le 19 et
« le 20, deux rencontres sanglantes avec les goums du
« Djebel-Cherchar et les spahis de Zéribet-el-Oued, qui
« leur avaient fait éprouver des pertes sérieuses, et enlevé
« tentes, familles et troupeaux. Cependant, ils avaient pu
« forcer le passage et continuer leur route vers l'Est. Mais,
« trop faibles pour forcer de même celui de Négrine, où
« les goums de Tebessa étaient installés, ils durent se re-
« jeter dans le Sahara.

« Là les attendait la plus affreuse des morts, la mort
« par la soif.

« Lorsque les goums de Tebessa les atteignirent, plus
« de trois cents insurgés gisaient sans vie sur le sable;
« tous les survivants étaient faits prisonniers.

« Ce dernier coup porté à l'insurrection ne peut man-
« quer d'avoir dans le pays un grand retentissement.

« C'est grâce à la rapidité des mouvements combinés
« des trois colonnes, à l'abnégation avec laquelle les
« troupes ont supporté les fatigues des marches, de la sai-
« son, que ce terrible et décisif châtiment a pu atteindre
« les rebelles.

« Le général de division se fait un devoir de le recon-
« naître, et d'adresser des remerciements aux comman-
« dants, officiers, sous-officiers et soldats des trois co-
« lonnes. »

Deux jours après, le général Forgemol adressait à sa division un nouvel ordre du jour, dans lequel il disait, en substance, que l'insurrection était réprimée, que les troupes des trois colonnes allaient être acheminées sur leurs garnisons respectives, où elles rentreraient « fières de leur vigueur dans les marches les plus pénibles ». Le général ajoutait :

« En voyant partir nos camarades de la division d'Alger, « nous ne pouvons oublier ni le concours qu'ils nous ont « donné dans les circonstances difficiles, ni l'élan généreux « avec lequel ils nous sont venus en aide, en appuyant « par des marches rapides nos premières concentrations.

« Qu'ils reçoivent nos remerciements ; qu'ils partent « avec la conviction qu'ils trouveraient, au besoin, chez « leurs frères d'armes de Constantine, le même dévoue- « ment empressé dont ils viennent de nous donner tant de « preuves. »

Opérations du 2e bataillon. — Parlons maintenant des opérations du détachement du 2e bataillon placé sous les ordres du commandant Villot.

Ce détachement était composé ainsi qu'il suit :

État-major.

MM. Villot, chef de bataillon; Ladoux, capitaine adjudant-major.

	Capitaine. MM.	*Lieutenant.* MM.	*Sous-lieutenants.* MM.
2e *compagnie.*	»	Borghauser.	Liau (détaché de la 4e cie pour faire le service).
3e —	D'Ormescheville.	»	Rabier.

L'effectif en hommes de troupe était de 257.

Les deux compagnies partirent d'Aumale, le 4 juin, pour se rendre à Biskra. En même temps qu'elles, partaient deux compagnies du 1er régiment de tirailleurs, sous les ordres du capitaine Gacon, et un escadron du 1er chasseurs d'Afrique, sous les ordres du capitaine Fèvre, destinés à compléter la colonne du commandant Villot.

L'itinéraire de la colonne fut le suivant : 4 juin, Sidi-

Aïssa ; 5 juin, Aïn-Adjel ; 6 juin, Aïn-Kermane ; 7 juin, Bou-Saâda ; 8 juin, Aïn-Defla ; 9 juin, Aïn-Ehmel ; 10 juin, Oued-Zerzour ; 11 juin, Mdoukal ; 12 juin, El-Outaya ; 13 juin, séjour ; 14 juin, Biskra.

Sur ces dix étapes, six dépassèrent 35 kilomètres. Le plus souvent, la température s'éleva au-dessus de 40 degrés ; elle atteignit même 48 degrés. Le sirocco ne cessa de souffler et, quelquefois, avec une extrême violence. Néanmoins, pendant cette marche longue et pénible, les deux compagnies du 2e bataillon ne laissèrent en arrière que deux hommes, entrés à l'hôpital de Bou-Saâda.

Du 15 juin au 8 juillet, la colonne séjourna à Biskra.

Le 9 juillet, elle quitta ce poste pour retourner à Aumale par la route suivante : 9 juillet, El-Outaya ; 10 juillet, El-Kantara ; 11 juillet, les Tamarins ; 12 juillet, Bordj-Segana ; 13 juillet, Barika ; 14 juillet, séjour ; 15 juillet, Oued-Magra; 16 juillet, Oued-Bourkoum ; 17 juillet, Oued-Selman ; 18 juillet, M'sila ; 19 juillet, séjour ; 20 juillet, Dahla ; 21 juillet, Melouza ; 22 juillet, Souk-el-Kramis ; 23 juillet, Oued-Kar ; 24 juillet, Aumale.

Ces quatorze journées de marche furent presque aussi fatigantes que les dix journées d'Aumale à Biskra ; mais la vigueur du détachement fut à hauteur des circonstances. Le colonel Hervé l'en récompensa par l'ordre du jour suivant, daté du 30 juillet 1879.

« Parties d'Aumale le 4 juin, avec les troupes placées « sous les ordres du commandant Villot, pour occuper « Biskra pendant l'insurrection de l'Aurès, les 2e et 3e « compagnies du 2e bataillon y sont rentrées le 25 juillet.

« Ces compagnies ont eu à traverser dans la saison la « plus défavorable de l'année une zone brûlée par un soleil « ardent, privée d'eau et de ressources de toute nature. « Mais, grâce à la prudence et à la prévoyance du com- « mandant Villot, elles ont surmonté toutes les difficul- « tés avec un courage et une constance dignes des anciens « zouaves.

« Le colonel se fait un devoir d'adresser des remercie-
« ments, par la voie de l'ordre, au commandant Villot,
« et ses félicitations aux officiers, sous-officiers et soldats
« de ces deux compagnies. »

La fin de l'année 1879 s'écoula sans apporter de changement à la vie habituelle du régiment.

Année 1880. — En janvier 1880, le commandant Simon, chef de bataillon au 2e tirailleurs, passa au 1er zouaves en la même qualité. (Décision du 25 janvier.)

Le 6 juillet de cette année, le colonel Hervé, le capitaine adjudant-major Valette et le sous-lieutenant Lian partirent pour Paris, afin d'aller chercher le nouveau drapeau du régiment.

Cette députation, voulant rendre un hommage particulier aux anciens colonels du 1er zouaves qui habitaient Paris, se rendit, en grande tenue, chez le maréchal Canrobert, les généraux de Ladmirault, Bourbaki, Clinchant (gouverneur de Paris), Carteret-Trécourt, ainsi que chez les généraux d'Autemarre d'Ervillé et Le Poitevin de Lacroix et leur porta le souvenir du régiment.

Au retour de la députation, une cérémonie militaire eut lieu à Alger pour la prise de possession du glorieux emblème, et, à cette occasion, le colonel fit paraître l'ordre du jour dont la teneur suit :

« Officiers, sous-officiers, caporaux et zouaves du 1er ré-
« giment. Au nom du Président de la République fran-
« çaise, je vous remets le drapeau que le pays confie à
« votre honneur militaire.

« Dans ses plis, vous lirez les noms de Constantine,
« Sébastopol, Melegnano et Puebla qui, choisis entre
« beaucoup d'autres, vous rappelleront les glorieuses éta-
« pes parcourues par vos devanciers, sous les ordres de
« chefs illustres dont le nom restera légendaire.

« La noblesse d'un tel passé vous oblige pour l'avenir;
« et le jour où la France fera appel à votre patriotisme,

« unis les uns aux autres par ces liens de solidarité qui, de « tout temps, ont fait la force des zouaves à la guerre, vous « aurez à cœur de conquérir de nouveau le titre de pre- « miers soldats du monde qui vous fut décerné sur les « champs de la Crimée.

« Officiers, sous-officiers, caporaux et zouaves du 1er ré- « giment, votre drapeau a maintes fois signalé la victoire, « sur la brèche de Constantine, à Zaatcha, au télégraphe « de l'Alma, sur le bastion de Malakoff, sur les crêtes de « la Kabylie, au château de Melegnano, à Puebla, etc., il « a eu enfin le rare bonheur d'échapper à nos désastres; « mais, malgré ses brillants services, il n'a pu, comme « quelques autres, être décoré de la croix d'honneur.

« C'est à vous qu'il appartiendrait de lui faire obtenir « cette récompense nationale, si jamais la France était « menacée dans sa grandeur et son indépendance. »

Par décret du 12 juillet 1880, le capitaine adjudant-major VALETTE, le capitaine RAMBAUD et le lieutenant BONDIS furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Par décret du même jour, la médaille militaire fut conférée à l'adjudant BOUILLET, au sergent DASTUGUES et aux sapeurs BOLLECKER, JACQUET.

Par décret du 21 juillet, les sapeurs DURAND, LAROCHE et PONS obtinrent la même récompense.

Par décision du 10 août 1880, le commandant VILLOT, chef de bataillon au régiment, permuta avec le commandant DESCOUBÈS, chef de bataillon au 125e de ligne.

A la fin du mois de septembre, les troupes de la division d'Alger firent des manœuvres d'automne autour de Blida. Trois bataillons du régiment, les 1er, 2e et 4e y prirent part. Les manœuvres eurent lieu du 29 septembre au 8 octobre suivant.

Le 10 octobre, les camps furent levés et le régiment alla occuper les garnisons suivantes, où il passa la fin de l'année 1880 et les trois premiers mois de l'année 1881 :

1er et 3e bataillons à Alger; 2e bataillon à Colea (état-

major et 2 compagnies), Fort-National (1 compagnie), Dra-el-Mizan (1 compagnie); 4e bataillon à Laghouat (état-major et 3 compagnies), Djelfa (1 compagnie).

Année 1881. — Par décret du 18 janvier 1881, le lieutenant NOIROT fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Par décret du même jour, l'adjudant GENNETIER et le caporal GUIONNET furent décorés de la médaille militaire.

CHAPITRE VI

DE LA PREMIÈRE CAMPAGNE DE TUNISIE (AVRIL 1881) JUSQU'AU 1er JUILLET 1882.

On a vu qu'à la suite des manœuvres d'automne de 1880, le régiment étant allé occuper ses nouvelles garnisons, le 1er et le 3e bataillon avaient été dirigés sur Alger.

Dans les premiers jours d'avril 1881, ces deux bataillons reçurent l'ordre de s'embarquer pour aller prendre part aux opérations de la première campagne de Tunisie.

L'état-major du régiment étant parti avec les deux bataillons, la fraction mobilisée fut composée ainsi qu'il suit :

État-major du régiment.

MM. HERVÉ, colonel; EMOND D'ESCLEVIN, lieutenant-colonel; MUNIER, lieutenant officier payeur; FINOT, sous-lieutenant porte-drapeau; BRESSON, médecin-major de 1re classe; BAILLS, médecin aide-major de 1re classe.

1er bataillon.

État-major : MM. SIMON, chef de bataillon; VALETTE, capitaine adjudant-major.

	Capitaines. MM.	*Lieutenants.* MM.	*Sous-lieutenants.* MM.
1re *compagnie.*	Destephen.	»	Rabier.
2e —	Grémaud.	Pollet.	Souillard.
3e —	»	Leclerc.	Menvielle.
4e —	Lescarret.	Lequin.	Veyor.

3ᵉ bataillon.

État-major : MM. MERCIER, chef de bataillon; TERRILLON, capitaine adjudant-major.

	Capitaines. MM.	*Lieutenants.* MM.	*Sous-lieutenants.* MM.
1ʳᵉ *compagnie.*	Fleur.	»	Desroziers.
2ᵉ —	Duroutgé.	Bondis.	Bels.
3ᵉ —	Kœnig.	Lesage.	»
4ᵉ —	De Franclieu.	Laisne.	Porre.

Plus 1,174 sous-officiers, caporaux et zouaves.

Le 5 avril, les deux bataillons s'embarquèrent à neuf heures du matin sur le paquebot *la Ville-de-Barcelone,* de la Compagnie générale transatlantique.

Le 6 avril, ils débarquèrent à Bône, où ils reçurent l'ordre de partir pour le camp de Roum-el-Souk. Le docteur BAILLS fut détaché pour faire le service au 3ᵉ bataillon du 1ᵉʳ régiment de tirailleurs.

Le 7 avril, départ de Bône, camp à Morris.

Le 8 avril, camp sur les bords de l'Oued-Gourgour.

Le 9 avril, camp à Roum-el-Souk, où l'on séjourne jusqu'au 13 avril.

Le 13 avril, le capitaine REVEILHAC, revenu de Saint-Étienne, où il était détaché à la manufacture d'armes, reprend le commandement de sa compagnie (1ᵉʳ bataillon, 3ᵉ compagnie).

Le 14 avril, le régiment reçoit l'ordre de se rendre à Soukarras; il se met en route, en passant par le Tarf.

Le 15 avril, camp à Bou-Hadjar.

Le 16 avril, camp à Hamam-Ouled-Saïd.

Le 17 avril, arrivée à Soukarras. Le sous-lieutenant DALINZY, revenant de congé de convalescence, rejoint sa compagnie (3ᵉ bataillon, 3ᵉ compagnie).

Séjour à Soukarras le 18, le 19 et le 20 avril.

Le 21 avril, départ de Soukarras et camp à Aïn-Malem.

Le 22 avril, camp à Aïn-Bou-Sabet, à proximité de Sidi-Youcef, aux environs duquel est campée toute la colonne Logerot.

Le 23 avril, séjour. On se prépare à entrer en Tunisie le lendemain.

Le 24 avril, on se met en route. Le gros de la colonne campe sur les bords de l'Oued-Mellègue. Le 1er zouaves, qui forme l'avant-garde, traverse la rivière et va camper à six kilomètres plus loin, sur les bords de l'Oued-Kroul, à droite de la route du Kef.

Le 25 avril, camp sur les bords de l'Oued-R'mel, à environ huit kilomètres de la ville du Kef, que l'on aperçoit très distinctement.

Occupation du Kef. — Le 26 avril, à cinq heures du matin, la colonne se met en marche sur le Kef. Les goums et la brigade de cavalerie sont en avant, le régiment est en tête de l'infanterie. A deux kilomètres des murs de la ville, les quatre batteries d'artillerie de la colonne quittent la route et vont prendre position sur les hauteurs du sud-ouest. A ce moment, les Arabes du goum tirent des coups de feu dans les bois d'oliviers situés aux portes de la ville, et le 1er zouaves, obliquant à gauche, va se masser à quelques centaines de mètres à peine des murs, derrière des jardins qu'il occupe ensuite. A neuf heures, toutes les hauteurs sont occupées par nos troupes, et le lieutenant-colonel Emond d'Esclevin est envoyé au gouverneur du Kef pour le sommer de rendre la place. Les portes sont ouvertes presque aussitôt, et la ville est occupée par un bataillon d'infanterie.

Le 27 avril, départ du Kef, direction de Nebeur, et camp sur les bords de l'Oued-Mellègue.

Le 28 avril, camp à Souk-el-Arba, sur la rive droite de la Medjerda.

Le 29 avril, séjour. Des ordres sont donnés pour la reconnaissance sans sacs qui doit avoir lieu le lendemain, sous les ordres du colonel Hervé.

Le 30 avril, à cinq heures du matin, le régiment se met en marche dans l'ordre suivant (direction de Ben-

Béchir) : avant-garde, 1re compagnie du 3e bataillon; gros, le 3e bataillon, le 1er bataillon, les cacolets; arrière-garde, un peloton du 1er bataillon.

Affaire de Ben-Béchir. — A sept heures, la colonne arrive à la gare de Ben-Béchir. Des coups de feu se font entendre sur la gauche, tirés par des Arabes sur un officier des affaires indigènes envoyé vers eux pour leur dire que nous venions en amis. Immédiatement le colonel HERVÉ fait prendre la formation de combat. Dans chaque bataillon, deux compagnies forment la ligne de combat, les deux autres restent en réserve. On marche ainsi contre les Arabes postés dans les creux d'un ravin qui serpente au pied des hauteurs du pays des Cheïas. Les compagnies de tête sont accueillies sur toute la ligne à coups de fusil. L'ordre est donné de riposter et d'attaquer le ravin. Après une heure de combat, les Arabes sont chassés, à coups de baïonnette, de leur première position. Ils se replient sur une première chaîne de hauteurs dont le régiment s'empare et sur lesquelles il s'établit en attendant les renforts demandés par le télégraphe. Jusqu'à midi, on se contente de maintenir par des feux de salve les groupes ennemis qui se montrent de tous côtés et qui cherchent à déborder l'aile droite. A l'arrivée du 2e régiment de tirailleurs et de la cavalerie, le mouvement en avant recommence : toutes les hauteurs sont occupées successivement et les douars rasés et brûlés. L'affaire est terminée à cinq heures ; le régiment s'embarque à la gare de Ben-Béchir, et revient camper à Souk-el-Arba.

Deux hommes, le caporal PETIT et le zouave GUILBERT, ont été blessés pendant l'action. A en juger par le grand nombre de corps que l'ennemi a abandonnés sur le champ de bataille, on peut supposer que ses pertes ont été sérieuses.

Le 1er mai, séjour au camp de Souk-el-Arba; le colonel fait paraître un ordre relatif au combat de la veille :

« Le colonel se fait un devoir de féliciter, par la voie

« de l'ordre, les 1er et 3e bataillons de leur conduite dans « le combat du 30 avril livré aux contingents des Cheïas, « unis aux Ouled-Bou-Salem. Dans cette lutte, entreprise « sans hésitation contre un ennemi numériquement supé- « rieur, les jeunes contingents ont reçu le baptême du feu « d'une façon digne de leurs anciens ; et si les pertes « éprouvées par le régiment n'ont été que de deux blessés, « ce résultat est dû autant à leur entrain, quand il a fallu « enlever les positions, qu'à la bonne direction donnée « par les officiers de tout grade et au soin qu'on a mis de « mettre à profit la supériorité de portée de nos armes à « feu dans la préparation des attaques.

« L'ennemi a éprouvé des pertes beaucoup plus consi- « dérables qu'on ne pouvait même le supposer, ce résultat « est dû en grande partie au régiment.

« Le colonel cite particulièrement le zouave AUBIN (de « la 2e compagnie du 3e bataillon), qui a cloué de sa « baïonnette un Kroumir qui le tenait en joue ; le zouave « AUBIN est nommé de 1re classe pour ce fait. »

Suivaient d'autres nominations à divers grades et à la 1re classe, en récompense soit de la conduite tenue par les nouveaux promus pendant le combat, soit de leur entrain dans les marches.

Les félicitations des généraux vinrent se joindre à celles du colonel. Par un ordre du jour du 2 mai 1881, le général Logerot annonça aux troupes qu'il avait fait connaître au général commandant en chef le corps expéditionnaire le combat du 30 avril et le succès remporté. Le général en chef complimentait les troupes de l'entrain et de la bravoure qu'elles avaient déployés dans ce combat, et le général Logerot était heureux de joindre ses propres félicitations à ce témoignage de satisfaction.

Du 2 au 4 mai, séjour au camp de Souk-el-Arba.

Le 5 mai, départ et camp à Guillouzia, près de Fernana, sur la rive droite de l'Oued-Grisella.

Le 6 et le 7 mai, séjour. Le 7, le lieutenant-colonel

EMOND D'ESCLEVIN reçoit l'ordre de rentrer à Alger pour prendre le commandement de la fraction du régiment restée en Algérie.

Le 8 mai, les deux bataillons du régiment, sans sacs, avec les chasseurs d'Afrique, les goums et deux batteries, vont reconnaître le pays dans la direction d'El-Fedj. A huit heures du matin, on arriva à l'entrée de la vallée de l'Oued-Hammam. La cavalerie pousse un peu plus loin, va reconnaître les pentes du Djebel-Solah, et échange des coups de fusil avec les Kroumirs. Quelques obus sont lancés sur les groupes hostiles, qui ne tardent pas à se disperser et la reconnaissance rentra au camp.

Le 9 et le 10 mai, séjour.

Affaire de Ben-Metir. — Le 11 mai, départ pour El-Fedj. On arriva au camp à huit heures. A dix heures, les goums et les chasseurs d'Afrique ouvrent le feu contre les Kroumirs cachés dans les bois. La fusillade continue mollement jusqu'à une heure du soir. Mais alors elle devient assez vive, ce qui nécessite l'envoi sur la ligne des 3e et 4e compagnies du 3e bataillon. Dès que ces compagnies ont dépassé la position occupée par les goums, la 3e prend la formation de combat et marche en avant. Le feu recommence des deux côtés, à 300 mètres de distance à peine. Les Kroumirs, délogés d'une première et d'une deuxième ligne, se retirent sur une troisième, fortifiée naturellement par des rochers inaccessibles et artificiellement par des abris en pierres. Le pays est extrêmement difficile et la marche lente et pénible. Cependant, la 3e compagnie arrive sur la position ennemie, qu'elle enlève à la baïonnette après l'avoir couverte de feux. Les Kroumirs fuient pour ne plus revenir, et les 3e et 4e compagnies les poursuivent de leurs salves. A cinq heures, elles rentrent au camp.

Le zouave PARRAT, de la 3e compagnie, a été tué d'une balle en pleine poitrine. Les chasseurs d'Afrique ont eu

un mort et deux blessés, dont un officier. Les goums ont un peu plus souffert.

Le 12 mai, séjour. Le colonel fait paraître un ordre du régiment, relatif au combat de la veille et dont nous extrayons ce qui suit :

« La journée du 12 mai a été signalée par un combat « livré à l'entrée des gorges de Ben-Metir par la 3e compagnie du 3e bataillon, ayant comme soutien la 4e et « comme réserve la 2e compagnie du même bataillon. « Cette affaire, vigoureusement menée par le commandant « MERCIER et le capitaine KŒNIG, nous a coûté un tué : le « zouave de 1re classe PARRAT, frappé glorieusement en « marchant en avant, et fait honneur à la 3e compagnie du « 3e bataillon, qui a évité de plus grandes pertes en cou- « rant résolument sur la position principale de l'ennemi, « consistant en une crête de rochers d'un accès difficile. »

Suivaient diverses nominations et la citation à l'ordre des zouaves de 1re classe CHRÉTIEN et LE BELLEC, de la 3e compagnie, qui étaient arrivés les premiers sur la position ennemie.

Le 13 mai, séjour.

Le 14 mai, départ pour le camp de Ben-Metir.

Le 15 mai, à six heures du matin, les 3e et 4e compagnies du 1er bataillon partent avec deux batteries d'artillerie, sous les ordres du général, pour aller soutenir la retraite du 2e régiment de tirailleurs, qui s'est battu la veille toute la soirée. A midi, le reste de la colonne reprend la route d'El-Fedj, et va s'établir dans son ancien camp.

Un ordre général annonce aux troupes que le traité imposé au Bey de Tunis par le Gouvernement de la République a été signé le 12 mai par le Bey et le général Bréart, plénipotentiaire de la France.

Le 16 mai, départ d'El-Fedj pour le camp de Fernana.

Le 17 mai, départ pour le camp de Skira, où l'on séjourna le 18.

Le 19 mai, camp à Kedkada.

Reddition de Béjà. — Le 20 mai, départ pour Béjà ; reddition de la ville. Camp sur les hauteurs qui dominent la ville au nord-ouest. On y séjourne le 21.

Le 22 mai, camp à El-Gueria ; le 23 mai, à Souk-el-Tenin, où l'on séjourne le 24.

Le 25 mai, camp à Feirou. Arrivé à six heures du matin, le régiment reste sous les armes jusqu'à huit heures, attendant l'ordre de marcher dans la direction du nord, où l'on entend le canon. A huit heures, le général arrive et donne l'ordre de camper.

Le 26 mai, séjour. Trois compagnies du 3e bataillon participent à une reconnaissance faite par le général au nord du camp.

Le 27 et le 28 mai, séjour.

Le 29 mai, camp à Maïzila.

Le 30 mai, séjour. Le 1er bataillon se joint à un bataillon de tirailleurs et à deux batteries d'artillerie pour exécuter, sous les ordres du général, une reconnaissance dans la vallée de l'Oued-Zün.

Le 31 mai, camp à Sidi-Karfa. On y séjourne jusqu'au 4 juin.

Le 3 juin, la 1re compagnie du 1er bataillon et trois compagnies du 3e bataillon font partie d'une reconnaissance commandée par le général.

Le 5 juin, départ de Sidi-Karfa et camp à Sidi-Boudran.

Le 6 juin, camp à Enchir-Skira.

Le 7 juin, séjour. Le régiment fait une reconnaissance du pays des Mogods, dans la vallée de l'Oued-Céjerian.

Les 8 et 9 juin, séjour.

Le 10 juin, camp à Sidi-Mansour ; le 11, à Sidi-Ali-ben-Hadirich ; le 12, au sud de Béjà.

Du 13 au 16 juin, séjour.

Opérations contre les Ouchtetas. — Le 15 juin, l'ordre de dislocation de la colonne est lu à la troupe ; toutefois,

le 1er zouaves reste sous les ordres du général Logerot, pour aller opérer contre les Ouchtetas.

Le 17 juin, camp à Enchir-Djérif; le 18 juin, à Righa; le 19, à Telet-Sidi-Sala; le 20, aux Ouladj-Abderrahim.

Le 21 juin, séjour. Le régiment prend part à une reconnaissance faite par le général chez les Ouled-Sultan.

Le 22 juin, camp à El-Haousch. Dans la soirée, le régiment reçoit l'ordre de se tenir prêt à exécuter une reconnaissance le lendemain.

Le 23 juin, les deux bataillons, au complet, font partie de la reconnaissance que dirige le colonel. Après une marche de sept kilomètres dans le territoire des Ouled-Ali, les bataillons s'arrêtent et prennent la formation de halte gardée. Les goums et les chasseurs d'Afrique razzient les tribus insoumises, et à trois heures du soir, la 4e compagnie du 3e bataillon se met en marche pour le camp, avec un troupeau de bétail d'environ quinze cents têtes. Une heure et demie après, le reste du régiment se met en marche et se retire, protégé par deux compagnies du 3e bataillon, qui occupent successivement les hauteurs.

Le 24 juin, camp à Zarhoura; le 25, à Oulad-el-Djemel; le 26, à Sria, chez les Ouchtetas, où l'on séjourne le 27.

Le 28 juin, à trois heures du matin, les deux bataillons quittent ce camp sans bruit et vont prendre position avec l'artillerie à Sria-el-Mouadjel, pour protéger la razzia que fait la cavalerie.

Le 29 juin, séjour.

Le 30 juin, camp à Bou-Hadjar, sur la rive droite de l'Oued du même nom. Le général Logerot part pour Soukarras, laissant le commandement de la colonne au général Cajar, récemment promu.

En partant, le général Logerot fait ses adieux à la colonne dans un ordre du jour qui se termine ainsi :

« Le général n'oublie pas que c'est à l'abnégation, à

« l'énergie et au dévouement de tous qu'il doit les résul-
« tats heureux obtenus par la colonne du Sud et, par suite,
« l'insigne honneur d'avoir été promu au grade de général
« de division. »

Le 1er juillet, camp à l'Oued-bou-Allègue ; le 2, au Hammam-Ouled-Zaïd ; le 3, à Soukarras, où l'on séjourne le 4.

Le 5 juillet, le régiment prend le chemin de fer et arrive à Bône dans l'après-midi. La ville lui fait un accueil chaleureux et donne une ration de vin à chaque homme.

Le 6 et le 7, séjour.

Le 8 juillet, embarquement à bord de la *Ville-de-Barcelone*, de la Compagnie générale transatlantique, et appareillage dans la soirée.

Le 9 juillet, en mer. Escale à Djidjelli et à Bougie.

Le 10 juillet, arrivée à Alger et débarquement ; les bataillons reprennent leurs anciens emplacements.

A la suite de cette campagne, un décret du 13 juillet conféra la croix d'officier de la Légion d'honneur au lieutenant-colonel EMOND D'ESCLEVIN, et la médaille militaire à l'adjudant LEGRAC.

Il y a lieu de rappeler ici que, par décret du 30 avril 1881, le major POZZO-DI-BORGO avait été nommé sous-intendant de 2e classe. Il fut remplacé par le major DE CHAUSSANDE, venu des adjudants-majors du 130e de ligne. (Décret du 15 juin 1881.)

Opérations du 4e bataillon dans le sud de l'Algérie. — Pendant que le 1er et le 3e bataillon opéraient en Tunisie, les 1re et 2e compagnies du 4e bataillon, — bataillon qui occupait Laghouat depuis la fin de l'année 1880, ainsi qu'il a été dit précédemment, — faisaient partie de la colonne d'El-Maïa, plus tard colonne de Tadjerouna, depuis le 2 juin jusqu'au 8 juillet suivant.

Ces deux compagnies étaient composées ainsi qu'il suit :

	Capitaines. MM.	Lieutenants. MM.	Sous-lieutenants. MM.
1re compagnie.	Berger	Paincourt.	Boyer.
2e —	Voidey.	Rouvillain.	D'Attel.

Plus 243 sous-officiers, caporaux et zouaves.

Le capitaine BERGER commandait le détachement.

Le 2 juin, les troupes composant la colonne d'El-Maïa, c'est-à-dire les deux compagnies du 1er zouaves, un escadron du 1er chasseurs d'Afrique et un escadron du 1er spahis, vont camper au sud-ouest de Laghouat.

Le 3 juin, la colonne se met en marche et va camper à Daïet-el-Youdhi.

Le 4 juin, camp à El-Haouita; le 5, à Mekader-el-Haouïa; le 6, à Tadjerouna, où l'on séjourne le 7. Les colonnes d'El-Maïa et d'Aflou se réunissent pour former la colonne de Tadjerouna, qui doit opérer dans le Djebel-Amour. La colonne d'Aflou se composait de deux compagnies du 1er tirailleurs, d'un escadron du 1er chasseurs d'Afrique et d'un escadron du 1er spahis.

Le 8 juin, départ de la colonne et camp à Foum-Kheneg-El-Mellah; le 9 juin, camp à Khadra, où l'on séjourne le 10.

Le 11 juin, camp à Sidi-Tifour, où l'on séjourne le 12.

Le 13 juin, camp à Aïn-Sidi-Sliman; le 14 juin, à Sidi-el-Hadj-el-Mechri; le 15 juin, au redir Oued-el-Naceur.

Pendant la marche, les éclaireurs signalent un parti ennemi venant du nord et se dirigeant vers le sud. On apprend, par un prisonnier, que l'on a affaire aux Laghouat-Kezel, forts de 300 fantassins et de 250 cavaliers. Le goum des Larbaa, qui marche avec la colonne, se met à la poursuite des dissidents, soutenu par la cavalerie régulière, qu'appuient l'infanterie et l'artillerie de la colonne. Le combat s'engage aux environs d'Aïn-Khecheb. Il est vigoureusement mené par la cavalerie, qui inflige des pertes

sérieuses aux Laghouat-Kezel. Tandis que la colonne de Tadjerouna ne perd que six goumiers (deux tués et quatre blessés), l'ennemi laisse cent huit morts sur le terrain et dix-neuf prisonniers.

Le 16 juin, camp à l'Oued-Tsikerine, où l'on séjourne jusqu'au 19.

Le 20 juin, camp à la kouba de Sidi-en-Nasser, où l'on séjourne le 21.

Le 22 juin, retour à l'Oued-Tsikerine, où l'on séjourne le 23.

Le 24 juin, camp à Sidi-el-Hadj-el-Mechri, où l'on séjourne jusqu'au 30 juin.

Le 28 juin, la 3e compagnie du 4e bataillon (capitaine Grébus, lieutenant Falcon, — et 112 hommes de troupe) rejoint la colonne de Tadjerouna. Le capitaine Grébus prend le commandement des trois compagnies du 1er zouaves.

Le 1er juillet, camp à Sebgag.

Le 2 juillet, arrivée à Aflou, où l'on séjourne le 3.

Le 4 juillet, camp à El-Grich.

Le 5 juillet, la 1re compagnie (capitaine Berger) rétrograde pour aller tenir garnison à Aflou; la 3e et la 4e vont camper à Aïn-Mahdi.

Le 6 juillet, camp à Tadjemount; le 7 juillet, à Aïn-Milok; le 8 juillet, arrivée à Laghouat et dislocation de la colonne de Tadjerouna.

A la date du 1er juillet 1881, le ministre de la guerre adressa une lettre de félicitations particulières au commandant de Dartein, et des éloges au capitaine adjudant-major Michel pour les travaux d'étude qu'ils avaient exécutés en 1879-1880.

Par décret du 10 juillet 1881, le capitaine Duroutgé est nommé chef de bataillon au 136e de ligne.

Le 25 juillet, le colonel Hervé fit paraître un ordre du régiment, dont la teneur suit:

« Le lieutenant-colonel commandant supérieur du cercle

« de Laghouat a écrit au colonel pour lui faire connaître « toute la satisfaction que lui ont donnée les 1re, 2e et 3e « compagnies du 4e bataillon du régiment, qui ont été « appelées à faire partie de la colonne placée sous ses « ordres.

« Le colonel adresse ses remercîments aux officiers, « sous-officiers, caporaux et zouaves de ces trois compa- « gnies, qui ont su si bien maintenir la réputation du ré- « giment dans le sud de la province d'Alger. »

A la date du 16 août, le Bey de Tunis conféra, savoir :

La croix de commandeur du Nicham au colonel Hervé, au lieutenant-colonel Emond d'Esclevin et au commandant Simon, et la croix d'officier du même ordre aux capitaines Valette et Grémaud.

Le 2e bataillon en Tunisie. — Le 29 septembre, l'état-major et trois compagnies du 3e bataillon se rendirent à Fort-National pour y relever l'état-major et trois compagnies du 2e bataillon. Ce bataillon était destiné à prendre part à la deuxième campagne de Tunisie.

Arrivé le 5 octobre à Alger, où il fut rallié par sa 1re compagnie, détachée jusqu'alors à Dra-el-Mizan, le bataillon s'embarqua le 12 octobre, au matin, sur le transport *l'Européen*.

La composition du bataillon était la suivante :

État-major.

MM. Descoubès, chef de bataillon; Ladoux, capitaine adjudant-major; Baills, médecin aide-major de 1re classe.

Cies.	*Capitaines.*	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
	MM.	MM.	MM.
1re	Poncet.	Rouchon.	Samuel.
2e	»	Souillard.	Godchot.
3e	Bexon d'Ormescheville.	Noirot.	Kerzerho.
4e	Chaudruc de Crazannes.	Espivent de la Villeboisnet.	Lian.

En outre 472 sous-officiers, caporaux et zouaves.

En même temps que le bataillon, s'embarquaient aussi à bord de l'*Européen*, trois pelotons de chasseurs d'Afrique

(capitaine d'Arcy) destinés, avec les zouaves, à former les troupes du quartier général du général Saussier, commandant le 19e corps et le corps expéditionnaire de Tunisie, et qui avait pris place, également, à bord du transport de l'État.

Le 12 octobre, l'*Européen* appareille à onze heures du matin. Le 13 octobre, en mer, et à dix heures du soir, mouillage sur la rade de la Goulette.

Le 14 octobre, au matin, le bataillon débarque et va s'installer au camp de Kheredine, le long du chemin de fer de la Goulette à Tunis. Il y séjourne le 15 et le 16.

Le 17 octobre, départ pour Birrin, où le bataillon rallie le général Logerot et une partie des troupes de sa colonne.

Le 18 octobre, le général Logerot part le matin pour le camp de l'Oued-Djerma. Le bataillon reste à Birrin jusqu'à midi, pour y attendre le passage du général en chef, qu'il escorte jusqu'au nouveau camp.

Le 19 octobre, camp au Tlélat; le 20, camp à Bou-Amida, où l'on trouve la brigade Philebert.

Le 21 octobre, camp à El-Oukanda, où l'on trouve la brigade Sabattier.

Le 22 octobre, séjour. A dix heures du matin, l'ennemi attaque les avant-postes. Le général en chef donne l'ordre à deux compagnies du bataillon de zouaves de se tenir prêtes à marcher sans sacs. L'ennemi est repoussé.

Le 23 octobre, départ d'El-Oukanda. Le bataillon est en queue de l'avant-garde. L'ennemi défend le passage de Foum-el-Karouba. Il est repoussé par les bataillons de tête de l'avant-garde. La 1re compagnie du bataillon (capitaine PONCET) prend position sur un mamelon pour protéger le passage de la colonne. On va camper à Djebibina, village abandonné par l'ennemi. L'étape est longue, et pénible par suite de sa longueur, de l'élévation de la température et de l'absence complète d'eau. Le bataillon la franchit avec beaucoup d'entrain, et sans laisser un seul

homme en arrière sur la route que jalonnent de nombreux traînards appartenant à tous les autres corps.

Le 24 octobre, séjour au camp de Djebibina; le 25 octobre, camp à l'Oued-Mebana; le 26 octobre, camp à Bir-el-Bey, où l'on apprend que la brigade Étienne, venue de Souse, a occupé Kérouan dans la matinée.

Le 27 octobre, camp sous Kérouan.

Entrée à Kérouan. — Le 28 octobre, entrée solennelle dans Kérouan d'une partie de la colonne Logerot, en tête de laquelle marche le bataillon de zouaves. Les troupes reviennent camper sous Kérouan. On leur lit un ordre général du corps expéditionnaire, dans lequel le général Saussier les remercie de l'énergie et de la persévérance qu'elles ont montrées dans des marches fatigantes et pénibles.

« C'est, disait-il, grâce à la rapidité de leurs mouve-
« ments concentriques sur Kérouan, ainsi qu'à l'habile
« direction des différents chefs, que nous avons pu obte-
« nir, presque sans effusion de sang, un grand résultat. »

Du 28 octobre au 9 novembre, séjour au camp sous Kérouan. Dans la journée du 9, le bataillon reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir le lendemain pour Gafsa avec la colonne Forgemol, colonne dite de Tebessa.

Le 10 novembre, départ pour le camp de Bir-Zlass.

Le 11 novembre, camp à l'Oued-Mergellil; le 12 novembre, camp à Djebel-Aïoun; le 13 novembre, camp à l'Oued-Jilma. La cavalerie précède la colonne, atteint les dissidents et leur enlève une partie de leurs troupeaux. Comme, par suite de son absence du camp, la première face n'est pas gardée, à neuf heures du soir, le bataillon reçoit l'ordre de garnir les abords de cette face au moyen de petits postes.

Le 14 novembre, séjour au camp de l'Oued-Jilma et partage de la razzia faite la veille.

Le 15 novembre, camp à Bir-Oum-el-Aadam; le 16 no-

vembre, camp à l'Oued-Feka. Dans la soirée, le bataillon reçoit l'ordre de s'aligner à trois jours de vivres, et de se tenir prêt à partir le lendemain pour une colonne légère.

La colonne légère n'a pas lieu, et le 17 novembre, camp à Sidi-Ali-ben-Aïoun. Le général en chef témoigne au bataillon toute sa satisfaction pour la manière dont il marche et manœuvre.

Le 18 novembre, camp à Souissia; le 19 novembre, camp à Meretba.

Arrivée à Gafsa. — Le 20 novembre, camp sous l'oasis de Gafsa. Dans la soirée, le général Bonie, qui commande la cavalerie de la colonne, fait appeler le commandant Descoubès et lui dit qu'il a obtenu l'autorisation d'emmener son bataillon pour un raid projeté. Le général prescrit au commandant d'étudier la question du transport des hommes à dos de mulet, à raison d'un mulet pour deux hommes.

Le 21 novembre, camp sous Gafsa. Des expériences sont faites en exécution des ordres du général Bonie. Le raid projeté n'a pas lieu; mais, dans la soirée, le bataillon reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir le lendemain pour une colonne légère de quelques jours.

Le 22 novembre, départ de la colonne légère, sous les ordres du général de La Soujeole. On va camper à l'oasis d'El-Guettar.

Le 23 novembre, départ d'El-Guettar; grand'halte aux puits de Marabet. Continuation de la marche et arrivée au camp de Djebel-Oum-Ali. Le camp ne renferme que deux puits, qui ont été épuisés par la cavalerie avant l'arrivée de la colonne. Grâce à un petit convoi d'eau apporté d'El-Guettar, on peut distribuer un litre d'eau par homme. En présence de cette situation, l'ordre est donné de rebrousser chemin le lendemain, et d'aller camper aux puits de Marabet. Le bataillon reçoit l'ordre de prendre part à une reconnaissance que le général de La Soujeole doit faire le lendemain matin, avant le départ du camp.

Le 24 novembre, le bataillon et un bataillon du 3e zouaves vont en reconnaissance dans le col du Djebel-Drakelani. A quatre kilomètres du camp, la reconnaissance s'arrête en un point d'où l'on découvre la Sebka El-Fejej, qui forme le premier bassin de la mer intérieure projetée par le commandant Roudaire. Retour au camp et départ pour les puits de Marabet. En y arrivant, on constate que la cavalerie, partie dès le matin du camp du Djebel-Oum-Ali, les a épuisés. Le général de La Soujeole donne l'ordre à l'infanterie de continuer la marche, et d'aller camper à El-Guettar, où l'on arrive à neuf heures du soir.

Le 25 novembre, dans l'après-midi, départ du camp d'El-Guettar et retour au camp sous Gafsa.

Du 26 novembre au 3 décembre, séjour au camp sous Gafsa. Pendant le séjour, les compagnies vont, à tour de rôle, en reconnaissance ou au travail des fortifications.

Départ de Gafsa. — Le 4 décembre, départ de Gafsa et camp à Bir-Med-Kidès.

Le 5 décembre, camp à Bir-Sidi-Aïch; le 6, camp à l'Oued-el-Oguef; le 7, camp sous Feriana, où l'on séjourne le 8.

Le 9 décembre, camp à Kasserine, où l'on séjourne le 10.

Le 11 décembre, camp à Sidi-Sala; le 12 décembre, camp à Kanguet-es-Slougui; le 13 décembre, camp à Beccaria; le 14 décembre, camp à Tebessa, où l'on séjourne le 15 et le 16.

Le 15 décembre, lecture est donnée aux troupes d'un ordre général prescrivant la dissolution de la colonne de Tebessa.

Le 17 décembre, départ de Tebessa pour Bône, où les troupes de la province d'Alger doivent s'embarquer pour le retour. Camp au Bordj du Caïd Lakdar.

Le 18 décembre, camp à El-Meridj; le 19 décembre, camp à l'Oued-Mellègue; le 20 décembre, camp à Aïn-Guettar; le 21 décembre, camp à Soukarras, où l'on séjourne le 22.

Le 23 décembre, camp à la Maison du Cantonnier (à 4 kilomètres au delà de la Verdure); le 24 décembre, camp à Duvivier; le 25 décembre, camp à Mondovi; le 26 décembre, entrée à Bône. La ville fait une réception chaleureuse à la colonne; elle donne aux hommes un litre de vin par tête.

A deux heures du soir, le bataillon s'embarque à bord de l'*Européen*, qui appareille à huit heures.

Le 27 décembre, en mer, mouillage à neuf heures du soir dans le port d'Alger.

Le 28 décembre, le bataillon débarque à midi et se rend au quartier des Voûtes.

Avant de débarquer, il a reçu les félicitations du colonel exprimées dans l'ordre suivant:

« Le 2e bataillon, commandé par le commandant Descoubès, va rentrer à Alger, après avoir accompli la der-« nière campagne de Tunisie dirigée par le général Saus-« sier.

« Ce bataillon avait reçu du général en chef la mission « difficile et délicate de servir de modèle aux jeunes trou-« pes venues de France, et de leur montrer comment il « fallait camper, se garder en toutes circonstances, et con-« server dans les marches le bon ordre et une bonne tenue. « Le 2e bataillon a complètement répondu à cette marque « de confiance du général en chef qui, à son retour à « Alger, a tenu à faire part au colonel de sa satisfaction.

« Un tel témoignage donné par le général en chef, cons-« titue la plus belle récompense que puisse recevoir ce « bataillon.

« Le colonel décide qu'il sera inscrit à l'historique du « corps. »

En outre, une copie fut remise au chef de bataillon de la lettre écrite par le général Saussier au colonel, lettre conçue en ces termes :

« Le général en chef n'a eu qu'à se louer, sous tous « les rapports, du bataillon du 1er de zouaves qu'il avait

« emmené avec lui en Tunisie. Il est heureux d'en ex-
« primer sa satisfaction au colonel du régiment. »

A la suite de cette campagne, la croix de chevalier de la Légion d'honneur fut donnée au capitaine adjudant-major LADOUX (décret du 8 mars 1882), et la médaille militaire à l'adjudant LICHTLÉ (décret du 7 février 1882).

Année 1882. — Au 1er janvier de l'année 1882, les bataillons du 1er zouaves occupaient les emplacements suivants :

Le 1er bataillon (commandant SIMON) était à Alger; le 2e bataillon (commandant DESCOUBÈS) était à Alger, mais ayant l'ordre de se rendre à Medea ; le 3e bataillon (commandant MERCIER) était à Fort-National; le 4e bataillon (commandant DE DARTEIN) était à Laghouat.

Vers la mi-janvier, le 2e bataillon se rendit à Medea. Au mois de mars, le 4e bataillon se rendit à Alger ; il fut relevé à Laghouat par le 1er bataillon. Le 3e bataillon continua à occuper Fort-National. Les quatre bataillons ne firent plus aucun mouvement jusqu'à la fin du 1er semestre 1882.

Pendant le cours de cette période, les récompenses suivantes furent accordées au régiment :

Par décret du 31 décembre 1881, le commandant MERCIER fut nommé officier de la Légion d'honneur ; les capitaines GUISSET et TERRILLON furent nommés chevaliers de l'ordre ; le caporal GIORGI et le zouave BRUN furent décorés de la médaille militaire.

Par décret du 16 janvier 1882, le Bey de Tunis conféra, savoir :

Au commandant MERCIER et au médecin-major de 1re classe BRESSON la décoration de commandeur du Nicham ; au capitaine LAISNE la décoration d'officier ; au sous-lieutenant FINOT et à l'adjudant BRUSSEAUX la décoration de chevalier.

Par décret du 15 février 1882, le même souverain conféra, savoir :

Aux capitaines PONCET et CHAUDRUC DE CRAZANNES et au lieutenant LIAN la décoration d'officier du Nicham, et à l'adjudant BOUILLET la décoration de chevalier.

Par décret du 9 mai 1882, le lieutenant-colonel EMOND D'ESCLEVIN fut promu colonel du 49e de ligne.

Par décret du 7 juin 1882, le commandant SONNOIS, chef de bataillon au 21e bataillon de chasseurs à pied, fut promu lieutenant-colonel au régiment.

Nous voici arrivé au terme de notre tâche.

Puissent les zouaves du 1er régiment, excités par le souvenir des exploits de leurs aînés, justifier, sur les futurs champs de bataille, les paroles de leur ancien colonel, qui ont servi d'épigraphe à ce livre :

« Le général BOURBAKI est certain que les zouaves du « 1er régiment contribueront, quelque beau jour de vic« toire, à consoler notre chère France de ses revers, en « méritant à nouveau le titre de *Premiers soldats du « monde !* »

APPENDICE N° 1

Le Jardin des Zouaves à Colea.

On lit dans l'*Itinéraire de l'Algérie*, de Louis Piesse, à la fin de la description de la ville de Colea :

« Le *jardin des zouaves*, au bas de la ville, mérite la « visite du voyageur. C'est tout à la fois une orangerie et « un joli jardin anglais, planté sur des terrains ravinés « de l'Ank-Djemel, Cou du chameau, au fond desquels « coulent et murmurent les ruisseaux qui vont se jeter « plus bas dans l'Oued-Mazafran. On visitera encore le « cercle des officiers où est conservé l'ancien drapeau du « 1er régiment de zouaves. »

Nous ne nous attarderons pas à la description du jardin, dont les allées de platanes, le robinson, l'orangerie et le pittoresque ravin font l'admiration de tous les visiteurs, mais nous dirons quelques mots du bâtiment où se trouve le cercle des officiers.

A l'extrémité sud de l'allée principale des platanes est bâti un élégant pavillon, que l'on appelle le Pavillon Berthier, du nom de l'un des anciens capitaines du régiment.

Le rez-de-chaussée sert de salle de consommation.

Le premier étage sert de bibliothèque et de musée historique du régiment.

Ce musée a été installé en exécution des ordres du colonel Hervé, reproduits dans l'avant-propos du présent ouvrage.

On y remarque : le buste du général de Lamoricière; les portraits ou les photographies de la plupart des anciens colonels du régiment (Cavaignac, de Ladmirault, Canrobert, d'Aurelles de Paladines, Bourbaki, Pocqueult

de Lavarande, Collineau, Brincourt, Carteret-Trécourt, Barrachin, Hervé); les photographies de plusieurs officiers généraux et supérieurs ayant servi au régiment (maréchal Saint-Arnaud, généraux d'Autemarre, Berthier, Bonnet, Corréard, de Curten, Février, Le Flô, Lian, Maissiat, Montauban, Picard, etc.); des gravures et des photographies ayant trait à divers épisodes de l'historique du régiment (les zouaves à l'assaut, la prise de Malakof, la mort du colonel PAULZE D'IVOY à Melegnano, le tombeau élevé à Puebla pour ensevelir les restes des combattants tombés à l'assaut de Santa-Inès, etc.).

On y remarque également une vitrine renfermant l'ancien drapeau du 1er zouaves, échappé au désastre de Sedan, ainsi qu'il a été raconté dans l'historique. Derrière ce vénérable débris, une plaque en marbre noir porte l'inscription suivante : « *Ce drapeau a été planté sur* « *le bastion de Malakof, le* 8 *septembre* 1855, *par M. Ozen-* « *fant, sous-lieutenant.* »

On montre aux visiteurs un magnifique album contenant la liste des officiers, sous-officiers, caporaux et zouaves du régiment, morts au champ d'honneur. Le premier nom qui y figure est celui du capitaine BIGOT, tué à l'expédition de Bône en 1831; le dernier est celui du zouave PARRAT, tué à El-Fedj (Tunisie), le 11 mai 1881.

Un deuxième album contient les photographies d'un grand nombre d'officiers qui ont servi aux zouaves depuis la création du corps jusqu'à nos jours.

Un troisième album contient les photographies des officiers qui servent actuellement au 1er zouaves.

Les officiers qui ont envoyé les photographies composant le deuxième album y ont joint, la plupart du temps, des lettres remarquables à divers titres, dont il a été composé un album spécial d'autographes. Nous regrettons que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'en reproduire un certain nombre.

• Colea est le lieu de garnison du dépôt du régiment. C'est là que les jeunes soldats qui arrivent au corps vont s'habiller, s'armer et s'équiper, et c'est là aussi que les hommes qui ont fini leur temps de service vont déposer leurs armes et leurs effets, au moment où ils rentrent en France.

Par ordre du colonel, tous les détachements arrivants et tous les détachements partants sont conduits au musée. Les jeunes soldats qui arrivent peuvent embrasser d'un coup d'œil toute l'éclatante histoire de ce corps où ils vont faire leurs premières armes, et les anciens soldats qui partent, emportent un dernier souvenir du glorieux régiment à la renommée duquel ils ont quelquefois contribué.

APPENDICE N° 2

ÉTAT NOMINATIF des Officiers supérieurs qui ont servi : au Corps des Zouaves, au Régiment des Zouaves et au 1er Régiment de Zouaves, de 1834 à 1882.

GRADES.	NOMS.	DATE de la nomination.	DERNIER GRADE dans l'armée.
		Année 1834.	
Chef de bataillon.	Juchault de Lamoricière.	2 nov. 1833	Général de division, ministre de la guerre.
		Année 1835.	
Chef de bataillon.	Juchault de Lamoricière.	2 nov. 1833	Général de division, ministre de la guerre.
		Année 1836.	
Lieutenᵗ-colonel.	Juchault de Lamoricière.	31 déc. 1835	Général de division, ministre de la guerre.
Chef de bataillon.	Cuny.	31 déc. 1835	Général de brigade.
Id.	Vasnier.	5 fév. 1836	
		Année 1837.	
Lieutenᵗ-colonel.	Juchault de Lamoricière.	31 déc. 1835	Général de division, ministre de la guerre.
Chef de bataillon.	Vasnier.	5 fév. 1836	
Id.	Drolenvaux.	31 août 1836	Général de brigade.
Major	Cuny.	31 déc. 1835	Général de brigade.
		Année 1838.	
Colonel.	Juchault de Lamoricière.	11 nov. 1837	Général de division, ministre de la guerre.
Chef de bataillon.	Vasnier.	5 fév. 1836	
Id.	Drolenvaux.	31 août 1836	Général de brigade.
Id.	Cavaignac.	4 avril 1837	Général de division, chef du pouvoir exécutif.
Major	Cuny.	31 déc. 1835	Général de brigade.
		Année 1839.	
Colonel.	Juchault de Lamoricière.	11 nov. 1837	Général de division, ministre de la guerre.
Chef de bataillon.	Drolenvaux.	31 août 1836	Général de brigade.
Id.	Cavaignac.	4 avril 1837	Général de division, chef du pouvoir exécutif.
Id.	Fieron.	27 avril 1838	
Major	Abadie.	24 août 1838	Sous-intendant.

homme en arrière sur la route que jalonnent de nombreux traînards appartenant à tous les autres corps.

Le 24 octobre, séjour au camp de Djebibina; le 25 octobre, camp à l'Oued-Mebana; le 26 octobre, camp à Bir-el-Bey, où l'on apprend que la brigade Étienne, venue de Souse, a occupé Kérouan dans la matinée.

Le 27 octobre, camp sous Kérouan.

Entrée à Kérouan. — Le 28 octobre, entrée solennelle dans Kérouan d'une partie de la colonne Logerot, en tête de laquelle marche le bataillon de zouaves. Les troupes reviennent camper sous Kérouan. On leur lit un ordre général du corps expéditionnaire, dans lequel le général Saussier les remercie de l'énergie et de la persévérance qu'elles ont montrées dans des marches fatigantes et pénibles.

« C'est, disait-il, grâce à la rapidité de leurs mouve-
« ments concentriques sur Kérouan, ainsi qu'à l'habile
« direction des différents chefs, que nous avons pu obte-
« nir, presque sans effusion de sang, un grand résultat. »

Du 28 octobre au 9 novembre, séjour au camp sous Kérouan. Dans la journée du 9, le bataillon reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir le lendemain pour Gafsa avec la colonne Forgemol, colonne dite de Tebessa.

Le 10 novembre, départ pour le camp de Bir-Zlass.

Le 11 novembre, camp à l'Oued-Mergellil; le 12 novembre, camp à Djebel-Aïoun; le 13 novembre, camp à l'Oued-Jilma. La cavalerie précède la colonne, atteint les dissidents et leur enlève une partie de leurs troupeaux. Comme, par suite de son absence du camp, la première face n'est pas gardée, à neuf heures du soir, le bataillon reçoit l'ordre de garnir les abords de cette face au moyen de petits postes.

Le 14 novembre, séjour au camp de l'Oued-Jilma et partage de la razzia faite la veille.

Le 15 novembre, camp à Bir-Oum-el-Aadam; le 16 no-

vembre, camp à l'Oued-Feka. Dans la soirée, le bataillon reçoit l'ordre de s'aligner à trois jours de vivres, et de se tenir prêt à partir le lendemain pour une colonne légère.

La colonne légère n'a pas lieu, et le 17 novembre, camp à Sidi-Ali-ben-Aïoun. Le général en chef témoigne au bataillon toute sa satisfaction pour la manière dont il marche et manœuvre.

Le 18 novembre, camp à Souissia; le 19 novembre, camp à Meretba.

Arrivée à Gafsa. — Le 20 novembre, camp sous l'oasis de Gafsa. Dans la soirée, le général Bonie, qui commande la cavalerie de la colonne, fait appeler le commandant Descoubès et lui dit qu'il a obtenu l'autorisation d'emmener son bataillon pour un raid projeté. Le général prescrit au commandant d'étudier la question du transport des hommes à dos de mulet, à raison d'un mulet pour deux hommes.

Le 21 novembre, camp sous Gafsa. Des expériences sont faites en exécution des ordres du général Bonie. Le raid projeté n'a pas lieu; mais, dans la soirée, le bataillon reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir le lendemain pour une colonne légère de quelques jours.

Le 22 novembre, départ de la colonne légère, sous les ordres du général de La Soujeole. On va camper à l'oasis d'El-Guettar.

Le 23 novembre, départ d'El-Guettar; grand'halte aux puits de Marabet. Continuation de la marche et arrivée au camp de Djebel-Oum-Ali. Le camp ne renferme que deux puits, qui ont été épuisés par la cavalerie avant l'arrivée de la colonne. Grâce à un petit convoi d'eau apporté d'El-Guettar, on peut distribuer un litre d'eau par homme. En présence de cette situation, l'ordre est donné de rebrousser chemin le lendemain, et d'aller camper aux puits de Marabet. Le bataillon reçoit l'ordre de prendre part à une reconnaissance que le général de La Soujeole doit faire le lendemain matin, avant le départ du camp.

Le 24 novembre, le bataillon et un bataillon du 3e zouaves vont en reconnaissance dans le col du Djebel-Drakelani. A quatre kilomètres du camp, la reconnaissance s'arrête en un point d'où l'on découvre la Sebka El-Fejej, qui forme le premier bassin de la mer intérieure projetée par le commandant Roudaire. Retour au camp et départ pour les puits de Marabet. En y arrivant, on constate que la cavalerie, partie dès le matin du camp du Djebel-Oum-Ali, les a épuisés. Le général de La Soujeole donne l'ordre à l'infanterie de continuer la marche, et d'aller camper à El-Guettar, où l'on arrive à neuf heures du soir.

Le 25 novembre, dans l'après-midi, départ du camp d'El-Guettar et retour au camp sous Gafsa.

Du 26 novembre au 3 décembre, séjour au camp sous Gafsa. Pendant le séjour, les compagnies vont, à tour de rôle, en reconnaissance ou au travail des fortifications.

Départ de Gafsa. — Le 4 décembre, départ de Gafsa et camp à Bir-Med-Kidès.

Le 5 décembre, camp à Bir-Sidi-Aïch; le 6, camp à l'Oued-el-Oguef; le 7, camp sous Feriana, où l'on séjourne le 8.

Le 9 décembre, camp à Kasserine, où l'on séjourne le 10.

Le 11 décembre, camp à Sidi-Sala; le 12 décembre, camp à Kanguet-es-Slougui; le 13 décembre, camp à Beccaria; le 14 décembre, camp à Tebessa, où l'on séjourne le 15 et le 16.

Le 15 décembre, lecture est donnée aux troupes d'un ordre général prescrivant la dissolution de la colonne de Tebessa.

Le 17 décembre, départ de Tebessa pour Bône, où les troupes de la province d'Alger doivent s'embarquer pour le retour. Camp au Bordj du Caïd Lakdar.

Le 18 décembre, camp à El-Meridj; le 19 décembre, camp à l'Oued-Mellègue; le 20 décembre, camp à Aïn-Guettar; le 21 décembre, camp à Soukarras, où l'on séjourne le 22.

Le 23 décembre, camp à la Maison du Cantonnier (à 4 kilomètres au delà de la Verdure); le 24 décembre, camp à Duvivier; le 25 décembre, camp à Mondovi; le 26 décembre, entrée à Bône. La ville fait une réception chaleureuse à la colonne; elle donne aux hommes un litre de vin par tête.

A deux heures du soir, le bataillon s'embarque à bord de l'*Européen,* qui appareille à huit heures.

Le 27 décembre, en mer, mouillage à neuf heures du soir dans le port d'Alger.

Le 28 décembre, le bataillon débarque à midi et se rend au quartier des Voûtes.

Avant de débarquer, il a reçu les félicitations du colonel exprimées dans l'ordre suivant :

« Le 2e bataillon, commandé par le commandant Descoubès, va rentrer à Alger, après avoir accompli la dernière campagne de Tunisie dirigée par le général Saussier.

« Ce bataillon avait reçu du général en chef la mission difficile et délicate de servir de modèle aux jeunes troupes venues de France, et de leur montrer comment il fallait camper, se garder en toutes circonstances, et conserver dans les marches le bon ordre et une bonne tenue. Le 2e bataillon a complètement répondu à cette marque de confiance du général en chef qui, à son retour à Alger, a tenu à faire part au colonel de sa satisfaction.

« Un tel témoignage donné par le général en chef, constitue la plus belle récompense que puisse recevoir ce bataillon.

« Le colonel décide qu'il sera inscrit à l'historique du corps. »

En outre, une copie fut remise au chef de bataillon de la lettre écrite par le général Saussier au colonel, lettre conçue en ces termes :

« Le général en chef n'a eu qu'à se louer, sous tous les rapports, du bataillon du 1er de zouaves qu'il avait

« emmené avec lui en Tunisie. Il est heureux d'en ex-
« primer sa satisfaction au colonel du régiment. »

A la suite de cette campagne, la croix de chevalier de la Légion d'honneur fut donnée au capitaine adjudant-major Ladoux (décret du 8 mars 1882), et la médaille militaire à l'adjudant Lichtlé (décret du 7 février 1882).

Année 1882. — Au 1er janvier de l'année 1882, les bataillons du 1er zouaves occupaient les emplacements suivants :

Le 1er bataillon (commandant Simon) était à Alger ; le 2e bataillon (commandant Descoubès) était à Alger, mais ayant l'ordre de se rendre à Medea ; le 3e bataillon (commandant Mercier) était à Fort-National ; le 4e bataillon (commandant de Dartein) était à Laghouat.

Vers la mi-janvier, le 2e bataillon se rendit à Medea. Au mois de mars, le 4e bataillon se rendit à Alger ; il fut relevé à Laghouat par le 1er bataillon. Le 3e bataillon continua à occuper Fort-National. Les quatre bataillons ne firent plus aucun mouvement jusqu'à la fin du 1er semestre 1882.

Pendant le cours de cette période, les récompenses suivantes furent accordées au régiment :

Par décret du 31 décembre 1881, le commandant Mercier fut nommé officier de la Légion d'honneur ; les capitaines Guisset et Terrillon furent nommés chevaliers de l'ordre ; le caporal Giorgi et le zouave Brun furent décorés de la médaille militaire.

Par décret du 16 janvier 1882, le Bey de Tunis conféra, savoir :

Au commandant Mercier et au médecin-major de 1re classe Bresson la décoration de commandeur du Nicham ; au capitaine Laisne la décoration d'officier ; au sous-lieutenant Finot et à l'adjudant Brusseaux la décoration de chevalier.

Par décret du 15 février 1882, le même souverain conféra, savoir :

Aux capitaines PONCET et CHAUDRUC DE CRAZANNES et au lieutenant LIAN la décoration d'officier du Nicham, et à l'adjudant BOUILLET la décoration de chevalier.

Par décret du 9 mai 1882, le lieutenant-colonel EMOND D'ESCLEVIN fut promu colonel du 49e de ligne.

Par décret du 7 juin 1882, le commandant SONNOIS, chef de bataillon au 21e bataillon de chasseurs à pied, fut promu lieutenant-colonel au régiment.

Nous voici arrivé au terme de notre tâche.

Puissent les zouaves du 1er régiment, excités par le souvenir des exploits de leurs aînés, justifier, sur les futurs champs de bataille, les paroles de leur ancien colonel, qui ont servi d'épigraphe à ce livre :

« Le général BOURBAKI est certain que les zouaves du « 1er régiment contribueront, quelque beau jour de vic- « toire, à consoler notre chère France de ses revers, en « méritant à nouveau le titre de *Premiers soldats du* « *monde !* »

APPENDICE N° 1

Le Jardin des Zouaves à Colea.

On lit dans l'*Itinéraire de l'Algérie,* de Louis Piesse, à la fin de la description de la ville de Colea :

« Le *jardin des zouaves*, au bas de la ville, mérite la « visite du voyageur. C'est tout à la fois une orangerie et « un joli jardin anglais, planté sur des terrains ravinés « de l'Ank-Djemel, Cou du chameau, au fond desquels « coulent et murmurent les ruisseaux qui vont se jeter « plus bas dans l'Oued-Mazafran. On visitera encore le « cercle des officiers où est conservé l'ancien drapeau du « 1er régiment de zouaves. »

Nous ne nous attarderons pas à la description du jardin, dont les allées de platanes, le robinson, l'orangerie et le pittoresque ravin font l'admiration de tous les visiteurs, mais nous dirons quelques mots du bâtiment où se trouve le cercle des officiers.

A l'extrémité sud de l'allée principale des platanes est bâti un élégant pavillon, que l'on appelle le Pavillon Berthier, du nom de l'un des anciens capitaines du régiment.

Le rez-de-chaussée sert de salle de consommation.

Le premier étage sert de bibliothèque et de musée historique du régiment.

Ce musée a été installé en exécution des ordres du colonel Hervé, reproduits dans l'avant-propos du présent ouvrage.

On y remarque : le buste du général de Lamoricière ; les portraits ou les photographies de la plupart des anciens colonels du régiment (Cavaignac, de Ladmirault, Canrobert, d'Aurelles de Paladines, Bourbaki, Pocqueult

de Lavarande, Collineau, Brincourt, Carteret-Trécourt, Barrachin, Hervé); les photographies de plusieurs officiers généraux et supérieurs ayant servi au régiment (maréchal Saint-Arnaud, généraux d'Autemarre, Berthier, Bonnet, Corréard, de Curten, Février, Le Flô, Lian, Maissiat, Montauban, Picard, etc.); des gravures et des photographies ayant trait à divers épisodes de l'historique du régiment (les zouaves à l'assaut, la prise de Malakof, la mort du colonel Paulze d'Ivoy à Melegnano, le tombeau élevé à Puebla pour ensevelir les restes des combattants tombés à l'assaut de Santa-Inès, etc.).

On y remarque également une vitrine renfermant l'ancien drapeau du 1er zouaves, échappé au désastre de Sedan, ainsi qu'il a été raconté dans l'historique. Derrière ce vénérable débris, une plaque en marbre noir porte l'inscription suivante : « *Ce drapeau a été planté sur* « *le bastion de Malakof, le* 8 *septembre* 1855, *par M. Ozen-* « *fant, sous-lieutenant.* »

On montre aux visiteurs un magnifique album contenant la liste des officiers, sous-officiers, caporaux et zouaves du régiment, morts au champ d'honneur. Le premier nom qui y figure est celui du capitaine Bigot, tué à l'expédition de Bône en 1831; le dernier est celui du zouave Parrat, tué à El-Fedj (Tunisie), le 11 mai 1881.

Un deuxième album contient les photographies d'un grand nombre d'officiers qui ont servi aux zouaves depuis la création du corps jusqu'à nos jours.

Un troisième album contient les photographies des officiers qui servent actuellement au 1er zouaves.

Les officiers qui ont envoyé les photographies composant le deuxième album y ont joint, la plupart du temps, des lettres remarquables à divers titres, dont il a été composé un album spécial d'autographes. Nous regrettons que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'en reproduire un certain nombre.

• Colea est le lieu de garnison du dépôt du régiment. C'est là que les jeunes soldats qui arrivent au corps vont s'habiller, s'armer et s'équiper, et c'est là aussi que les hommes qui ont fini leur temps de service vont déposer leurs armes et leurs effets, au moment où ils rentrent en France.

Par ordre du colonel, tous les détachements arrivants et tous les détachements partants sont conduits au musée. Les jeunes soldats qui arrivent peuvent embrasser d'un coup d'œil toute l'éclatante histoire de ce corps où ils vont faire leurs premières armes, et les anciens soldats qui partent, emportent un dernier souvenir du glorieux régiment à la renommée duquel ils ont quelquefois contribué.

APPENDICE N° 2

ÉTAT NOMINATIF des Officiers supérieurs qui ont servi : au Corps des Zouaves, au Régiment des Zouaves et au 1er Régiment de Zouaves, de 1834 à 1882.

GRADES.	NOMS.	DATE de la nomination.	DERNIER GRADE dans l'armée.
		Année 1834.	
Chef de bataillon.	Juchault de Lamoricière.	2 nov. 1833	Général de division, ministre de la guerre.
		Année 1835.	
Chef de bataillon.	Juchault de Lamoricière.	2 nov. 1833	Général de division, ministre de la guerre.
		Année 1836.	
Lieutent-colonel.	Juchault de Lamoricière.	31 déc. 1835	Général de division, ministre de la guerre.
Chef de bataillon.	Cuny.	31 déc. 1835	Général de brigade.
Id.	Vasnier.	5 fév. 1836	
		Année 1837.	
Lieutent-colonel.	Juchault de Lamoricière.	31 déc. 1835	Général de division, ministre de la guerre.
Chef de bataillon.	Vasnier.	5 fév. 1836	
Id.	Drolenvaux.	31 août 1836	Général de brigade.
Major	Cuny.	31 déc. 1835	Général de brigade.
		Année 1838.	
Colonel.	Juchault de Lamoricière.	11 nov. 1837	Général de division, ministre de la guerre.
Chef de bataillon.	Vasnier.	5 fév. 1836	
Id.	Drolenvaux.	31 août 1836	Général de brigade.
Id.	Cavaignac.	4 avril 1837	Général de division, chef du pouvoir exécutif.
Major	Cuny.	31 déc. 1835	Général de brigade.
		Année 1839.	
Colonel.	Juchault de Lamoricière.	11 nov. 1837	Général de division, ministre de la guerre.
Chef de bataillon.	Drolenvaux.	31 août 1836	Général de brigade.
Id.	Cavaignac.	4 avril 1837	Général de division, chef du pouvoir exécutif.
Id.	Fieron.	27 avril 1838	
Major	Abadie.	24 août 1838	Sous-intendant.

GRADES.	NOMS.	DATE de la nomination.	DERNIER GRADE dans l'armée.
		Année 1840.	
Colonel.	Juchault de Lamoricière.	11 nov. 1837	Général de division, ministre de la guerre.
Chef de bataillon.	Regnault.	24 août 1838	Général de brigade.
Id.	Renault	27 août 1839	Général de division. Tué sous Paris, en 1870.
Major	Abadie.	24 août 1838	Sous-intendant.
		Année 1841.	
Lieutenᵗ-colonel. .	Cavaignac.	21 juin 1840	Général de division, chef du pouvoir exécutif.
Chef de bataillon.	Renault.	27 août 1839	Général de division. Tué sous Paris, en 1870.
Id.	Le Flô.	21 juin 1840	Général de division, ministre de la guerre, ambassadeur en Russie.
Major	Abadie.	24 août 1838	Sous-intendant.
		Année 1842.	
Colonel.	Cavaignac.	11 août 1841	Général de division, chef du pouvoir exécutif.
Lieutenᵗ-colonel. .	Despinoy.	28 fév. 1840	
Chef de bataillon.	Le Roy de Saint-Arnaud	25 août 1840	Maréchal de France.
Id.	D'Autemarre d'Ervillé.	23 déc. 1841	Général de division.
Id.	Frémy.	31 déc. 1841	
Major	Du Fresne de Kerlan.	6 oct. 1841	Colonel.
		Année 1843.	
Colonel.	Cavaignac.	11 août 1841	Général de division, chef du pouvoir exécutif.
Lieutenᵗ-colonel. .	De Chasseloup-Laubat.	16 avril 1842	
Chef de bataillon.	D'Autemarre d'Ervillé.	23 déc. 1841	Général de division.
Id.	De Gardarens de Boisse	27 mars 1842	Général de brigade.
Id.	Peyraguey.	30 août 1842	Tué.
Major	Du Fresne de Kerlan.	6 oct. 1841	Colonel.
		Année 1844.	
Colonel.	Cavaignac.	11 août 1841	Général de division.
Lieutenᵗ-colonel. .	De Chasseloup-Laubat.	16 avril 1842	
Chef de bataillon.	D'Autemarre d'Ervillé.	23 déc. 1841	Général de division.
Id.	De Gardarens de Boisse	27 mars 1842	Général de brigade.
Id.	Peyraguey.	30 août 1842	Tué au combat de l'Oued-Daman (23 sept. 1845).
Major	Du Fresne de Kerlan.	6 oct. 1841	Colonel.
		Année 1845.	
Colonel.	De Ladmirault.	2 oct. 1844	Général de division, gouverneur de Paris.
Lieutenᵗ-colonel. .	Bouat.	5 oct. 1841	Général de division, mort en passant les Alpes en 1859.
Chef de bataillon.	D'Autemarre d'Ervillé.	23 déc. 1841	Général de division.
Id.	De Gardarens de Boisse.	27 mars 1842	Général de brigade.
Id.	Peyraguey.	30 août 1842	Tué au combat de l'Oued-Daman (23 sept. 1845).
Major	Du Fresne de Kerlan.	6 oct. 1841	Colonel.

GRADES.	NOMS.	DATE de la nomination.	DERNIER GRADE dans l'armée.
		Année 1846.	
Colonel.	De Ladmirault.	2 oct. 1844	Général de division, gouverneur de Paris.
Lieuten^t-colonel. .	Bouat.	5 oct. 1844	Général de division.
Chef de bataillon.	De Gardarens de Boisse.	27 mars 1842	Général de brigade.
Id.	Tarbouriech.	21 avril 1845	Colonel du 3e zouaves, mort du choléra en Crimée.
Id.	Espinasse.	20 oct. 1845	Général de division, tué à Magenta.
Major	Du Fresne de Kerlan.	6 oct. 1841	Colonel.
		Année 1847.	
Colonel.	De Ladmirault.	2 oct. 1844	Général de division, gouverneur de Paris.
Lieuten^t-colonel. .	Bouat.	5 oct. 1844	Général de division.
Chef de bataillon.	De Gardarens de Boisse.	27 mars 1845	Général de brigade.
Id.	Tarbouriech.	21 avril 1845	Colonel du 3e zouaves, mort du choléra en Crimée.
Id.	Espinasse.	20 oct. 1845	Général de division, tué à Magenta.
Major	Du Fresne de Kerlan.	6 oct. 1841	Colonel.
		Année 1848.	
Colonel.	De Ladmirault.	2 oct. 1844	Général de division, gouverneur de Paris.
Lieuten^t-colonel. .	Grandchamp.	30 mai 1848	Général de division.
Chef de bataillon.	Tarbouriech.	21 avril 1845	Colonel du 3e zouaves, mort du choléra en Crimée.
Id.	Espinasse.	20 oct. 1845	Général de division, tué à Magenta.
Id.	Latrille de Lorencez.	8 nov. 1847	Général de division, comm^t du 1er corps expéditionnaire du Mexique.
Major	Mouroux.	22 avril 1847	Major.
		Année 1849.	
Colonel.	Canrobert.	12 juin 1848	Maréchal de France.
Lieuten^t-colonel. .	Grandchamp.	30 mai 1848	Général de division.
Chef de bataillon.	Espinasse.	20 oct. 1845	Général de division, tué à Magenta.
Id.	Latrille de Lorencez.	8 nov. 1847	Général de division.
Id.	Pecqueult de Lavarande	12 sept. 1848	Général de brigade, tué en Crimée.
Major	Mouroux.	22 avril 1847	Major.
		Année 1850.	
Colonel.	D'Aurelle de Paladines.	30 juin 1849	Général de division, comm^t en chef de l'armée de la Loire.
Lieuten^t-colonel. .	Bourbaki.	16 janv. 1850	Général de division, comm^t en chef de l'armée de l'Est, gouverneur de Lyon.
Chef de bataillon.	Pecqueult de Lavarande	12 sept. 1848	G^l de brigade, tué en Crimée
Id.	Tassin.	1er mai 1849	Chef de bataillon.
Id.	Laure.	6 mai 1850	Colon^l du 3e tir., tué en Italie.
Major	Mouroux.	22 avril 1847	Major.

GRADES.	NOMS.	DATE de la nomination.	DERNIER GRADE dans l'armée.
		Année 1851.	
Colonel	D'Aurelle de Paladines.	30 juin 1849	Général de division, commt en chef de l'armée de la Loire.
Lieutent-colonel . .	Bourbaki.	16 janv. 1850	Général de division, gouverneur de Lyon.
Chef de bataillon .	Pocquoult de Lavarande	12 sept. 1848	Général de brigade, tué en Crimée.
Id	Tassin.	1er mai 1849	Chef de bataillon.
Id	Laure.	6 mai 1850	Colonel du 3e tirailleurs, tué en Italie.
Major	Mouroux.	22 avril 1847	Major.
		Année 1852.	
Colonel	Bourbaki.	24 déc. 1851	Général de division, gouverneur de Lyon.
Lieutent-colonel . .	Pocqueult de Lavarande	24 déc. 1851	Général de brigade, tué en Crimée.
Chef de bataillon .	Laure.	6 mai 1850	Colonel du 3e tirailleurs, tué en Italie.
Id	De Bertier.	8 août 1851	Général de brigade.
Id	Barois.	17 fév. 1852	Chef de baton, mort à l'ambulance sous Sébastopol.
Major	Mouroux.	22 avril 1847	Major.
		Année 1853.	
Colonel	Bourbaki.	24 déc. 1851	Général de division, gouverneur de Lyon.
Lieutent-colonel . .	Pocqueult de Lavarande	24 déc. 1851	Général de brigade, tué en Crimée.
Chef de bataillon .	Laure.	6 mai 1850	Colonel du 3e tirailleurs, tué en Italie.
Id	De Bertier.	8 août 1851	Général de brigade.
Id	Barois.	17 fév. 1852	Chef de baton, mort à l'ambulance sous Sébastopol.
Major	Villeneuve.	10 mai 1852	Général de brigade.
		Année 1854.	
Colonel	Bourbaki.	24 déc. 1851	Général de division, gouverneur de Lyon.
Lieutent-colonel . .	Picard.	8 août 1851	Général de division.
Chef de bataillon .	De Bertier.	8 août 1851	Général de brigade.
Id	Barois.	17 fév. 1852	Chef de baton, mort à l'ambulance sous Sébastopol.
Id	Larrouy.	30 déc. 1853	
Major	Villeneuve.	10 mai 1852	Général de brigade.
		Année 1855.	
Colonel	Collineau.	24 mars 1855	Gal de div., mort en Chine.
Lieutent-colonel . .	Manuelle.	6 mai 1851	
Chef de bataillon .	Barois.	17 fév. 1852	Chef de baton, mort à l'ambulance sous Sébastopol.
Id	Vincent.	31 juill. 1854	
Id	Javary.	18 août 1852	Chef de baton, tué en Crimée.
Major	Villeneuve.	10 mai 1854	Général de brigade.

GRADES.	NOMS.	DATE de la nomination.	DERNIER GRADE dans l'armée.
	Année 1856.		
Colonel	Collineau.	24 mars 1855	G^al de div., mort en Chine.
Lieuten^t-colonel. .	Manuelle.	6 mai 1854	
Chef de bataillon.	Vincent.	31 juill. 1854	
Id.	Ameller.	14 sept. 1855	Général de brigade.
Id.	Lumel.	14 sept. 1855	
Major	Villeneuve.	10 mai 1852	Général de brigade.
	Année 1857.		
Colonel	Collineau.	24 mars 1855	G^al de div., mort en Chine.
Lieuten^t-colonel. .	Manuelle.	6 mai 1854	
Chef de bataillon.	Rousseau.	14 sept. 1855	Chef de bataillon, tué à Melegnano (8 juin 1859).
Id.	Ameller.	14 sept. 1855	Général de brigade.
Id.	Lumel.	14 sept. 1855	
Major	Villeneuve.	10 mai 1852	Général de brigade.
	Année 1858.		
Colonel	Paulze d'Ivoy.	11 juill. 1855	Colonel, tué à Melegnano (8 juin 1859).
Lieuten^t-colonel. .	Brincourt.	12 août 1857	Général de division.
Chef de bataillon.	Lian.	12 avril 1855	Général de division.
Id.	Rousseau.	14 sept. 1855	Chef de bataillon, tué à Melegnano.
Id.	Lumel.	14 sept. 1855	
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.
	Année 1859.		
Colonel	Paulze d'Ivoy.	11 juill. 1855	Colonel, tué à Melegnano (8 juin 1859).
Lieuten^t-colonel. .	Brincourt.	12 août 1857	Général de division.
Chef de bataillon.	Lian.	12 avril 1855	Général de division.
Id.	Rousseau.	14 sept. 1855	Chef de bataillon, tué à Melegnano.
Id.	Lumel.	14 sept. 1855	
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.
	Année 1860.		
Colonel	Brincourt.	16 juin 1859	Général de division.
Lieuten^t-colonel. .	Labrousse.	5 mai 1859	Colonel, mort au Mexique de la fièvre jaune.
Chef de bataillon.	Lian.	12 avril 1855	Général de division.
Id.	Lumel.	14 sept. 1855	
Id.	Carteret-Trécourt.	18 juin 1859	Général de division, gouverneur de Lyon.
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.
	Année 1861.		
Colonel	Brincourt.	16 juin 1859	Général de division.
Lieuten^t-colonel .	Labrousse.	5 mai 1859	Colonel, mort au Mexique de la fièvre jaune.
Chef de bataillon.	Lian.	12 avril 1855	Général de division.
Id.	Lumel.	14 sept. 1855	
Id.	Carteret-Trécourt.	18 juin 1859	G^al de div., gouv. de Lyon.
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.

GRADES.	NOMS.	DATE de la nomination.	DERNIER GRADE dans l'armée.
	Année 1862.		
Colonel	Brincourt.	16 juin 1859	Général de division.
Lieuten-colonel. .	Labrousse.	5 mai 1859	Colonel, mort au Mexique de la fièvre jaune.
Chef de bataillon .	Lumel.	14 sept. 1855	
Id.	Carteret-Trécourt.	18 juin 1859	Général de division, gouverneur de Lyon.
Id.	Grivet.	12 août 1861	Chef de bataillon, mort au Mexique de la fièvre jaune.
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.
	Année 1863.		
Colonel	Brincourt.	16 juin 1859	Général de division.
Lieuten-colonel. .	Cottat.	14 janv. 1863	Lieutenant-colonel.
Chef de bataillon .	Lumel.	11 sept. 1855	
Id.	Carteret-Trécourt.	18 juin 1859	Général de division, gouverneur de Lyon.
Id.	Brincourt.	11 déc. 1862	
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.
	Année 1864.		
Colonel	Clinchant.	12 août 1862	Général de division, gouverneur de Paris.
Lieuten-colonel. .	Cottat.	14 janv. 1863	Lieutenant-colonel.
Chef de bataillon .	Lumel.	14 sept. 1855	
Id.	Lalanne.	1er mai 1863	Général de brigade.
Id.	Parguez.	7 oct. 1863	Chef de bataillon, mort en rentrant du Mexique.
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.
	Année 1865.		
Colonel	Clinchant.	12 août 1862	Général de division, gouverneur de Paris.
Lieuten-colonel. .	Cottat.	14 janv. 1863	Lieutenant-colonel.
Chef de bataillon .	Lumel.	14 sept. 1855	
Id.	Lalanne.	1er mai 1863	Général de brigade.
Id.	Parguez.	7 oct. 1863	Chef de bataillon, mort en rentrant du Mexique.
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.
	Année 1866.		
Colonel	Clinchant.	12 août 1862	Général de division, gouverneur de Paris.
Lieuten-colonel. .	Cottat.	14 janv. 1863	Lieutenant-colonel.
Chef de bataillon .	Lalanne.	1er mai 1863	Général de brigade.
Id.	Parguez.	7 oct. 1863	Chef de bataillon, mort en rentrant du Mexique.
Id.	Sorel.	17 juin 1865	Démissionnaire, lieutenant-colonel de l'armée territ.
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.

GRADES.	NOMS.	DATE de la nomination.	DERNIER GRADE dans l'armée.
		Année 1867.	
Colonel.	Carteret-Trécourt.	26 avril 1865	Général de division, gouverneur de Lyon.
Lieutenᵗ-colonel. .	Lalanne.	12 mars 1866	Général de brigade.
Chef de bataillon.	Parguez.	7 oct. 1863	Chef de bataillon, mort en rentrant du Mexique.
Id.	Sorel.	17 juin 1865	Démissionnaire, lieutenant-colonel de l'armée territ.
Id.	Bertrand.	12 mars 1866	Chef de bataillon, tué à Frœschwiller.
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.
		Année 1868.	
Colonel.	Carteret-Trécourt.	26 avril 1865	Général de division, gouverneur de Lyon.
Lieutenᵗ-colonel. .	Lalanne.	27 fév. 1869	Général de brigade.
Chef de bataillon.	Sorel.	17 juin 1865	Démissionnaire, lieutenant-colonel de l'armée territ.
Id.	Bertrand.	12 mars 1866	Chef de bataillon, tué à Frœschwiller.
Id.	Désandré.	13 juill. 1866	Général de brigade.
Major	Bessières de la Jonquière	30 oct. 1857	Lieutenant-colonel.
		Année 1869.	
Colonel.	Carteret-Trécourt.	26 avril 1865	Général de division, gouverneur de Lyon.
Lieutenᵗ-colonel. .	Gautrelet.	27 fév. 1869	Lieutenant-colonel, tué à Frœschwiller (6 août 1870)
Chef de bataillon.	Sorel.	17 juin 1865	Démissionnaire, lieutenant-colonel de l'armée territ.
Id.	Bertrand.	12 mars 1866	Chef de bataillon, tué à Frœschwiller (6 août 1870)
Id.	Désandré.	13 juill. 1866	Général de brigade.
Major	Sabattier.	22 déc. 1868	Général de brigade.
		Année 1870.	
Colonel.	Carteret-Trécourt.	26 avril 1865	Général de division.
Lieutenᵗ-colonel. .	Gautrelet.	27 fév. 1869	Lieutenant-colonel, tué à Frœschwiller (6 août 1870)
Chef de bataillon.	Sorel.	17 juin 1865	Démissionnaire, lieutenant-colonel de l'armée territ.
Id.	Bertrand.	12 mars 1866	Chef de bataillon, tué à Frœschwiller.
Id.	Désandré.	13 juill. 1866	Général de brigade.
Major	Sabattier.	22 déc. 1868	Général de brigade.
		Année 1871.	
Colonel.	Barrachin.	20 août 1870	Général de brigade.
Lieutenᵗ-colonel. .	Désandré.	20 août 1870	Général de brigade.
Chef de bataillon.	Saint-Marc.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id.	Massonaud.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id.	Letellier.	4 oct. 1870	
Major	Humblot.	27 oct. 1870	Major, mort à Alger.

GRADES.	NOMS.	DATE de la nomination.	DERNIER GRADE dans l'armée.
	Année 1872.		
Colonel	Barrachin.	20 août 1870	Général de brigade.
Lieuten^t-colonel	Désandré.	20 août 1870	Général de brigade.
Chef de bataillon	Saint-Marc.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id.	Massonaud.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id.	Letellier.	4 oct. 1870	
Id.	Mille.	1er janv. 1871	
Major	Martelli.	29 déc. 1870	
	Année 1873.		
Colonel	Barrachin.	20 août 1870	Général de brigade.
Lieuten^t-colonel	Thoma.	12 août 1870	Général de brigade.
Chef de bataillon	Saint-Marc.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id.	Massonaud.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id. (à la suite)	Letellier.	4 oct. 1870	Major du recrutement.
Id.	Castelnuovo.	26 oct. 1870	
Id.	Mille.	1er janv. 1871	
Major	Martelli.	29 déc. 1870	Major du recrutement.
	Année 1874.		
Colonel	Barrachin.	20 août 1870	Général de brigade.
Lieuten^t-colonel	Thoma.	12 août 1870	Général de brigade.
Chef de bataillon	Saint-Marc.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id.	Massonaud.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id.	Letellier.	4 oct. 1870	Major du recrutement.
Id.	Mille.	1er janv. 1871	
Major	Martelli.	29 déc. 1870	Major du recrutement.
	Année 1875.		
Colonel	Barrachin.	20 août 1870	Général de brigade.
Lieuten^t-colonel	Hervé.	29 déc. 1874	
Chef de bataillon	Saint-Marc.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id.	Massonaud.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id.	Letellier.	4 oct. 1870	Major du recrutement.
Id.	Mounier.	29 déc. 1874	
Major	Martelli.	29 déc. 1870	Major du recrutement.
	Année 1876.		
Colonel	Barrachin.	20 août 1870	Général de brigade.
Lieuten^t-colonel	Hervé.	29 déc. 1874	
Chef de bataillon	Massonaud.	20 août 1870	Colonel d'infanterie.
Id.	Grandsaignes d'Hauterive.	9 juill. 1874	
Id.	De Dartein.	12 mai 1875	
Id.	Villot.	11 fév. 1876	
Major	Pozzo di Borgo.	15 fév. 1875	Passé dans l'intendance.
	Année 1877.		
Colonel	Barrachin.	20 août 1870	Général de brigade.
Lieuten^t-colonel	Hervé.	29 déc. 1874	
Chef de bataillon	De Dartein.	12 mai 1875	
Id.	Ruyssen.	2 juin 1875	
Id.	Villot.	11 fév. 1876	
Id.	Le Flô.	6 fév. 1877	Chef de bat^on, mort au rég.
Major	Pozzo di Borgo.	15 fév. 1875	Passé dans l'intendance.

GRADES.	NOMS.	DATE de la nomination.	DERNIER GRADE dans l'armée.
		Année 1878.	
Colonel	Barrachin.	20 août 1870	Général de brigade.
Lieuten-colonel . .	Hervé.	29 déc. 1874	
Chef de bataillon.	De Dartein.	12 mai 1875	
Id.	Villot.	11 fév. 1876	
Id.	Mercier.	12 mai 1875	
Id.	Pyot.	4 mai 1876	
Major	Pozzo di Borgo.	15 fév. 1875	Passé dans l'intendance.
		Année 1879.	
Colonel	Hervé.	4 avril 1878	
Lieuten-colonel . .	Emond d'Esclevin.	4 avril 1878	Colonel d'infanterie.
Chef de bataillon.	De Dartein.	12 mai 1875	
Id.	Mercier.	12 mai 1875	
Id.	Villot.	11 fév. 1876	
Id.	Pyot.	4 mai 1876	
Major	Pozzo di Borgo.	15 fév. 1875	Passé dans l'intendance.
		Année 1880.	
Colonel	Hervé.	4 avril 1878	
Lieuten-colonel . .	Emond d'Esclevin.	4 avril 1878	Colonel d'infanterie.
Chef de bataillon.	De Dartein.	12 mai 1875	
Id.	Mercier.	12 mai 1875	
Id.	Villot.	11 fév. 1876	
Id.	Simon.	18 mai 1876	
Major	Pozzo di Borgo.	15 fév. 1875	Passé dans l'intendance.
		Année 1881.	
Colonel	Hervé.	4 avril 1878	
Lieuten-colonel . .	Emond d'Esclevin.	4 avril 1878	Colonel d'infanterie.
Chef de bataillon.	De Dartein.	12 mai 1875	
Id.	Mercier.	12 mai 1875	
Id.	Simon.	18 mai 1876	
Id.	Descoubès.	16 nov. 1877	
Major	Pozzo di Borgo.	15 fév. 1875	Passé dans l'intendance.
		Année 1882.	
Colonel	Hervé.	4 avril 1878	
Lieuten-colonel . .	Sonnois.	7 juin 1882	
Chef de bataillon.	De Dartein.	12 mai 1875	
Id.	Mercier.	12 mai 1875	
Id.	Simon.	18 mai 1876	
Id.	Descoubès.	16 nov. 1877	
Major	De Chaussande.	15 juin 1881	

TABLE DES MATIÈRES

Nancy. — Imprimerie Berger-Levrault et Cie.

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
1995

